

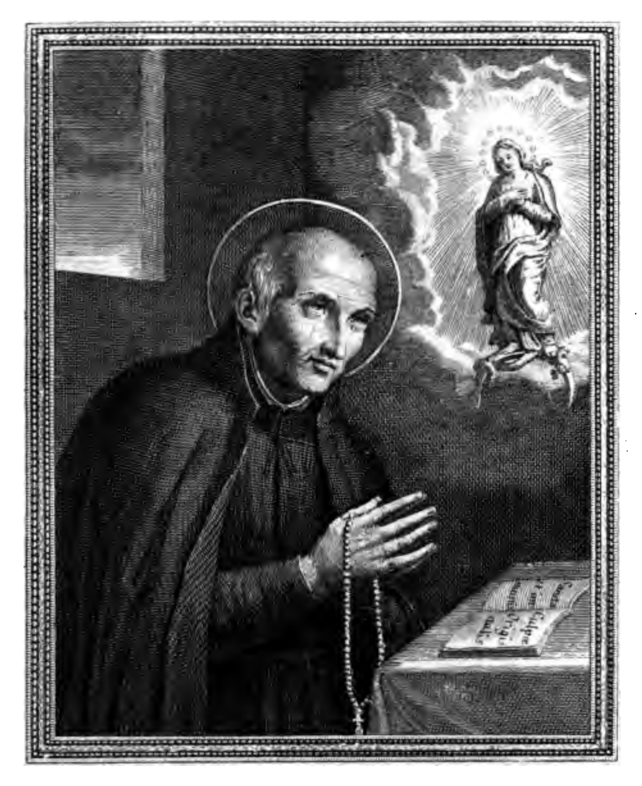

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817

VIE ADMIRABLE

DE

SAINT ALPHONSE RODRIGUEZ

5753. — ABBEVILLE, TYP. ET STÉR. A. RETAUX. — 1890.



Joan. Petrini sculpsit.

SANCTUS ALPHONSUS RODRIQUEZ

COADJUTOR TEMPORALIS SOCIETATIS JESU

Pietate in Deum et in Virginem sine labe conceptam, orandi studio et miraculis clarus, obiit Majoricœ 31.ª Octobris 1617, œtatis suœ 87.

VIE ADMIRABLE

DE

SAINT ALPHONSE RODRIGUEZ

COADJUTEUR TEMPOREL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

D'APRÈS LES MÉMOIRES

ECRITS DE SA MAIN, PAR ORDRE DE SES SUPÉRIEURS

TRADUITE DE L'ESPAGNOL

Par un Père de la même Compagnie



PARIS

RETAUX-BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

1890

NOTE DU TRADUCTEUR

Les mémoires de saint Alphonse Rodriguez, Frère coadjuteur temporel de la Compagnie de Jésus, dont nous donnons la traduction forment la première partie des *Œuvres Spirituelles* du saint, qui ont été recueillies ces dernières années et publiées en 1885, 1886 et 1887, par le Père Jaime Nonell, S. J. (1).

Nous nous sommes efforcé, en traduisant ces Mémoires de conserver autant que possible, le cachet de simplicité et d'originalité du saint Frère. Néanmoins, parce que le texte espagnol contient souvent des phrases très longues, alourdies par un grand nombre de propositions incidentes, nous avons dû user d'une certaine latitude, pour les diviser.

1. Obras espirituales del Beato Alonso Rodriguez, Coadjutor temporal de la Compañia de Jesús, ordenadas y publicadas por el P. Jaime Nonell, de la misma Compañia. Barcelona, Imprenta de Francisco Rosal, Hospital, 115.

Les expressions *mallorquines*, dont le Saint se sert parfois, et certains passages obscurs, ont présenté quelque difficulté ; nous espérons cependant, grâce à l'aide charitable de plusieurs de nos Pères d'Espagne, ne pas nous être écarté alors du sens véritable de la phrase.

Nous avons ajouté un Index sommaire des principales choses contenues dans les différents paragraphes. Certains sujets revenant plusieurs fois, et à peu près dans les mêmes termes, les numéros qui correspondent aux paragraphes les plus saillants, ont été soulignés.

En outre, le Bienheureux Frère ayant reçu les honneurs des Saints depuis la publication de ses Œuvres spirituelles par le P. Nonell, nous avons mis une traduction de la bulle de canonisation en tête de cet ouvrage et ajouté à la fin les divers documents officiels en langue latine.

Nous dédions cet humble travail à la Vierge Immaculée, Marie, Mère de Dieu et Mère des hommes selon la grâce, qui aimait tant son fidèle serviteur Alphonse et en était tant aimée.

En la fête de l'Annonciation, 25 mars 1890.

LETTRE APOSTOLIQUE

DE NOTRE TRÈS SAINT PÈRE LE PAPE

LÉON XIII

POUR LA CANONISATION DU

B. Alphonse RODRIGUEZ

COADJUTEUR TEMPOREL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

LÉON, évêque

SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU

POUR PERPÉTUELLE MÉMOIRE

Introduction.

Lorsque nous considérons la vie et le sort des hommes qui se sont rendus illustres par leur sainteté, nous voyons que, suivant une loi de la sagesse divine, ceux qui se sont adonnés davantage à la pratique de l'humilité, ont reçu de Dieu une plus grande abondance de sa grâce, et ont brillé d'une grande gloire aux yeux mêmes des hommes, « *car Dieu a choisi ce qui est insensé selon le monde, pour confondre ce qui est fort..... afin que nul homme ne se glorifie devant lui..... afin que selon ce qui est écrit : Celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur* (1). Pour que ces hommes progressent davantage dans cette voie, Dieu, par un conseil de son infinie sagesse, permet qu'ils soient affligés de peines et

1. I Cor. I, 27 et suivants. « Nam quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat fortia...... ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus.. ... ut quemadmodum scriptum est : Qui gloriatur, in Domino glorietur. »

1.

d'adversités, qui écartent d'eux tout danger d'orgueil et enracinent plus profondément dans leur âme l'humilité chrétienne.

Éloge des vertus d'Alphonse.

C'est ce que nous voyons manifestement accompli dans le bienheureux Alphonse Rodriguez; que nous considérions la brusque interruption de ses études et ses revers de fortune, ou bien les tentations extraordinaires qu'il eut à supporter, et les maladies très douloureuses auxquelles il fut en proie. C'est ainsi que Celui qui a créé toutes choses pour sa gloire, a conféré à son très humble et très fidèle serviteur des vertus admirables et excellentes, ornées de tout l'éclat des dons célestes, qui permettent de le comparer, à juste titre, aux plus grands saints.

Alphonse ne brilla pas seulement de sa propre gloire, mais de celle encore de plusieurs autres, auxquels il a montré le chemin du salut éternel. Parmi eux, on doit compter au premier rang saint Pierre Claver à qui, dès sa jeunesse, Alphonse inspira de tendre généreusement vers une sainteté plus sublime et d'aller exercer l'apostolat aux Indes occidentales. Aussi est-ce par un manifeste dessein de Dieu que le grand apôtre des nègres et l'humble portier du collège de Palma, à Majorque, illustrés par une gloire commune, ont reçu le même jour la couronne des saints.

Sa naissance à Ségovie, le 20 juillet 1531; son enfance.

Alphonse, qui devait être un illustre ornement de l'Espagne et de la Compagnie de Jésus, naquit à Ségovie, le 20 juillet 1531, de Didace et de Marie Gomez, commerçants honorables, et modèles d'attachement à la religion.

Encore tout petit enfant, il manifesta une piété exceptionnelle, surtout envers la mère de Dieu; il l'honora et l'aima de telle sorte qu'il mérita, non seulement d'en recevoir des grâces singulières, mais encore de s'entretenir amoureusement avec elle. Car on rapporte que, dans un transport d'amour, Alphonse ayant dit naïvement à la sainte Vierge. « *Je vous aime, ô ma Souveraine, plaise à Dieu que vous m'aimiez autant!* » il en reçut cette réponse : « *Non pas, mon fils, c'est moi qui t'aime le plus.* » Et la Vierge très bénigne le prouva bien à son petit client; car elle lui vint en aide d'une manière admirable, tant pour atteindre le sommet de la perfection que pour triompher des ruses et des violences du dragon infernal.

Il se marie, perd sa femme et conçoit le projet d'une vie plus parfaite.

Envoyé plus tard à Alcala, pour y étudier les lettres, il en fut bientôt rappelé par sa mère pour succéder, dans le commerce, à son père qui venait

de mourir ; et, sur le conseil de sa mère, il épousa une très honnête jeune fille.

Mais peu après, ayant perdu sa femme et réussissant peu dans son négoce, il commença à examiner dans son esprit quel genre de vie il devait se choisir pour atteindre, Dieu aidant, cette perfection de la vertu qu'il avait aimée dès son enfance. Ayant donc mis le commerce de côté pour n'apporter aucun obstacle à l'appel divin, il régla ses affaires domestiques avec une très grande charité à l'égard de ses proches, et se donna de tout son cœur à une vie plus sainte et plus austère. Après avoir fait une confession générale de ses péchés au P. Martinez, de la Compagnie de Jésus, avec une très vive contrition et des larmes abondantes dont la source ne tarit plus, il continua à fréquenter chaque semaine les sacrements de pénitence et d'eucharistie ; il y joignit une oraison continuelle et très fervente, des jeûnes et de très rudes et sanglantes flagellations. On rapporte qu'une nuit, tandis que son très aimant serviteur le cherchait avec de grands gémissements et d'ardents soupirs, Jésus-Christ lui apparut entouré d'un chœur nombreux de Saints illustres, parmi lesquels resplendissait le bienheureux François d'Assise ; et que François lui demanda pourquoi il versait tant de larmes. Alphonse lui répondit : *Comment pourrais-je retenir mes larmes, sachant que j'ai tant de fois gravement offensé Dieu, alors que de légères offenses envers lui ne peuvent être expiées, même en les pleurant jusqu'à la mort?*

Averti par Dieu, il entre dans la Compagnie de Jésus, le 31 janvier 1571, à l'âge de quarante ans, et est reçu comme Frère coadjuteur.

Parole bien belle, tout à fait digne de ce saint et que Jésus-Christ approuva en jetant sur lui un regard plein de tendresse. Alphonse fut tellement consolé par cette céleste vision, et élevé aux plus sublimes mystères de la vie spirituelle, qu'on n'aperçut plus rien de terrestre en lui. Affections et désirs, tout était parfaitement ordonné et réglé dans son âme ; on ne peut concevoir plus de gravité dans les mœurs, plus de sainteté et plus d'union avec Dieu dans tous les exercices de la piété, plus d'attention au soin de son salut et à l'étude des vérités éternelles, Dieu ajouta à ces vertus l'éclat et l'abondance de ses dons célestes. Il est avéré, en effet, que maintes fois Alphonse a prédit des événements futurs, et que Dieu lui-même lui a montré clairement le chemin d'une vie nouvelle, ardent objet de ses désirs. Car, quoique Alphonse connut bien depuis son enfance, la Compagnie de Jésus, et lui fût attaché par un très grand amour, néanmoins il ne résolut d'y entrer qu'après en avoir reçu l'avis de Dieu dans une vision qu'il eut une certaine nuit. Il aperçut en songe une très belle colombe sur le ventre de laquelle le nom de Jésus était gravé en lettres d'argent resplendissantes. Elle se précipitait sur des bandes épaisses d'oiseaux noirs qui troublaient le

ciel de leur vol tumultueux et d'horribles cris stridents; et elle s'efforçait de les dissiper et de les détruire. Celles-ci offraient la plus vive résistance, et bien qu'elles eussent été amoindries et rudement frappées, elles recommencèrent le combat une seconde et une troisième fois, jusqu'à ce qu'enfin leurs corps, mis en pièces, eussent jonchés le sol.

Le P. Jean-Baptiste Martinez, confesseur d'Alphonse, lui expliqua ainsi le sens de cette vision : Il entrerait prochainement dans la Compagnie de Jésus et il y remporterait d'éclatantes victoires sur le démon, en combattant sous l'invocation et sous la garde du Très Saint Nom de Jésus.

Aucun autre devoir ne l'empêchant plus de suivre l'appel de ciel (car depuis la mort de sa femme, les enfants qu'il avait eus de son mariage, étaient morts aussi), il résolut donc de se consacrer à Dieu dans la Compagnie de Jésus, et il y fut reçu à Valence, le 31 janvier de l'an 1571, dans sa quarantième année. Comme il était déjà avancé en âge et ne pouvait se remettre aux études, il prit rang parmi les frères coadjuteurs, ce qui lui plut singulièrement, car il était très humble. Aussi rendit-il à Dieu de vives actions de grâces de ce qu'enfin, après les misères et les dangers du siècle, il se trouvait en sûreté et avait atteint le port de la religion.

Là, il donna tant de preuves de toutes les vertus, et spécialement des vertus d'humilité, d'obéissance et de pénitence, qu'il offrit un admirable spectacle

à ses compagnons étonnés et ravis. Aussi, après un court noviciat, fut-il envoyé à Majorque où, du con- consentement unanime des Pères, il prononça ses vœux simples, le 5 avril 1573, dans le collège récemment fondé par la Compagnie de Jésus sous le vocable de Notre-Dame du mont Sion. C'est là aussi qu'il prononça ses derniers vœux, l'an 1585 et qu'il passa toute sa vie dans l'office de portier, autant que ses forces le lui permirent.

Lui qui déjà avait si résolûment avancé dans le sentier de la perfection et avait presque atteint la maturité de la sainteté lorsqu'il s'enrôla dans l'illustre Compagnie, ne manifesta presque rien de nouveau dans cette arène de la religion: seulement ses vertus, si profondément enracinées, commencèrent avec l'aide de la grâce divine de la vocation, à porter les plus beaux fruits.

L'humilité, la chasteté, la pauvreté, l'étude de la mortification et de l'oraison, la contemplation des choses divines, un très tendre amour envers la Mère de Dieu, une méditation profonde et continuelle de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ (d'où lui venait cette charité très ardente envers le prochain, ce singulier mépris du monde, et cette implacable haine de lui-même, que dut souvent modérer la prudence de ses supérieurs), brillèrent en lui avec un tel éclat qu'il y en a peu à l'avoir égalé, même peut-être parmi les saints.

Peu aussi peuvent lui être comparés pour l'abon-

dance extraordinaire des dons célestes, par lesquels Dieu voulut rehausser l'humilité d'un tel serviteur, en même temps qu'il le fortifiait et le consolait au milieu des persécutions prolongées et terribles que les puissances des ténèbres lui faisaient sans cesse souffrir d'une façon à peine croyable. La dernière de ces épreuves lui arriva peu de temps avant sa mort ; elle pourrait paraître moins rude (car le démon épargna alors son corps, qu'il avait dans d'autres circonstances réduit à la dernière extrémité) et cependant elle fut de telle nature qu'elle eût pu abattre entièrement son esprit, et, en lui ôtant les biens les plus précieux de l'âme, l'amener à désespérer de son salut.

En effet, il sembla au très saint vieillard qu'il était dans le danger imminent de perdre l'amitié de Dieu, sans pouvoir échapper à ce péril ; qu'il l'avait mérité par ses fautes passées; et que ni Dieu ni la Mère de Dieu ne voudraient délivrer un homme si misérable, qui avait abusé de tant et de si grands dons. Aussi tout en larmes, il criait, le jour et la nuit, vers Dieu et sa divine Mère, en leur demandant miséricorde, et il s'efforçait de réciter ses prières accoutumées. C'était en vain: par suite d'une illusion du démon, il avait même oublié l'oraison dominicale; il n'avait devant les yeux que ses péchés passés et l'éternelle séparation de Dieu, qui le précipitait dans l'abîme. Son unique consolation était de demander fréquemment à ses compagnons de réciter devant lui les prières qu'il avait oubliées.

Sa bienheureuse mort, le 31 octobre 1617, dans la quatre-vingt-septième année de son âge.

Cinq mois durant, l'âme d'Alphonse fut dévorée par cette angoisse ; à la fin, Jésus-Christ et sa sainte Mère apparurent au vieillard alors gravement malade, et ils remplirent son âme de la suavité de l'amour divin, en la laissant dans une parfaite paix. Ce n'est pas une fois ou deux, mais très souvent, qu'Alphonse jouit de leur présence et de leur entretien pendant la maladie qui précéda sa mort ; à ce point, qu'on peut dire avec vérité qu'il a été enivré de l'abondance de la maison de Dieu avant d'y avoir été introduit. Il s'envola au séjour des bienheureux, le matin du 31 octobre, au moment où commençait la vigile de la solennité de Tous les Saints, l'an 1617, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, après que, le regard fixé sur son crucifix, il eut prononcé d'une voix très forte les doux noms de Jésus et de Marie.

A peine la mort de saint homme fut-elle connue dans l'île qu'il se fit un admirable concours des habitants de toutes les classes pour vénérer son corps. Le clergé, les congrégations religieuses, la noblesse, les magistrats, le peuple, accoururent en foule et avec une grande dévotion à l'église où il était exposé. On ne pouvait se lasser de le voir, on couvrait ses mains de pieux baisers ; tous assuraient que son seul aspect, les enflammait de l'amour divin.

On instruit les Procès ordinaires sur la réputation de sa sainteté, et ses miracles; le 5 mai 1760, ses vertus sont déclarées héroïques ; ses miracles sont approuvés le 31 juillet 1829.

Bientôt le bruit se répandit qu'il s'était opéré plusieurs grands miracles. En conséquence, les Procès ordinaires de sa cause furent instruits à Majorque et à Ségovie ; et les ayant approuvés par décret en date du 22 mars 1628, Notre prédécesseur, Urbain VIII, signa la Commission pour l'Introduction de la cause, le 20 décembre de la même année. Mais les décrets portés, peu de temps après, par ce Pontife eurent pour résultat nécessaire de retarder la cause ; elle fut reprise vers la fin de l'année 1667. L'examen obligatoire des écrits et la nécessité de se conformer aux règles de la jurisprudence occasionnèrent alors un assez long retard.

Enfin, ces travaux étant heureusement terminés et la question sur le degré des vertus ayant été discutée, Notre prédécesseur, Clément XIII, déclara, par un décret solennel, le 5 mai 1760, que ces vertus étaient héroïques.

Vint ensuite la question des miracles et la Sacrée Congrégation des Rites, ayant donné une réponse favorable, Notre prédécesseur Léon XII approuva les miracles par un décret solennel rendu le 31 juillet 1824.

Voici ces deux miracles : 1° *La guérison d'Antonie Blanquera d'une énorme hémorrhagie utérine*

accompagnée des plus graves symptômes, et le rétablissement très rapide de ses forces. 2° L'émission instantanée et merveilleuse d'un enfant mort, placé en travers dans le sein de sa mère, Marguerite Compagni de telle sorte qu'un bras étant sorti, il était impossible de retirer l'enfant par les moyens naturels.

Sa Béatification par le Souverain Pontife Léon XII, le 12 juin 1825, dans la Basilique du Vatican.

Alors la Sacrée Congrégation jugea que l'on pouvait en toute sûreté décerner à Alphonse les honneurs des Bienheureux. Ce jugement fut ratifié par le souverain Pontife, la même année, le jour de saint Michel Archange, et la Béatification fut célébrée avec le plus grand éclat dans l'église du Vatican, le 12 juin 1825.

Peu de temps après, de nouveaux miracles, dus à l'intercession du Bienheureux Alphonse, ayant été rapportés, on commença à s'occuper de sa Canonisation ; et quand le doute sur la *Reprise de la cause* eut été proposé à cet effet, Notre prédécesseur, Grégoire XVI, signa de sa propre main, le 18 novembre 1831, la commission dite de *Reprise de la cause*. Le même jour, il concéda la faculté de construire le Procès Apostolique sur le miracle opéré, disait-on, dans le diocèse de Majorque par l'invocation du Bienheureux; et des *Lettres Rémissoriales* furent délivrées à cet effet.

Ce procès, après sa construction et sa résignation

régulières, fut enfin approuvé par l'autorité Apostolique, le 2 mars 1839. Le silence se fit sur la cause jusqu'en 1866; mais le 1er février de cette année, d'autres Lettres Rémissoriales furent expédiées pour la construction d'un procès sur un nouveau miracle que la rumeur publique affirmait être arrivé à Bruxelles, dans le diocèse de Malines. Tous les actes de ce procès ayant été réguliers, sa validité fut approuvée le 4 février 1871.

Dans la suite, après un long et savant travail préparatoire, pour faciliter et abréger la discussion des miracles, des réunions de la Sacrée Congrégation, selon le droit, furent fixées pour en délibérer.

Approbation des deux miracles présentés pour sa canonisation, le 1er novembre 1887.

Le premier miracle arriva à Majorque en faveur de Dame Joachima Rocha y Rayô, qui, après avoir joui d'une santé florissante jusqu'à l'âge de dix-sept ans, fut ensuite affligée de diverses maladies, dont la nature parut suspecte aux médecins. Ils ne se trompaient pas; car, durant l'année 1829, se produisirent des symptômes manifestes d'obstruction et d'inflammation de la rate. Le mal s'aggravant, on découvrit une tumeur d'une dureté et d'une grosseur extraordinaires. Mais on n'avait pas encore perdu tout espoir.

Au mois de juillet 1830, le mal s'étant étendu à d'autres organes importants, et des vomissements,

accompagnés d'une fièvre ardente, d'insomnie et de délire, s'étant produits, les médecins jugèrent qu'il fallait désespérer de la guérison. Sur ces entrefaites, comme Joachima, qui avait reçu les sacrements de l'Église, était sur le point de mourir, il lui sembla que le B. Alphonse, dont elle tenait l'image à la main, l'exhortait à avaler de ses cendres dans du bouillon, et l'avertissait que, si elle le faisait, elle recouvrerait la santé. Joachima prit sans aucune difficulté cette boisson et put la garder; aussitôt, non seulement elle recouvra la santé, mais elle parut à tous plus forte qu'auparavant,

Ce qui arriva à la sœur Marie Alphonse Gallis, religieuse professe au Monastère de Sainte-Colette, à Anvers, n'est pas moins mémorable. Celle-ci donna, dès son enfance, des indices d'une santé non seulement médiocre, mais mauvaise. Reçue dans le monastère, elle se porta mieux pendant quelques années ; mais insensiblement se développa un mal intérieur que les médecins déclarèrent, à partir de 1858, être un cancer à l'estomac. Ce jugement, suffisamment motivé par les symptômes du mal, acquérait une plus grande certitude de ce fait que le père de la religieuse était mort de cette même maladie.

Bien que l'on eût recours aux plus puissants remèdes, l'extrême maigreur du corps, la faiblesse de la malade et l'épuisement complet de ses forces, des vomissements continuels, qui ne lui permet-

taient de garder aucun aliment solide ou liquide, annonçaient que son dernier jour approchait. Voyant cela, Marie Alphonse et ses sœurs firent, avec la plus vive piété, une neuvaine de prières pour implorer le secours de notre Bienheureux et elles furent exaucées; car le 8 décembre 1863, dernier jour de la neuvaine, la sœur Alphonse, après avoir reçu le corps sacré de Jésus-Christ, se sentit si bien portante que, sautant hors du lit et prenant ses vêtements, elle se mit à parcourir d'un pas rapide le monastère, à la stupéfaction de ses sœurs, en annonçant à haute voix le miracle dont elle venait d'être l'objet. Or, l'effet de ce miracle persiste encore; car, il y a peu de temps, on a fait savoir à la Sacrée Congrégation que la sœur Marie Alphonse continue à se bien porter.

La discussion de ces miracles par les Consulteurs des Rites Sacrés, faite le 8 février 1887, et le 12 juillet de la même année, ayant heureusement abouti, nous convoquâmes en notre présence les Congrégations Générales ; et là, tous les Consulteurs et les Cardinaux donnèrent leur avis sur les dits miracles.

Quand Nous eûmes, avec le secours de l'Esprit divin, longuement et beaucoup pesé cet avis; le 1er novembre de la même année, en présence de Nos chers Fils les Cardinaux Ange Bianchi, Préfet de la Congrégation des Rites Sacrés, et Charles Laurenzi, Rapporteur de la Cause, ainsi que de nos chers fils

Augustin Caprara, Promoteur de la Sainte Foi, et Laurent Salvati, Secrétaire de cette même Sacrée Congrégation, Nous prononçâmes solennellement: *Qu'il conste de deux miracles opérés à l'invocation du Bienheureux Alphonse Rodriguez;* savoir : 1° « *De la guérison instantanée et parfaite de Joachima Rocha y Rayo d'une splénite, qui avait été suivie d'une gastrite et d'une péritonite étendue* » ; 2° « *De la guérison subite et parfaite de la sœur Marie Alphonse Gallis, religieuse professe du Monastère de Saint-Colette, à Anvers, d'un cancer héréditaire et invétéré à l'estomac.* »

Ce décret fut inséré le même jour dans les actes de la Sacrée Congrégation.

Or, les Congrégations Générales des Eminentissimes Pères (S. O.) ayant été réunies le 15 novembre de la même année, selon les prescriptions du droit, et le doute suivant étant discuté, savoir : « *Si, après l'approbation de deux miracles opérés depuis la Béatification, on peut procéder sûrement à la solennelle Canonisation du Bienheureux Alphonse* », tous les Consulteurs et les Cardinaux présents répondirent qu'on pouvait procéder sûrement.

Nous acceptâmes de grand cœur leurs suffrages, et Nous jugeâmes devoir les confirmer par Notre autorité souveraine, quelques jours après, savoir le 27 novembre.

C'est pourquoi après avoir offert le saint sacrifice, dans la chapelle de Notre palais Pontifical, en pré-

sence de Nos chers fils les Cardinaux Ange Bianchi, Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, et Charles Laurenzi, Rapporteur de la Cause, ainsi que de Nos chers fils Augustin Caprara, Promoteur de la Sainte Foi, et Laurent Salvati, Secrétaire de la même Sacrée Congrégation, nous déclarâmes solennellement « *qu'on pouvait sûrement procéder à la Canonisation solennelle du Bienheureux Alphonse.* »

Ensuite, le moment de conférer à l'humble serviteur de Dieu les honneurs suprêmes des Saints étant venu, Nous conformant aux exemples de Nos prédécesseurs, Nous convoquâmes les Consistoires ordinaires. Dans un Consistoire secret, tenu le 5 décembre de l'année dernière 1887, Notre cher fils le Cardinal Ange Bianchi, Préfet de la Congrégation des Saints Rites, exposa devant Nous et devant les Cardinaux, séparément et avec beaucoup de clarté, les actes et les miracles des nouveaux Saints.

Dans le second Consistoire, tenu publiquement le 23 décembre de la même année 1887, se trouvèrent réunis un grand nombre de Cardinaux, lesquels, après avoir entendu Notre cher fils Philippe Gioazzini, Avocat de la Cour Consistoriale, jugèrent qu'il ne fallait apporter aucun retard à la Canonisation solennelle du Bienheureux Alphonse, tant était grand l'éclat de ses vertus et de ses miracles !

Peu de jours après, le 9 janvier 1888, fut tenu un Consistoire semi-public, dans lequel Nous fûmes assisté, non seulement des Cardinaux de la Sainte

Eglise Romaine, mais encore des Patriarches, des Archevêques, des Évêques convoqués sur Notre ordre par des lettres émanant de la Sacrée Congrégation du Concile; lesquels, après avoir pris connaissance, tant de ce qui avait eu lieu dans le Consistoire public que des documents authentiques de la Sacrée Congrégation des Rites, documents dont, sur Notre ordre, un exemplaire imprimé avait été remis à chacun, accédèrent tous unanimement aux vœux émis dans le Consistoire public; et Nous ordonnâmes de conserver dans les Archives de la Sainte Eglise Romaine les actes qui en furent dressés par Nos chers fils les Notaires du Siège Apostolique.

Nous fixâmes la célébration de la Canonisation solennelle au 15 janvier de cette année 1888, c'est-à-dire au second dimanche après la fête de l'Epiphanie, jour où l'on fait la fête du Nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et Nous choisîmes, pour lieu de cette solennité, la magnifique salle qui est située au-dessus du vestibule de la basilique vaticane.

En même temps, Nous exhortâmes les fidèles à se préparer pieusement à une si grande solennité par le jeûne et par des prières assidues, et Nous désignâmes des églises où ils pouvaient gagner les trésors des indulgences.

Célébration solennelle de la canonisation, dans la salle de la Basilique du Vatican, située au-dessus du vestibule. Bénédiction Apostolique et Indulgences.

Le très heureux jour étant venu, accompagné d'un

grand nombre de Prélats, de tous les Grands et de tous les Officiers de la Cour Romaine, suivi des Évêques, des Archevêques, des Patriarches et des Cardinaux de la Sainte Eglise Romaine, Nous fîmes, suivant le rite d'une procession solennelle, Notre entrée dans la salle susdite, splendidement ornée et décorée de tableaux représentant les nouveaux Saints et leurs miracles. Là, Notre cher fils le Cardinal Ange Bianchi, préposé à cette Canonisation, Nous présenta, par l'intermédiaire de Notre cher fils Philippe Gioazzini, Avocat de la Cour Consistoriale, les vœux de tant d'hommes remarquables par leur dignité que de la Compagnie de Jésus tout entière, demandant que l'on consacrât enfin par le culte le plus solennel la mémoire de ce très illustre Bienheureux. Lorsqu'il eut réitéré cette demande, une seconde et une troisième fois, Nous, après avoir imploré la lumière de l'Esprit Consolateur, le secours de la Bienheureuse Vierge Marie, des Anges et de tous les Saints, pour l'honneur de la Sainte et Indivisible Trinité, pour l'exaltation de la foi catholique et l'accroissement du nom chrétien, par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des Bienheureux Apôtres Pierre et Paul, et par la Nôtre, après une mûre délibération, avec le suffrages de nos Vénérables Frères les Cardinaux de la Sainte Eglise Romaine et les Évêques présents à Rome, avons inscrits au nombre des Saints le Bienheureux Alphonse Rodriguez, Coadjuteur temporel formé de la Compa-

gnie de Jésus, en même temps que les sept Bienheureux fondateurs de l'Ordre des Servites de la Bienheureuse Vierge Marie; et les Bienheureux Pierre Claver, Apôtre des nègres, prêtre profés, et Jean Berchmans, Scolastique de la Compagnie de Jésus; et nous avons statué que l'on célèbrerait la mémoire de saint Alphonse le 30 octobre de chaque année.

Ensuite, après avoir accordé les indulgences accoutumées, Nous avons adressé la parole, non seulement à Nos Vénérables Frères, mais aussi à la foule nombreuse des fidèles, en les exhortant dans le Seigneur à prendre une grande part à Notre joie et à imiter les exemples des nouveaux Saints, afin, Dieu aidant, de jouir un jour avec eux de la béatitude éternelle. Enfin, Nous avons ordonné d'expédier, sous le sceau de plomb, les Lettres Apostoliques.

Exhortation aux fidèles : qu'à l'exemple d'Alphonse, ils imitent Jésus-Christ, par une foi plus vive et un plus grand amour.

Lorsque ces choses vous auront été annoncées, fidèles chrétiens, rendez tout d'abord des actions de grâces à notre Dieu très bon et très grand, qui est admirable dans ses Saints; ensuite, excités et encouragés par l'exemple d'un tel homme, efforcez-vous, par la lumière d'une foi plus vive et les sentiments d'une charité plus ardente, de rivaliser avec le nouveau Saint dans l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Puisse celui qui a commandé à la lumière de

briller du sein des ténèbres, faire luire sa clarté dans vos cœurs, comme il l'a fait luire en saint Alphonse, et puissions-nous tous, rejetant loin de nous les passions qui se cachent comme étant honteuses, ne pas nous conduire avec artifice et ne pas altérer la parole de Dieu, mais vivre en ce monde dans la simplicité de cœur et dans la charité, et non pas dans la sagesse de la chair; afin que nous méritions d'être rendus participants de la nature divine par Notre-Seigneur Jésus-Christ (1).

On annonce ces faits à l'Eglise universelle.

Tout ce qui devait être examiné ayant donc été mûrement pesé, de Notre science certaine et de la plénitude de Notre autorité apostolique, Nous confirmons les choses relatées plus haut, toutes et chacune, Nous les corroborons, Nous les statuons et décrétons de nouveau et Nous les annonçons à l'Église catholique universelle, ordonnant que l'on attribue aux copies ou aux exemplaires, même imprimés, des présentes Lettres, pourvu qu'ils soient signés de la main de quelque Notaire et munis du sceau d'un dignitaire ecclésiastique, la même foi

1. Deus, qui dixit de tenebris lucem splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris. (II Cor., IV, 6.)

Sed abdicamus occulta dedecoris, non ambulantes in astutia, neque adulterantes verbum Dei. (II Cor., IV, 2.)

Ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ. (II, Petr., I, 4.)

qu'aux présentes Lettres, si elles étaient exhibées et présentées.

Sanction pénale.

Mais si quelqu'un présume d'enfreindre cette page de notre définition, décret, commandement, relaxation et volonté, de s'y opposer témérairement ou d'y attenter, qu'il sache qu'il encourra l'indignation du Dieu tout-puissant et celle de ses Saints Apôtres Pierre et Paul.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, l'année de l'Incarnation du Seigneur, 1887 (1), le onzième jour des calendes de février, dans la onzième année de Notre pontificat.

MOI, LÉON, ÉVÊQUE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE,

L. + S.

1. Il est dit 87, parce que la Curie Apostolique compte l'année à partir de l'époque de l'Incarnation du Verbe de Dieu, c'est-à-dire à partir du 25 mars.

PROLOGUE

L'humble Frère Coadjuteur, dont les œuvres vont être mises au jour pour la première fois, ayant les même nom et prénom que le P. Alphonse Rodriguez, l'auteur si connu des Exercices de la perfection et des vertus chrétiennes, quelques personnes pourraient les confondre l'un avec l'autre. Pour éviter toute confusion, il suffira de savoir que le P. Rodriguez, natif de Valladolid, fut un profond philosophe et un éminent théologien, aussi bien scolastique que mystique, très versé dans l'Écriture sainte et les Saints Pères. Il remplit des charges considérables dans les provinces de Castille et de Tolède, eut, entre autres, celle de former les novices pendant un grand nombre d'années. Devenu maître consommé de la vie spirituelle, il recueillit d'abord, des livres ascétiques les plus autorisés, ce qu'il jugea le plus propre à la culture des jeunes plantes, qui lui étaient confiées et il en forma ensuite le livre

d'or en vérité de la Perfection chrétienne, dont la lecture est aussi substantielle que savoureuse. Saint Alphonse Rodriguez, au contraire, né à Ségovie, fut un simple Frère Coadjuteur, sans autres lettres que les rudiments de la grammaire et de la rhétorique; il passa sa vie dans la fabrication et le commerce des draps, jusqu'à l'âge d'environ 40 ans; et, depuis cet âge jusqu'à celui de 87 ans, où il mourut, il s'occupa des offices domestiques propres à son degré, et remplit spécialement celui de portier pendant la plus grande partie de sa vie religieuse.

Ceci explique suffisamment les différences qui se trouvent dans les écrits des deux auteurs. Chez le P. Rodriguez, sans parler de la spiritualité élevée qui se remarque dans son ouvrage, on admire l'ordre avec lequel les traités sont distribués, la solidité de la doctrine, la clarté et la précision avec lesquelles elle est exposée, la vaste érudition dans la science sacrée, qui confirme et enrichit la doctrine, le naturel inimitable et la grâce de son style toujours simple, toujours agréable; enfin, la propriété des termes et la correction du langage. Quant à saint Alphonse, s'il est vrai qu'il emploie en général un langage digne des auteurs de son siècle, qui fut le siècle d'or de la littérature espagnole, parfois cependant il n'est pas pur de tout « *mallorquinisme* », s'il est permis de se servir de ce mot, parce que ayant résidé aux

Baléares pendant les 46 dernières années de sa vie, il se ressentit de son contact continuel avec les personnes qui parlaient le dialecte de ces îles ; son style, si simple qu'il tourne au familier, manque de cette correction, de cet achevé que les bons auteurs donnent habituellement à leurs écrits.

Son érudition peu étendue, se réduit à un petit nombre de textes, souvent répétés, appartenant à l'Ecriture Sainte et aux Saints Pères, et à quelques traits de l'Histoire Ecclésiastique, qu'il a lus dans certains livres de dévotion ou entendus dans les conférences et dans les entretiens spirituels; lorsqu'il traite des vertus, en vain chercherait-on la précision scolastique dans les termes qu'il emploie ; il franchit souvent les limites d'une vertu et pénètre dans le champ des vertus voisines ; enfin, dans les traités en quelque sorte complets qu'il nous a laissés, il a omis d'en enchaîner et d'en ordonner des diverses parties, ce que peut faire seulement un homme d'études.

Néanmoins ces défauts littéraires sont amplement compensés par la solidité et l'élévation de la doctrine qu'il enseigne, le caractère éminemment pratique dont ses écrits spirituels portent l'empreinte, l'autorité magistrale et la profonde conviction avec lesquelles il prononce ses assertions. Ils le sont surtout par cette force de persuasion avec laquelle il parle,

comme celui qui contemple la vérité à nu dans un océan de lumière très haute et divine, et qui a expérimenté en lui-même les fruits salutaires que l'âme reçoit dans la pratique constante de la vertu en ce qu'elle a de plus difficile et de plus élevé. Ajoutons que saint Alphonse n'écrivit pas avec l'intention que ses œuvres fussent livrées un jour au public, mais seulement pour ces trois fins : premièrement, pour obéir aux ordres de ses Supérieurs, qui lui commandèrent de rendre compte par écrit de ses voies spirituelles extraordinaires ; secondement, pour remplir un devoir de charité, en faisant part des lumières, que Notre-Seigneur lui communiquait, à ceux qui ont besoin de conseil et sont désireux d'atteindre la perfection ; troisièmement, pour s'exhorter lui-même à pratiquer les inspirations d'en haut, en notant les motifs qui étaient pour lui les plus puissants devant Dieu. Réunis après sa glorieuse mort, les nombreux manuscrits qui étaient entre les mains des divers habitants du collège de Palma, formèrent plusieurs volumes, qui joints à ceux que le saint Frère avait gardés, portent le nombre total à huit volumes in-4, désignés par les lettres A, B, C, D, E, F, G, H, et cinq in-8, désignés par les lettres I, K, L, M, N.

Le volume A contient la relation de sa vie, écrite par ordre de ses supérieurs. Les deux volumes K et N sont de petits livrets, sur lesquels il notait ses

lumières et résolutions; M forme un traité spécial de l'union de l'âme avec Jésus-Christ; I et L n'ont actuellement de valeur que pour être écrits de sa main, car ils sont presque totalement de pures copies d'autres livres spirituels. Les sept autres volumes traitent indistinctement de toutes les vertus, redisant souvent dans l'un ce qui a été déjà dit dans un autre.

Pour publier ces écrits, on les a divisés en deux parties: la première contient la relation de la vie du saint et les documents qu'il écrivit pour son usage; la seconde comprend la doctrine des vertus (1). Cette seconde partie est celle qui a présenté le plus de difficultés, lorsqu'on a voulu former un corps de doctrine de divers écrits séparés, qui n'avaient en général aucune relation entre eux ou offraient des redites nombreuses; bien que l'on ait essayé d'éviter les répétitions, on en remarquera encore quelques-unes, venant ordinairement de ce que l'auteur ne se borne pas toujours à ce qui est propre et particulier à chaque vertu, mais passe d'une vertu à une autre, qui est voisine de celle-ci.

On espère de la piété des lecteurs, que, détournant les yeux des défauts relativement insignifiants de ces œuvres, ils les fixeront sur l'enseignement tout

1. Le présent ouvrage contient la relation de la vie et celle de la mort du Saint. (*Note du Traducteur.*)

céleste qu'elles renferment, surtout s'ils tiennent compte que le but principal de cette publication est d'exciter à la pratique des vertus solides et parfaites, en quoi consiste le point le plus élevé de la perfection évangélique.

VIE ADMIRABLE

DE

SAINT ALPHONSE RODRIGUEZ

MÉMOIRE

DE DIFFÉRENTES CHOSES QUI SONT ARRIVÉES A CETTE PERSONNE *(a)* **DANS LE COURS DE SA VIE, ÉCRIT AU COLLÈGE DE MAJORQUE, AU MOIS DE MAI 1604, PAR LA MÊME PERSONNE, ALORS AGÉE DE 71 ANS (1).**

1. La première chose qui lui arriva, vers l'âge d'environ trente et un ou trente-deux ans, fut celle-ci : Elle était toute absorbée par les choses de ce monde, et plongée dans l'oubli de Dieu et de son salut, lorsque

a Presque toujours le Saint Frère parle de lui comme d'une tierce personne. (Note du traducteur.)

1. S'il avait 71 ans accomplis en mai 1604, comme il naquit un 25 juillet, il eut 72 ans, deux mois plus tard ; et par suite, il aurait dû naître en 1532 ; mais le P. Michel Julian qui était recteur de Montésion quand Alphonse mourut, dit que le Frère mourut à 87 ans, dans la relation qu'il écrivit le jour même de la mort (31 octobre 1617), pour être envoyée aux provinces, d'où il résulterait qu'il naquit en 1530, ou au plus tard en 1531. Les PP. Jean Matthieu, Marimon et François Colin, qui connurent le Saint, ne fixent rien à cet égard, se contentant de dire qu'il naquit vers l'an 1531 du Seigneur. « Les PP. Jean Eusèbe Nieremberg et Louis Janin assurent que l'année de sa naissance fut 1531, et les Bollandistes adoptèrent cette date comme la plus fondée. Au procès de béatification, on ne put produire l'acte du baptême du serviteur de Dieu, lequel aurait résolu la question. Alphonse aurait donc eu 72 ans et 10 mois, quand il écrivit ce mémoire.

Dieu lui envoya quelques épreuves, qui la réveillèrent de sa torpeur, lui firent connaître le désordre de sa vie et lui inspirèrent le mépris du monde ; Dieu lui fit en même temps la grâce de le connaître et celle de se connaître elle-même. Par le moyen de ces deux connaissances qu'elle approfondit par la méditation, Dieu éveilla bientôt en son cœur une extrême douleur de l'avoir offensé, de sorte qu'elle versait jour et nuit des larmes abondantes, accompagnées d'un vif sentiment de repentir. La pensée d'avoir offensé son Dieu, qu'elle connaissait maintenant, lui fendait le cœur ; et comme un autre David, elle arrosait son lit des larmes les plus amères. Ces larmes durèrent trois années. Elles furent accompagnées de grandes consolations, provenant de l'amour divin qui avait pénétré son cœur en même temps que le regret de ses fautes. Elle se fondait d'amour et de douleur tout à la fois, et avait avec Dieu de longs colloques, où elle lui exprimait tour à tour le plus ardent amour et la plus vive douleur. Il lui semblait voir clairement et d'une manière toute spirituelle que ces entretiens lui venaient du ciel ; ils blessaient son cœur d'amour, le transperçaient de douleur à la vue de ses offenses, et la faisaient se tourner amoureusement vers Dieu. Ceci lui arriva à Ségovie (1), où elle demeura environ trois ans, après que Dieu lui eut donné cette lumière si particulière.

1. Patrie du Saint. A propos des épreuves que Dieu lui envoya, le P. Colin dit : « Sur les instances de sa mère, Alphonse épousa une jeune fille des montagnes, nommée Marie Suarez. Il continua le commerce de son père (c'est-à-dire la fabrication et le commerce des draps). Mais alors qu'il croyait avoir acquis un peu de fortune, il se trouva au contraire avoir fait de mauvaises affaires. Il vit mourir une fille qu'il aimait tendrement, et, peu après, sa femme ; il demeura alors veuf avec un fils en bas âge » (l. I, chap. I de la vie du Bienheureux). Tout ceci arriva en quatre ans environ, c'est-à-dire de 1537 à 1562, suivant les Bollandistes (p. 606, g).

2. Dans le temps où cette personne, qui était déjà veuve, pleurait jour et nuit ses péchés à Ségovie (1), elle eut pendant son sommeil une vision de Jésus-Christ Notre-Seigneur et d'autres saints (au nombre de douze environ). Parmi ceux-ci se trouvait saint François, auquel cette personne était particulièrement dévote. Bien que le saint ne portât aucune marque distinctive, elle comprit que c'était saint François. Celui-ci quitta les autres Saints, vint à cette personne, qui lui était dévote, et lui demanda pourquoi elle versait tant de larmes. A cette question, le sentiment de ses péchés lui revint avec tant de vivacité qu'aussitôt elle fondit en larmes de plus belle et dit à saint François : « Sachant la gravité de mes péchés, comment ne voulez-vous pas que je pleure, puisqu'un seul péché véniel mérite d'être pleuré toute la vie » ? Alors la vision disparut ; mais cette personne en a conservé jusqu'à présent le souvenir ; aussi, dès qu'elle se voit en quelque danger de pécher, elle demande à Dieu, très sincèrement et avec grande ferveur, de lui faire souffrir les peines de l'enfer plutôt que de la laisser tomber dans une faute vénielle ; combien plus son amour pour Dieu la porte-t-elle à faire la même demande, s'il s'agit d'une faute mortelle !

1. Avant son mariage, Alphonse vivait dans la maison de ses parents ; il appartenait à la paroisse de Sainte-Colombe, où il fut baptisé et confirmé. En se mariant, il transféra son domicile dans la paroisse de Sainte-Eulalie, près de l'église de Saint-François (Bollandistes, p. 606, b. et f.). Devenu veuf, il retourna près de sa mère et des deux sœurs qui lui restaient; ses deux autres sœurs et ses six frères étant déjà morts.

« On convint, dit le P. Collin, que sa mère et ses sœurs se retireraient dans une chambre de la maison, qu'Alphonse avec son fils en occuperait une autre, et que chacun s'efforcerait pour sa part de remplir ses devoirs et de correspondre à l'appel de Dieu. Après ces événements sa mère vécut peu d'années, pendant lesquelles elle acquit beaucoup de mérites et atteignit une grande perfection » (l. I, chap. 1).

3. En outre, après les événements susdits, cette personne entreprit divers exercices de pénitence ; ainsi elle jeûnait le vendredi et le samedi et prenait quelquefois la discipline. Plus tard, elle se mit à porter fréquemment un long cilice, qui descendait devant et derrière depuis le cou et les épaules jusqu'au-dessous de la ceinture. Avant de porter ce cilice, elle avait commencé à se confesser et à communier tous les huit jours, ce qu'elle fit pour la première fois un samedi jour de la fête de Notre-Dame des Neiges, envers laquelle elle avait une grande dévotion depuis son enfance. Bientôt, à Ségovie, elle fit avec beaucoup de larmes, au Père Baptiste Martinez, de la Compagnie de Jésus, une confession générale de ses péchés (1). Cette confession lui apporta une grande paix, parce qu'elle la continua pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que, en s'examinant à fond, elle ne trouva plus rien à écrire. Elle prit dès lors un plus grand soin de veiller sur son âme, pour la préserver de toute souillure, et elle résolut de servir Dieu sans l'offenser jamais.

Dieu l'éleva à un degré plus élevé, après qu'elle se fut beaucoup exercée dans la pratique de la prière vocale, dans celle de diverses dévotions et dans la récitation du Rosaire de Notre Dame, dont elle considérait successivement les quinze mystères (2). Ceci ne dura pas bien longtemps ; parce que, comme elle éprouvait beaucoup de facilité, des consolations et un grand profit spirituel à

1. « Le P. Jean-Baptiste Martinez fut un des premiers prédicateurs de la Compagnie de Jésus à Ségovie », dit le P. Colin.

2. En récitant le Rosaire entier de Notre-Dame chaque jour, dit le P. Colin, il avait coutume dans les commencements de voir devant lui, à chaque *Pater*, une très belle rose rouge, et, à chaque *Ave Maria*, une autre rose blanche d'une égale beauté et aussi parfumée que la première. C'est ce que rapportèrent, plusieurs années après, ses sœurs auxquelles il en fit part » (P. Colin, l. I, chap. ii).

méditer sur les Mystères de la Passion de Notre-Seigneur, il lui sembla bon de s'adonner davantage à la considération des souffrances de Jésus-Christ, qui lui inspiraient une tendre compassion, plutôt qu'aux autres exercices. Elle méditait en particulier sur l'*Ecce Homo*, sur Jésus portant sa croix, pendant que la foule le conduit au supplice avec des cris et des vociférations ; sur la rencontre du Fils et de la Mère et la manière dont ils se regardèrent ; ou bien encore elle contemplait le mystère du crucifiement du Sauveur et son élévation en croix ; et la scène qui se passa alors entre la Mère et le Fils ; enfin la descente de la croix et la manière dont le corps de Jésus fut reçu par sa mère bien-aimée. A cette oraison, elle employait le matin, deux heures, suivies d'un quart d'heure d'actions de grâces ; ensuite elle entendait la messe. Durant le jour, elle s'entretenait avec ferveur avec son Dieu ; le soir, elle faisait une méditation semblable à celle du matin. Dieu lui enseigna encore diverses manières de prier; car, d'elle-même, elle n'aurait pas su trouver le chemin par où Dieu voulait la conduire. L'une d'elle consistait en ce que, après s'être exercée sur un mystère, en discourant de façon à en être bien pénétrée, elle devenait tellement enflammée de l'amour de Jésus-Christ, que, tout discours cessant, elle se bornait à demeurer en la présence de son Dieu et elle y jouissait de ses divines communications. Cette manière de prier qui se nomme *Contemplation*, se passait ainsi à son égard : son âme étant vivement occupée de Notre-Seigneur, se sentait blessée d'amour en contemplant ce qu'il souffrait pour elle ; alors, le Seigneur la mettait en son cœur, où il lui communiquait de grandes lumières concernant sa douloureuse passion et les souffrances de toute sorte qu'il y endura.

Mais nul ne saurait dire et expliquer ce que Jésus-Christ lui communiquait de ses vertus et de ses dons spirituels, lorsqu'il lui donnait de ressentir en elle-même, dans l'âme et dans le corps, ses propres souffrances. Alors cette personne se sentait des pieds à la tête, crucifiée avec Jésus-Christ, qui lui communiquait une partie de ses souffrances. De là résultait qu'elle se trouvait embrasée d'amour, étroitement unie à son Sauveur et comme transformée et transfigurée en lui, tant était ardent leur amour réciproque, et tant était grande la part que Jésus-Christ lui communiquait de ses souffrances.

4. En outre, de même que dans le mode d'oraison dont il a été parlé, cette personne était attirée par Jésus-Christ dans son divin cœur et là, dans cette solidude, en recevait de merveilleuses communications d'une façon toute spirituelle et sans aucun bruit de paroles; de même, dans le mode d'oraison que je vais dire, Notre-Seigneur se communiquait grandement à elle. Ce mode était le suivant : en contemplant ce divin Maître cloué sur la croix, son âme, blessée de l'amour de ce souverain Seigneur, l'attirait à elle par la force de son amour, comme l'aimant attire le fer, et le mettait au plus profond de son cœur. Pendant qu'elle était ainsi en sa présence, Notre-Seigneur lui faisait part de ce qu'il est et de ce qu'il a, de son amour, de ses souffrances, de ses vertus ; il lui faisait aussi ressentir ses souffrances; enfin il se communiquait tellement à elle qu'elle en venait à être comme transformée en lui et divinisée. Elle éprouvait d'une manière très sensible cette visite et cette présence de Jésus-Christ Notre-Seigneur en elle. La transformation en lui durait habituellement plusieurs jours de suite; en particulier,

quand elle recevait le Très-Saint Sacrement de l'autel.

Ces deux transformations de l'âme en Dieu, se comprendront à l'aide de la comparaison suivante : Dieu agit sur l'âme comme le feu sur le fer : de même que, lorsque le fer est dans un foyer ardent, le feu se communique au fer, au point que le fer devienne feu ; ou plutôt à la fois fer et feu, mais feu par participation, non par nature ; de même aussi, quand le Seigneur met l'âme en son cœur, qui est un foyer d'amour, il l'embrase à un tel point de cet amour, qu'en vertu de la grâce et de l'amour de Jésus-Christ, elle se trouve divinisée, unie et tranformée en lui, soit que le Seigneur mette l'âme en lui, soit que l'âme attire le Seigneur en son cœur par la grandeur de son amour. De là, l'âme tire un grand profit.

Cette personne en vint ainsi à être tellement remplie de la personne de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qu'elle allait par les rues de la ville, absorbée en Jésus crucifié, sans voir les gens autrement que comme des ombres. C'est après huit ou dix ans de séjour à Majorque qu'elle a joui de cette union et de cette présence si parfaite de Jésus-Christ crucifié (1).

DE QUELQUES FAITS PARTICULIERS QUI ARRIVÈRENT A CETTE PERSONNE.

5. Il lui arriva ce qui suit : un jour de l'Assomption de la vierge Marie Notre-Dame, qui fut toujours l'objet

1. Alphonse entra dans la Compagnie au collège de Valencia le 31 janvier 1571, passa les six premiers mois de noviciat à Gandie suivant le P. Colin, à Valencia suivant d'autres auteurs ; il termina son noviciat et passa le reste de sa vie à Palma de Majorque, où il arriva en août 1571. Il fit ses premiers vœux le 5 avril 1573 à la messe célébrée par le P. Barthélémy Coc, Recteur de Montésion, et les derniers, le 5 avril 1585, entre les mains du P. Alphonse Roman, visiteur du collège.

de sa tendre dévotion. Au moment où elle s'agenouillait après la communion, pour faire son action de grâces, elle fut subitement ravie et portée dans le ciel. Son âme était entre les mains de la vierge Marie, et celle-ci ayant d'un côté l'ange gardien de cette personne, de l'autre saint François, son saint favori, l'offrait au Père Eternel. Ce ravissement fut de telle nature qu'elle ne peut dire si, pendant qu'il dura, son âme demeura en son corps ou hors de lui, vu la promptitude avec laquelle elle fut ravie et privée entièrement de ses sens. Elle se souvient que, circulant ensuite dans les rues, elle ne pouvait encore bien revenir à elle.Ceci lui arriva à Ségovie, dans l'Eglise de notre Collège, un an environ après sa conversion (1); elle ne se rappelle pas bien le temps que le ravissement dura ; il lui semble qu'il ne dura pas longtemps (2).

Il lui arriva encore ceci, quelques années après sa conversion, en cette même fête de l'Assomption de la Mère de Dieu. Comme elle s'était retirée dans sa chambre, pour méditer sur la mort et l'assomption de Notre-Dame et pour considérer la multitude des anges qui l'assistaient alors ; elle vit comment, au moment où Notre-Dame expira, sa très sainte âme fut transportée au ciel au milieu d'une nombreuse troupe d'anges pleins d'allégresse ; et comment à son arrivée, les cieux s'ouvrirent pour recevoir leur Reine. Cette personne

1. C'est-à-dire après qu'il eut commencé à se donner entièrement aux exercices de la prière et de la pénitence.

2. Pendant sa dernière maladie, alors que le Saint ne pouvait plus écrire, il communiquait verbalement ses souvenirs au P. Jean Torrens, préfet spirituel, lequel les écrivait dans un cahier, qui se trouve dans le tome A avec les originaux du Bienheureux Frère. On y lit : « Le 8 novembre 1617, il me dit diverses choses qui lui venaient à la mémoire ; et il ajouta qu'il y en avait un très grand nombre qu'il avait oubliées, mais que certaines lui demeureraient toujours présentes » et il raconta ce ravissement au Père, à peu près dans les mêmes termes.

les suivait en esprit, sans jamais se séparer d'eux, de sorte qu'elle vit les anges entrer au ciel avec leur précieux trésor. Ce fut la première fête que les anges firent à la Mère de Dieu, après qu'elle eut quitté la terre.

Une seconde fête suivit aussitôt celle-ci ; car lorsque la Mère de Dieu fut entrée au ciel, accompagnée de cette troupe d'anges, elle fut fêtée par une autre multitude innombrable d'esprits célestes qui l'attendaient comme leur Reine et Souveraine. Quelle inénarrable réception fut celle-là, quelles fêtes et quelles réjouissances les anges firent à leur manière, à leur Reine et Souveraine ! Ces choses ne sauraient être décrites ? Car ce sont des fêtes du ciel, données par ses bienheureux habitants à leur souveraine, à la Mère de Dieu lui-même ; et elles se peuvent mieux goûter et entendre en l'esprit, quand Dieu les communique à l'âme dans un ravissement (car je crois que cette personne était hors de ses sens) qu'elles ne se peuvent raconter. Il est impossible à l'homme de les bien décrire, parce qu'il est corporel et que ces fêtes sont spirituelles.

Une troisième fête, plus solennelle que les précédentes eut lieu quand, après cette glorieuse réception, la Très Sainte Vierge fut de nouveau transportée par les anges et présentée à la bienheureuse Trinité. Alors, la joie et le contentement de tous les habitants du Ciel furent si grands que, tous ensemble firent entendre un magnifique concert, à la manière des esprits, non à celle des hommes.

Cette personne voyait la fête comme si elle y eut été présente; elle se réjouissait de se trouver avec les anges et de prendre part à leur joie. L'intelligence de tous les hommes ne pourrait suffire à comprendre comment cela se fit, car cette fête ne ressemblait à aucune

de celles que l'on fait aux rois de la terre. Bien que les anges fussent innombrables, que leur demeure fut immense, qu'ils fussent si dispersés, chacun jouissait de ce céleste concert et participait à la joie spirituelle de la fête, comme si tous avaient été réunis ; et cette personne en jouissait grandement, parce qu'elle était au milieu d'eux ; elle les apercevait tous à la fois et voyait comment ils se réjouissaient et faisaient fête à leur Souveraine ; elle discernait aussi chacun de ces esprits bienheureux en particulier, comme si son âme eut été simultanément, tout entière en chacun et tout entière en tous ; et elle goûtait pleinement, sans en perdre la moindre jouissance, la fête solennelle qui se faisait à la Vierge notre Souveraine (1). Or, si un seul ange fait une musique assez mélodieuse pour élever l'entendement des hommes au point que pendant plusieurs années ils ne peuvent revenir à eux, que dire de celle de tous les habitants du ciel, surtout lorsqu'ils sont inspirés par leur amour pour leur Reine et Souveraine? C'est une chose si haute qu'il n'y a personne ici-bas qui le puisse bien donner à entendre.

Cela arriva à cette personne vers le soir, au collège de Majorque, dans sa chambre, qui était au-dessus de la

1. Dans la relation qu'il fit le 8 novembre 1617 au P. Torrens, Alphonse étend à tous les bienheureux ce qu'ici il semble limiter aux anges. Il dit : « Un autre jour de l'Assomption, étant à Majorque dans la Compagnie, je fus enlevé en esprit au ciel ; et là, Notre Seigneur Jésus-Christ me montra trois très grandes et très solennelles fêtes, qui s'y faisaient ; une de l'Assomption de la Vierge ; une autre de son entrée au ciel ; la troisième de son couronnement : ces fêtes étaient différentes et très solennelles. Je vis aussi là les bienheureux ; je les connaissais tous, chacun en particulier, sans les avoir jamais vus ni entendu nommer et je me disais en moi-même : celui-ci est un tel ; celle-là, une telle ; et d'un seul regard, je les reconnaissais tous aussi bien que chacun. »

dépense donnant sur le cloître (1). Comme la contemplation de ces choses se passa au Ciel, il est clair qu'elle eut un ravissement, qu'ici il n'y eut rien de corporel, mais que tout fut purement spirituel ; elle ne se rappelle pas combien dura le ravissement.

7. Un jour qu'elle récitait le rosaire, elle vit tout à coup en esprit Notre-Dame et son Fils bien aimé venir à elle. Le Fils vint à droite de sa Mère et par suite à gauche de cette personne et il se mit en son cœur. La Sainte Vierge apportait un autre cœur ; elle le mit au côté droit de cette personne et se plaça elle-même dans ce cœur, de sorte que la Mère et le Fils vinrent reposer en elle d'une manière sensible. Aujourd'hui encore, après plus de douze ans, leur présence dans son âme est si sensible qu'elle ne peut même s'en distraire (2). Elle en retire un grand profit, car elle ne s'est jamais élevée dans son cœur ni pour cette faveur, ni pour celles dont elle a parlé plus haut ; elle vit, au contraire, dans la crainte et le tremblement. Ces choses extraordinaires donnent même plus de peine que de joie; elle se consolerait et se rassurerait si elles disparaissaient, tant elle redoute d'être trompée. En supposant que Dieu lui donnât à choisir, elle serait très contente de ne pas être conduite par des voies si périlleuses, si une voie ordinaire devait procurer une plus grande gloire à Dieu et un plus grand bien à son âme; aussi elle demande à Dieu d'écarter d'elle ces faveurs et ces révélations, qui l'ex-

1. « Cette chambre était au lieu même où est aujourd'hui la chapelle en pierre polie, et à peu près au milieu de celle-ci. » (Note en marge de la copie du P. Sitjar.)

2. Le Saint Frère reçut cette faveur plusieurs fois. Le 24 janvier 1614, il dit au P. Torrens, que peu de jours auparavant, il avait été consolé par une semblable visite de Jésus et de sa très sainte Mère.

posent à tomber dans l'illusion et à offenser son Dieu qu'elle aime tant.

La sainteté, en effet, ne consiste pas à avoir des visions ou des consolations, le don de prophétie ou des révélations, ni à faire des miracles; toutes ces choses coûtent peu à l'âme, puisque c'est Dieu qui les lui donne (1).

Mais la sainteté coûte à l'âme de grands efforts pour se mortifier et se vaincre avec la grâce de Dieu, pour subjuguer par la lutte les vices et les passions. Ainsi la sainteté consiste dans l'amour de Dieu et du prochain, dans une profonde humilité de cœur, dans la patience, l'obéissance et la résignation, enfin dans l'imitation de Jésus-Christ Notre-Seigneur. En ceci il n'y a pas de danger comme en ces autres choses.

La vision précédente eut lieu vers le soir dans la chambre de cette personne, chambre qui se trouvait à l'endroit où est maintenant le blé. On nomme les visions de cette sorte, *visions intellectuelles*, parce qu'elle ne passent pas promptement comme celle de l'imagination, mais qu'elles durent beaucoup de jours et d'années. Elles arrivent lorsque l'âme est sans préoccupation de choses semblables, ou même sans qu'elle y ait jamais pensé.

8. Un autre jour, qu'elle servait la messe (2) et ne

1. Dans le volume A, on lit : « Qu'on remarque que toutes ces visions lui causent beaucoup de honte et de confusion devant Notre-Seigneur, de sorte qu'elle ose à peine lever les yeux et demeure tout interdite ; ce qui est l'indice du bon esprit, parce que le mauvais, qui est orgueilleux, ne cause que présomption et orgueil. »

2. « Le saint Frère fut très dévot à la sainte Messe. Nulle occupation, nul prétexte ne pouvaient l'empêcher d'y arriver ponctuellement. Quand on l'appelait par ordre du supérieur, on savait où il allait à la rapidité de sa marche et à la joie de son visage... Certains parvenaient à savoir à quelle heure il servait la messe, afin de se trouver alors à l'église. Ceux qui, après avoir entendu une messe, le voyaient sortir pour servir la sui-

songeait à rien de semblable. Jésus-Christ Notre Seigneur lui apparut, debout sur l'autel, du côté de l'évangile. Il était vêtu d'une longue robe, comme lorsqu'il vivait sur la terre, au milieu des hommes ; son visage était d'une grande beauté, de couleur brunâtre tirant un peu sur le jaune, comme de couleur noisette, et laissait voir une divine majesté. La modestie de ses yeux et la sérénité de son visage étaient admirables et toutes divines. Il semble qu'il ait voulu enseigner lui-même à cette personne comment elle devait les pratiquer à son exemple. En effet, en lui laissant voir la modestie de son regard, il l'éclaira subitement et lui montra comme dans un miroir et d'une manière spirituelle les immenses trésors de son cœur. Cette vision de Jésus-Christ eut une telle vertu et une telle action sur cette personne, que, toutes les fois qu'elle se la rappelle, elle se sent recueillie, pénétrée de dévotion et même transformée extérieurement et intérieurement, comme on l'est après une fervente oraison. Il semble que Notre-Seigneur jette alors dans son cœur une vive étincelle, qui transforme cette personne au dedans et au dehors et la laisse ensuite profondément recueillie. Quoique plus de douze ans se soient écoulés depuis cette vision, elle lui est toujours aussi présente et opère toujours les mêmes effets ; il semble qu'elle ne puisse pas l'oublier, bien qu'elle vive toujours dans la crainte et l'inquiétude au sujet de ces choses, à cause du danger et de l'erreur auxquelles elles exposent.

9. Un autre jour que cette personne servait la messe

vante restaient à cause de la dévotion qu'ils ressentaient en le voyant la servir. Les prêtres, auxquels il servait la messe, étaient aussi tout remplis de ferveur; et, lorsque l'un d'eux voulait traiter de quelque affaire importante avec Dieu, pendant le saint Sacrifice, il demandait le frère Alphonse pour servant. » (P. Colin, l. I, chap. XIX.)

et donnait l'eau aux fidèles pendant la communion, il lui arriva de voir dans l'hostie, chaque fois que le prêtre donnait à quelqu'un le Très Saint Sacrement, un très bel enfant, qui avait ses petites jambes potelées et ridées comme le sont d'ordinaire les jambes des petits enfants. Elle en demeura toute confuse; d'ailleurs, elle est toujours pleine de confusion lorsque des choses semblables lui arrivent; elle ne sait où se mettre et est remplie de profonds sentiments d'humilité. Il y eut à cette messe un bon nombre de communions.

10. Un autre jour, une personne en réputation de sainteté, ayant aperçu des rayons éclatants au-dessus de cette personne pendant qu'elle servait la messe en avertit son confesseur; et celui-ci le lui dit à elle-même (1). Mais elle ne s'en estima pas davantage et se comporta comme si elle eût été morte. Au contraire, ces choses l'affligent; elle préférerait ne pas les éprouver à cause du danger qui les accompagne. Le confesseur. était le P. Vincent, qui entra ensuite à la Chartreuse (2); sa pénitente s'appelait Catherine Sansaloni. Il y a plus de vingt ans de cela.

11. Un autre jour qu'elle servait la messe à un ser-

1. A Alphonse.
2. Le P. Vincent Mas, religieux de la Chartreuse de Valdemosa, qui est à trois lieues de Palma, fut un homme très versé dans la spiritualité et de très grande oraison. La renommée de la sainteté d'Alphonse étant parvenue jusqu'à sa cellule de Chartreux, il désira beaucoup le voir et s'entretenir avec lui des choses spirituelles. « Il obtint cette faveur par l'intermédiaire d'une personne grave qui les fit se réunir sous un hangar du couvent. Ils demeurèrent ensemble plus de quatre heures, après le départ du Frère, la personne, qui s'était entremise, demanda au P. Vincent ce qu'il pensait du frère Alphonse Rodriguez. Il répondit : « J'avais entendu dire beaucoup de choses de lui; mais tout cela était peu; il me semble qu'il n'y a pas aujourd'hui dans le monde de plus grand saint; je crois que si le supérieur lui ordonnait de marcher sur les eaux, il le ferait *sans y enfoncer* » (P. Colin, lib. I, chap. XXXIV).

viteur de Dieu, le P. Jean Aguirre, ce Père laissa par malheur tomber à terre une hostie consacrée en distribuant la sainte communion, et il en demeura extrêmement affligé, parce qu'il était très scrupuleux. Un des jours suivants, comme ce Père disait la messe dans la petite chapelle intérieure et que cette personne la lui servait, Dieu voulant consoler son serviteur qui en avait grand besoin, il arriva que, dans le courant de la messe, cette personne vit tout d'un coup, sans qu'elle pensât à pareille chose, Notre-Seigneur Jésus-Christ qui embrassait le Père et le baisait au visage; sur quoi, elle avertit le Supérieur et lui dit de le faire savoir au Père ; le Supérieur le fit, et le P. Aguirre en reçut une si grande consolation qu'elle dura plusieurs jours et changea toute sa tristesse et ses anxiétés en joie et allégresse spirituelles (1). Il y a plus de vingt ans que cela est arrivé (2).

12. (3) Après s'être exercée pendant un certain

1. Alphonse parle encore du P. Jean Aguirre aux numéros 29 et 58.
2. Le manuscrit A dit : « Il y a environ 25 ans. »
3. Le P. Colin, après avoir copié ce numéro, dit : « Le Bienheureux embrasse tout ici, depuis le premier pas dans la vie purgative jusqu'au dernier point de perfection dans l'union et la transformation en Dieu, c'est-à-dire les points les plus élevés de la connaissance et de l'amour divins, que distinguent dans leurs traités mystiques saint Denys, saint Bernard, l'abbé Gilbert, saint Bonaventure, Gerson et d'autres auteurs modernes » (l. I, chap. XVIII). Ce même Père remarque dans ce numéro 12 et énumère dans l'ordre suivant, quinze degrés d'oraison ou d'union avec Dieu, et quatre marques du bon esprit qui correspondent aux quinze lettres minuscules et aux quatre lettres majuscules insérées dans le texte; savoir :

a) voie pour arriver à l'union avec Dieu;
b) par quelles considérations ;
c) par quel degrés ;
d) par quel exercice ;
e) il arrive à la connaissance de Dieu, p[illegible] haut degré de contemplation ;
A) Première marque du bon esprit : l'humilité;

temps dans la vie purgative *a*), c'est-à-dire après avoir passé trois années à considérer la gravité de ses péchés, en avoir conçu une vive douleur, un extrême repentir et après les avoir pleurés amèrement, cette personne s'exerça aussi durant quelques années à méditer sur la vie et la mort, la passion et la résurrection de Notre-Seigneur. En cela consiste la *voie illuminative* de ceux qui avancent dans la perfection. Elle fut alors élevée à la considération des perfections divines et cette considération unit son âme à Dieu Notre-Seigneur par voie d'amour. Dans cet exercice son cœur s'enflammait et s'embrasait d'un très grand amour pour Dieu; *b)* parce que Dieu lui donnait une grande connaissance d'elle-même par la considération de sa bonté et de son amour infini, par celle de son être et de ses perfections infinies; enfin par la vue des bienfaits si considérables et si nombreux qu'elle avait reçus de lui et qu'elle en recevait sans cesse. Il lui faisait voir aussi quel était d'une part le bienfaiteur, de l'autre celui qui avait reçu et recevait encore ses bienfaits. C'est par ces méditations et d'autres encore sur les perfections divines, qu'une âme arrive à connaître et à aimer Dieu, et à se connaître véritablement; et cette double connaissance l'embrase d'amour pour son Dieu.

f) extase;
g) ressemblance avec les anges;
h) union et transformation spirituelles de l'âme avec Dieu par voie d'amour;
B) Seconde marque du bon esprit : la paix;
C) Troisième marque du bon esprit : la mortification;
i) divinisation (*endiosamiento*) de l'âme;
D) Quatrième marque du bon esprit : le repos dans l'oraison;
j) oraison sans discours;
k) amour réciproque;
l) faveurs du bien-aimé;
m) sein de Dieu, où l'âme se repose;
n) obscurité spirituelle (littéralement : *brouillard* spirituel);
p) possession et jouissance de Dieu, qu'il communique à l'âme, dès cette vie.

Par cette voie du raisonnement, *c)* l'entendement donne aliment à la volonté, qui vient après comme puissance de l'âme; la volonté, elle, s'occupe tout entière à aimer Dieu déjà connu et s'enflamme du désir de souffrir de grandes choses pour un si bon Maître.

Plus l'âme s'abaisse et s'humilie, plus elle s'élève vers Dieu et mieux elle le connaît. C'est pourquoi cette personne se mettait en la présence de Dieu en lui disant affectueusement de cœur et de bouche : *d)* « Seigneur, que je vous connaisse et que je me connaisse, » et aussitôt elle était élevée au-dessus de tout le créé ; *e)* elle se trouvait comme dans une autre région, seule avec Dieu qui lui donnait de grandes lumières concernant la connaissance de Dieu et sa propre connaissance. Son âme en venait ainsi à comprendre Dieu, non par la voie du raisonnement, mais en lui-même, par une claire vue surnaturelle. Plus elle s'humiliait en la présence de Dieu, *A)* plus Dieu se découvrait à elle, et plus elle s'embrasait d'amour pour lui; et à mesure que cet amour croissait en elle, croissait aussi cette double connaissance de Dieu et d'elle-même. Ainsi Dieu et l'âme rivalisaient; Dieu, pour l'élever, l'âme pour s'abaisser, s'humilier et se confondre devant lui. Enfin sa connaissance de Dieu, immédiate, sans raisonnement, et par suite son amour pour Dieu et son intime familiarité avec lui, en vinrent à un tel point, qu'il semblait, pour ainsi dire, que le Seigneur voulût se découvrir à elle comme aux bienheureux.

Parfois, en prononçant seulement avec un grand sentiment d'amour ce mot : Seigneur ! et en fixant en même temps les yeux de son âme vers Dieu par une vue de foi ; ou bien en disant à Dieu *f)* : « O mon bien-aimé, ô mon amour, vous êtes tout à moi et je suis tout à vous ! » elle était ravie dans l'être infini de Dieu,

embrasée de son amour, et plongée dans ce feu infini qui la consumait toute entière. Qui pourra dire à quel degré d'amour parviendra une âme plongée dans un tel brasier ? Celui qui a éprouvé ces choses connaît seul l'intensité de cet amour ; encore est-il incapable de le décrire, parce qu'il est purement spirituel. *g)* En suivant cette voie, l'âme devient semblable aux Trônes; la double connaissance qu'elle acquiert de Dieu et d'elle même la fait ressembler aux Chérubins, et cet amour si relevé l'assimile aux Séraphins ; elle arive enfin à s'unir à Dieu par amour. *h)* Alors, l'âme aime Dieu et jouit de lui, parce qu'elle est absorbée et comme baignée dans l'amour divin. L'état auquel elle est parvenue, est celui d'une union très parfaite avec Dieu et, pour ainsi dire, d'une transformation en Dieu. A ce point, chacun donne à l'autre tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, et demande à l'autre tout ce qu'il a et tout ce qu'il est. L'âme dit à Dieu : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui. Mon Dieu, vous êtes tout à moi et je suis tout à vous » ; elle détache tout son cœur et toute sa volonté des choses terrestres et charnelles, pour se jeter en Dieu sans réserve et y demeurer avec lui en silence, dans une parfaite solitude. *B)* Arrivé à cet état, l'on n'a plus de peine à obtenir de la volonté qu'elle veuille par pur amour ce que Dieu veut, quelque pénible que ce soit ; car l'âme a déjà tant goûté et connu Dieu, que son amour lui rend aisé ce qui est difficile.

Il ne reste plus à l'âme, qu'à se nourrir de ce qui lui fait le plus envie, parmi tant de mets divins qui sont servis sur la table des perfections divines, mets qui sont d'une grande saveur, puisqu'ils ont la saveur de Dieu même. O festin du ciel ! Dieu est celui qui invite l'âme ; et, dans ce repas d'amour, il se donne

lui-même! O amour suprême! ô amour céleste! ô amour béni! ô amour précieux! ô amour profond et divin, qui en vient à ce que le convive se donne lui-même à l'âme en nourriture! Là, l'âme se nourrit d'un Dieu plein de douceur; Dieu se donne à elle tout entier par amour; et elle, embrasée d'amour, reçoit ce présent de son bien-aimé.

Comme elle s'en repaît! il est si beau, si savoureux et si agréable! Elle le met dans son cœur, et l'y fait reposer, parce que la pureté de cœur voit Dieu : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* (1); aussitôt sa dévotion se nourrit amoureusement de lui et s'en rassasie. L'âme se livre alors entièrement par amour à son bien-aimé, et lui à elle; elle s'abandonne à lui sans réserve; elle est toute à lui, et il est tout à elle. Dans ces heureux moments, quels colloques plus doux que le miel ont lieu entre l'âme et son bien-aimé! Comme elle lui parle, sans bruit de parole, par les désirs enflammés de son cœur! Comme elle se repose et se délasse! Alors elle jouit de l'amour de son Dieu; alors elle est consolée et instruite; enfin, elle loue et bénit un si grand Maître par des actes non interrompus d'amour.

C) Tandis qu'elle jouit de son bien-aimé, il lui semble ne plus être de ce monde; elle oublie toutes les choses de la terre et s'oublie elle-même, parce qu'elle s'occupe uniquement d'aimer son Dieu, qui lui est présent si intimement et comme à découvert. Elle arrive aussi à mourir à toutes les choses de la terre et à vivre seulement pour Dieu, *i*) enfin, à être divinisée. L'âme, étant suffisamment exercée dans cette amour de Dieu,

1. Matth., v, 8. « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. »

le pratique avec une telle perfection, qu'elle aime Dieu presque sans interruption par un acte perpétuellement continué d'amour (1) ; elle a sans cesse le cœur tourné vers son Dieu : *Ego dormio, et cor meum vigilat* (2).

Ceux qui sont parvenus à un si heureux état, par la miséricorde et la grâce de Dieu, prient avec beaucoup de quiétude et de suavité, sans fatigue d'aucune sorte ; ils sont aisément seuls avec leur Dieu, et trouvent du repos là où les autres éprouvent de la fatigue : *D*) de même qu'un homme fatigué et lassé après quelque travail, n'a pas de meilleur remède que d'aller se reposer dans son lit, où il trouve en effet le terme de ses fatigues; de même, lorsque cette personne (que Dieu a mise dans cette voie) est lasse et fatiguée par suite de quelque travail corporel, elle n'a pas de meilleur ni de plus efficace remède que celui d'aller converser avec Dieu. Dans les travaux spirituels, c'est encore en Dieu qu'elle trouve l'aide et l'enseignement dont elle a besoin. De plus, elle y rencontre une grande suavité; et son oraison est si douce et si paisible, qu'il semble qu'elle ne soit allée à Dieu que pour se reposer, le corps se délassant pendant que l'âme prie.

Quant aux autres modes de s'exercer dans l'amour de Dieu, il y en a trois, qui étaient accoutumés à cette personne. *j*) Dans le premier, son âme était tout absorbée dans la connaissance et l'amour de Dieu, sans aucun discours de l'entendement, parce qu'elle avait franchi les degrés inférieurs de la contemplation ; bientôt, émerveillée à la vue des perfections et de l'amour de Dieu qui sont une même chose avec lui, elle était transportée d'admiration et d'amour, perdait tout sen-

1. « *Con un acto continuado de amor.* »
2. Cant., v, 2. — « Je dors, et mon cœur veille. »

timent et était ravie en Dieu, ou comme immergée en lui.

La seconde manière consistait à tenir son cœur toujours grand ouvert à l'amour pour y recevoir et y introduire son bien-aimé; de la même manière que nous ouvrons une fenêtre, pour faire pénétrer le soleil. Sitôt la fenêtre ouverte, le soleil entre; de même, l'âme se dispose à recevoir son bien-aimé par le grand désir qu'elle en a : *Sicut cervus desiderat fontes aquarum* (1) et elle le reçoit en elle. Cet amour vient de Dieu et descend en l'âme; l'âme le reçoit et le renvoie à Dieu, par un amour qui se nomme *amour réciproque. k)*

Dans le troisième exercice de l'amour, son âme se considérait en la présence de Dieu comme un tout petit enfant, et l'aimait comme un enfant aime sa mère, se console avec elle et se repose sur son sein. Sur le sein de sa mère, un enfant est tout joyeux et content, surtout quand sa mère le tenant en ses bras, joue avec lui et lui dit des paroles pleines de tendresse; alors l'enfant en fait autant à sa mère, mais à sa manière enfantine. Sa mère l'aime d'un tendre amour; et lui, il met en elle toute sa consolation et sa joie. Il est près d'elle et elle est avec lui ; elle est heureuse près de lui, parce qu'il est son enfant ; et lui se réjouit d'être près d'elle, parce qu'elle est sa mère ; elle lui présente le sein et il se passe entre eux des entretiens plus doux que le miel ; car le babil des enfants est très joyeux et plein de saveur, et il les rend tout aimables.

C'est ainsi que les choses se passent spirituellement entre Dieu et l'âme qui se fait petite comme un enfant;

1. Ps., XLI, 2. La Vulgate dit : *Quemamodum desiderat cervus ad fontes aquarum*. « Comme le cerf soupire après les sources d'eaux vives. »

car ce sont les simples et les petits qui donnent à Dieu le plus de joie ; c'est avec eux qu'il converse le plus volontiers : *Cum simplicibus ratiocinatio ejus* (1) ; *m)* Quand Dieu se communique à ces âmes simples, il leur semble qu'elles se trouvent dans le sein de Dieu. C'est ainsi que les choses se passaient pour cette personne ; elle s'entretenait doucement avec son Dieu, l'aimant suavement et lui parlant amoureusement, comme un tout petit enfant et avec la simplicité de l'enfant. Ce sein de Dieu, où repose alors l'âme, est l'être infini de Dieu.

L'âme qui se trouve plongée dans cet être infini, doit se comporter avec lui, comme le faisait cette personne. Lorsqu'elle contemplait son Dieu, elle repoussait de toutes parts ce qui pouvait venir du dehors, quelqu'élevées que les choses parussent ; elle s'en débarrassait, parce que aucune des choses qui se comprennent n'est Dieu, Dieu ne pouvant être compris que par lui-même. Il suit de là, que l'âme peut croître sans cesse dans la connaissance infinie de Dieu et, par cette connaissance croitre dans son amour. Cet exercice amène l'âme à voir de plus en plus clairement combien Dieu est incompréhensible ; et elle jouit d'autant plus de lui qu'elle le connaît davantage. Mais de quelle manière l'âme jouit-elle de Dieu lorsqu'elle est absorbée en lui pendant l'oraison ? *n)* On répond que c'est par le moyen de l'ignorance infinie de Dieu. L'ame repousse de toutes parts, d'en haut, d'en bas, d'un côté et de l'autre, tout ce qui se présente en dehors de Dieu; car elle sait que tout ce qui s'offre à elle, que tout ce qui se peut représenter par l'imagination, ou comprendre par l'intelligence, n'est pas Dieu. De cette façon, l'es-

1. Prov., III, 32. La Vulgate dit : *Sermocinatio ejus*. « Il converse avec les simples. »

prit reste tout dépouillé des créatures et comme revêtu de l'ignorance infinie de Dieu, laquelle, en raison de son infinité, prive l'âme de toute compréhension, aussi bien de toute créature que du Créateur.

Les contemplatifs appellent cette ignorance un *brouillard (niebla)*, sur lequel l'âme s'élève, attirée par le rayon de la divine ignorance, non pour comprendre, mais pour connaître que Dieu est doux. Ainsi elle connaît par le goût ce qu'elle ne comprend pas par l'intelligence; et moins elle a l'intelligence et la connaissance de Dieu, plus elle goûte sa douceur. Les yeux du corps voient ce qui est devant eux, non ce qui est derrière; mais les yeux de l'âme, qui est esprit, non seulement voient ce qui est devant, mais ce qui est derrière, à droite et à gauche. Ainsi l'âme, qui est enfermée au milieu de Dieu, jouit de lui, le voit et le connaît de toutes parts, à l'aide de cette vive lumière que Dieu lui communique pour le connaître et le goûter; mais elle ne le comprend pas, car lui seul se comprend. Quand l'âme a éloigné d'elle tout ce qui est compréhensible, alors, elle reste avec Dieu incompréhensible; p) et elle possède Dieu seul à à seul, le goûte avec une grande jouissance et beaucoup de lumière, parce qu'il n'existe plus que Dieu et l'âme, tout le reste ayant disparu.

13. Un jour cette personne accompagna un Père, qui allait visiter une femme malade. Celle-ci était enceinte et en grand danger de mourir; on parlait de l'opérer après sa mort, afin de baptiser l'enfant, si on le retirait en vie. Cette personne, voyant le péril où était la malade, eut grande compassion de la mère et de l'enfant; et, en retournant à la maison, elle se sentit portée à prier pour eux avec beaucoup de ferveur. Elle se mit donc à implorer Dieu avec larmes et du fond du

cœur en lui disant : « Seigneur, je vous offre pour cette femme tout le bien que j'ai fait dans ma vie ; que ce soit pour elle et pour les siens, afin que vous lui veniez en aide dans cette épreuve. » Le Seigneur consola la malade ; car bientôt elle se trouva mieux. A quatre jours de là en effet, comme cette personne passait par le même endroit avec le Père, celui-ci lui dit : « Voici la femme qui était malade, celle que l'on devait opérer après sa mort ». Elle était sur la rue, à la porte de sa maison.

14. Un autre jour, cette personne accompagnait un Père qui allait confesser un malade ; le Père trouva celui-ci mal disposé ; il tenait de mauvais propos, comme s'il n'avait plus sa raison. Le Père ne voyant aucun moyen de l'amener à se confesser, parce qu'il ne donnait aucune prise sur lui, se retira pendant quelques moments. Alors, cette personne recourut à Dieu et il le pria de venir en aide au malade ; le Père fit la même chose. Or il plut à Dieu, en ce court espace de temps de changer cet homme, tout à l'heure si éloigné de la confession qu'on ne pouvait même l'y disposer, en un très doux agneau qui se confessa dans d'admirables sentiments.

15. Quelqu'un, étant fortement tenté et grandement affligé de cette tentation, lui demanda un jour de prier pour lui. Cette personne le fit, et pleine du désir de consoler cette âme dont elle ressentait vivement l'affliction, elle pria Dieu de la délivrer de la tentation et de la lui donner à elle-même. Il lui fut répondu qu'une autre épreuve lui serait donnée. Et en effet Dieu lui envoya une si grande douleur d'estomac qu'elle n'en avait jamais éprouvé de pareille. Depuis lors, cette douleur

lui est revenue quelquefois, mais pas aussi forte que la première fois; et elle est allée toujours en diminuant jusqu'à cesser entièrement. Quant à celui qui était tenté, il fut délivré et consolé.

16. — Il arriva encore ceci à cette personne. Elle avait eu de son mariage un fils ; celui-ci ayant environ trois ans, elle demanda à Dieu de le retirer de ce monde, s'il devait l'offenser. Elle continuait à faire cette demande, lorsque, étant couché près de lui, elle le vit comme s'il eût été enseveli. Quelques jours après, un mois après peut-être, l'enfant, qui se portait bien auparavant, tomba malade assez soudainement et mourut en quelques jours. Il semble donc que Dieu exauça sa prière; il retira l'enfant de ce monde, à un âge où il était bien sûr d'être sauvé, et le conduisit au bienheureux repos du ciel, où il jouit certainement de la vue de Dieu.

17. Pendant que cette personne s'adonnait si constamment à faire oraison et à s'entretenir avec Dieu, toute son occupation consistait à aimer Dieu ; à peine élevait-elle son cœur vers lui, qu'à l'instant elle se trouvait près de lui ; et cela avant même de prononcer une parole d'amour; car il lui suffisait d'un regard pour être blessée d'amour.

Quelquefois il se passe entre Dieu et l'âme des choses spirituelles, qui viennent si soudainement, si subitement, avec tant de promptitude et sans que l'âme y songe, que l'imagination ne saurait être en cause. L'imagination n'a pas le temps d'agir, l'âme étant tout à coup entièrement ravie et hors d'elle-même, toute en Dieu et en ce que Dieu lui communique. Je le dis, parce qu'il arriva une fois à cette personne, pendant

son oraison et sans qu'elle songeât à rien de semblable, d'être ravie avec une telle promptitude et une si grande force d'esprit, qu'il lui sembla traverser les cieux avec vitesse et sans éprouver de résistance. D'après ce qu'elle comprit, elle fut ainsi élevée, non seulement au premier ciel, mais jusqu'au sommet du second. En traversant le second, elle avança au milieu d'une certaine obscurité; mais dès qu'elle l'eût franchi et fut parvenue à son sommet, elle se trouva dans une lumière dont la splendeur dépassait de beaucoup celle du soleil. Il lui semble que ce ravissement dura peu de temps.

18. On a déjà parlé de la manière dont se comportait cette personne dans l'exercice de l'oraison, et on a dit comment elle s'exerça dans les voies purgative, illuminative et unitive. Maintenant il sera utile de savoir comment elle se comportait à l'égard d'un autre exercice, qui doit ordinairement accompagner l'oraison pour que l'âme croisse en perfection.

Cet exercice consiste en une grande mortification. Avec les deux ailes de l'oraison et de la mortification, et avec la grâce de Dieu, l'âme vole et arrive au sommet de la perfection. Une chose est à remarquer : quand Dieu console l'âme, c'est pour l'éprouver ensuite et l'exercer dans les vertus, pour lui apprendre à travailler, à combattre et à se vaincre pour Dieu. C'est ainsi qu'il agit à l'égard de saint Paul; il l'éleva jusqu'au troisième ciel, lui donna de grande consolations et lui fit de grandes faveurs; mais il le visita ensuite d'une autre manière, en l'éprouvant par des tentations et lui envoyant de grandes tribulations, afin qu'il ne s'enorgueillit point des dons qu'il avait reçus de Dieu, comme il le dit lui-même.

Voici donc ce qui arriva à cette personne, après

qu'elle eut été si grandement favorisée. Notre-Seigneur, pour sa gloire et pour le bien de l'âme de cette personne, l'éprouva en donnant aux démons la permission de la persécuter ; et, comme cette permission fut très étendue, l'épreuve et les peines que les démons lui firent endurer furent très grandes. Car, les démons, quelle que soit leur malice, ne peuvent dépasser ce qui leur est permis par Dieu.

Dieu leur donna donc la permission de tenter et d'affliger cette personne, pendant un espace d'environ sept années ; et les guerres qu'ils lui firent, les tentations déshonnêtes dont ils l'assaillirent, furent si terribles et si dangereuses, qu'il est impossible de les décrire (1).

Ce ne furent pas en effet des tentations ordinaires, ni même d'une assez grande force, mais des plus violentes et de celles où les démons de l'enfer déploient toute leur rage ; l'épreuve en vint parfois à ce point que cette personne croit qu'elle en serait morte, si Dieu n'avait défendu aux démons de passer outre. Alors ils se retiraient vaincus et prenaient la fuite.

C'est ainsi que les démons perdent du terrain justement là où ils prétendent faire périr l'âme ; et que l'âme au contraire, en remportant la victoire, gagne de glorieuses couronnes.

Tantôt cette personne était serrée et poursuivie de si près qu'il est impossible de décrire sa peine. Tantôt elle était toute faible et comme haletante ; tantôt désolée et privée de toute consolation divine et humaine. Il lui semblait alors qu'il n'y avait pas de Dieu pour elle, mais seulement des démons, qui l'entouraient, se présentaient à elles sous diverses formes, en l'invitant au

1. Cette lutte eut lieu après ses vœux du noviciat, et avant ses seconds vœux, c'est-à-dir eentre 1573 et 1585.

mal, et la maudissaient, parce qu'elle ne voulait pas consentir à ce qu'ils lui proposaient.

Tantôt elle assistait à leurs conversations infernales et les entendait blasphémer Dieu ; ou bien elle était sur le point de mourir étouffée, parce qu'ils la serraient à la gorge ; et puis soudainement, ils la laissaient et se retiraient vaincus. Mais ils ne s'en allaient que pour délibérer entre eux en enfer à son sujet ; car elle voyait alors, comment, au milieu de l'enfer, ils prenaient conseil et consultaient un grand nombre de démons.

Ils prirent un jour en ce conciliabule la résolution de venir l'attaquer à minuit, et ils exécutèrent la chose comme cette personne en avait été informée par cette vision, à l'insu des démons.

Dans ces horribles tentations, si dangereuses pour son âme, cette personne recourait à la Vierge Marie et la suppliait d'obtenir de la Très sainte Trinité et de son divin Fils que les démons lui fissent souffrir, avec la grâce de Dieu, toutes les peines de l'enfer, plutôt que de permettre qu'elle offensât un Dieu qu'elle aimait tant. Elle se recommandait instamment à la Vierge Marie, la priant d'être à chaque heure du jour son refuge et sa défense contre tous les démons.

Bientôt, à minuit, elle sentit venir les malins esprits, en tumulte et avec grand fracas. Ils venaient exécuter leur projet. Les uns la saisirent, les autres l'embrassèrent de manière à l'exciter au mal, sans qu'elle put s'en débarrasser ; elle fut sur le point de mourir suffoquée, tant ils déployèrent de rage à son égard. Durant cette épreuve, elle était consumée de tristesse ; si elle cherchait quelque consolation pour alléger sa souffrance, elle n'en trouvait aucune. Elle appelait Notre-Dame et ne la trouvait pas ; elle appelait les Saints et ils étaient sourds à ses cris ; elle appelait Dieu lui-

même, il ne répondait pas ; aucun remède n'en était un pour elle. Au contraire, plus elle cherchait d'appui au ciel ou sur la terre, plus elle était persécutée et attaquée. Sa tristesse devint si accablante pendant ces horribles persécutions, qu'elle dépérissait ; aussi l'appelait-on *l'extrémisée*, tant elle était pàle et méconnaissable.

Cependant les lumières qu'elle avait reçues de Dieu, et sa résolution de ne rien refuser à la divine Majesté et de la glorifier en tout, lui firent surmonter toute crainte à l'égard des démons, pour lesquels elle était pleine de mépris, et accepter en même temps les mauvais traitements qu'ils lui faisaient subir, parce qu'elle ne voulait pas consentir à leurs desseins. Ces traitements étaient tels qu'elle ne sait à quel tourment les comparer. A la mort ? La mort est peu de chose auprès de semblables épreuves ; car, lorsqu'elle était assaillie par les démons, elle eut voulu souffrir bien des fois la mort, plutôt que de se voir en si grand danger de perdre son Dieu, et bien souvent elle crut qu'elle allait succomber à ces souffrances excessives. Pour être délivrée du danger d'offenser Dieu, elle consentirait volontiers en effet à être brûlée vive dans un brasier grand comme une ville, toute la violence du feu se concentrant sur elle et tout le monde s'occupant à la tourmenter ; oui, elle passerait volontiers par une semblable peine, pour éviter l'autre, tant sa faiblesse extrême lui fait redouter de succomber à la tentation et de se perdre, lorsqu'elle est aux prises avec ses ennemis.

Quoique cette personne fut ainsi affligée, Dieu ne laissait pas de l'instruire et de lui donner sa divine lumière pour l'encourager et la fortifier contre ses ennemis. Il lui faisait connaître clairement comment il se comporte avec les siens, pour leur faire acquérir de

glorieuses couronnes. Ainsi, elle voyait comment Dieu, de sa droite, soutient ses serviteurs dans leurs travaux et leurs combats, et de sa gauche, les livre à leurs ennemis, afin qu'ils les tourmentent et les persécutent par des tristesses, des désolations et toutes sortes de peines.

L'amour de Dieu envers ses serviteurs est si grand qu'il permet de semblables épreuves, afin de les enrichir de vertus, de les sanctifier et de leur préparer de magnifiques couronnes dans la gloire. Comme d'ailleurs il les défend de son bras tout puissant, ils sont assurés qu'ils ne tomberont pas et qu'on ne les arrachera pas de sa main. Aussi Dieu communiquant de semblables faveurs à cette personne, elle prenait chaque jour de nouvelles forces.

Les grâces que Dieu lui faisait, ne se bornaient pas là. Souvent, après ses combats contre les démons, Dieu la consolait intérieurement de telle sorte que la chair étant parfois trop faible pour supporter l'abondance de ces consolations, elle s'écriait en gémissant profondément : « Seigneur, laissez-moi ; je me meurs ». Elle était promptement exaucée ; Dieu s'éloignait d'elle. Elle croit que s'il ne s'était pas éloigné dans ces moments, l'excès des consolations l'eût fait mourir.

De même en effet que cette personne eut succombé à l'intensité des épreuves, si Dieu n'eût arrêté à temps les démons ; de même, il fallait parfois que Dieu s'éloignât d'elle dans les consolations, pour en tempérer l'excès ; et c'est ce qu'il faisait, parce qu'il considérait toujours les intérêts de cette personne comme les siens et la traitait comme un père et un ami fidèle (1).

19. Il semble que le Seigneur voulut d'avance pré-

1. Dans un autre récit qu'Alphonse écrivit en 1591, sur les

venir cette personne, et lui donner l'intelligence de ce qui devait lui arriver, comme on le verra par cet exemple. En effet, après sa conversion, une nuit, elle vit en songe dans les airs un si grand nombre d'oiseaux noirs que leur masse, lorsqu'ils étaient rassemblés

instances du P. Bolicher son confesseur, on trouve ce qui suit au sujet de ses luttes avec les démons :

« Je crois que l'un des plus grands martyrs que subissent les âmes qui aiment Dieu est celui-là, l'angoisse et les souffrances d'une âme ainsi tentée par les démons pouvant être comparées à celles du martyre. L'âme accepte toutes ces peines pour ne pas mécontenter son bien-aimé ; l'amour qu'elle lui porte, la rend inébranlable ; il lui ferait donner mille vies pour lui.

La tentation en effet luttait, pour ainsi dire, corps à corps (1) avec son âme pour la faire consentir au mal. Elle était obligée de faire de si grands efforts pour en triompher qu'elle était brisée de fatigue ; mais, au moment où elle se sentait mourir, la multitude des démons qui l'accablaient, l'assiégeaient et allaient même jusqu'à la saisir tour à tour, disparaissait parce que Dieu ne leur avait pas permis de la tenter davantage.

Le plus ordinairement ils venaient vers minuit : la trouvant endormie, ils entraient avec grand bruit pour l'effrayer ; à leur vacarme, elle se réveillait. Aussitôt ils l'attaquaient par la tentation, ils faisaient des danses devant elle ; quelques uns se jetaient sur elle sans qu'elle pût s'en défaire, ne lui laissant que le refus du consentement; malgré le froid elle était tout en sueur, tant était vive et pénible la lutte qu'elle avait à subir.

Je ne dis qu'une petite partie du peu que je me rappelle : l'épreuve fut considérable ; ce n'est en effet qu'au bout de sept à huit ans que passa cette horrible épreuve, qui fut telle que je ne crois pas qu'une créature en ait subi une plus grande, spirituellement...

Le pire de ces peines spirituelles fut d'avoir, pendant huit ou dix ans, l'âme tourmentée de scrupules, qui la plongeaient dans la tristesse et dans l'angoisse. Après les tentations, elle souffrait de grandes faiblesses : elle éprouvait dans l'estomac, dans le dos et dans la poitrine des douleurs qui semblaient devoir la conduire à la mort, si elles eussent duré : elle avait sur la langue, des tumeurs, qui la brûlaient comme des flammes ardentes, comme le feu du purgatoire sans aucune matière, cette souffrance dure encore maintenant après plus de quartorze ans.

Cependant, à partir de ce jour jusqu'à celui du jugement, je veux souffrir ces peines pour l'amour de mon Maître Jésus-Christ, pour lui faire plaisir et faire de la peine aux démons, je veux leur cracher au visage et les mépriser courageusement ». (Extrait de la note du premier volume des *Obras espirituales.*)

1. *De fuerza a fuerza.*

couvrait une étendue égale à celle d'une petite île et atteignait les hauteurs d'une tour élevée. Ces oiseaux noirs étaient de la grosseur d'une grive (1). A leur rencontre, vint un bel oiseau de la grosseur d'une grande colombe, qui portait sur le ventre le nom de Jésus (2) écrit en trois lettres d'argent, I. H. S. Ce bel oiseau s'élança au milieu des oiseaux noirs ; il déchirait avec ses ongles ceux qui osaient l'approcher et en faisait un tel carnage que les pièces en volaient dans les airs. Les autres oiseaux noirs, voyant la défaite des premiers combattants, abandonnèrent le champ de bataille et se dispersèrent. Un peu plus tard, ils se rassemblèrent au même endroit. Le bel oiseau, ayant le nom de Jésus imprimé sur le ventre en lettres d'argent, revint à son tour au milieu d'eux et les mit en pièces comme la première fois, jusqu'à ce qu'ils prissent tous la fuite. Assez longtemps après cette seconde défaite, les oiseaux noirs se rassemblèrent une troisième fois. Aussitôt qu'ils furent réunis, le bel oiseau au nom de Jésus, revint au combat, il en tua et mit en pièces un grand nombre, les forçant à abandonner définitivement le champ de bataille, qu'ils laissèrent couvert de leurs débris. Il semble que ces oiseaux noirs signifiaient les démons, qui persécutèrent ensuite cette personne pour lui faire perdre la chasteté ; tandis que le bel oiseau représentait Jésus lui-même. Le combat qu'il leur livrait et le carnage qu'il en faisait, signifiaient que le Seigneur devait combattre pour cette personne et la faire triompher de ses ennemis, en la préservant de tout

1 D'après les Bollandistes, Alphonse eut cette vision en 1562 environ.

2. Le P. Jean-Baptiste Martinez, après avoir entendu ce récit de la bouche d'Alphonse, lui dit : « Ceci signifie qu'Alphonse sera de la Compagnie de Jésus, qu'il souffrira de grandes tentations contre la chasteté et en sortira vainqueur. »

péché, jusqu'à ce qu'elle eût remporté la victoire : les lettres d'argent, représentant le nom de Jésus, signifiaient la chasteté, que Jésus devait préserver chez elle; car il n'y a pas de chasteté en sûreté, si Dieu ne la défend.

COMMENT LA FIN DE CETTE TENTATION ET LA VICTOIRE FURENT OBTENUES PAR UN ACTE VÉHÉMENT QUE CETTE PERSONNE FIT DE TOUT SON CŒUR, AVEC LA GRACE DE DIEU.

20. La chose se passa comme il suit : Tandis que les démons la persécutaient sans interruption et qu'aidée de la grâce de Dieu, elle les combattait, ils prirent le parti de l'effrayer en lui disant qu'ils devaient tant la persécuter, qu'ils ne la laisseraient pas dormir et qu'elle en mourrait. Mais en entendant cette menace, elle se détermina de tout son cœur à mourir par amour pour Dieu, et accepta volontiers la mort. Au même instant, toutes les furies infernales s'enfuirent, et elle se trouva délivrée.

La même chose arriva à sainte Catherine de Sienne, qui dans une tentation semblable se résolut fermement à souffrir avec joie les attaques des démons tant qu'il plairait au Seigneur. Alors un démon, le plus hardi, lui dit : « Nous ne cesserons pas ce combat jusqu'à ta mort, si tu ne consens pas à ce que nous voulons ». Elle répondit : « J'ai choisi les souffrances, et par suite, il ne m'est pas difficile, même il m'est très agréable de souffrir ces peines et d'autres plus grandes pour l'amour de mon Sauveur ». A peine eut-elle dit ces paroles que, sans plus attendre, toute cette troupe de démons s'en alla confuse. La même chose arriva à cette personne, grâce à l'acte héroïque qu'elle fit, de mourir

volontiers plutôt que d'offenser Dieu. Notre-Seigneur, apparaissant à sainte Catherine, lui dit : « Parce que tu t'es offerte de tout ton cœur à souffrir ces peines, elles t'ont aussitôt été enlevées. »

21. Dans tout ce qui arriva à cette personne, en ce qui concerne soit les faveurs qu'elle reçut dans l'oraison et le fruit qu'elle en recueillit, soit les épreuves que Dieu lui envoya pour son bien et le profit qu'il lui en fit retirer, comme à tous ceux qui souffrent pour son amour, il faut remarquer qu'il y a deux genres d'union de l'âme avec Dieu. L'une a lieu dans l'oraison, lorsque l'âme s'exerce actuellement dans l'amour de Dieu ; mais nous ne l'appellerons pas la plus parfaite, parce que sa perfection n'a pas encore été soumise à l'épreuve de la tribulation. L'autre s'obtient par le moyen de la prière dans le temps de la tribulation et de l'épreuve, et elle est plus parfaite. Celle-ci s'accroît toutes les fois que l'âme éprouvée remporte la victoire ; mais il faut pour cela que l'âme sorte victorieuse de la lutte, sans quoi elle n'avance pas dans la perfection. Par suite, nous devons estimer plus les désolations que les consolations, les adversités que les prospérités; et les choses vont mieux quand elles semblent aller plus mal, c'est-à-dire, quand il vient à l'âme des difficultés, qu'elle doit vaincre pour Dieu, et lorsqu'elle a ainsi l'occasion d'acquérir une plus haute sainteté et une perfection vraiment éprouvée. La sainteté ne doit pas se mesurer d'après les faveurs et les consolations, mais par les souffrances extrêmes qu'il faut endurer pour triompher, en se faisant violence pour l'amour de Dieu, des vices et des passions qui inquiètent, troublent et attristent l'âme; on n'y est parvenu que lorsque l'âme règne en souveraine et jouit d'une véritable paix. Il n'y a rien

en effet de plus précieux sur la terre que l'amour affligé des justes, qui se sont vaincus eux-mêmes. La plus grande victoire est la victoire de soi-même ; et c'est elle qui procure la plus grande union avec Dieu : *Mortui estis, et vita vestra abscondita est in Christo* (1).

22. Il y a quelques années, cette personne a eu en présence de Dieu Notre-Seigneur, l'inspiration de pratiquer la chose suivante ; elle eut en même temps une lumière très certaine que le religieux qui sera fidèle à cette pratique, avancera en proportion de sa fidélité. Elle consiste à s'abandonner véritablement pour le soin de son corps, de telle sorte qu'après avoir fait connaître ce dont elle a besoin et avoir recommandé la chose à Dieu, elle se débarrasse de tout souci d'elle-même. Si, après avoir informé le supérieur, il lui semble qu'elle aurait besoin de l'objet demandé et qu'elle ferait bien d'avertir de nouveau, qu'elle s'en garde bien ; qu'elle ne s'écoute plus elle-même et se tienne comme morte et toute abandonnée ; Dieu et son supérieur auront soin d'elle. En abandonnant en effet le soin de son corps, elle est tout entière aux soins de son âme, qui vaut plus que le corps ; et elle est très attentive à contenter son Dieu nuit et jour. Si elle agit ainsi, Dieu fera pour elle de grandes choses et prendra soin de son âme et de son corps.

Le but où nous devons viser, vers lequel nous devons marcher sans cesse, c'est la vie de l'esprit. Je crains que plusieurs ne se trompent en ce point et n'aient, sous le prétexte d'une fausse charité, trop d'égards pour leur corps. Ceux-là perdent la vie de l'esprit ; ils deviennent charnels et ont cependant encore l'illusion

1. Coloss., III, 3, « Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ »

de se croire des hommes spirituels. Si Dieu éclairant l'âme de son serviteur, lui fait voir la grandeur de la perte qu'il a faite, en écoutant la chair, quel sujet de douleur ce sera pour lui ! Sa douleur sera incomparablement plus grande que celle qui résulterait des infirmités corporelles, parce qu'il verra qu'il a perdu ce qu'il y a de plus précieux, la vie de l'esprit ; et alors il n'hésitera plus à faire courir quelque risque à son corps. Ah ! mon Dieu ! Combien l'amour de la chair et le bien-être que nous cherchons, sous prétexte de vertu, nous aveuglent et nous rendent fous ; c'est au point, que nous ne faisons plus attention à la manière dont le démon vient en aide à la nature ; il nous trompe sans cesse en effet en nous persuadant, toujours sous le voile de la vertu, qu'il est grandement nécessaire que nous nous procurions telle et telle chose. Tout cela cesserait si nous n'avions pas plus de souci de la chair qu'on n'en a d'un corps mort ; et il doit en être ainsi, puisque Dieu et notre Supérieur ont tant à cœur le soin de nos personnes.

Si le soin des moindres choses, concernant le corps, occupe tant mon pauvre cœur, comment aura-t-il la force de se donner tout à Dieu, comme sa Majesté le demande ? Si lorsqu'il me manque quelque petite chose que j'ai demandée et qui ne m'a pas été donnée, j'en ai tant de souci et d'inquiétude que dans l'oraison et en d'autres temps je me trouve tout préoccupé et troublé ; combien serais-je plus anxieux, lorsque des choses plus importantes ne m'auront pas été données ? *Beati mortui, qui in Domino moriuntur* (1). Il n'y a que ceux qui sont vraiment morts à eux-mêmes, qui puissent se donner entièrement à Dieu ; et ils sont d'autant plus à

1. Apoc., XIV, 13. « Heureux sont les morts, qui meurent dans le Seigneur. »

Dieu que cette mort est plus complète ; ils sont en même temps très obéissants et jouissent d'une très grande paix. Ceux qui, dans le saint état religieux, n'ont aucun souci d'eux-mêmes et sont pleinement résignés entre les mains de Dieu, et dans celles des Supérieurs, qui tiennent sa place, sont vraiment les plus sages, et ils ne s'écartent pas du droit chemin ; car ils font toujours la volonté de Dieu ; au contraire ceux qui suivent une autre voie, peuvent errer, parce qu'ils font leur propre volonté. Dieu saint ! combien le cœur de ces derniers sera loin de se donner à Dieu, et combien leur esprit sera impuissant, alors que toute la force de leur âme sera employée à des soins corporels !

Dieu ne nous a pas appelés à la vie religieuse et retirés du monde pour que nous ayons soin des choses qui concernent le corps. Il a voulu au contraire que le religieux se débarrassât d'un pareil souci et ne songeât qu'à lui plaire ; parce que lui-même, son Seigneur et son Dieu, prend soin de son corps, aussi bien que de son âme, et fournit à tous ses besoins par le moyen des Supérieurs. D'ailleurs, la règle dit au religieux ce qu'il doit faire; suivant celle-ci, après avoir donné avis de ses besoins au Supérieur, le religieux doit se laisser traiter comme un corps mort, sans répliquer et sans faire d'instances par lui-même ou par d'autres. Quiconque n'observe pas cette règle, se trompe et est dans l'illusion. L'esprit est plus que le corps, et s'il est nécessaire de perdre quelque chose, il vaut mieux que ce soit au détriment du corps. Dieu n'a pas appelé un religieux à une vie parfaite pour qu'il ait soin de lui, mais pour qu'il obéisse, et quiconque se laisse régir par l'obéissance tire parti de tout. Ce que la passion qui le trouble lui montre comme nuisible, ne le sera

pas et deviendra au contraire un remède efficace, par la vertu de l'obéissance. C'est ce qui arriva aux malades du désert ; ceux qui obéirent et allèrent faucher par obéissance, furent guéris ; et ceux qui n'obéirent pas, demeurèrent malades comme auparavant. N'hésitons donc pas à laisser le corps courir le risque de perdre quelque chose ; mais, pour triompher de la nature en un exercice aussi difficile, il faut s'aider de la présence de Dieu, parce que l'exercice de la présence de Dieu apporte à l'ame tous les biens. De là naissent l'amour de Dieu et la familiarité avec lui. De là encore l'obéissance et les œuvres extérieures tirent leur valeur.

Si un religieux ne se laisse pas conduire, et sous prétexte de vertu, veut faire sa volonté, à la fin de sa vie, il croira avoir acquis beaucoup de mérites, et il se trouvera dépourvu du fruit de l'obéissance. Que lui restera-t-il alors qui puisse être agréable à Dieu ? Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qui estima l'obéissance plus que la vie, veut avant tout l'obéissance. C'est que l'obéissance est la seule vertu qui renferme toutes les autres : « *Obedientia sola virtus est quæ cæteras virtutes inserit* » ; et si les choses sont difficiles et ne semblent pas raisonnables, il faut encore obéir, parce que l'obéissance est même alors grandement raisonnable et souverainement agréable à Dieu Notre-Seigneur. Heureux le religieux qui a été conduit par la grâce à ne plus chercher que le bon plaisir de Dieu, et qui pratique cet enseignement : « Laisse-toi et tu me trouveras » ; c'est-à-dire abandonne-toi tout entier entre les mains de Dieu et du Supérieur qui tient sa place pour te régir et te gouverner. Vraiment, si l'on ne veut pas dévier du droit chemin, que peut-on désirer de mieux que de se laisser conduire par Dieu Notre-

Seigneur ? Or, l'ordre de l'obéissance est l'ordre de Dieu : *Qui vos audit, me audit* (1).

QUELQUES EXEMPLES DES PEINES QU'ÉPROUVA CETTE PERSONNE.

23. Un jour, s'entretenant seule avec Dieu, elle le priait de lui faire connaître comment elle pourrait le mieux servir ; en même temps, elle considérait son passé et la vue de ses péchés l'affligeait beaucoup. La contemplation très élevée dont Dieu la favorisait, jointe à la vue de son néant et à celle de ses fautes passées, la remplissait de crainte ; et elle suppliait Dieu, avec de fréquents gémissements et d'ardents désir, de lui pardonner ses péchés. Ces gémissements étaient inénarrables, comme ceux dont parle saint Paul « *secundum Deum* », car ils étaient causés par l'extrême tristesse et affliction de son cœur, et par l'ardent désir qu'elle avait de plaire à Dieu. Elle demandait donc à Dieu, par ces gémissements inénarrables, de ne pas la délaisser, mais de l'aider à se sauver et à servir véritablement sa divine Majesté. Elle savait bien, en effet, combien sa vie passée avait été mauvaise, et par suite quel besoin elle avait du secours de Notre-Seigneur et de son pardon. Dieu, voyant son âme, pour ainsi dire, tout imprégnée de peines et d'angoisses, entendit ses cris et ses gémissements, et voulut enfin consoler cette personne, qui depuis si longtemps pleurait ses péchés sans retrouver la joie.

Pendant que son âme, absorbée dans cette profonde oraison et comme abîmée dans l'être infini de Dieu, jetait vers lui ces cris et ces gémissements, qui lui sem-

1. Luc., x 16. « Celui qui vous écoute, m'écoute. »

blaient remplir le ciel et l'immensité de Dieu; pendant qu'elle suppliait la divine Majesté de lui pardonner et de lui accorder sa grâce et son salut, ce Dieu infiniment bon vint la visiter, comme il a coutume de visiter ceux qui le prient et le servent avec persévérance. Elle entendit dans les airs, au-dessus de sa tête, une voix claire et distincte,qui lui dit par trois fois : « *Tes péchés te sont pardonnés.* »

Ces paroles, répétées trois fois, et la bonne nouvelle qu'elles contenaient eurent un tel effet sur cette personne qu'elle fut aussitôt délivrée de toute tristesse, de toute affliction et de toute angoisse, changée en un autre homme et remplie de consolations telles qu'elle n'en avait jamais goûté de pareilles.

Dieu se communiqua merveilleusement à elle, et elle fut comme remplie de sa divine grâce et de lui-même. Celle qui tout-à-l'heure était triste et désolée, surabondait maintenant de joie. Cette consolation extraordinaire du Seigneur dura environ huit jours ; elle lui faisait dire en toute vérité avec saint Paul : « *Vivo ego, jam non ego; vivit vero in me Christus* (1) ». Il lui semblait que c'était Dieu, résidant en elle, qui agissait dans toutes ses opérations; et à partir de ce moment, elle vécut dans la paix et la consolation. On voit combien Dieu sait consoler ceux qui souffrent pour son amour. Encore la libéralité infinie du Seigneur ne s'en tint pas là à l'égard de cette personne ; car il la combla de biens et de richesses spirituelles.

24. Pour elle, s'efforçant de surmonter les obstacles qu'elle rencontrait, elle chassait de son cœur, encore

1. Gal., II, 20. « Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

imparfaitement mortifié,tout ce qui tendait à le remplir de tristesse ou d'inquiétude, et en particulier tout déplaisir causé par quelque offense du prochain. Elle était guidée à cet égard par les lumières très vives que Dieu lui avait données. Ce souverain Maître lui avait fait voir clairement que nous devons recevoir toutes les peines de sa main et non des créatures, puisque c'est lui qui nous les envoie. Voici comment elle s'y prenait : Elle mettait par la pensée entre Dieu et elle la tribulation présente et, s'il s'agissait de quelque offense reçue, le prochain qui en était l'auteur ; alors, elle recevait cette tribulation de la main bénie de Dieu, en le remerciant du fond du cœur de la lui avoir envoyée ; ensuite, elle lui disait : « Seigneur, je vous aimerai encore davantage,à cause de la grâce que vous me faites en me donnant quelque chose à souffrir pour vous. »

Quant au prochain, bien qu'il ne fût que l'instrument de Dieu, elle le remerciait des peines qu'il lui causait par ses persécutions, et elle disait à Dieu : « Seigneur, je veux l'aimer de plus en plus pour la précieuse faveur qu'il me fait en me donnant quelque chose à souffrir pour vous. »

Lorsqu'elle pratiquait ces actes, Dieu lui découvrait par des raisons lumineuses et divines qu'elle devait, par amour pour lui, prendre le doux pour l'amer et l'amer pour le doux, à l'exemple de sainte Catherine de Sienne, qui en pratiquant ce conseil de Jésus-Christ parvint à aimer grandement les tribulations. Cette personne se réjouissait donc du fond du cœur dans toute adversité ; elle multipliait les actes de l'amour le plus ardent, se tenant en la présence de Dieu, elle mettait son cœur dans l'allégresse et s'excitait à aimer l'épreuve, et au besoin le persécuteur, jusqu'à ce qu'elle

eût réussi et eût retrouvé la sérénité. Elle ne doute pas que ce ne soit Dieu lui-même qui lui ait enseigné cette pratique, tant elle en a retiré de profit.

25. Un jour que, se tenant en la présence de Dieu, elle pratiquait cet exercice de la mortification et de la victoire sur soi-même, en s'efforçant d'aimer son persécuteur et de mettre son âme dans la joie, une sorte de comète de feu, semblable à celles qui tombent du ciel pendant la nuit, fondit tout à coup sur elle, la frappa au côté du cœur et y alluma le feu de l'amour du prochain ; ce fut dans une telle mesure qu'il lui sembla aussitôt qu'elle ne pourrait plus ressentir des mouvements de vengeance à son égard, quelle que fût l'offense qu'elle en pût recevoir. Non seulement elle se sentait disposée à ne vouloir aucun mal au prochain et même à quelqu'un qui la tuerait ; mais elle était portée à lui désirer et à lui faire tout le bien en son pouvoir. C'est ainsi que les sentiments contraires au prochain, qui subsistaient en son cœur, se trouvèrent subitement changés en ceux de la plus ardente charité. D'ailleurs, on peut dire en général, que, autant l'on ressent les contrariétés et les adversités qui surviennent, autant on vit à ses passions et l'on est éloigné de la vertu.

Les morts, c'est-à-dire les mortifiés, ne sentent pas, parce qu'ils ont une grande vertu ; mais ceux dont les passions sont vives, sentent d'autant plus qu'ils ont moins de vertu et que leurs passions sont plus vivantes. Il n'y a rien de si amer ici-bas pour le cœur d'un homme immortifié, que de supporter le fiel et les dégoûts provenant des adversités et des peines de cette vie ; rien n'est plus difficile au cœur humain que de changer en douceur l'amertume de ces peines et de ces adversités,

Pour opérer ce changement, la grâce de Dieu est nécessaire, et il faut beaucoup prier, se mortifier et se vaincre; mais en retour la pratique de ces deux choses est, je crois, ce qui plaît le plus à Dieu sur cette terre.

26. Un autre jour que cette personne, en proie à de très grandes souffrances, recourait à Dieu, tout en s'abandonnant à lui, ce souverain Maître vint la consoler par sa visite, à une heure avancée de la nuit. Elle était seule dans la chambre, qui était éclairée; tout occupée de ses souffrances, elle ne songeait à rien de pareil, lorsque Notre-Seigneur, accompagné de sa Mère bien-aimée, entra en répandant une éclatante lumière, auprès de laquelle celle qui éclairait la chambre semblait obscure. Ils se placèrent vers le pied du lit en face de cette personne ; Notre-Seigneur était à droite. Aussitôt toutes ses souffrances et toutes ses peines disparurent, parce qu'elle se trouva soudainement inondée de lumière et de joie. La joie de son âme fut si vive qu'elle ne saurait la décrire; elle se communiqua en proportion d'autant plus grande à son corps endolori qu'il en avait plus besoin, et elle lui fit ressentir une extrême jouissance tout le temps que dura cette visite.

Comment décrire l'entretien tout embrasé d'amour de cette personne avec Notre-Seigneur et sa Mère! La consolation extrême qu'elle ressentait l'obligeait à leur exprimer sa reconnaissance pour une si grande faveur ; elle se mit à converser avec eux avec de si tendres expressions qu'on l'eût prise pour une insensée, si on l'eût entendue. Elle était en effet transportée et comme affolée d'amour par cette vision; et elle se comportait comme si elle eût perdu l'esprit, en laissant échapper de ses lèvres un flot de paroles brûlantes d'amour. Une personne, qui se trouvait dans une chambre voisine,

entendant les colloques du malade avec ses deux célestes visiteurs, se leva et vint voir ce qui se passait ; mais dans les faveurs de ce genre, Dieu ne veut pas de tierce partie, et à son entrée dans la chambre, la vision disparut. Aussitôt, la consolation sensible et la joie spirituelle, dont jouissait cette personne, firent place aux souffrances aigues qui avaient précédé la visite de Notre-Seigneur ; ce qui montre bien que durant la visite c'étaient les consolations de l'âme qui, en se répandant dans les sens, avaient empêché le corps de ressentir ses douleurs.

Mais voyons comment cette personne se comporta, lorsque la vision eut disparu. Dieu l'éprouva aussitôt après s'être retiré,et dans cette épreuve elle dût reconnaître clairement que par elle-même elle n'était rien et n'était capable de quoi que ce soit ; elle fut réduite à dire à Dieu : *Bonum mihi quia humiliasti me* (1). C'est ainsi que Dieu en use avec ses serviteurs : il les visite, et aussitôt après il les humilie ; ou bien il les frappe d'abord, puis il les console. Quand il les visite, la consolation est suivie d'une humiliation par laquelle il éprouve l'âme.

27. Voici ce qui arriva une autre fois à cette personne, dans une maladie qui la faisait beaucoup souffrir. Ce fait montrera comment Dieu se comporte à l'égard des âmes qui lui sont agréables. Dans les souffrances qu'il leur envoie, il les humilie et les désillusionne en leur faisant connaître et sentir qu'elles ne sont capables de rien et ne savent rien. Il les laisse souffrir jusqu'à ce qu'elles soient à bout de forces ; et alors, expérimentant et voyant clairement leur extrême

1. Ps., CXVIII, 71. « Il m'est bon que vous m'ayez humilié. »

faiblesse, elles se voient sur le point de périr et redoutent que Dieu ne les abandonne à leurs propres forces. Mais ce souverain Seigneur leur donne toujours la grâce nécessaire pour prévenir leur chute. Il les soutient d'une main pour les empêcher de tomber, et il les abandonne de l'autre, afin qu'elles souffrent quelque chose pour son amour. Cette conduite de Dieu envers les âmes met celles-ci dans de grandes tribulations ; se voyant si faibles, après avoir été l'objet de très grandes faveurs, elles demeurent dans un très vif sentiment de crainte, sans considérer que la peine présente est pour elles d'un grand profit.

Cependant, c'est par le moyen de cette claire connaissance de leur faiblesse que Dieu conserve dans les âmes tous les dons qu'il leur a faits par le passé ; il les maintient ainsi dans une grande humilité ; et quelquefois, après les avoir bien éprouvées et leur avoir appris par expérience, que dans les petites choses comme dans les grandes, elles ne peuvent rien sans lui, il se contente de cette épreuve et leur enlève tout d'un coup ces peines, en leur montrant qu'il était près d'elles au milieu de leurs tribulations. *Cum ipso sum in tribulatione* (1).

Dieu console en effet l'âme, qui est humiliée devant lui et devant les hommes ; et celle-ci voit non seulement comment Dieu abaisse, mais aussi comment il relève, alors que les hommes avec tous leurs remèdes n'ont pu guérir ses maux ; c'est du ciel que lui est venu subitement le remède. C'est une chose bien précieuse pour l'âme d'être ainsi visitée par Dieu ; car elle se trouve alors toute honteuse en sa présence, en voyant combien elle lui doit et ce qu'il a fait pour elle.

1. Ps., xc., 15. « Je suis avec lui dans l'affliction. »

Voici donc comment la chose se passa : cette personne était très malade et éprouvait de très vives douleurs ; le médecin vint la voir durant le jour et lui dit qu'il reviendrait, si c'était nécessaire. On rappela en effet le médecin pour soulager le malade, et il vint aussitôt. Il prescrivit, pour ôter la douleur, certains remèdes, et on alla les chercher bien qu'il fît nuit ; or, à peine les eût-on apportés à la maison que la douleur et le mal disparurent. Il semble donc que Dieu voulut lui-même guérir cette personne sans le secours des remèdes. Ceci lui servit de leçon, car Dieu aurait peut-être voulu qu'elle s'abandonnât à sa providence paternelle. Se voyant guérie, elle fut si honteuse et si confuse de s'être recherchée elle-même, qu'elle n'osait plus lever les yeux vers Dieu. Ainsi, pour que les visites du Seigneur ne l'élevassent pas, son âme avait été humiliée à la fin de la lutte, Dieu voulant qu'elle ne perdît pas, par orgueil, ce qu'elle avait pu acquérir. Tout le bien que l'on fait, périt en effet, s'il n'est gardé par l'humilité.

28. Un jour l'infirmier, la voyant se plaindre dans ses grandes souffrances (et je crois que la plainte était : Jésus !), lui fit une réprimande. Le malade l'écouta sans rien dire, estimant beaucoup cette réprimande en son cœur, la considérant comme un plus grand bienfait que beaucoup d'autres qu'il avait reçus de cet infirmier, et il en aima celui-ci davantage, c'est-à-dire, comme on aime un bienfaiteur.

29. Un autre jour, le P. Aguirre étant allé s'embarquer dans un port de mer (1), arriva en cette ville peu

1. Le port de Soller.

de temps avant le jour du départ. Or cette personne apprit par révélation que si le Père s'embarquait, il serait pris et conduit en captivité. Comme elle l'aimait beaucoup et qu'ils étaient même grands amis, elle se mit à prier pour lui avec larmes la Vierge Marie. Elle priait avec tant de force et de confiance la Mère de Dieu, qu'elle lui disait : « S'ils le font prisonnier, ô ma Souveraine, je ne vous laisserai plus, jusqu'à ce que vous ne le rameniez à ma cellule... » Cette liberté dans la prière provenait de l'amour que cette personne avait envers la Mère de Dieu et de sa grande confiance en elle. Il paraît, comme on le sût après, que, au moment même où cette personne priait avec tant de ferveur, Notre-Seigneur inspira à une personne de la ville de Soller, d'écrire au Supérieur du Père Aguirre. Elle le priait de réfléchir avant d'envoyer le Père par ce navire, parce que, disait-elle, les Maures croisaient dans ces parages et il y avait du danger. La prière avait été faite le soir ; la lettre arriva de bonne heure le lendemain matin au Père Recteur, qui était, je crois, le Père Coc. Au reçu de la lettre, il écrivit au Père de revenir aussitôt ; ce qu'il fit. Les autres passagers s'embarquèrent ; parmi eux était un frère du Père Réal ; ils furent tous faits prisonniers, tandis que le Père Aguirre dut sa liberté aux prières de la Mère de Dieu. Plus tard, il fit un bon passage et gagna sain et sauf la terre ferme.

30. Un jour, un malade ayant besoin d'eau fraîche, cette personne éprouva une certaine répugnance à aller en tirer du puits, parce qu'il lui semblait que le malade pouvait bien le faire lui-même ; cependant elle vainquit cette répugnance et s'en fut au puits. Or pour puiser de l'eau, il y avait une longue corde terminée par une sorte de boucle, dans laquelle passait un bois

destiné à supporter le seau. Cette personne se mit donc à tirer le seau du puits. Dieu permit que le bois, assez fort pourtant, échappât de la boucle ; il devenait dès lors impossible de sortir le seau sans descendre au fonds du puits ; mais Dieu voulut consoler le malade : le seau libre de toute attache, s'en vint tout rempli d'eau.

31. Une autre fois, cette personne accompagnait un Père (1) qui allait dire la Messe au château de Belver de Majorque (je crois qu'il devait confesser et communier une dame très pieuse de ce château, où se trouve une chapelle) : or le chemin était assez long, montueux et difficile ; c'était l'époque des grandes chaleurs. Tout à coup, la Sainte Vierge lui apparut, et comme cette personne était très fatiguée, elle comprit que Notre-Dame venait la soulager ; elle le fit en effet et essuya avec un linge la sueur qui inondait son visage.

32. Un autre jour, elle se trouvait chez une personne qui était très malade et sur le point de mourir. On dit à ceux qui étaient présents de la recommander à Dieu et cette personne le fit avec les autres et se mit en prières. Or, comme elle demandait à Dieu de disposer de la malade suivant son plus grand honneur et sa plus grande gloire et pour le bien de son âme, il lui fut répondu par ces paroles bien nettement prononcées (2), « *Considère ce que tu veux que je fasse, car je ferai tout ce que tu voudras ; mais sache,* dit le Seigneur, *qu'elle ne sera jamais mieux préparée que maintenant.* » En entendant ces paroles, cette personne la recommanda de nouveau à la divine Majesté, en l'aban-

1. Le P. Mathias Borrasa, troisième Recteur du collège de Majorque (1573-1576).
2. *Bien claro con voz.*

donnant entièrement à son bon plaisir, qui doit toujours être notre contentement et notre gloire ; et la malade remit son âme à son créateur. Son nom était Marguerite Puig ; elle était la fille de Philippe Puig et la femme de Paul Puig Dorfila.

33. Un jour que cette personne se trouvait auprès du Père Coc, elle vit en esprit les cieux ouverts pour le recevoir, et elle connut par là que son âme allait monter au ciel. Ce Père était très saint et grand serviteur de Dieu; il avait beaucoup travaillé pour son amour; le temps était venu pour lui d'aller jouir au ciel du fruit de ses travaux. *Opera illorum sequuntur illos* (1). Cette vision dura un demi-quart d'heure; beaucoup de ceux de la maison assistaient le Père pour l'aider à bien mourir.

34. Un autre jour, au moment où les Pères faisaient en commun l'action de grâces que l'on a coutume de faire après le dîner et après le souper, il lui sembla, en les voyant, qu'elle avait des anges sous les yeux. En même temps, il lui fut dit clairement que tous ceux-là devaient se sauver et aller au ciel ; et que *non seulement ceux-là doivent être sauvés, mais aussi tous ceux qui sont dans la Compagnie, c'est-à-dire, s'ils y persévèrent* (2). Elle n'eut envie de dire cela à personne. Cependant si quelqu'un eût été tenté de sortir de la Compagnie, elle le lui eût dit pour le détromper, en lui affirmant ce qu'elle savait de sa sécurité d'après les paroles qui lui furent dites ce jour-là, afin qu'il se soumit et qu'il continuât à servir Dieu avec joie; et elle l'eût

1. Apoc., XIV, 13. « Leurs œuvres les suivent. »
2. *Y no solamente estos se han de salvar, pero todos los que están en la Compañia, es á saber, si perseveran en ella.*

assuré en même temps que Dieu lui accorderait une grâce abondante pour l'aider à se sauver. Cela lui arriva au mois d'octobre 1599 (1).

35. Un jour, cette personne qui avait coutume de s'entretenir souvent avec Notre-Dame, pensa à la Sainte Vierge un peu avant l'examen de midi ; et au moment où l'on sonna l'examen, la Sainte Vierge lui dit : « *Va-t-en, mon fils, à l'examen, et je t'instruirai* ». Elle s'y rendit ponctuellement, et lorsqu'elle se recueillit dans la chambre, une faute qu'elle avait commise lui fut représentée, comme l'en avait averti la Sainte Vierge. On verra par là avec quel soin on doit préserver son âme de toute tache, pour plaire à Dieu ; car voici cette faute : comme elle passait dans une rue avec un Père, sans y prendre garde et sans qu'elle eût le désir de lever les yeux, elle leva légèrement la tête et vit une femme à une fenêtre assez basse. L'instruction qu'elle reçut de la Sainte Vierge pendant son examen fut que, dans les rues, elle ne devait pas regarder devant elle au delà de ce qui était nécessaire pour voir où elle allait, ni jeter les yeux d'un côté ou de l'autre, ni lever la tête, comme lorsqu'elle vit cette femme.

Un semblable recueillement procure aux religieux une grande retenue et beaucoup de modestie dans leur démarche ; ils ont toujours le regard fixé sur Dieu pour lui plaire ; bien qu'ils marchent avec ce recueillement et cette modestie, ils n'en voient pas moins ceux qui les saluent, et ils ne manquent ni à la courtoisie ni à la politesse.

3. Quum hæc revelatio, in processu beatificationis, iterum ac sæpius ad obrussam exigeretur, facile constitit nihil eam exhibere quod reprehendendum sit, aut supra fidem videatur (Bollandistes, p. 614, g.).

Depuis lors, cette personne met en pratique l'enseignement de la Sainte Vierge; mais avant de l'avoir reçu, elle ne considérait pas comme une faute d'avoir levé les yeux sur cette femme, parce qu'elle le fit par mégarde. Elle ne s'en serait même pas souvenue, si on ne la lui eût rappelée au moment de l'examen.

36. Quand cette personne devait sortir de la maison avec un Père, elle se recommandait auparavant à Dieu devant le Très-Saint Sacrement, en lui disant, comme le faisait habituellement le Père Coc : *Vias tuas, Domine, demonstra mihi* (1). Dans un court colloque elle suppliait Notre-Seigneur de la préserver de tout péché : « Je vous supplie, Seigneur, disait-elle, de m'ôter la vie, si vous savez que je doive vous offenser durant la route, parce que vous êtes ma vie et que je n'en veux pas d'autre que vous. Quant à celle du corps, je n'en fais pas de cas en comparaison de vous ; et afin de ne pas vous offenser, vous qui êtes ma vie, je perdrais plutôt mille vies ». Elle disait ces courtes paroles, avec tant d'amour et d'affection, que si Dieu lui eût accordé la grâce de la faire mourir, rien en ce monde n'eût pu lui procurer autant de joie et de satisfaction ; car elle aurait été délivrée de tout péché et certaine de plaire à Dieu. Sa divine Majesté lui a fait connaître clairement qu'avec sa grâce on peut souffrir toutes les peines de cette vie et encore celles de l'enfer, plutôt que de l'offenser; et un seul péché véniel l'épouvante plus que tous les supplices temporels. Les peines de cette vie, de quelque nature qu'elles puissent être, ne sont pas à craindre; le péché seul est à redouter, parce qu'il est une offense à la bonté et à la majesté infinie de Dieu. Que le Christ Jésus nous délivre de ce mal! *Amen!*

1. Ps., XXIV, 4. « Montrez-moi vos voies, Seigneur. »

37. Après que cette personne eut fait oraison avec une grande facilité durant à peu près huit ou dix ans, les choses changèrent entièrement; et, pendant environ dix autres années, à peine était-elle agenouillée pour l'oraison du matin, qu'il lui survenait une sorte de tentation ou une infirmité très pénible, dont la nature lui était inconnue. Dès qu'elle s'était mise en oraison, tout son corps se remplissait pour ainsi dire de maux et de douleurs qui l'étreignaient et le pressuraient, et il lui semblait que, si cette souffrance augmentait encore, elle allait en mourir. Mais Dieu voulait qu'elle vécût et souffrît pour son amour; il voulait qu'elle persévérât ainsi dans son oraison, en combattant généreusement et triomphant de tous ces obstacles; si toutefois on peut appeler oraison une semblable lutte, car cette personne n'étant pas maîtresse d'elle-même, tout se réduisait pour elle à souffrir; son oraison était une croix du commencement à la fin. Plus elle s'obstinait et persévérait dans la lutte, plus la souffrance grandissait. Au commencement, elle était à genoux; mais ensuite elle se laissait tomber à terre, par suite de sa faiblesse et du misérable état où elle était réduite; elle restait étendue comme un mort, le corps tout imprégné de douleurs, de la même manière que le pain est détrempé dans l'eau ; dans cet état, elle luttait encore et persévérait, comme elle pouvait, jusqu'à la fin de l'heure d'oraison.

Alors elle se levait et sentait à peine son mal. Au contraire, pendant la journée, en dehors de l'oraison, Dieu la visitait souvent et lui faisait de grandes grâces pour la récompenser de sa persévérance. Elle se trouvait alerte et libre pour les œuvres extérieures et intérieures, comme si elle n'eût pas eu ses souffrances. Il lui arriva même parfois qu'ayant beaucoup à travailler,

elle trouvait pour ainsi dire l'ouvrage tout fait ; un autre, lui semblait-il, exécutait la besogne. « Comment ceci est-il achevé? » se demandait-elle ensuite, toute surprise ; car elle ne comprenait pas comment la chose avait pu se faire.

Voulant la consoler de ce qu'elle avait tant souffert pour son amour au moment de l'oraison, Dieu était venu en aide au corps et à l'âme. Après cette période de tempêtes, vint une période de calme, pendant laquelle Dieu la visita dans l'oraison. Il lui accorda une grande élévation d'esprit et une haute connaissance de ses divines perfections, sans qu'elle usât d'aucun raisonnement de l'entendement. Cette connaissance de Dieu l'embrasait de son amour ; puis la connaissance et l'amour de Dieu l'amenaient à se connaître elle-même, ce qui est aussi d'une grande importance. L'âme en effet qui connaît Dieu, arrive à se connaître telle qu'elle est. Le blanc et le noir se distinguent mieux lorsqu'ils sont juxtaposés ; ainsi, en présence d'un Dieu si bon, l'âme se jugeant ce qu'elle est en réalité, et pas davantage, se voit très mauvaise. ***Reddite ergo quæ sunt Dei, Deo; et quæ sunt Cæsaris, Cæsari*** (1).

Souvent, pendant cette période de temps, elle se trouva en esprit au milieu des chœurs des anges, tandis qu'elle paraissait traiter avec les hommes et conversait avec eux.

38. Il lui arriva encore ce qui suit. Le P. Oller (2), qui étudiait dans notre collège, songeait à entrer dans la Compagnie et traitait la chose avec cette personne ;

1. Matth., XXII, 21. — Rendez donc à César, ce qui est à César; et à Dieu, ce qui est à Dieu. »

2. Le P. Raphaël Oller était né à Palma de Majorque. Il fut remarquable par son innocence, son humilité, son obéissance, son zèle des âmes et sa dévotion à l'Immaculée Conception.

il ne s'en était ouvert à aucun autre, je crois. Mais le bon P. Oller allait vacillant quelque peu dans sa vocation ; ce que voyant, cette personne se détermina à prendre l'affaire à cœur et à la traiter de son mieux avec Notre-Seigneur.

Elle confia donc le tout à sa divine Majesté, la priant et la suppliant de disposer de cette âme et de ses intérêts pour sa plus grande gloire ; ses instances auprès de Dieu furent si vives, sa ferveur fut telle qu'il lui sembla, d'après ce que Dieu lui fit connaître pendant cette prière, que la divine Bonté se chargeait de la chose. En effet, peu après, le jeune homme se détermina à entrer dans la Compagnie.

A peine entré, il fut tenté contre sa convocation ; cette personne,qui avait été la première à connaître son projet d'entrer dans la Compagnie, dut aller lui parler pour le fortifier et elle réussit dans cette visite à le confirmer dans sa bonne résolution. Plus tard (suivant ce que j'ai appris) la tentation revint et fut encore vaincue. Dieu qui, dès le principe, s'était chargé de cette vocation et l'avait sauvegardée jusque-là, la conserva encore dans la suite ; nul, en effet, ne peut arracher des mains de Dieu ceux dont il prend soin. Le Père persévéra donc dans sa vocation avec la grâce de Dieu : bienheureux celui que Dieu garde !

39. C'est une grande chose que l'humilité et la résignation entre les mains de Dieu. La pratique de ces deux vertus vaut à l'âme une précieuse faveur, celle de sentir habituellement Dieu présent en soi et dans toutes les créatures. Cette présence habituelle conduit à une très spéciale connaissance de Dieu, qui engendre elle-même un très ardent amour.

Par suite de cette connaissance et de cet amour, l'âme

a un désir extrême de se consacrer tout entière au service de la divine Majesté ; de là naît aussi une pureté de cœur comparable a celle des anges.

La raison en est que cette présence continue de Dieu attire l'âme dans son intérieur et l'avertit de ce qu'elle doit dire, penser et faire pour marcher selon Dieu et travailler à sa gloire, sans jamais s'écarter en quoi que ce soit de la volonté divine. Notre nature est telle que nous ne prenons pas garde à la présence de la sainte Trinité ; mais lorsque Dieu, qui est près de nous et en nous, excite notre âme, nous ne pouvons pas ne pas y prendre garde.

Finalement, au profit que fait l'âme, on voit que cette présence est une faveur très précieuse qui est gratuite et mérite toute notre reconnaissance ; le Seigneur la donne quand il veut. La présence sensible de Notre-Seigneur et de sa Très Sainte Mère, si elle est ordinaire, fait grandement profiter l'âme, parce que celle-ci s'humilie beaucoup en leur présence et croît ainsi dans leur amour. Elle ne s'en estime pas davantage ; car il lui semble que personne au monde ne sert Dieu aussi peu qu'elle. D'autre part, bien que toutes ses fautes lui fendent le cœur, elle n'en retire que plus d'humilité et de véritable connaissance d'elle-même.

40. En outre, cette personne a coutume de s'exercer à la présence de Dieu de trois manières. La première est par voie de mémoire ; cette personne a pour cela un très grand soin de ne rien faire qui déplaise à Dieu ; il lui semble qu'il la regarde toujours ; aussi, marche-t-elle en sa présence avec un grand désir de lui plaire et un extrême mépris pour tout ce qui l'éloignerait de lui. Cette présence intérieure de Dieu est ordinairement telle qu'elle ne peut l'oublier, parce qu'elle

sent constamment ce souverain Seigneur au dedans d'elle-même.

La seconde est par voie d'entendement ; l'âme connaît sans aucun discours (parce qu'elle a franchi ce degré) comment Dieu est en elle ; par cette connaissance, elle en vient à sentir la présence de Dieu en elle, Dieu lui faisant la grâce de se communiquer à elle de cette manière. Ce sentiment de la présence de Dieu n'est pas obtenu par voie d'imagination ; mais c'est en elle une certitude, reçue d'en haut; c'est une certitude spirituelle et expérimentale, que Dieu est en l'âme et en tout lieu. Cette présence de Dieu se nomme *présence intellectuelle*. D'ordinaire elle dure longtemps; plus on avance dans le service de Dieu, plus cette présence est sensible et continue, Dieu se communiquant chaque jour davantage à l'âme, si elle s'y dispose par une grande mortification. Cette divine présence consiste en ce que l'âme remarque, sent et se rend compte comment Dieu est en elle et avec elle. Le plaisir que Dieu prend à nous voir marcher avec lui est si grand, que, s'il arrive à l'âme, pour de justes motifs, de s'oublier dans des occupations nécessaires, c'est chose merveilleuse de voir comment, sans qu'elle y prenne garde, elle sent que Dieu demeure présent en elle, supplée à son manque d'attention. Elle demeure alors confuse du soin que Dieu prend de ne pas la laisser s'éloigner de lui. Cette personne a expérimenté bien souvent que, sans aucune recherche de sa part, sans même qu'elle y pensât, ce souverain Seigneur s'est placé sensiblement devant elle, comme un homme se placerait subitement devant une autre, sans que cet autre y prît garde.

La troisième manière est par voie d'amour ; la présence de Dieu en elle provient de l'amour extrême qui remplit son cœur, par suite de la connaissance acquise

dans la présence précédente. De même que celui dont le corps éprouve une forte fièvre, ressent en lui une grande chaleur et sait seulement qu'il la sent ; ainsi l'âme ressent en elle la présence de Dieu, en tant que Dieu ; en outre, elle sent encore cette divine présence dans toutes les créatures, quand Dieu lui donne ce sentiment qui est toujours d'un grand fruit. L'âme en conclut avec certitude que le Seigneur est en elle ; mais elle ne le voit pas. Dieu donne donc à son serviteur la connaissance certaine et le sentiment de sa présence, non seulement dans son âme et dans son corps, mais encore en toutes choses, afin qu'il aille toujours l'aimant et le bénissant, non seulement par voie de sentiment, mais encore par voie d'amoureuse connaissance de son Dieu.

Plus l'amour de l'âme pour Dieu est grand, plus est grande aussi la présence sensible qu'elle a de Dieu par voie de mémoire, d'entendement et de volonté. L'amour en effet ne peut oublier la chose aimée : il projette sur elle une plus vive lumière ; il en produit dans l'âme une plus parfaite connaissance ; enfin, plus cet amour est grand, plus il retient près de lui la chose aimée. Cette présence intérieure de Dieu est ordinairement telle que l'âme ne peut, ce semble, oublier ce Seigneur bien-aimé présent en elle ; son amour la tient constamment occupée de Dieu, au point que, si elle s'en distrait parfois quelque peu, le cœur lui, n'est pas distrait, mais il persévère dans son occupation d'aimer Dieu. L'âme expérimente en effet, en revenant à elle, que le cœur est resté dans un acte non interrompu d'amour de Dieu. *Ego dormio et cor meum vigilat* (1). En pratiquant cet amour sensible de son Dieu présent

1. Cant., v, 2. « Je dors, et mon cœur veille. »

en elle, tout le soin, toute l'étude, toute la diligence de l'âme consistent à l'aimer et à lui plaire ; aussi Dieu a-t-il grand soin de ses intérêts, et même de ceux du corps. Jésus-Christ Notre-Seigneur a dit à une sainte fille : « Ma fille, aie soin de moi et j'aurai soin de toi ».

41. Un jour, cette personne crut voir mort et enseveli un père qui était très malade ; c'était le P. Horta, biscayen. Or un ami de ce Père, accompagné d'un autre visiteur, vint pour le voir. Cette personne, qui avait la charge de portier, avertit le P. Recteur que l'ami du P. Horta avait amené un second visiteur. Le P. Recteur refusa la permission ; il ne voulut même pas que l'ami du Père visitât le malade, parce qu'il n'était pas venu seul. Alors cette personne le renvoya. Un peu plus tard le malade sut ce qui s'était passé ; et lorsqu'il aperçut dans sa chambre la personne qui avait renvoyé son ami, il se fâcha beaucoup contre elle, et la reprit durement et avec colère, parce qu'il regrettait beaucoup cette visite. A partir de là, cette personne résolut de prier beaucoup Dieu pour le Père, en lui rendant ainsi le bien pour le mal ; et non seulement elle le fit, mais elle pria les autres de faire de même. Or, peu de jours après, le Père lui apparut de nouveau mort, mais non comme la première fois ; car la première fois il ressemblait à un homme mort depuis quatre jours, et il avait le visage enflé et décomposé. En même temps, cette personne comprit qu'il avait dû mourir quatre jours auparavant; mais que, eu égard à tant de prières, la vie lui avait été accordée pour quelques années ; ce qui eut lieu.

42. Il arriva encore ceci à cette personne. Parmi plusieurs élèves qui désiraient entrer dans la Compa-

gnie et qui y entrèrent plus tard, il y en avait un nommé Custurer (1) ; l'on désirait beaucoup, je crois, qu'il fît sa demande. Cette personne le lui avait dit une fois et il ne s'était pas décidé. Quelques-uns de la maison parlant de cet élève à cette personne, elle leur dit : « Envoyez-le moi et je lui parlerai ». L'élève vint, soit de lui-même, soit parce qu'on lui dit de venir ; alors, cette personne lui parla de telle manière, que, à cause de cet entretien, ou bien à cause de la ferveur avec laquelle elle avait recommandé l'affaire à Dieu, cet élève qui n'avait, disait-on, aucun souci de faire sa demande pour entrer dans la Compagnie, la fit quelques jours après et fut reçu à la grande consolation de ceux qui le désiraient pour son bien. Après sa réception, cette personne l'appelait : *filius orationis*.

Lorsque cette personne traitait de l'entrée en religion avec les uns ou les autres, elle ne leur disait jamais : « Entrez dans tel ordre » ; mais elle les invitait à recommander la chose à Dieu, en abandonnant le tout et en s'abandonnant eux-mêmes entre ses mains paternelles, afin qu'il agit suivant son bon plaisir pour sa gloire et le bien de leur âme; elle les engageait aussi à bien voir à quel Ordre Dieu les appellerait ; car c'était dans celui-là, et non pas dans un autre, qu'ils devaient se rendre. « Où que vous alliez, ajoutait-elle, on ne voudra vous recevoir que pour faire de vous des saints. N'ayez pas d'autre préoccupation et vous plairez à Dieu (2). »

43. Un jour, cette personne eut la pensée que voici

1. Il s'appelait Salvador : « Il fut exemplaire, dit le P. Colin, durant son noviciat et ses études. Après celles-ci, Dieu Notre Seigneur l'appela à lui et il mourut avec des signes certains de prédestination.

2. Voir la note A.

sur la vertu d'obéissance : Si, en sa qualité de portier, elle recevait du Supérieur l'ordre de n'ouvrir à personne et que le Roi, se trouvant en cette ville, s'en vint à la maison et voulût entrer, son escorte et les gens de sa suite étant aussi à la porterie et demandant qu'on ouvrît au Roi, que ferait-elle? Elle répondrait à Sa Majesté de lui pardonner si elle n'ouvre pas, mais qu'elle a reçu l'ordre de n'ouvrir les portes à personne. Il lui semblait en effet que bien certainement elle n'ouvrirait ni au Roi, ni à aucun des siens, quand même elle serait maltraitée et persécutée par eux, et il lui paraissait voir clairement que dans les rencontres de ce genre qui pourraient survenir, quelques menaces qu'on lui fît, elle ne laisserait pas son cœur se troubler, alors qu'elle le tenait solidement fixé en Dieu par le commandement de son Supérieur. Il ne peut, en effet, y avoir de roc aussi solide que le cœur de celui qui est sous la garde de l'obéissance. Comme Abraham sur le point de sacrifier son fils Isaac, cette personne voyait dans l'ordre du Supérieur, le commandement de Dieu, et, comme lui, elle était prête à l'exécuter. Aussi tous les maux de cette vie ne seraient-ils pas capables de lui faire manquer à l'obéissance; elle ne doutait pas que si elle se chargeait de la cause de Dieu, en lui obéissant, ce même Seigneur prendrait soin de son obéissant serviteur, et ainsi tout tournerait à la gloire de Dieu (1).

1. Le P. Alphonse fit ce qu'il avait résolu dans la circonstance suivante :

« On devait représenter dans notre collège une tragédie pour les élèves de nos écoles. On avait invité le vice-roi, l'évêque, les chanoines, les religieux et d'autres personnes de marque. Pour ne pas être à court de place, le supérieur ordonna au portier (qui était notre frère Alphonse) de ne pas ouvrir les portes avant telle heure ; car d'ordinaire, ces jours-là, la foule venait d'avance et occupait les places destinées aux principaux personnages ; le supérieur ajouta que, pour parer à toute difficulté, il lui enjoignait de ne pas quitter un instant la porterie. Voilà que

je fasse de mon côté pour votre amour? Avec votre grâce, je suis prêt, vous le voyez, à faire tout ce que vous voudrez ; et cela toute ma vie, fallut-il souffrir pour votre amour, avec votre grâce, toutes les peines de l'enfer. Faites, Seigneur, que nos comptes soient tirés au clair, c'est-à-dire que vous soyez content de moi; car si je savais et si je pouvais le faire, je vous aimerais et je vous servirais comme tous les anges du ciel ensemble. »

Il lui était donné en même temps une grande lumière. De même, voyait-elle clairement, que lorsqu'un maître demande compte à un serviteur de son emploi, si le maître trouve le compte à son goût, chacun, maître et serviteur, est satisfait; de même, dès que l'âme s'offre tout entière pour accomplir la volonté divine en toutes choses, Dieu est satisfait, parce qu'elle est déterminée à le servir et à le contenter vraiment en tout, même au prix de mille vies, et qu'elle s'abandonne sans réserve à lui, en répétant avec le Psalmiste : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum* (1).

52. Le jour de l'octave de la fête du Corps de Notre-Seigneur, le Saint-Sacrement étant exposé dans notre église où l'on faisait en même temps une très belle et très pieuse musique, cette personne, qui était en adoration, fut ravie en esprit et portée dans le sein de Dieu. Cela lui arriva plusieurs fois. Voici ce qui se passait durant ce ravissement : elle demeurait en présence de la divine Majesté, confuse et humiliée de se trouver si mauvaise en face d'un Dieu si bon; alors Notre-Seigneur éclairait son âme d'une lumière si

1. Ps., cvii, 2. « Mon cœur est prêt, ô mon Dieu! mon cœur est prêt. »

suave et si douce et la remplissait de telles consolations que la musique faite dans l'église lui paraissait éloignée, et c'est à peine si elle l'entendait. Dans cet état, si elle voulait parler à Notre-Seigneur, il attirait aussitôt son cœur à lui et elle ne s'exprimait que par les désirs enflammés de son âme, sans pouvoir mentalement prononcer une parole ni une syllabe; et cette faveur l'embrasait d'un amour incroyable pour Dieu.

D'autres fois, elle fut ravie dans le sein de Dieu de la manière suivante : la chose se passait intellectuellement, sans que l'imagination y eut de part. Elle traitait familièrement avec Dieu et lui exprimait tout son amour pour lui; mais en même temps, elle s'humiliait profondément en sa présence. Elle jouissait alors de la faveur insigne de se trouver dans la comgnie de Jésus, de la douce Vierge Marie et d'une multudes d'anges, entourant le trône de la divine Majesté; et bien qu'elle conversât avec les anges, la diversité des entretiens ne l'empêchait pas de s'entretenir avec Jésus.

Le moyen qui lui attirait le plus de célestes visites, de lumières et de faveurs, de la part de ce très humble Maître et Seigneur, consistait à s'humilier le plus qu'elle pouvait en sa présence.

Il lui enseignait alors des choses nouvelles de l'ordre surnaturel, choses purement intellectuelles, qui ne se peuvent pas toujours décrire, parce que l'âme les voit à l'aide d'une lumière très haute ; elle a d'ailleurs le sentiment intime qu'elles lui sont spécialement données pour son avancement spirituel. Mais s'il lui est impossible de les redire, parce qu'on ne peut se servir du langage ordinaire pour les exprimer, elle sait les goûter; elle sait aussi louer et aimer davantage le donateur, en s'humiliant toujours devant lui.

53. Il y a longtemps que Dieu a donné à cette personne, sur la présence de Jésus-Christ Notre-Seigneur dans le Très Saint-Sacrement de l'autel, de grandes lumières et des sentiments d'une particulière dévotion. Ils furent, lui semble-t-il, comme le principe de ce qu'il voulait ensuite opérer en elle. Ainsi, le Très Saint-Sacrement étant exposé, le second jour de la fête de la Pentecôte de cette année 1606, et cette personne étant prosternée devant Notre-Seigneur avec une grande ferveur, subitement, sans qu'elle y prît garde, Notre-Seigneur se communiqua à elle, non comme auparavant, mais d'une manière inénarrable ; car cette visite se fit avec une lumière d'une si grande majesté, qu'il n'y a aucun moyen de l'expliquer. Ainsi, pendant qu'elle était en présence de Notre-Seigneur et ne songeait à rien de semblable, tout à coup une lumière, qui descendit sur elle comme un éclair, quoique avec moins d'impétuosité (1), lui communiqua comme une connaissance toute nouvelle de Notre-Seigueur, présent dans cette admirable Sacrement, et lui en découvrit le mystère. Quoique ceci durât peu de temps, son âme en demeura si embrasée d'amour envers Notre-Seigneur et dans de tels transports, qu'elle se sentait mourir d'amour ; et ne pouvant en supporter l'excès, elle se mit doucement à pleurer, sans qu'on s'en aperçut.

Elle croit que si les hommes connaissaient par une lumière divine la grandeur de ce mystère, ils aimeraient Dieu au point d'en mourir, si Dieu lui-même ne leur conservait la vie.

Pendant ce cours espace de temps, cette personne, qui ne quitte jamais sa crainte et sa circonspection ordinaires, contemplant à découvert les merveilles de

1. « *A manera de un relámpago, aunque no con tanta furia.* »

l'amour divin, suppliait Dieu du fond du cœur, avec des larmes et d'amoureux gémissements, de la détromper, s'il y avait là quelque illusion. Elle ne voulait que l'aimer et le servir ; elle le conjurait donc, s'il y avait en elle quelque chose qui déplût à la sainteté de son regard, de l'arracher aussitôt de son cœur. La Sainte-Vierge vint bientôt à son secours et lui dit : « *Pourquoi ne crois-tu pas mon Fils?* » Le Fils lui répondit : « *Cependant la crainte me plait.* » Après cela, comme malgré sa crainte habituelle, cette personne a un vif désir de plaire à Dieu, Notre Seigneur vint à elle pour la consoler et la réconforter : « *Super aspidem et basiliscum ambulabis ; et conculcabis leonem et draconem* (1) », lui dit-il ; signifiant par là qu'il lui donnerait l'empire sur les démons et la préserverait de tout danger : « *In manibus portabunt te, ne forte, etc.* (2).

54. Le jour de Pâques, le Fils d'une dame Moranta, tombé malade trois jours auparavant, se trouva en danger de mort ; cette personne le recommanda à Dieu, et comme elle persévérait dans la prière, elle entendit ces paroles : « *Il est inutile que tu insistes, il doit mourir aujourd'hui.* » Il mourut en effet ce jour là.

55. Voici la méthode que suit cette personne, lorsqu'elle reçoit Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le Très-Saint Sacrement de l'autel. Elle s'efforce, autant qu'elle peut, d'acquérir et de pratiquer l'humilité de cœur ; pour cela, elle s'établit de plus en plus intérieurement dans la connaissance d'elle-même, de sa bassesse, de sa faiblesse et de son néant ; et elle s'a-

1. Ps., xc., 13. « Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic ; et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon. »
2. *Ibid.*, 12. « Ils vous porteront dans leurs mains, de peur... »

baisse autant que possible devant Dieu et devant les hommes. En second lieu, elle s'efforce, avec l'aide de Dieu, de garder son âme exempte de tout péché, si petit qu'il soit; et elle tient pour un souverain et indicible bienfait de Dieu, de lui demander instamment, en raison de l'amour qu'elle lui porte, que si sa Majesté sait qu'elle doive l'offenser, elle lui ôte aussitôt la vie, plutôt que de la laisser pécher véniellement. Elle se réjouirait si Dieu exauçait cette prière; car elle n'a et ne veut pas d'autre vie que lui; il est sa vie. C'est en s'entourant de ces précautions que dans l'oraison, elle traite avec Dieu et avec la Sainte-Vierge; elle les prie de se préparer en elle une très agréable demeure, afin qu'ils la trouvent aussi belle et aussi ornée de vertus qu'ils le désirent. Elle prie aussi la Sainte-Vierge d'accompagner son Fils bien-aimé, pour que son âme, qui aime tant la mère et le Fils, trouve l'un et l'autre réunis dans son cœur à ce festin du ciel. Après l'oraison, elle se rend à la messe de communion. Là, elle reçoit d'abord Notre-Seigneur Jésus-Christ spirituellement, et se prépare ainsi à le recevoir corporellement; elle prie ensuite le même Jésus de la préparer à le recevoir, quoiqu'elle soit indigne de cette grâce; elle supplie aussi la Sainte-Vierge et tous les habitants du ciel de lui obtenir la même faveur; enfin elle reçoit le corps de Notre-Seigneur, en faisant un acte de foi vive et un acte d'amour.

Après avoir reçu Jésus-Christ Notre-Seigneur, il lui arrive ce qui suit. Lorsqu'en récitant le *Te Deum laudamus*, elle arrive à ces mots: *Pleni sunt cœli et terra majestatis gloriæ tuæ*, c'est-à-dire au moment où elle vient de communier, cette personne entre au dedans d'elle-même. Là, seule avec son Dieu, elle lui rend grâces pour la grande faveur qu'il vient de lui faire

en venant la visiter. Elle jouit alors de Dieu et son âme est éclairée d'une vive lumière sur la majesté et la gloire divines. Ordinairement, cela se passe d'une manière intellectuelle; elle se trouve en la compagnie de Jésus, dont elle admire la grande majesté, de la Très Sainte Vierge, notre Souveraine, qui l'accompagne, et des habitants du ciel, qui sont innombrables; son âme est inondée de joie pour toutes les faveurs célestes auxquelles on la fait participer. Souvent, lorsqu'elle vient de communier, en entrant au dedans d'elle-même, elle se trouve comme au milieu d'une salle d'une grandeur infinie, dans la société de son Dieu et d'une multitude infinie d'anges, dont elle partage la félicité. L'entendement humain ne saurait décrire les choses divines que l'âme voit et goûte au milieu de cette multitude innombrable d'esprits bienheureux, qui servent Dieu, l'aiment et le possèdent. Oh! quelle part de félicité céleste, reçoit alors une âme bien humble! de quels trésors elle s'enrichit!

Après la communion, cette personne demeurait avec Jésus. Son cœur était devenu, pour ainsi dire, une chapelle. Jésus et la Sainte-Vierge étaient présents de la même manière; l'un d'un côté, l'autre de l'autre; ils y étaient, sans qu'elle fît aucun effort pour les chercher; et elle tirait de cette double présence un grand fruit spirituel. Comme on l'a dit précédemment, il y a plusieurs années que Notre-Seigneur et Notre-Dame sont venus habiter en cette personne pendant qu'elle récitait le chapelet; et cette faveur de leur présence sensible, en elle et souvent hors d'elle, dure encore aujourd'hui: Jésus est du côté du cœur, et sa très sainte Mère de l'autre côté.

57. Souvent cette personne va devant le Saint-

Sacrement la veille du jour où elle doit communier, et elle demande à Notre-Seigneur de la préparer pour le lendemain. Cette préparation consiste à le recevoir spirituellement par des actes de foi, d'amour et de désir ; elle lui offre son cœur et s'efforce, par un acte intérieur, de l'attirer en elle par voie d'amour. De même que l'aimant attire le fer, de même l'acte d'amour que produit cette âme, attire son Dieu à elle jusqu'à ce qu'elle l'ait mis comme au plus avant et au fond de son cœur. Bientôt elle sent qu'il est venu en elle, qu'il y est présent, et cette présence sensible lui fait chercher avec sollicitude la manière de mieux contenter son Dieu.

58. Il arriva encore ceci à cette personne. Elle était fort éloignée du Père Aguirre, celui-ci étant à Candie, je crois, tandis qu'elle était à Majorque. Or le Père Aguirre eut alors une grande épreuve dont cette personne eut connaissance. Comme elle l'aimait beaucoup, elle fut portée à le recommander à Dieu avec une extrême ferveur, et Dieu lui vint en aide. Après cela, le Père Roca, qui était provincial, vint visiter le collège de Majorque. Le Frère lui raconta ce qui lui était arrivé, et le Père Roca lui dit quelle avait été cette épreuve (1).

59. L'année 1568, si je ne me trompe, cette personne eut durant son sommeil, le rêve suivant. Sur les frontières du royaume de Grenade, où habitaient les Maures (cette personne avait été auparavant dans ce royaume), elle vit de grandes dissensions et des révoltes; les habitants s'entretuaient, ou se cherchaient pour se

1. Voir la note B.

tuer. De là, elle fut transportée dans une église, où elle vit, en y entrant deux animaux de grande taille, dont la tête s'élevait au dessus de l'autel, comme si celui-ci leur eût servi de mangeoire ; considérant le rétable, elle y aperçut une image en relief de notre Souveraine, la Vierge Marie, très grande, très belle et très pieuse ; l'Eglise était remplie de cavaliers. A la vue d'un tel mépris de sa Souveraine, cette personne ressentit tant de douleur que, s'il m'en souvient bien, elle se mit à verser des larmes en abondance. Peu de temps après, elle entendit dire que les Maures s'étaient révoltés dans le royaume de Grenade, et qu'il y avait eu à cette occasion un grand nombre de morts. (1)

1. Cette vision s'accomplit deux ans après. Les Maures des Alpujarras s'étant révoltés, profanèrent les églises, brisèrent les rétables, répandirent les Saintes Huiles, foulèrent aux pieds les hosties consacrées, commirent beaucoup d'autres sacrilèges et mirent cruellement à mort plus de trois mille chrétiens. Pour étouffer cette révolte, le roi Philippe II, se rendit à Cordoue, et mit à la tête des troupes ses meilleurs capitaines. Le prestige de Don Juan d'Autriche et les dissensions qui surgirent entre les rebelles, terminèrent la guerre vers la fin de l'année 1570.

MÉMOIRE écrit en 1607.

Pour bien rendre compte de sa conscience, il convient de commencer par parler de ce que l'on fait le matin.

60. En s'éveillant, cette personne s'unit aussitôt à Dieu et à la Vierge Marie ; elle a coutume de dire : *Deus, in adjutorium meum intende; Domine, ad adjuvandam me festina. Gloria Patri, etc.;* elle récite aussi les litanies de la Sainte Vierge, qu'elle sait par cœur. En s'habillant et après s'être habillée, elle se recommande à Dieu et lui demande de traiter avec sa divine majesté, par le moyen de l'oraison, quoique ses vices la rendent indigne de se trouver en la présence d'un Dieu si bon. Elle fait en même temps des actes de contrition, en s'excitant à une grande douleur d'avoir offensé Dieu ; elle lui demande avec une grande humilité la grâce que tous les actes de sa mémoire, de son entendement et de sa volonté servent à l'honorer et à le glorifier ; enfin, elle s'offre à lui toute entière. Faisant alors trois profondes inclinations, comme quelqu'un qui a maintenant la permission d'entrer en commerce avec Dieu, elle élève son cœur vers lui et commence l'oraison.

Voici ce dont elle traite avec Dieu. Le grand amour qu'elle a conçu pour la divine Majesté, pour Jésus-Christ, pour la Vierge Marie notre Souveraine et pour le prochain, fait qu'elle supplie Dieu Notre-Seigneur de lui concéder ces quatre amours, qui sont comme infinis :

l'amour infini de Dieu, celui de Jésus, celui de Marie et celui du prochain. Elle lui demande en outre le salut du monde entier, s'offrant à endurer, avec la grâce de Dieu, toutes les peines de l'enfer; non seulement pour que la divine Majesté ne soit offensée par personne et pour que personne ne soit damné; mais encore pour que tous les hommes servent Dieu comme il le mérite et pour qu'ils le possèdent un jour. Elle demande à la Sainte Vierge d'obtenir la même grâce. C'est là l'oraison principale de cette personne; elle dure trois quarts d'heure. Alors elle remercie Dieu pour les grâces qu'il lui a faites pendant ce temps et pendant toute sa vie; elle termine l'heure en priant Notre-Seigneur pour les besoins qui lui ont été recommandés, pour les intentions qui l'obligent en quelque manière et pour les siennes propres.

En dehors de l'heure d'oraison qu'elle tient de l'obéissance, cette personne pratique les dévotions suivantes :

Elle récite cinq *Pater noster* et cinq *Ave Maria*, en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur, de ses souffrances et de ses travaux; elle le supplie par ses souffrances de lui donner la grâce de vivre comme il vécut et de souffrir comme il souffrit, enfin d'être son parfait imitateur.

Elle récite l'office de l'Immaculée-Conception en l'honneur de la Vierge notre Souveraine. Par la pureté avec laquelle a été conçue cette Vierge, toute sainte dès avant sa naissance (1), elle la supplie d'intercéder pour elle auprès de son divin Fils, afin qu'elle demeure aussi pure que les anges et qu'elle puisse plaire à Dieu. Elle récite encore douze fois le *Salve* et autant de fois *l'Ave Maria*, en souvenir de sa très sainte pureté; afin que,

1. *Por la santissima limpieza conque ella fué concehida antes santa que nacida.*

à chacune des vingt-quatre heures du jour et de la nuit, Notre-Dame prie son Fils de la préserver de tout péché.

De plus, elle se recommande à vingt-quatre saints (1); parmi lesquels elle compte son ange gardien et son saint patron ; et elle les prie de vouloir bien, chacun pour l'heure qui lui revient sur les vingt-quatre divisions du jour et de la nuit, demander à Dieu de la garder pure de tout péché et sans tache.

Elle récite encore le chapelet de Notre-Dame une ou plusieurs fois le jour, si elle est en santé, pour satisfaire à l'obéissance et aux autres nécessités.

Elle récite aussi le rosaire de la mort en disant : « Seigneur par votre très sainte passion et votre mort, je vous supplie de me faire vivre saintement, de me faire parfaitement mourir à tous mes vices, à toutes mes passions et à mon amour-propre et de me donner votre sainte foi, votre espérance et votre charité. »

Enfin elle dit le rosaire du Saint Nom de Jésus, en disant pour commencer : *Maria, esto mihi Maria* au lieu de *Ave Maria;* et ensuite *Jesu, esto mihi Jesus;* elle continue ainsi jusqu'à trente-trois fois, en mémoire des trente-trois années de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Qu'elle ait eu ou non le temps d'achever ces diverses prières, tout le reste du jour elle s'efforce de marcher en la présence de Dieu. Elle se comporte comme un ami avec son ami; c'est-à-dire qu'une grande partie de la journée, elle demeure seule avec son Dieu, en sa pré-

1. Ces saints étaient les suivants : « L'Ange gardien (d'Alphonse), sainte Ildephonse, saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël, saint Pierre, saint Paul, saint Jean-Baptiste, saint Jean l'Évangéliste, saint Jacques, saint Mathias, saint Joseph, saint Laurent, saint François, saints Cosme et Damien, saint Joachim, sainte Anne, sainte Marie-Madeleine, sainte Marie Egyptienne, sainte Ursule et les onze mille Vierges, sainte Isabelle, saint Zacharie, saint Antoine et saint Blaise.

sence, sans discourir en aucune manière. Cet exercice repose grandement non seulement l'esprit, mais le corps ; le bien-aimé est intimement présent à l'âme, tant l'amour mutuel les unit ; et l'âme peut négocier avec son Dieu tout ce qu'elle a à cœur pour sa gloire. C'est une de ses manières de prier.

Elle en emploie une autre qui consiste à s'entretenir avec Dieu au moyen de longs, fervents et amoureux colloques, qui l'embrasent d'un très grand amour. Une troisième est la suivante : L'âme, se voyant dans quelque peine ou besoin, pour soi ou pour autrui, et connaissant par une lumière divine que Dieu seul peut y porter remède se tourne vers lui et le prie avec ferveur. Cette lumière lui est donnée pour qu'elle se défie d'elle et de ses plans, et pour qu'elle se confie en Dieu ; car la défiance de soi-même est un excellent moyen d'obtenir ce que l'on demande à Dieu. Elle a encore le mode d'oraison que voici, oraison qui est un grand don de Dieu : En un moment, son âme se trouve seule avec Dieu, et l'ardeur du désir avec lequel elle le prie, est accompagnée d'une si grande force, qu'il lui semble qu'elle veuille faire violence à son bien-aimé Seigneur, pour qu'il lui concède ce qu'elle demande. Elle a encore une autre manière de prier, qui est vocale et mentale ; par exemple, lorsqu'elle dit le rosaire. Elle prononce alors les paroles de *l'Ave Maria* et du *Pater noster*, et elle converse en même temps avec Dieu et avec la Sainte-Vierge.

Un autre de ses modes d'oraison consiste à se mortifier, à pratiquer les vertus, à combattre ses vices et ses passions de façon que l'oraison et la mortification jointes ensemble aillent de pair. Ainsi, lorsqu'il survient quelque peine à l'âme, elle se met aussitôt en présence de Dieu, c'est l'oraison ; puis elle place la peine entre

eux deux, c'est-à-dire entre Dieu et l'âme. Alors, jetant un regard sur son Dieu, elle fait, par amour pour lui, des actes intérieurs de la volonté qui consistent à se réjouir d'avoir à supporter cette peine pour son amour. Elle persévère dans ces actes, jusqu'à ce qu'elle ait converti l'amertume en douceur et soit parvenue à recevoir l'épreuve de la main de Dieu et non des créatures. Elle dit à Dieu : « Seigneur, je vous aimerai davantage pour la grâce très précieuse que vous me faites en me donnant quelque chose à souffrir pour votre amour. » Cet exercice d'oraison et de mortification, par lequel l'homme se vainc en se faisant une certaine violence, est très élevé, et celui qui plaît le plus à Dieu ; car il consiste à se renoncer en prenant sa croix et en suivant Jésus-Christ par amour pour ce même Jésus crucifié ; or celui qui se renonce, fait la volonté de Dieu. Par cette voie, c'est-à-dire en priant et en souffrant, l'âme obtient de Dieu de s'établir dans la vertu, et je ne sais comment elle y parviendrait sans se vaincre ainsi. Tout vient de Dieu et il peut donner les vertus en un moment; mais il veut qu'on les lui demande et que l'on souffre. Si quelqu'un, devant se rendre dans une ville, ne veut ni marcher, ni même se remuer; bien qu'il sache la route, jamais il n'y arrivera. Il faut qu'il marche pour arriver. La route que l'âme doit suivre pour arriver à la sainteté, est de se mortifier en s'aidant de l'oraison ; et de même que les pas du corps sont tellement nécessaires pour se rendre où l'on veut aller, que, si on ne remue pas les pieds, on est assuré de ne jamais arriver; de même l'âme doit parcourir une route, pour acquérir la vertu ; et les pas qu'elle doit faire dans cette voie, sont la mortification et la victoire sur soi-même pour l'amour de Dieu. Il faut remarquer qu'il ne suffit pas de savoir le chemin, quoique ce soit déjà une

grande chose ; il faut de plus, marcher ; or, les pas à faire sont les actes intérieurs du cœur par lesquels on se vainc. En triomphant ainsi de soi-même, on arrive à se réjouir de toute épreuve et à convertir en douceur toute amertume.

61. Cette personne a aussi quelques tentations au sujet de la prédestination : le démon la trouble et l'embarrasse par certaines difficultés qu'il lui présente. En pareil cas, se mettre à argumenter avec le démon, c'est lui ouvrir la porte ; et bientôt l'âme est troublée et inquiète, parce qu'elle a affaire à un grand bachelier.

Cette personne prend donc le parti de ne pas l'écouter ; elle lui tourne le dos et recourt à Dieu avec une grande humilité. L'humilité écrase la tête du démon et détruit sa trame, qui tend à jeter l'âme dans la défiance de la miséricorde divine. Donc, pour vaincre le démon et accroître sa confiance, elle recourt aussitôt à Dieu ; elle le prend pour refuge et pour bouclier, et elle l'implore en lui disant : « Seigneur mon Dieu, je ne m'appartiens pas ; je suis à vous. Vous m'avez créé ; vous m'avez donné l'être ; je suis votre bien ; moi, ver de terre et néant, je me remets et m'abandonne entre vos mains. Puisque je vous appartiens, traitez-moi comme votre propriété, c'est-à-dire suivant votre bon plaisir, et je m'en réjouirai ». Elle exerce en même temps sa volonté à faire des actes intérieurs de joyeux abandon entre les mains de Dieu et elle s'établit dans une grande paix et tranquillité d'esprit, pour tout ce que le Seigneur voudra faire d'elle ; car elle est assurée qu'il gardera son bien. De plus, Dieu élévera l'âme, qui se comporte ainsi, à une haute sainteté et à une grande gloire, parce qu'il ne laissera pas incliner au mal ce qui lui appartient. Le meilleur remède que puisse employer

une âme pour vaincre cette tentation et toutes les autres, et pour triompher en général de tous ses ennemis, est celui qui vient d'être dit; car Dieu est très fidèle et surpasse autant l'homme par sa fidélité que par sa bonté. Si donc nous nous fions à un homme et lui remettons nos intérêts entre les mains, avec combien plus de confiance devons-nous nous abandonner entre les mains de Dieu, avec l'assurance qu'il pourvoira à nos besoins, lui qui nous aime comme un Père et comme un Père dont l'amour est infini et la puissance sans bornes!

62. Cette personne abhorre les honneurs et les louanges ; c'est tromper en effet de dire du bien de ce qui est mauvais. Si on la prévient par un salut, elle en éprouve de la peine et est confuse de ne pas s'être humiliée la première.

63. Elle avait reçu du Père Recteur l'ordre de se lever à huit heures du matin, pendant huit jours, et, si elle devait communier pendant cet intervalle, de le faire à la quatrième messe. Un jour qu'elle devait communier, elle se leva, comme elle en avait reçu l'ordre, et s'en fut à l'église. Elle y arriva pendant qu'on disait la troisième messe et il lui vint la pensée d'y communier. Elle discutait en elle-même pour savoir si elle pouvait le faire, le Père Recteur lui ayant dit de communier à la quatrième messe. Embarrassée de ces pensées qui la troublaient, elle rentra en elle-même et se dit : « L'obéissance d'abord ». Aussitôt qu'elle eut pris la détermination de communier à la quatrième messe et non à la troisième, par esprit d'obéissance, elle se trouva calme et paisible; en outre, Dieu lui donna de telles lumières sur le mystère de l'Eucharistie et la

présence de Notre-Seigneur dans le Très Saint-Sacrement et il la remplit de si vifs sentiments de foi et d'amour que, avant de le recevoir sacramentellement, elle l'avait déjà reçu spirituellement avec de grandes consolations; elle l'avait attiré dans son cœur et elle éprouvait déjà les effets de sa divine présence.

Après la communion sacramentelle, son âme, enflammée d'amour pour Jésus-Christ, attire ce Seigneur à elle par un acte d'amour partant du fond du cœur, comme l'aimant attire le fer; et elle continue à jouir de sa présence sensible, en le retenant doucement et amoureusement. Alors, Jésus la comble de faveurs et se découvre à elle d'une façon inénarrable. Il n'y a pas d'imagination en ceci; tout est intellectuel.

64. Parfois, cette personne éprouvait des inquiétudes qui l'affligeaient beaucoup. Ainsi elle craignait d'avoir encouru quelque excommunication à cause de sa vie passée. La dernière fois que cela lui arriva, sa crainte d'être excommuniée, sans le savoir, fut si vive que, désirant beaucoup être délivrée de cette perplexité, elle recourut à Dieu; c'est d'ailleurs ce qu'elle fait dans toutes ses difficultés, parce qu'elle trouve en Dieu leur solution et la lumière dont elle a besoin. S'étant donc mise en la présence de Dieu et lui représentant vivement sa peine, elle implorait son secours et s'offrait tout entière sans réserve à sa divine Majesté, en lui disant : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse en cette perplexité qui me tourmente tant? Je suis prêt à faire tout ce que vous voudrez pour votre gloire et votre honneur, afin d'être délivrée de cette peine; s'il me fallait parcourir le monde entier pour cela, je le ferais pour vous plaire, dût-il m'en coûter la vie en souffrant tant de fatigues. »

Etant ainsi absorbée en Dieu, elle cherchait, d'une part à être délivrée de ses angoisses, en obtenant de la divine Majesté l'assurance qu'elle était en sa grâce; d'autre part, blessée de son amour elle s'offrait à lui avec un extrême désir de lui plaire ; lorsque subitement son âme fut inondée d'une telle lumière, son cœur rempli d'une telle paix, il se fit un si grand calme dans sa conscience, qu'un pareil changement ne se peut bien décrire. Elle eut en cet instant une connaissance si claire, un sentiment si intime, qu'elle était dans la grâce de Dieu, qu'on ne peut en avoir de plus grande assurance sur la terre. La certitude qu'elle avait d'être dans la grâce de Dieu, sans être égale à celle des bienheureux dans le ciel, était si grande qu'il lui semblait que, si elle eût été à l'heure de la mort et entourée de démons, nulle tristesse, nulle inquiétude n'aurait pu pénétrer son cœur, Dieu, présent en elle, la maintenant dans cette bienheureuse assurance.

Ainsi prit fin son scrupule, au sujet de l'excommunication qu'elle craignait d'avoir encourue, et elle recouvra la paix. Celle-ci persista ensuite; la certitude d'être dans la grâce de Dieu persista également, sans toutefois demeurer aussi grande. A partir de ce changement subit que Dieu opéra en elle, elle avait beaucoup plus envie de mourir, pour aller voir son Dieu, que de vivre et de demeurer en ce monde. Gloire à Dieu ! *Amen.*

65. Au sujet de l'obéissance, voici ce qui lui arriva encore. Sa santé étant mauvaise, son Supérieur lui ordonna de prendre un remède. Elle le prit et il ruina si fort sa santé, que si la maladie qui en résulta se fut aggravée, sa vie eût été vraisemblablement en danger. Notre-Seigneur permit néanmoins qu'elle se rétablît

entièrement. A quelque temps de là, il sembla bon au même Supérieur de lui ordonner encore un remède. Conjecturant que ce serait le même que celui qui l'avait mise si bas, elle s'en fut traiter la chose avec Dieu. Prendre le remède par ordre du Supérieur, c'était obéir; d'un autre côté, il lui semblait que ne pas manifester en ce cas sa répugnance, c'était mettre sa vie en danger.

Elle s'entretenait donc avec Dieu; après s'être mise en sa présence, elle fixait son regard sur lui et faisait des actes d'obéissance extrêmement fervents et violents. C'est, en effet, le procédé qu'elle suit pour obéir : elle regarde Dieu et non pas l'homme, le commandement de Dieu et non pas celui de l'homme : *Qui vos audit, me audit* (1). Pendant qu'elle était ainsi absorbée en Dieu et uniquement occupée de lui, elle reçut soudainement une très grande lumière et en même temps une très haute connaissance. Dieu lui faisait sentir et connaître que cet acte d'obéissance lui avait été si agréable, qu'elle ne peut trouver de termes pour bien expliquer la grandeur de son mérite devant Dieu. Je crois qu'il fut plus méritoire que toutes les bonnes œuvres qu'elle a faites pendant toute sa vie. On voit par là ce que vaut aux yeux de Dieu l'acte par lequel on lui obéit en la personne de l'homme jusqu'à donner sa vie par obéissance, en imitant Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui a estimé l'obéissance plus que la vie.

66. Un jour un novice, nommé Jacques Mari, étant tenté contre sa vocation, et ayant même résolu de s'en aller (il avait déjà pris congé du Père Recteur), vint dire à cette personne la détermination qu'il avait prise.

1. Luc, X, 16. « Celui qui vous écoute, m'écoute. »

Celle-ci s'émut d'une telle compassion pour ce malheureux novice, qu'elle recourut aussitôt à Notre-Dame avec beaucoup de ferveur. Pendant qu'elle priait et suppliait la Sainte-Vierge de toutes ses forces, elle l'entendit lui dire que le novice ne s'en irait pas. Cette personne continuant à prier avec la même ferveur, entendit la Sainte-Vierge lui dire une seconde fois qu'il ne s'en irait pas ; enfin, comme elle s'obstinait encore à prier pour lui, il lui fut dit : *Avec celle-ci, voilà trois fois que je t'ai dit qu'il ne s'en irait pas.* Le changement que Dieu opéra dans ce novice fut merveilleux ; il rentra en lui-même, s'en vint dire à cette personne qu'il voulait rester et, sur son conseil, alla aussitôt trouver le Père Recteur. Il se mit à genoux et lui demanda pardon avec beaucoup d'humilité en reconnaissant son erreur. Le Père fit venir les autres Pères ; le novice avoua sa faute devant eux et se détermina à s'abandonner entre les mains de son Supérieur pour tout ce qu'il voudrait faire de lui. Il resta donc parmi nous, avec une ferme résolution de persévérer avec la grâce de Dieu.

67. Il arriva encore ceci à cette personne. Elle souffrait d'un très fort catarrhe, qui ne lui laissait de repos ni jour ni nuit, et elle gardait le lit. Une nuit, sans qu'elle sache comment, elle se trouva transportée dans l'église. Elle communiait ordinairement à la première messe, et les jours de communion elle se rendait de bonne heure à sa place pour entendre la messe. Là, elle restait en la présence de Notre-Seigneur jusqu'au moment de la communion. Or cette nuit-là, elle se trouva subitement dans l'église, agenouillée devant le Saint-Sacrement comme d'habitude. Il lui semble bien que ce ne fut pas un rêve, mais qu'elle était bien là

elle-même, en esprit. Pendant qu'elle était agenouillée, elle fut ravie en une très haute oraison purement mentale ; durant ce ravissement, elle reçut les visites de Jésus et de Marie et jouit seul à seul de leur entretien pendant un certain espace de temps. Plusieurs fois, peut-être deux ou trois, elle revint un peu à elle et elle vit alors un jeune enfant, qui lui touchait les yeux avec une baguette et lui disait : *Demeure en extase.* Elle ne s'émeut pas plus de ces choses extraordinaires que ne ferait un morceau de bois ; elles ne lui inspirent même que de l'aversion. Uniquement occupée d'aimer Jésus et Marie, elle ne pense qu'au moyen de leur être agréable; et elle voudrait leur plaire infiniment, si c'était possible.

68. Durant cette même maladie qui la fit beaucoup souffrir, elle s'occupait à pratiquer intérieurement des actes de la volonté par lesquels elle acceptait cette épreuve pour l'amour de Dieu. Elle devait pour cela se faire violence; mais son âme en retirait un grand profit. A un moment où elle éprouvait une peine extrême et un particulier délaissement, il lui sembla qu'elle était environnée de démons, qui la tourmentaient et l'oppressaient, et qu'elle entendait l'un d'eux se moquer d'elle en lui disant : *Où est ta Marie?* Elle appelle en effet ordinairement la Sainte-Vierge *ma Marie*, à cause de l'amour inexprimable qu'elle lui porte, et elle recourt à elle constamment, pour toutes choses, dans toutes ses peines, pour elle et pour les autres.

69. Au mois de novembre de l'année 1607, pendant qu'elle écrivait ce qui s'était passé en elle, elle ressentit une reconnaissance très particulière envers Dieu Notre-

Seigneur pour la grâce d'avoir reçu l'ordre d'écrire ce compte-rendu de l'état de son âme. Ce compte de conscience lui apporte consolation et paix ; car elle sait les nombreuses illusions auxquelles est exposée l'âme qui ne se découvre pas tout entière à son Supérieur, et aussi combien est en sûreté celle qui s'ouvre parfaitement. Si une âme s'ouvre ainsi à son Supérieur, Dieu éclaire celui-ci et il apporte remède au mal ; tandis que, si elle ne le fait pas, le démon la trompe.

70. On a dit plus haut que, pendant assez longtemps, cette personne craignit d'être renvoyée de la Compagnie. Croyant avoir quelque chose à redouter à ce sujet de la part de certaines personnes, elle recourut à Notre-Seigneur.

En voyant qu'elle avancait dans la vertu, elle lui exprimait le désir de persévérer et lui demandait son secours. Alors il lui sembla que Notre-Seigneur lui disait distinctement : *Il suffit que moi, je le veuille ;* donnant à entendre qu'il suffit qu'il veuille, lui, que cette personne vive et meure dans la Compagnie, pour qu'il en soit ainsi, quand même tous les hommes s'y opposeraient. Ainsi donc, Dieu lui a accordé la grâce qu'elle désirait si ardemment de vivre longtemps dans la Compagnie et d'y mourir. Elle y a déjà vécu longtemps, puisqu'elle est entrée en l'année 1571, l'avant-veille de la Purification de la Sainte-Vierge, et que, par la grâce de Dieu, elle y est encore aujourd'hui, en l'année 1607 C'est pourquoi, tout embrasée d'amour, elle dit à son Dieu : « Seigneur, je ne veux que vous et votre plus grande gloire. Que mon cœur soit rempli de votre amour et de celui de Marie, et que toutes ces faveurs extraordinaires s'éloignent de moi. Je désire tomber mort, plutôt que de vous offenser en la moindre chose ;

car vous êtes ma vraie vie ; et j'estime pour rien la vie de mon corps, en comparaison de vous, qui êtes ma vie ». Certainement, elle aimerait mieux tomber morte plutôt que d'offenser son Dieu, et même rien au monde ne lui serait plus agréable.

DU SENTIMENT ET DE LA JOIE QU'ÉPROUVE CETTE PERSONNE LORSQU'ELLE VOIT QUELQUE IMAGE DE NOTRE-DAME OU DE JÉSUS CRUCIFIÉ.

71. Sitôt qu'elle aperçoit l'une ou l'autre de ces images, elle élève son cœur vers Dieu ou vers Notre-Dame, sa Mère du ciel ; en considérant pourquoi Dieu nous met sous les yeux les images de Jésus et de Marie, elle voit que c'est afin que nous en gardions sans cesse la mémoire dans notre cœur. Il en résulte en effet pour nous un grand fruit : celui de marcher toujours en leur présence, sans oublier ce qu'ils ont fait pour nous et ce que nous leur devons en retour. Ce souvenir accroît en nous l'amour divin et nous excite à servir Dieu de toute notre âme, en reconnaissance de tant de grâces et de si grands bienfaits.

Mais c'est surtout l'image de Jésus crucifié qui excite en elle ses sentiments. A sa vue, elle lève les yeux au ciel et se rappelle que c'est là que se trouve maintenant dans la gloire cette Majesté infinie. Que représente l'image ? Celui qui a souffert pour cette personne ; aussi elle lui dit du fond de son cœur, en élevant son âme vers lui : « Mon Seigneur et mon Dieu ; comment se peut-il que je ne meure pas d'amour pour vous, qui avez tant souffert pour un pauvre pécheur comme moi ? Oh ! mon Dieu, faites que je meure d'amour pour vous. »

MÉMOIRE écrit en 1606 (1).

44. C'est pour cette personne un affront de recevoir quelque marque d'estime, et elle souffre de tout honneur qu'on lui rend. Si par exemple on la prévient en la saluant, on lui fait de la peine; c'est pour elle une injure semblable à celle que ressent un homme du monde en recevant un soufflet.

Elle considère les bons traitements comme fâcheux ; ils lui sont des humiliations et des croix ; elle est contente, quoiqu'on lui donne, quelque vil ou insuffisant, mal apprêté ou insipide que ce soit ; elle est plus aise d'avoir un vieux vêtement qu'un neuf; elle voit clairement en effet que le vêtement le plus vil et le plus méprisable est le plus précieux, parce que, si elle sait en tirer parti, son âme avancera davantage dans la perfection.

Elle tient pour un grand bonheur d'être oubliée de tout le monde, parce qu'alors elle s'occupe de ses inté-

le vice-roi et l'évêque, les seigneurs D. Louis et D. Jean Vique, qui étaient frères, arrivèrent à la porterie avant l'heure indiquée par le supérieur. Les personnes de leur escorte avertirent le Frère portier que leurs Seigneuries étaient là; il répondit ce qu'il avait résolu de dire; et quelques instances qu'il fissent, ils ne purent obtenir, ni qu'il ouvrît, ni qu'il bougeât de sa place. Enfin, quelqu'un étant allé avertir le supérieur de ce qui se passait, celui-ci vint en toute hâte, ordonna d'ouvrir et expliqua à leurs seigneuries la cause du retard » (P. Colin, l. I, chap. XIII).

1. Dans le manuscrit A, le mémoire de 1604 est écrit de la main du P. Arcaina; celui-ci et tous les suivants sont écrits par le Saint lui-même.

rêts spirituels en conversant avec Dieu ; il y a en effet toujours grandement à négocier avec Dieu, tant est profonde la misère de l'homme, tant son âme faible, ignorante et dénuée de tout bien, est sans cesse exposée à des rencontres dangereuses pour le salut. C'est pourquoi elle prie Dieu de la garder de tout mal et de l'aider, conduire et diriger, afin qu'elle ne soit ni trompée ni abattue par suite de son ignorance ou de sa faiblesse. Lorsque Dieu lui communique sa lumière, elle ne se peut regarder, tant elle a de dégoût de se voir si mauvaise et si infecte ; s'il lui était possible de se fuir et de ne plus se voir du tout, elle le ferait volontiers, comme l'on s'enfuit bien loin d'un ennemi que l'on ne veut plus avoir devant les yeux.

On lui fait de la peine en la louant. C'est la tromper en effet, puisqu'elle ne voit et n'a en elle rien de bon ; lui dire qu'elle a quelque chose de bon ou qu'elle fait quelque bien, c'est donc pure tromperie.

Si on loue quelqu'un qui ne se connaît pas, il court risque de s'enfler, au sujet de ce qu'il n'a pas, et de se perdre ; aussi celui qui en loue un autre, lui cause un grand dommage, en le trompant manifestement. Au contraire, celui qui dit ses fautes à un autre, le désillusionne et fait à son égard une œuvre excellente : aussi doit-on l'avoir en particulière estime et affection, et même le remercier pour un aussi grand bienfait. Ceux qui me connaissent bien, me tirent d'erreur en m'avertissant de mes fautes, et ils me font du bien ; ceux au contraire qui m'honorent et m'appellent saint, me font du mal, ils ne me connaissent pas ; c'est pour cela qu'ils disent du bien de moi ; s'ils me connaissaient, ils en diraient du mal, parce qu'ils verraient seulement du mal en moi.

Un jour, il arriva ce qui suit à cette personne. Un

riche et brillant chevalier de la ville de Majorque (1), qui avait environ trente ans, perdit sa femme. Quelques jours après, il vint au collège et cette personne eut occasion de lui parler. Quoique veuf depuis si peu de temps, il était vêtu comme s'il eût dû bientôt se remarier ; c'est pourquoi cette personne, voyant qu'il ne portait pas les vêtements de deuil, se mit à lui parler de Dieu. Elle lui manifesta tout d'abord son étonnement de le voir si élégamment vêtu. «Est-ce pour cela, lui dit-elle, que Dieu a appelé à lui votre femme? » Elle voulait lui faire entendre par là que Dieu ne lui avait pas enlevé sa femme pour qu'il se remariât, mais pour qu'il rentrât en lui-même et se mit à servir Dieu sérieusement. Elle se mit alors à lui dépeindre, comme elle a coutume de le faire toutes les fois qu'elle traite avec les personnes du monde, la vanité et la brièveté de la vie, l'éternité des peines de l'enfer et leur intensité ; elle lui fit voir combien il était raisonnable de se tenir prêt à paraître devant Dieu, en le servant et en vivant comme on voudrait l'avoir fait à l'heure de la mort.

Je crois que cette conversation fut assez longue. Dieu toucha tellement le chevalier de ces paroles, qu'il se détermina à rentrer en lui-même, à étudier et à se faire clerc. Il devint ensuite par sa vertu un sujet de grande édification pour toute la ville. Un jour, il vint à la maison et dit à cette personne que s'il portait l'habit clérical, c'était à cause des paroles qu'elle lui avait dites, paroles qui l'avait remué au point de le faire changer de vie. Il ne s'en tint pas là ; quelques jours plus tard, conversant avec cette personne et une troisième, il redit devant celle-ci ce qui avait causé son

1. Ce jeune homme s'appelait Pierre Santacilia.

changement: Dieu peut faire de grandes choses avec des instruments de rien. Depuis qu'il est prêtre, il vient souvent dire la messe au Collège; il a fait faire pour son usage un calice fort riche, deux belles chasubles, l'une blanche, l'autre rouge, une aube et tout ce qu'il faut pour dire la messe; tout cela est dans notre sacristie. Il persévère dans la vertu, à la grande édification de tous. Gloire en soit rendue à Dieu!

Un jour, cette personne résolut de se priver de sel à ses repas et voici plus de vingt ans qu'elle n'en a mis ni dans les légumes cuits, ni dans les œufs à la coque, ni dans la viande, ni en quoi que ce soit. Elle s'est privée d'aller à la campagne; et pendant l'espace de trente ans, elle n'a demandé cette permission qu'une seule fois; c'était pour la consolation d'un Frère qui désirait aller à la campagne avec elle, afin de parler de Dieu. S'il arrivait que l'obéissance l'envoyât à Notre-Dame du Mont (1), elle se privait de prendre une seule fleur et aussi de regarder les fruits des arbres et ceux de la vigne pour ne pas satisfaire son goût en ce point. Elle ne prenait rien et ne disposait de rien à la maison. Un jour que l'obéissance l'avait envoyée faire une commission, elle s'oublia et prit deux ou trois fèves dans un champ; mais se rendant ensuite compte de ce qu'elle avait fait, elle s'en fut à la maison et laissa les fèves sur la table sans oser en disposer.

47. Dieu a conduit cette personne par la voie suivante, en ce qui concerne l'obéissance. En premier lieu, elle croyait par la foi, que le commandement du Supérieur était l'ordre de Dieu Notre-Seigneur; et sans plus s'enquérir, elle exécutait aveuglément sans rien

1. Nom de la maison de campagne.

voir et seulement à l'aide de la foi, qui *est credere quod non vides* (1). Après cela, Dieu lui communiqua une lumière d'en haut, par laquelle elle connut comment l'obéissance procède de Dieu, de sorte qu'elle ne regardait plus l'homme, mais Dieu d'où venait l'obéissance. Ensuite, elle connut que cette voix du Supérieur n'était pas celle qui l'appelait ou lui commandait, mais celle de Dieu.

Le mode d'obéissance que Dieu lui fit connaître plus tard semble être plus parfait que l'obéissance de foi, qui est *credere quod non vides ;* elle consiste à faire ce qu'elle voit et sait que Dieu lui a ordonné de faire, en voyant comment cet ordre procède de Dieu ; ou encore en voyant cet ordre comme le voient les anges, c'est-à-dire en Dieu lui-même, qui se révèle à elle quoique avec moins de lumière qu'aux anges qui le voient face à face. Dans ce mode d'obéissance, l'obéissant ne se souvient pas pendant l'exécution qu'il obéit à un homme, mais seulement de Dieu qui lui commande et lui parle par la bouche de l'homme ; de Dieu, vers qui il a les yeux tournés, à l'exemple des anges du ciel. *Oculi mei semper ad Dominum* (2).

Ceux qui imitent les anges en obéissant, ne s'arrêtent à aucun raisonnement; mais ils exécutent avec une obéissance aveugle, ce qui leur est commandé, quand même la chose ordonnée serait impossible ou très difficile, ou inutile ; quand même il semblerait que c'est folie ou imprudence ; s'il s'agissait par exemple d'immoler son fils, comme Abraham en reçut l'ordre. L'obéissant exécute alors en effet ce qu'il sait être l'ordre de Dieu, et cela est toujours un grand acte de

1. « Croire ce que tu ne vois pas. »
2. Ps., XXIV, 15. « Mes yeux sont toujours élevés vers le Seigneur. »

vertu. Il est vrai que, pour atteindre un si haut degré dans l'obéissance et pour l'exercer dans des choses de cette nature, il faut, comme notre bienheureux Père, s'être rendu aussi parfaitement obéissant que les anges : Si le Pape, disait-il, m'ordonnait de m'embarquer au au port d'Ostie, sur la première barque que je trouverais et que cette barque n'eût ni mât, ni gouvernail, ni voiles, ni rames, ni aucune des choses qui sont nécessaires pour naviguer et traverser la mer, je le ferais et j'obéirais non seulement avec paix, maisencore avecjoie et allégresse.

L'obéissance que nous demande notre bienheureux Père, est si relevée que peu arrivent à connaître et pénétrer sa grandeur, et bien moindre encore est le nombrede ceux qui l'ont implantée dans le cœur comme notre bienheureux Père. Cependant, qui aura plus de prudence, de sagesse et de discrétion que celui qui fait la volonté de Dieu ? Et c'est ce que fait celui qui obéit aveuglément à son Supérieur, en croyant que tout ce que le Supérieur ordonne est l'ordre de Dieu Notre-Seigneur et procède de Dieu ; cette conduite est en usage parmi les Saints et elle doit être imitée de quiconque veut parfaitement obéir.

Le sommet de cette sublime vertu se découvre quand il arrive que le Supérieur donne à l'inférieur des ordres dont l'exécution est difficile ou même impossible, ou expose à de grands dangers ; comme dans le cas d'Abraham, ou dans celui où se plaçait notre bienheureux Père. Il est vrai que pour pratiquer une si héroïque vertu, il faut être animé d'un esprit d'obéissance aussi parfait que celui des anges. Mais Dieu donne à l'âme, pendant l'action, l'assurance qu'avait Abraham ; elle sait avec certitude que c'est Dieu qui lui fait ce commandement ; elle sait qu'elle plaît à Dieu en l'exécutant

et qu'elle réussira à en venir à bout ; enfin son assurance est aussi grande que si la chose était déjà faite, de sorte qu'elle obéit sans le moindre trouble, sans la plus légère inquiétude. Quand on est parvenu à obéir avec cette parfaite sécurité, qui ressemble à celle des anges et qui procure à l'âme paix, tranquillité et repos, on a atteint le sommet de l'obéissance. Nulle intelligence humaine n'est capable de comprendre ce qu'une âme possède alors de paix, de tranquillité, de certitude et de repos en Dieu, excepté celui qui l'a expérimenté lui-même.

Dieu a communiqué à cette personne une partie de cette sécurité dans l'obéissance, sans parler des autres faveurs qu'il accorde ordinairement à ceux qui travaillent à se mortifier et à détruire en eux l'amour et le jugement propres. *Ad majorem Dei gloriam.*

48. Un jour que cette personne méditait sur la mort et sur la brièveté de la vie, arriva à Majorque un juriste venant de Naples, où il avait rempli un emploi aussi important (d'après le dire de ses domestiques), que celui du Vice-Roi de Majorque. Cet homme était ambitieux ; ce qu'il me dit, me le prouva manifestement ; et il cherchait les moyens de monter plus haut en grade. Il vint donc ici avec des recommandations du Vice-Roi de Naples et d'autres grands Seigneurs ; enfin, il était muni de lettres pour le Roi. Il me fit part de ses projets ; il se rendait à la cour pour satisfaire son ambition ; mettre à profit ses talents et la faveur dont il jouissait était son unique préoccupation.

Il vint au Collège. Il y avait fait ses études, et cette personne, qui se souvenait de lui, ressentit intérieurement un grand désir de lui parler, désir qui venait d'en haut ; elle lui dit donc qu'elle voulait l'entretenir et il

accepta parce qu'ils se connaissaient déjà. Lorsqu'il revint au Collège quelques jours après, ils eurent l'entretien projeté. La conversation roula sur les sujets différents que chacun d'eux avait en tête: le juriste énumerait les recommandations dont il était chargé pour le Roi et pour la Cour ; il mettait à nu ses projets ambitieux et ses rêves de grandeur ; de son côté le Frère mettait tous ces rêves à néant en leur opposant la brièveté de la vie, le danger qu'il y a d'offenser Dieu et de se perdre, la grièveté du péché et l'éternité des peines de l'enfer ; à mesure que son interlocuteur s'élevait par la considération de la faveur dont il jouissait, il cherchait à l'abattre par la crainte des jugements de Dieu, et il déconcertait ses vues. L'entretien dura assez longtemps. Enfin le juriste se retira.

Ce que lui dit le Frère pénétra si avant, et Dieu, dont le bras est tout-puissant, remua tellement son cœur, qu'il fut changé en un autre homme. Il revint au collège un jour ou deux après; on ne saurait imaginer à quel point il était transformé. Il suivit les conseils du Frère et abandonna la voie qui conduisait à la cour, avec toutes les faveurs qu'il ambitionnait. Il commença dès lors une vie recueillie et pénitente, se mit à jeûner et à faire oraison. Enfin Dieu le convertit entièrement et il se détermina à tout quitter. Il mit ses affaires en ordre et entra à la Chartreuse, où, en laissant tout, il trouva tout. Aujourd'hui il a fait profession et persévère avec beaucoup de courage et d'humilité.

Un tel changement opéré en lui en si peu de temps, deux ou trois jours, était manifestement l'œuvre du ciel ; ce qui lui faisait estimer davantage cette grâce insigne. Il dit plusieurs fois au Frère que c'était à lui après Dieu, qu'il la devait ; Dieu, il est vrai, avait inspiré au Frère, avant qu'il ne le vit, un grand désir

de lui parler, désir de telle nature qu'il le pressait sans cesse, et l'obligeait d'obéir. Avec un morceau de bois, Dieu peut faire des merveilles, et c'est ce qu'il fit avec la verge de Moïse ; mais cela n'empêche pas le morceau de bois d'être un simple morceau de bois. Dans la suite, ils parlèrent souvent ensemble de Dieu et de la conduite à tenir pour avancer dans la vertu.

49. Un jour que cette personne se trouvait en un lieu d'où l'on voyait la mer, elle aperçut une grande armée navale; et sans qu'elle y eût pris garde ni qu'elle eût pensé à une chose semblable, au moment où elle aperçut cette flotte, elle vit que Jésus marchait en tête ; une armée d'Anges remplissait les vaisseaux et la Vierge Marie fermait la marche ; ainsi le premier était Notre-Seigneur, sa Mère venait la dernière, tous deux protégeant la flotte en lui formant comme une avant-garde et une arrière-garde. Au sujet de cette vision, elle reçut l'explication suivante : Soutenu par cette armée céleste, le Roi devait partir en personne à la tête d'une grande armée pour repousser et assujétir les Maures, dont le pays se convertirait avec une grande facilité à la foi chrétienne.

Cette personne sentait au fond de son cœur que la chose aurait lieu ainsi sans qu'elle put résister à ce sentiment ni le rejeter ; quoiqu'il y ait maintenant plusieurs années qu'elle a eu cette vision et qu'elle cherche à l'écarter, elle ne peut chasser de son cœur la pensée qu'elle se réalisera un jour ; il lui semble que la victoire sera telle, qu'aucun roi chrétien n'en a jamais remporté de semblable et quelle procurera une grande gloire à Dieu et le salut de bien des âmes.

50. Il est encore arrivé à cette personne de vivre

quelques années avec la crainte qu'on ne la renvoyât de la Compagnie. Or, lorsqu'elle examine ce qui pourrait lui faire le plus de peine en cette vie, elle trouve que ce serait ce renvoi de la Compagnie. Recourant un jour à Dieu dans cette affliction, pour lui demander d'intervenir en sa faveur si quelques-uns étaient d'avis de ne plus la garder dans la Compagnie, alors qu'elle désirait tant y vivre, elle fut consolée, au milieu de ses craintes et de ses alarmes prolongées, en entendant ces paroles que Dieu lui adressa : « *Il suffit que je le veuille, moi* » ; comme s'il eût dit : « Si tout le monde s'oppose à ce que tu restes, il suffit que je le veuille pour que ce que je veux, se fasse, non ce qu'ils veulent. » Ainsi parce que cette personne estime tant la grâce de se trouver dans la Compagnie et celle d'y vivre longtemps, Dieu a exaucé ses bons désirs, car voici plus de trente-cinq ans qu'elle y est. Gloire en en soit rendue à Dieu !

Plus tard, les choses changèrent ; car l'amour de Dieu et la conformité à sa volonté s'accrurent chez cette personne au point qu'elle ne pouvait plus rien craindre et, quoiqu'il fût vrai que rien en cette vie ne pût lui causer autant de peine que son renvoi de la Compagnie, cependant son amour pour Dieu et sa conformité à sa volonté étaient devenus tels qu'elle n'eût éprouvé que de la joie, même dans ce cas, en voyant s'accomplir la volonté de celui qu'elle aime tant.

51. Ce qui suit, est pour me conformer à ce que Votre Révérence m'a dit de faire (1).

1. Cet écrit du saint Frère paraît être le commencement d'un nouveau mémoire. C'est peut-être le second, écrit en cette même année 1606; car il avait l'habitude d'en écrire deux chaque année, l'un en janvier, l'autre en juin.

Il arriva donc à cette personne d'avoir une très vive pensée de la mort, et il lui sembla que cette pensée venait, non de ses efforts pour l'acquérir, mais de Dieu même ; elle était si persistante et lui causait tant d'appréhension que parfois elle se demandait si ce n'était pas une tentation. Son âme était alors éclairée d'une vive lumière, qui lui faisait voir avec épouvante ce qui se passe au moment de la mort : les souffrances du corps, les dégoûts, les peines de l'âme, les étreintes et les afflictions de l'esprit, toutes choses que l'entendement humain ne peut bien décrire, parce qu'elles sont surnaturelles et ne nous sont révélées que par une lumière spéciale de Dieu. Etant ainsi pénétrée de la pensée de la mort et vivement éclairée sur ce qui se passe en ce moment terrible et plein d'amertume, cette personne parlait à tout le monde de la brièveté de la vie, de la vanité du monde, de la mort, de l'énormité du péché et de ce que perd l'âme en perdant Dieu ; Elle disait à tous, qu'il n'y a pas de plus grand dommage, que celui de tomber dans la disgrâce de Dieu, puisque, si l'on se perd par sa négligence, on est condamné à des peines éternelles, dont elle comparait la grandeur et la durée sans fin, au bien infini de la possession éternelle de Dieu. Son dessein était d'abord d'amener les âmes à Dieu, à la fois par la crainte de ses châtiments et par le désir des récompenses qu'il donne à ses serviteurs ; elle s'efforçait ensuite de leur inspirer envers lui assez d'amour pour qu'elles se missent à son service, non plus en vue de la récompense, mais parce qu'il est infiniment bon et digne d'être servi. Elle leur persuadait donc de mettre à profit le temps présent et de faire pénitence de leurs péchés ; car, plus tard, il ne serait plus donné une minute à personne, quelque prière que l'on fasse, mais

pour tous s'exécuterait cette sentence : « *Reddite unicuique secundum opera sua* (1).

Je dis ceci, parce que, après avoir été exercée de cette manière pendant dix ans, cette personne entra dans une voie qui semble presque opposée. Le premier état cessa, lorsque commença le suivant. Dieu l'établit alors dans une confiance absolue en lui et dans une entière défiance d'elle-même et de toute créature ; c'est pourquoi la mort, qu'elle redoutait auparavant, ne lui inspire plus d'inquiétude ; l'enfer ne l'effraie pas non plus, parce qu'il lui semble voir clairement que Dieu l'assure de sa grâce et de sa gloire. Elle entra dans cet état, ou bien Dieu lui-même l'y établit, dans un moment où elle désirait extrêmement et avec un amour très pur de Dieu, que ce souverain Seigneur, considérant le désir sans bornes qu'elle avait de le servir et de lui plaire, lui donnât une lumière spéciale. Elle en avait besoin ; d'abord, pour connaître, discerner et confesser toutes les fautes et tous les péchés de sa vie, toutes ses négligences et tous ses manquements publics et secrets; ensuite, pour ordonner toute sa vie en vue de la gloire de la divine Majesté, avec le concours de sa grâce ; enfin, pour ne plus agir que suivant son bon plaisir. Dans ce but, se mettant en la présence de Dieu, elle lui disait : « Seigneur, j'ai confiance en vous ; je me fie à vous, non à moi ni à aucune créature, mais à vous seul ; et après vous, je mets ma confianee dans le secours de ma Souveraine, la Vierge Marie. Je vous prie de régler parfaitement et harmonieusement toute ma vie et de me préparer à une bonne mort. Seigneur mon Dieu, que voulez-vous que

1. Matth., xvi, 27. Le texte est : « Tunc reddet unicuique secundum opera ejus. Alors il rendra à chacun selon ses œuvres. »

DE LA CRAINTE QU'ELLE A D'ÊTRE TROMPÉE.

72. Non seulement elle a en général la crainte d'être trompée; mais même là où elle a presque l'évidence qu'une chose est bonne, elle a encore peur et se tient sur la réserve ; il peut en effet s'y glisser quelque piège. Pour se rassurer, elle laisse de côté tout ce qui la fait paraître sainte et, élevant son cœur à Dieu, elle ne donne aucun crédit aux faveurs, révélations et autres choses semblables ; mais elle se fonde seulement sur l'amour de Dieu, sur la crainte de sa justice et sur la pratique de toutes les vertus, parce que c'est en cela et seulement en cela que consiste la sainteté. En agissant ainsi, elle garde son âme exempte de tout péché et de toute illusion, et elle parvient à la rassurer. De plus, elle rend compte de sa conscience à son Supérieur, afin d'être gouvernée par celui qui tient la place de Dieu. Elle redoute les grâces extraordinaires, même si l'humilité les accompagne ; car cette vertu ne suffit pas pour faire discerner avec évidence si certaines révélations sont bonnes ou mauvaises ; mais elle est seulement une marque en leur faveur. Ainsi l'âme peut encore être trompée.

73. Il lui semble qu'elle voit en l'homme toutes les misères du monde, qui sont comme infinies, et sont la conséquence du péché de notre père Adam. Ces misères sont telles et exposent à un si grand danger d'offenser Dieu qu'elle a grande compassion d'elle-même et de tous les hommes sur la surface de la terre. Nous sommes tous en effet en grand danger de perdre notre âme pour l'éternité. Aussi est-il nécessaire d'avoir toujours le cœur attaché à Dieu en le priant de nous venir

en aide et de nous préserver de toute chute ; parce que, si nous considérons notre faiblesse, elle est telle que Dieu seul peut la comprendre ; et, si nous envisageons notre ignorance, elle est vraiment comme infinie. Comment se soutiendra une telle faiblesse, sans l'aide de Dieu ? Comment l'ignorance de l'homme réussira-t-elle à le diriger ? L'homme est ignorance et faiblesse ; qui donc à cette vue ne serait rempli de compassion ! Qui ne s'empresserait de recourir à Dieu en lui disant : « Seigneur, mon Dieu, enseignez-nous et aidez-nous, afin que nous soyons sages et forts, que nous connaissions votre sainte volonté et la mettions à exécution, parce que c'est en cela que consiste tout notre bien, votre gloire et votre honneur et le salut de nos âmes. »

Cette personne a tant d'estime et d'amour pour son Dieu qu'elle redoute plus un péché véniel que toutes les peines réunies de l'enfer. Que serait-ce s'il s'agissait d'un péché mortel ! C'est qu'en effet, quoique les peines de l'enfer soient épouvantables, cependant ce serait pour elle un moindre mal de les souffrir toutes avec la grâce de Dieu, que de perdre la grâce de ce même Dieu qu'elle aime tant, puisque c'est au moyen de sa divine grâce qu'elle lui est agréable. Elle estime que c'est une si grande chose de plaire à Dieu, que, pour ne pas lui déplaire, pour ne pas perdre sa grâce et au contraire pour lui être agréable, elle s'offre avec une joie et une allégresse entières à souffrir avec sa grâce toutes les peines de l'enfer plutôt que de l'offenser. C'est que le Seigneur est sa vie et elle ne compte pour rien la vie du corps et toutes les vies qu'elle pourrait avoir, lorsqu'il s'agit de lui plaire. Cet immense désir de plaire à Dieu, son amour extrême pour lui et pour le prochain la font s'écrier : « Faites, Seigneur, que je souffre avec le secours de votre grâce, toutes les peines de l'enfer,

afin que vous ne soyez pas offensé et que personne ne soit damné, afin que tous au contraire nous vous servions avec amour et nous vous soyons reconnaissants pour toutes les grâces que vous nous avez faites et pour celles que vous nous accordez sans cesse. » Elle dit cela bien sincèrement, du fond du cœur, avec un grand sentiment d'amour pour Dieu et pour le prochain.

74. Chez cette personne, l'homme extérieur sent et redoute les souffrances et les peines ; elle en redoute non seulement l'approche, mais quelquefois même le seul souvenir. Aussi, bien qu'elle conserve intérieurement l'amour de Dieu dans l'adversité et le délaissement, cet amour demeure alors caché comme la braise l'est sous la cendre, jusqu'à ce que le Seigneur souffle et active ce feu. D'autres fois, les flammes du divin amour s'élancent au dehors et l'âme trouve de la consolation dans ses peines, parce qu'elle les embrasse pour Jésus-Christ.

75. Il lui est arrivé, pendant son sommeil de prier Dieu et de converser avec lui, de telle sorte qu'elle ne peut croire que ce fut un songe. Elle traitait réellement avec Dieu, comme elle a coutume de le faire durant le jour. Comme elle n'a de consolation, de rafraîchissement et de repos en cette vie que dans la présence de Jésus et de Marie, et dans le recours à leur assistance pour tout ce qui la concerne et tout ce qu'on lui recommande, Dieu, de son côté, se communique à elle non seulement dans l'oraison du matin, mais encore pendant le jour, et même durant les repas. Elle laisserait volontiers le manger pour converser avec Jésus et Marie, qu'elle aime tant ; mais il lui semble qu'il convient de dissimuler ce désir et de suivre les autres, en interrompant l'oraison,

par amour pour Dieu, qui l'appelle au réfectoire pour manger et non pour prier.

76. L'amour extrême qu'elle a pour son Dieu, lui a fait perdre toute attache et affection pour les choses de cette vie, dont elle n'use que selon Dieu. Grâce à ce mépris de toutes choses, et aussi d'elle-même, elle vit dans la paix et le contentement, ne désirant que Jésus-Christ crucifié, ne voulant imiter que lui et la Sainte-Vierge.

77. Cette personne a coutume d'avoir un sentiment très vif, une extrême douleur et une profonde contrition de ses péchés; surtout lorsqu'elle considère les bienfaits qu'elle a reçus de Dieu Notre-Seigneur, et particulièrement celui de ne pas lui avoir ôté la vie, comme à tant d'autres, lorsqu'elle péchait mortellement et de ne pas l'avoir précipitée en enfer pour toujours. Quelles actions de grâces elle lui rend ! Où serait-elle présentement, si Dieu l'avait appelée à lui et châtiée, en la jetant dans les flammes éternelles? Elle y brûlerait pour toujours.

Elle considère donc le bienfait singulier qu'elle reçut alors; bienfait qui se renouvelle encore puisque Dieu continue à attendre, pour la conduire au ciel, qu'elle se tourne enfin vers lui, qu'elle le serve et fasse pénitence de ses péchés. Elle fait donc en sa présence des actes de contrition et d'amer repentir de l'avoir offensé, et elle forme le plus ferme propos de ne plus jamais l'offenser avec l'aide de sa grâce. Enfin, pénétrée de douleur, elle dit à Dieu avec de grands sentiments d'affection : « O Seigneur ! J'aurais volontiers passé tout ce temps en enfer, si en échange j'avais pu ne jamais vous offenser, mais au contraire vous servir en demeurant dans votre grâce. Pardonnez-moi, Seigneur mon Dieu ; je regrette de tout mon cœur de vous avoir offensé; ayez pitié de moi. »

DE LA MANIÈRE DONT CETTE PERSONNE ESTIME LES AUTRES, LES TIENT POUR SAINTS, NE MÉDIT DE PERSONNE ET JUGE DE TOUS EN BIEN.

78. Cette manière consiste à garder le silence, en ne disant que ce qui est nécessaire pour elle ou pour d'autres ; parce que l'homme qui parle beaucoup, devient aisément médisant. Le silence et le recueillement en Dieu, avec qui elle s'entretient et négocie toutes ses affaires, la délivrent de la médisance ; car celui qui mène une vie intérieure, connaît ses misères et leur cherche un remède ; il a tant à se plaindre de lui-même, il se trouve si méprisable, qu'il ne songe plus aux autres et ne se plaint de personne. Si, bien souvent, je ne puis ni me comprendre ni me juger, comment pourrai-je juger ce qui est chez un autre, ce qui se passe au fond de son cœur ? Comment même pourrai-je savoir s'il s'y passe quelque chose ou non ? Dieu seul connaît et pénètre les cœurs.

Cette personne s'aide de ces considérations. Il lui semble que c'est le propre des personnes grossières de juger le prochain, sans regarder ce qui se passe chez elles. Aussi regarde-t-elle les vertus des autres pour les imiter, et elle détourne les yeux pour ne pas voir les mauvais côtés des choses. C'est assez pour elle de songer à marcher devant Dieu, en n'ayant de regards que pour lui et pour elle-même. De cette manière, elle ne regarde pas, elle n'écoute pas ce qui concerne les autres ; et elle n'a même pas la curiosité d'entendre, afin de le juger, ce qui se dit du prochain. Saint Bernard dit : « Ne dites du mal de personne, quoique ce soit la vérité et une chose manifeste ». En effet, l'âme qui n'est occupée que de Dieu et d'elle-même, ce qui lui suffit bien,

parvient, grâce au silence qu'elle garde, à la pureté de cœur, dont Jésus-Christ dit : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* (1) ; elle avance même tellement dans cette pureté de cœur, qui ressemble à celle des anges, elle a un tel soin de plaire à Dieu, que c'est à peine s'il se glisse dans sa vie quelque chose à dire en confession.

79. En outre, dans ses peines et ses tentations, cette personne se comporte comme un homme, qui se sentant faible, éprouve le besoin de manger et recouvre ses forces, dès qu'il a pris quelque nourriture. L'âme qui sent sa faiblesse, a besoin de se nourrir pour recouvrer ses forces spirituelles ; et la nourriture qui les lui procure, est l'oraison accompagnée de la mortification. Elle se met donc d'abord en présence de Dieu ; voilà l'exercice de l'oraison. Ensuite elle met entre Dieu et l'âme la peine du moment : mépris ou persécution, maladie ou tentation ; et elle s'efforce de recevoir le tout de la main de Dieu, non des créatures, en faisant du fond de son cœur, à l'égard de cette épreuve, des actes intérieurs de joie voulue ; en cela consiste l'exercice de la mortification. L'âme marche ainsi vers la perfection, avec l'aide de l'oraison et de la mortification ; quelque soit le genre de peine qui lui survienne, elle reçoit celle-ci, uniquement de la main de Dieu. Pour cela, elle détourne les yeux des démons et de leurs tentations et, laissant de côté toute créature, elle ne regarde que Dieu, qui lui envoie l'épreuve pour accroître ses mérites et dans des vues pleines d'amour. Quiconque agira ainsi et oubliera les créatures pour ne voir que

1. Matt., v, 8 « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. »

Dieu dans les peines qui surviennent, ne se fâchera contre personne; il rendra même grâces à Dieu de ce qu'il se souvient de lui et de ce qu'il lui donne l'occasion de pratiquer la vertu, de se sanctifier, de prendre des forces et de croître dans le bien; et il dira comme cette personne: « Seigneur, je vous rends grâces, je vous loue et vous bénis, pour la grande faveur que vous me faites en me donnant quelque chose à souffrir pour votre amour »; en même temps, il se réjouira en son cœur, en se faisant violence, afin d'embrasser cette peine par amour pour Dieu.

Dieu communiqua encore à cette personne une nouvelle lumière. Elle comprit ce que c'est que l'éternité de l'enfer, quelle est la grandeur des peines et des tourments qu'on y souffre éternellement, quel épouvantable malheur est pour une âme d'être condamnée pour toujours à ces peines et d'être privée pour jamais de la possession de Dieu. Aussi ressent-elle une extrême douleur de voir qu'il y a des âmes qui se perdent. Ceci l'afflige tellement qu'elle désire, avec la grâce de Dieu, souffrir les peines de l'enfer, pour que son Dieu ne soit pas offensé et que personne ne soit damné; elle voudrait obtenir, même au prix de si grandes souffrances, le salut de tous les hommes et elle accepterait les souffrances avec joie, afin que Dieu soit servi sur la terre et possédé au ciel par tous les hommes. Elle demande souvent et avec ferveur cette grâce à Dieu, puis à la Sainte Vierge notre Souveraine, en la priant de la lui obtenir. Elle est pressée d'agir ainsi par le désir extrême qu'elle a de procurer la gloire de Dieu, et par l'amour qu'elle porte à tout son prochain, sans excepter personne.

81. Dieu lui a encore fait connaître le grand fruit qu'elle tire des grandes épreuves qui lui viennent de la

main de Dieu, lorsqu'elle les souffre pour ce même Dieu ; et il lui a fait voir, d'une manière sensible, combien ceci lui plaisait; c'est pourquoi elle s'exerce à pratiquer l'oraison et la mortification, comme il a été dit plus haut.

82. Il est arrivé aussi à cette personne, lors de la petite maladie dont elle a parlé, d'exhaler pendant quelques jours l'odeur d'un chien mort depuis huit jours.

83. Il lui est arrivé d'être quelque fois tentée d'impatience, lorsqu'elle écrit quelque chose et que la plume ne veut pas marquer. Elle surmontait alors l'impatience en se mettant à rire; en riant de la tentation et en la méprisant, elle dissipait le mécontentement que celle-ci avait amené.

84. Le désir que cette personne a de plaire à Dieu, est tel qu'élevant son âme vers lui, elle lui dit avec toute l'affection de son cœur : « Ah Seigneur ! si je savais et si je pouvais le faire, je vous servirais comme toutes les créatures du ciel et de la terre ensemble. »

85. Cette personne se comporte ainsi à l'égard de ses saints Supérieurs. Comme Dieu lui a fait clairement connaître qu'ils tiennent la place de Dieu et qu'elle désire très ardemment plaire au Seigneur, elle les tient et les estime comme les lieutenants de Dieu, et elle leur témoigne un grand respect, intérieurement et extérieurement. C'est pourquoi, sachant que ce que le Supérieur lui ordonne et commande, est l'ordre de Dieu Notre-Seigneur, qui parle par sa bouche, et que cet ordre procède de Dieu, elle détourne les yeux de l'homme, son

Supérieur, et regarde Dieu, d'où procède l'ordre et le commandement. Aussi, quelle que soit la chose qu'on lui demande, si elle est contraire à l'obéissance, elle ne la fera pas, quand même la personne qui lui parlerait serait importante, fut-elle un roi ou un monarque de ce monde; et cela afin d'obéir à Dieu. *Melius est obedire Deo, quam hominibus*. De plus, si on lui donnait pour Supérieur la créature la plus basse et la plus vile du monde, elle lui obéirait, en tant que Supérieur, aussi bien que si elle était très haute et très noble, et avec le même respect intérieur et extérieur, parce qu'elle tiendrait encore la place de Dieu pour la régir et la gouverner.

MÉMOIRE écrit en janvier 1608.

86. Un jour, cette personne recommandait à Dieu l'âme du P. Rico, qui venait de mourir. Elle demeura ainsi assez longtemps en la présence de Dieu ; et comme elle prolongeait sa prière, tout à coup, elle aperçut le Père devant elle. Son aspect était majestueux, son visage, plein de beauté, resplendissait comme le soleil à son lever ; de son corps partaient comme des rayons, semblables à ceux dont les peintres entourent les images de Notre-Dame. Il fut alors révélé à cette personne que le Père était placé au-dessus des Anges du degré inférieur ; aussi elle se recommande fréquemment à lui. Lorsqu'elle pense à lui, elle le voit de la même manière. De plus, elle connaît qu'il désire la voir au ciel avec lui.

87. En quelque situation qu'elle se trouve, cette personne demeure seule avec Dieu, à peu près autant qu'elle le désire ; et cela sans aucun effort, sans avoir recours au raisonnement, parce qu'elle le possède déjà, tandis qu'on le cherche ordinairement, à l'aide du raisonnement.

Elle traite de ses intérêts avec Dieu, paisiblement, avec amour et suavité. Il lui est même arrivé à différentes reprises de se mettre en oraison, lorsqu'elle était couchée, et d'y demeurer, bien qu'elle s'endormît d'un profond sommeil ; elle gardait même en dormant le

sujet d'oraison qu'elle avait auparavant. *Ego dormio et cor meum vigilat* (1).

88. Parfois, elle s'entendait dire intérieurement qu'elle allait bien atteindre la perfection, mais qu'elle tomberait ensuite; et on la menaçait ainsi de scandaliser tout le monde un jour. Troublée et affligée, cette personne qui avait une grande dévotion à la Sainte Vierge, courait à elle comme un enfant se réfugie près de sa mère, et Notre-Dame la consolait en lui disant : « *Là où je suis, il n'y a pas lieu de craindre.* » Cette menace cependant la rendait pusillanime et elle n'osait plus parler de Dieu ; il lui semblait en effet que plus elle cherchait à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, ce qui était son plus ardent désir, plus elle scandaliserait ensuite, si elle venait à se perdre ; elle redoutait que les conseils, qu'elle donnait à tous, de servir Dieu, au lieu d'être salutaires, ne devinssent un poison, par le scandale résultant de sa chute. Elle s'adressa donc à la Sainte-Vierge; car elle ne manque jamais de le faire dans ses doutes et dans ses afflictions ; elle la met au courant de tout, à la manière d'un enfant qui raconte ses peines à sa mère, afin qu'elle y apporte remède; et la Sainte-Vierge se montre toujours vraiment sa mère et une mère toute favorable. C'est ce qui arriva encore en cette circonstance; la Sainte-Vierge la consola, en lui répondant : « *Là où je suis, il n'y a pas lieu de craindre* », et en la tranquillisant comme une mère tranquillise son fils. Notre-Dame lui témoignait par ses paroles et par ses actes qu'elle l'aimait beaucoup et cette personne l'aimait en retour aussi tendrement que possible.

Parfois la Sainte-Vierge lui manifestait, non par l'imagination, mais intellectuellement, qu'elle l'aimait

1. Cant. v, 2 « Je dors, et mon cœur veille. »

beaucoup ; elle le lui disait même en face. Qui pourra dire la honte,qui couvrait alors son visage,et les sentiments de son cœur, en voyant que cette souveraine voulait bien faire cas d'une créature aussi vile et aussi misérable, l'aimer, l'honorer, la garder et l'instruire ! Sa confusion était telle qu'elle avait besoin de consolation ; parce qu'elle se sentait honorée par une telle Souveraine, alors qu'elle ne méritait au contraire que le châtiment de l'enfer pour ses péchés sans nombre ; sa peine était un martyr ; car elle se voyait indigne de toute faveur et savait avoir mérité l'enfer par ses horribles péchés. Plusieurs fois, cette Souveraine l'appela par son nom, en lui disant : « *Mon fils* » ; elle l'appela aussi par son nom de baptême. En même temps elle l'instruisait, l'encourageait, la consolait et lui offrait son assistance.

89. Il vint encore à l'esprit de cette personne de chercher ce qui pourrait lui faire le plus de peine en ce monde ; et elle trouva que ce serait son renvoi de la Compagnie ; car elle vivait pour ainsi dire toujours sous l'impression de cette crainte. Elle recourait à Dieu dans ces doutes et elle en recevait cette réponse : « *Il suffit que je le veuille, moi* » ; ce qui voulait dire : « *Il importe peu que les autres veuillent te renvoyer, si moi je te veux dans la Compagnie* ». Mais Dieu a mis ensuite cette personne dans un tel état d'amoureux abandon à sa divine volonté, quelle ne s'attristerait pas si on la renvoyait de la Compagnie ; car ce serait la volonté de Notre-Seigneur, qu'elle aime tant, et dont elle ne désire que le bon plaisir. C'est ainsi qu'elle a persévéré jusqu'ici, tandis que, deux autres, qui étaient entrés en même temps qu'elle, ne sont pas restés dans la Compagnie.

90. Les Supérieurs ordonnèrent à cette personne de prendre quelque chose le matin, à cause de sa faiblesse. Elle en éprouva beaucoup de peine, parce qu'elle était grandement amie de l'édification. Mais, Dieu consulté lui répondit : « *Oui, je le veux ainsi; c'est ma volonté.* » Elle obéit donc fidèlement.

91. Un jour, pendant que cette personne étudiait à Valence, elle rencontra un homme qui était à peu près de son âge, d'une grande modestie dans sa mise et dans son maintien. Le voyant si modeste de visage et dans tout le reste de sa conduite, cette personne alla vers lui ; et, de son côté, il vint à elle. Il se dit être un étudiant pauvre, qui venait faire ses études. Ils se prirent d'amitié, ils étaient à peu près aussi avancés l'un que l'autre dans leurs études et avaient le même maître. A cette époque, cette personne sollicitait son entrée dans la Compagnie, du P. Recteur, le P. Santander, une de ses connaissances.

Or, pendant les vacances, l'étudiant s'en fut à Saint-Mathieu, ville située à quelques lieues de Valence, choisit un ermitage et écrivit à cette personne de venir la rejoindre. Au reçu de cette lettre, cette personne, sans faire connaître son projet à qui que ce soit, s'en alla à Saint-Mathieu. L'étudiant en question voulait que cette personne prit un autre ermitage qui se trouvait là, afin qu'ils y vécussent ensemble ; et il fit valoir certaines raisons pour l'y décider. Cette personne prit congé de lui et revint à Valence; mais il se persuada sans doute qu'elle retournerait près de lui.

Etait-ce un homme ou un démon ? Impossible de le dire, car voici ce qui arriva. A son retour, cette personne alla trouver le P. Santander; le père lui demanda pourquoi elle était allée à Saint-Mathieu sans lui rien dire ; puis il

ajouta : «J'ai peur que vous ne vous perdiez.» Cette personne lui demanda : «Pourquoi ?» Le Père répondit : «Parce que vous voulez faire votre propre volonté. » Dieu la toucha tellement par ces paroles, qu'elle se leva aussitôt — car elle était assise, dans la chambre du Père — et se jeta à ses pieds, en disant : « Désormais, je ne veux plus, durant toute ma vie, faire ma volonté ; et je m'abandonne à vous, mon Père, pour que vous fassiez de moi ce que vous voudrez. » Le Père s'occupa aussitôt de sa réception dans la Compagnie (1). La nuit

1. Alphonse avait demandé aux Pères de la Compagnie, qui résidaient à Ségovie, le vouloir bien le recevoir; mais sa demande n'avait pas été agréée, ainsi que le rapporte le P. Janin et comme on le lit aussi dans le procès de béatification du Bienheureux. En effet, bien que les Pères eussent en grande estime les vertus d'Alphonse, ils jugèrent néanmoins qu'à raison de son âge et de la faiblesse de sa constitution, il ne rendrait pas de services dans la Compagnie. Alphonse, espérant obtenir une réponse plus favorable de son ancien directeur, mit ordre à ses affaires, distribua ses biens à ses sœurs, en ne se réservant qu'un modeste viatique et partit pour Valence, afin de traiter avec le P. Santander la question de sa vocation. Le Père reconnut combien il était difficile pour Alphonse d'atteindre son but.

Il ne voyait en lui ni les forces suffisantes pour remplir l'Office de Frère coadjuteur, ni l'instruction suffisante pour vaquer au ministère sacerdotal; son âge actuel, trente-huit ans, ne faisait guère espérer qu'il recouvrât ses forces, ni qu'il pût acquérir les connaissances nécessaires. Finalement, il lui conseilla d'étudier ce qui était indispensable pour se faire ordonner prêtre, pensant qu'on le recevrait plus facilement lorsqu'il serait dans les ordres.

Alphonse suivit le conseil de son directeur et commença par repasser la grammaire, qu'il avait étudiée à Alcala, étant enfant. Il vécut d'abord dans la maison d'un marchand de Valence, nommé Ferdinand Cunchillos, en qualité de précepteur d'un de ses enfants. Il remplit ensuite les mêmes fonctions chez la marquise de Terranova. Il demeura deux ans dans cette humble position, repassa la grammaire et apprit les premiers éléments de la rhétorique ; c'est à la fin de la seconde année que lui arriva l'aventure du faux ermite. Le P. Santander comprit la perverse intention du malin esprit... et, en maître expérimenté dans la science spirituelle, il ne crut pas prudent de laisser davantage son pénitent en danger de devenir victime de quelque illusion diabolique.

(Extrait d'une note sur les Pères Cordeses et Santander.)

qui précéda son admission, l'étudiant vint frapper à sa fenêtre, qui était peu élevée et située près de la rue; elle alla voir qui frappait. C'était celui qui, naguère son ami, était maintenant irrité contre elle. (Comment, à moins d'être le démon, avait-il pu savoir ce qui s'était passé ?) Il se mit à faire à cette personne de vifs reproches de ce quelle n'était pas revenue le trouver; mais elle ferma de suite la fenêtre, sans répondre un seul mot; et, par la bonté de Dieu, elle entra bientôt dans la Compagnie. Pendant tout le temps qu'elle fut en relation avec cet étudiant, elle ne se rappelle point l'avoir vu se confesser ou communier. A partir de ce jour, cette personne s'est mise à renoncer à sa propre volonté et à se mortifier, afin d'avancer davantage dans la perfection.

92. Elle avait la coutume de renouveler ses vœux en servant la messe. Lorsque le prêtre avait élevé l'hostie, elle adorait Dieu présent dans les saintes espèces; et avant que celles-ci fussent consommées, elle s'adressait au Père Eternel, en lui disant : « O Père Eternel, mon Seigneur et mon Dieu ! Combien de fois je vous ai fait vœu de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, conformément aux Constitutions de la Compagnie! Je vous en conjure, Seigneur, pardonnez-moi tous mes manquements en ce qui touche l'obéissance, et en tout le reste; et faites-moi la grâce de vous servir parfaitement. En ce moment, je répète que je fais vœu et promets à votre divine Majesté, en présence de la Très Sainte Vierge Marie, notre Souveraine, et de tous les habitants du ciel, de pauvreté, d'obéissance et de chasteté suivant les Constitutions de la Compagnie; et puisque vous m'avez donné votre grâce pour faire cette promesse, je vous supplie encore de me donner une

grâce très abondante pour l'accomplir parfaitement. Enfin, si ces vœux ont quelque valeur à vos yeux, recevez-les, je vous en conjure, en actions de grâces pour la précieuse faveur que vous m'avez faite en me retirant du monde et en me conduisant dans la Compagnie, où je vis si heureux. »

J'estime tant le bienfait de ma vocation que je suis assuré que si tous les hommes voulaient me procurer un aussi grand bien, soit pour l'âme, soit pour le corps, ils ne pourraient y réussir. Aussi mon âme, profondément touchée, dit-elle à Dieu : « Seigneur, mon amour pour vous ne devrait-il pas être sans bornes, après avoir tant reçu de vous ? Ne devrais-je pas servir sans mesure un Dieu qui a tant fait pour moi ? Quelle reconnaissance ne témoignerai-je pas pour tant de bienfaits et de grâces que j'ai reçus de votre Majesté ? Cette personne demeure alors absorbée et comme immergée en Dieu, qui l'éclaire intérieurement et lui fait voir tout ce qu'elle lui doit, tout ce qu'il a fait pour son âme et pour son corps, ce qui est pour ainsi dire infini.

Enfin, elle offre au Père Éternel, en actions de grâces, les mérites, les souffrances et la vie très sainte de son Fils Jésus-Christ, Notre-Seigneur, ainsi que les mérites et les souffrances de la Vierge Marie, sa Mère ; car elle ne trouve rien à offrir en elle, se voyant dénuée de tout bien et pleine de maux.

93. Cette personne témoignait aussi un grand respect à ses Supérieurs, qu'elle considérait comme tenant la place de Jésus-Christ ; elle accomplissait tout ce qu'ils lui commandaient ; et, quand elle allait leur parler, elle demeurait découverte, jusqu'à ce qu'on lui eût dit de se couvrir. Lorsque le Supérieur lui parlait, pleine de respect pour lui, elle se mettait par la pensée,

avec beaucoup de vénération, pieusement à genoux à ses pieds, ou bien étendue par terre sous ses pieds; et, dans cette très humble position, elle se trouvait consolée.

94. Il arriva encore ceci à cette personne. Une dame très dévouée à la Compagnie avait un fils, un petit-fils, et un neveu à Rome (je crois qu'ils étaient les protégés d'un Cardinal). Le fils était alors chanoine, grâce au Cardinal ; il obtint ensuite un bénéfice ; et, muni de ces deux titres, il s'embarqua pour retourner dans son pays. Mais il fit naufrage et se noya, ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient. Peu de jours après, cette personne sut qu'à Rome les deux titres du naufragé avaient été donnés, le canonicat au petit-fils de cette dame Berarda, et le bénéfice à son neveu, l'un et l'autre étant restés à Rome, quand son fils s'embarqua. Quelques jours plus tard, on apprit à Rome que les choses s'étaient passées comme cette personne l'avait su par révélation (1).

95. Voici quelques industries, ou moyens pratiques,

1. Furio y Sastre rapporte ainsi ce fait, au chapitre xx[e] de sa vie du Bienheureux :

Dame Eléonor Armadans y Berard (celle qu'ici Alphonse appelle dame Berarda) était inconsolable de la mort tragique de son fils, qui avait fait naufrage sur les côtes de Minorque, et avait péri victime de la fureur des vagues.

Elle se rendit à la porterie de Montésion et manifesta sa douleur au saint Frère. Celui-ci ayant consulté Dieu par ordre de ses supérieurs, lui dit : « Madame, vous avez perdu un fils ; le Très-Haut veut vous consoler, en vous en donnant deux à sa place. » Comme cette dame ne comprenait pas le sens de la prophétie, le Frère la lui expliqua en ajoutant : « Vous avez à Rome un petit-fils et un neveu (nommés Alvaro Berard et Jean Lhoscos) ; ceux-ci obtiendront du souverain Pontife le canonicat et le bénéfice, dont avait été gratifié votre infortuné fils. » Le temps confirma la prédiction ; cette dame fut consolée et on eut encore Alphonse en plus haute estime.

dont use cette personne : — D'une part, pour se vaincre par amour pour Dieu et changer toute amertume en douceur ; elle en fait usage pour toutes les épreuves de cette vie, épreuves venant des hommes ou des démons, tentations, douleurs ou infirmités, en un mot pour tout ce que Dieu nous donne à souffrir afin que nous l'acceptions pour son amour : — d'autre part, pour bien recevoir les consolations humaines, les joies, les plaisirs des sens et changer leur douceur en amertume, en se méprisant et méprisant toutes ces choses, comme si elles n'existaient pas. Car elle ne fait aucun cas, en cette vie, de ce qui est terrestre et charnel, afin que son cœur se repose tout entier en Dieu.

Le premier de ces moyens est le suivant. Lorsqu'il lui survient quelque épreuve, ou que son âme se représente des peines comme lui arrivant réellement, elle fait aussitôt, sous l'empire de la volonté, un acte d'amour et de résignation en présence de Dieu ; elle s'abandonne à son bon plaisir et fait des actes de foi, par lesquels elle croit fermement deux choses : d'abord que toutes ces peines lui viennent de la main de Dieu, en présence de qui elle se trouve ; ensuite, que Dieu les lui envoie dans des vues pleines d'amour, c'est-à-dire afin que, par un secours aussi précieux que celui de la croix, elle se rende agréable à ses yeux. Alors, elle s'adresse à Dieu et lui dit avec toute l'affection de son cœur : « Mon Seigneur et mon Dieu, je vous rends grâces, louanges et bénédiction pour la précieuse faveur que vous me faites, en me donnant quelque chose à souffrir pour votre amour. » Alors, par un acte amoureux de la volonté, elle s'abandonne à Dieu, sans réserve, en lui disant : « Disposez de moi et de toutes choses suivant votre bon plaisir ; je m'en réjouirai. » Elle persiste dans ces actes de résignation, jusqu'à ce que, le cœur plein de joie,

elle accepte et embrasse l'épreuve, et qu'elle en vienne même au point d'être heureuse de tout ce que Dieu ordonne à son sujet, quelque dur que ce soit.

La seconde pratique est plus élevée. Dieu communique à son âme une nouvelle lumière, par laquelle elle voit clairement comment procède de Dieu tout ce qui arrive en cette vie; cette connaissance dépasse les limites de la foi, parce que l'âme voit alors clairement, tandis que *fides est credere quod non vides*. Grâce à cette vive lumière, les actes de résignation et d'abandon de l'âme à Dieu, dans les peines qui lui sont envoyées, sont plus efficaces pour avancer dans la vertu et pour trouver de la joie dans ces épreuves. De cette sorte, l'âme comprend que toute chose, de quelque part qu'elle paraisse venir, provient en réalité de la source infiniment profonde de l'amour divin, et est destinée à lui faire atteindre la perfection; et en voyant que Dieu est l'auteur de toutes choses, non le prochain ou le démon, elle reçoit tout de sa main bénie et non des créatures.

Le troisième exercice est encore plus élevé et plus excellent. Grâce à lui, l'âme se rend victorieuse de ses ennemis et de tous les genres d'événements, épreuves, adversités, qui lui arrivent en cette vie, quelque terribles qu'ils soient. On peut croire que Dieu lui-même l'a enseigné à l'âme de cette personne, vu le grand profit qu'elle en retire en se vainquant elle-même avec la grâce. Son âme s'élevant vers Dieu, tout en faisant des actes de résignation, se trouve dans le sein de Dieu. Alors, elle ne fait plus usage de la foi, qui lui fait connaître que tout vient de la main de Dieu, ni de la vive lumière qui excède la foi; elle ne considère pas comment Dieu choisit des instruments qui, avec sa permission, éprouvent ses serviteurs, ni comment ceux-ci parviennent à

aimer beaucoup leurs persécuteurs, à cause du bienfait qu'ils leur procurent en leur donnant quelque chose à souffrir pour l'amour de Dieu. Mais son âme, étant en Dieu, voit en lui comment il la comble amoureusement d'épreuves, non par le moyen des créatures, mais par lui-même, en tant qu'il est la cause première de toutes choses. Elle ne considère pas la cause seconde, mais la cause première, qui est Dieu, et l'amour avec lequel il éprouve sa créature. Son âme se voit donc en Dieu spirituellement ; là, elle reçoit avec joie, de sa main, tout ce qu'il lui donne à souffrir ; là, avec son Dieu, elle prend un grand plaisir à ce que son Seigneur fasse d'elle ce qu'il veut. Plus Dieu la flagelle et la châtie, plus elle l'aime ; et comme le démon, qui est plein d'orgueil, voit que le serviteur de Dieu ne fait aucun cas de lui, mais seulement de Dieu, il disparaît aussitôt et s'enfuit.

Une autre industrie très précieuse pour imiter Jésus-Christ Notre-Seigneur, consiste à prendre l'amer pour le doux et le doux pour l'amer, par amour pour lui (1). Mon âme se met en présence de Jésus-Christ Notre-Seigneur, crucifié ; elle le contemple, tout rempli de douleurs et répandant tout son sang de toutes les parties de son corps, accablé sous le poids de tant et de si grands travaux qu'il a endurés pour moi (2) ; puis donc que je lui dois tant, que dois-je faire et souffrir pour un si bon Maître qui m'aime tant, qui a donné sa vie et a tant souffert pour moi ; car l'amour se paie en amour ? Voici ce qu'il faut faire : l'imiter, en mettant mon âme en face de toutes ses souffrances et en considérant avec

1. *Tomando lo dulce por amargo y lo amargo por dulce por su amor.*

2. Le Saint parle ici de lui à la première personne, contrairement à sa coutume (*note du traducteur*).

beaucoup d'attention combien je lui dois et ce qu'il a fait pour moi. Ensuite, plaçant mes peines entre Dieu et mon âme, je m'entretiendrai avec Dieu, en lui disant: « Est-ce donc beaucoup, mon Dieu, que je souffre pour votre amour cette légère tribulation, puisque vous, Seigneur, en avez souffert tant et de si grandes pour moi ? Ainsi, pendant que cette personne endure quelque peine ou tentation, elle entretient son cœur dans la joie de souffrir avec amour pour ce Seigneur qui est sous ses yeux, jusqu'à ce qu'elle ait converti l'amertume en douceur. C'est par cette voie, en s'instruisant à l'école de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qu'elle parvient à accepter ce qui est amer et à le changer en douceur; par là, elle arrive à se mépriser, ainsi que toutes les misérables jouissances des sens et tous les honneurs de cette terre pour mettre son cœur uniquement en Dieu. Cette personne tenait encore son esprit en Dieu, sans discours aucun, et se présentait à Jésus et à Marie avec un si grand et si efficace amour, qu'elle se trouvait entièrement détachée de ce qu'elle avait vu ou connu en cette vie, comme si tout cela n'eût pas existé; c'est qu'elle avait mis tout son cœur et tout son amour en Jésus et Marie.

96. Bien souvent elle se trouve si enflammée d'amour pour Dieu et si désireuse de le servir et de lui être agréable, qu'il n'y a pas de langage capable de l'exprimer. Car, en vérité, si elle savait comment y parvenir et si elle en avait le pouvoir et les moyens, elle servirait Dieu comme toutes les créatures du ciel et de la terre ensemble, sans intérêt, sans récompense aucune, seulement parce qu'il est Dieu et à cause de l'amour extrême qu'elle a pour lui; elle déclare qu'en raison de l'estime et de l'amour qu'elle

lui porte, elle ne désire pour récompense que cet amour et cette estime; elle les goûte grandement et ils la satisfont pleinement; elle ne pense pas à la récompense de la gloire éternelle que Dieu lui réserve, mais seulement à l'aimer et à lui plaire toujours; comme elle est dégagée de tout intérêt propre, elle n'a d'autre objet que de contenter Dieu, parce qu'il est Dieu.

97. Il est arrivé à cette personne de continuer à faire, en dormant profondément, l'oraison qu'elle faisait lorsqu'elle était éveillée.

98. Il arrive encore à cette personne, lorsqu'elle sort de la maison, de supplier Dieu très instamment, en raison de l'amour et de l'estime qu'elle a conçus pour lui, de lui ôter aussitôt la vie plutôt que de permettre qu'elle offense celui qu'elle aime tant, si sa divine Majesté sait que dans cette sortie elle doive l'offenser. Oui, elle perdrait bien volontiers la vie, et même beaucoup de vies, si elles les avait, et jusqu'à l'existence même, plutôt que d'offenser son Dieu, fût-ce véniellement; car il est sa vie et son unique amour, et elle estime que la vie du corps n'est rien en comparaison de l'autre. Elle prie la Sainte-Vierge Notre-Dame de lui obtenir la même grâce.

MÉMOIRE écrit en juillet 1608.

99. Dans l'oraison Dieu a fait à cette personne la grâce de le connaître et de se connaître clairement, sans le secours de l'entendement. Lorsque Dieu met dans l'âme cette lumière surnaturelle et que l'âme a ainsi une claire connaissance de Dieu et d'elle-même, la lumière qu'elle possède, comparée à la faible lueur qu'elle acquiert par la voie du raisonnement, est plus éclatante que ne l'est la lumière du soleil comparée à la lueur d'un flambeau (1). A l'aide de cette lumière divine, cette personne connut clairement en Dieu cinq perfections, qui lui ont servi à se connaître elle-même. La première connaissance fut celle de l'être infini de Dieu; la seconde, celle de sa bonté infinie, connaissance particulièrement élevée ; la troisième, celle de sa puissance infinie ; la quatrième, celle de sa sagesse infinie ; enfin, la cinquième fut la connaissance de ses trésors et de ses richesses infinis. Dieu lui donna cette lumière afin qu'elle attribuât tout le bien à la divine Majesté, à elle-même tout le mal. Dieu lui donna une vue si claire de ces perfections, qu'elle les avait sans cesse présentes. Grâce à cette lumière toute divine, en premier lieu son âme voit et connaît clairement quelle est la différence entre Dieu et elle, différence qui est comme du blanc au noir ; en second lieu, elle aime de

1. *Candelilla.*

toutes ses forces ce Dieu infiniment bon et s'abhorre elle-même comme un objet détestable, qui a offensé un Dieu plein de bonté pour elle.

EXPLICATION DU PREMIER POINT.

L'être de Dieu est infini et incompréhensible ; de lui-même il remplit entièrement le ciel et la terre. Dieu s'appelle l'être infini et incréé, parce que son être est infini. Par suite, aucune créature au ciel ou sur la terre, rien de ce qui est créé, ne peut avoir par soi l'être ou la vie ; il faut que Dieu les donne à la créature ; si Dieu les lui donne, elle ne peut les conserver par elle-même. Que Dieu en effet retire sa main conservatrice, la créature retournera dans le néant où elle était avant de recevoir l'être. Pour cette raison, si Dieu n'agit pas dans les opérations du corps ou de l'esprit, comme est la cause première, ces opérations ne pourront être produites. Dieu doit, comme cause première, mouvoir le premier la créature, pour que celle-ci soit mise en mouvement ; car les causes secondes ne peuvent rien sans la première, qui est Dieu. Mais si par lui-même l'homme est comme s'il n'était pas, il en sera de même de la conservation de son être et de ses opérations. Le néant pourrait-il s'enorgueillir en quelque chose ? De lui-même, il n'a que le néant et le péché qui est moins que rien ; il ne peut donc s'enorgueillir, ni pour ce qu'il est, ni pour ce qu'il fait.

C'est en ceci que consiste se connaître soi-même d'une science divine, avec la lumière qui vient d'en haut.

EXPLICATION DU SECOND POINT.

Cette seconde connaissance, relative à la bonté et la sainteté infinies de Dieu, consiste en ce que l'homme voit clairement, à l'aide de la lumière divine, comment il ne peut avoir ni bonté, ni sainteté, si ce n'est en Dieu, parce qu'en Dieu résident toute la sainteté, toute la bonté et tous les biens ; l'âme ne peut donc avoir aucun bien, si Dieu ne les lui donne. On dit avec vérité que Dieu est la bonté infinie, parce qu'il l'est en effet, et que l'étant, aucune créature au ciel ou sur la terre ne peut avoir de bien par elle-même, non plus que si elle n'existait pas ; elle ne peut avoir que celui que Dieu lui communique. *Nemo bonus, nisi solus Deus* (1). Pour posséder quelque bien, l'âme doit donc le recevoir de Dieu ; et, si Dieu le lui donne, comme ce bien est entièrement de lui, il l'ôtera, quand il voudra, à l'âme, à laquelle il ne l'a, pour ainsi dire que prêté. L'âme, connaissant que si elle jouit de quelques biens, c'est Dieu résidant en elle, non elle-même qui les a, finit par voir en Dieu tous les biens, et en elle-même le néant.

EXPLICATION DU TROISIÈME POINT.

Ce troisième point consiste dans la grande connaissance que Dieu donne à l'âme de sa toute-puissance et de son pouvoir infini. A l'aide de cette lumière, cette personne voit clairement comment l'âme ou le corps ne peuvent par eux-mêmes avoir aucune puissance ;

1. Luc. XVIII, 19. « Il n'y a que Dieu seul qui soit bon. »

qu'ils ne possèdent au contraire que faiblesse et impuissance, ne pouvant ni remuer la main, ni faire un pas, ni prononcer une parole. Dieu s'appelle la puissance infinie, parce qu'il l'est en effet ; et parce qu'il est tel, il ne peut y avoir de puissance en quelque créature que ce soit, au ciel ou sur la terre, à moins que Dieu ne lui donne cette puissance. Aussi, lorsque la créature opère de grandes choses, qui exigent beaucoup de force, elle comprend et reconnaît que ce n'est pas elle seule qui les fait, mais que Dieu les fait avec elle. Seule, elle ne peut faire plus que si elle n'existait pas ; aussi lorsqu'elle fait des œuvres grandes, bonnes et saintes, elle peut dire en vérité, en attribuant tout à Dieu : « Je ne fais aucun bien. »

EXPLICATION DU QUATRIÈME POINT.

Le quatrième point consiste dans la divine lumière et la connaissance que Dieu donne à l'âme, touchant sa sagesse infinie. Par elle, l'âme voit clairement qu'il ne peut y avoir de sagesse qu'en Dieu et non en quelque créature, parce que en Dieu réside toute sagesse. Si l'âme et l'homme ont quelque peu de cette sagesse céleste, ce souverain Seigneur a dû le leur donner ; parce que aucune créature ne peut avoir quoique ce soit par elle-même. On dit que Dieu est la sagesse infinie, parce qu'il l'est en effet. Voilà pourquoi il ne peut y avoir en quelque créature que ce soit, au ciel ou sur la terre de sagesse que cette créature possède par elle-même ; sa sagesse est celle que Dieu a bien voulu lui donner dans sa bonté infinie ; aussi l'âme se trouve toute nue et vide de savoir, étant l'ignorance même. On voit par là que tous, héritant de notre père Adam,

nous sommes, de notre propre fonds, également faibles et ignorants ; l'un ne sait pas plus que l'autre ; mais nous sommes également débiles, faibles et pauvres ; car si quelqu'un a des dons naturels ou surnaturels, et des vertus, c'est de Dieu, non de lui, qu'il les reçoit. Nous sommes donc tous égaux, ignorants, grossiers et imprudents, quant à ce qui est de nous : c'est notre héritage et nous sommes comme d'autres Adam. Car, de même que, si l'on allume un grand nombre de lumières à l'aide d'une seule, de façon à éclairer tout le monde, toutes ces lumières sont de la même sorte et de la même nature, de même aussi, ayant hérité du naturel vicié qui était en notre père Adam, nous sortons de lui comme d'un premier principe, tous également et en tout point mauvais comme lui. Ainsi tout homme doit s'estimer mauvais en Adam, puisqu'il n'est autre qu'un Adam déchu ; et quand même il connaîtrait toutes les sciences du monde, il doit reconnaître que de lui-même il n'a pas plus de science que le plus ignorant et le plus grossier, et même qu'il ne sait rien.

EXPLICATION DU CINQIÈME POINT.

Ce cinquième point consiste dans la divine lumière et la connaissance que Dieu donne à l'âme, sans que de sa part elle ait usé d'aucun raisonnement, en lui faisant voir comment Dieu possède des perfections et des richesses infinies et est le souverain Seigneur de tout ce qu'il y au ciel et sur la terre. Elle voit clairement comment Dieu est un trésor infini, en qui se trouvent tous les biens et toutes les richesses ; que par suite, d'elle-même l'âme ne peut avoir aucune chose,

spirituelle ou temporelle, qu'elle ne la reçoive de Dieu, parce que cette chose *desursum est,* elle vient du souverain bien ; et c'est afin qu'elle ne s'approprie aucun bien et ne s'attribue aucune vertu, mais rapporte tout à Dieu, sans lequel elle n'a rien de bon. Comme l'âme se voit dépouillée de tout, elle voit, à l'aide de cette divine lumière, tous les biens en Dieu ; et quant à elle, elle se voit sans ces biens et aussi dénuée de tout que si elle n'existait pas, quand même elle ferait de grandes choses et pratiquerait des actes héroïques de vertu. On a raison de dire que Dieu est un Dieu possesseur de richesses et de perfections infinies, parce qu'il l'est en en effet. Et parce qu'il est tel, il ne peut y avoir en aucune créature, au ciel ou sur la terre, de trésors spirituels, ni de dons naturels ou surnaturels, ni de richesses temporelles, si Dieu ne les donne, parce que tout est à lui.

Cette lumière si haute et si resplendissante, Dieu la donne dans l'oraison à l'âme qui lui demande la connaissance de Dieu et d'elle-même ; Dieu met ainsi l'âme dans son être infini et, comme il est la lumière qui éclaire tous les vivants, il communique à l'âme par lui-même cette lumière divine, qui est telle qu'il semble à l'âme qu'elle ne peut croire autre chose que ce que Dieu lui a découvert d'une façon si claire et si évidente. Ainsi, grâce à cette double connaissance, à mesure que l'âme croît en la connaissance de Dieu, elle croît en son amour. Elle croît aussi dans le mépris, le dégoût, la haine et la détestation d'elle-même, à mesure qu'elle se connaît davantage. Enfin c'est avec une claire évidence qu'elle croit ce que Dieu lui enseigne ainsi.

C'est une chose extrêmement élevée que cette connaissance surnaturelle ; par elle, Dieu enseigne à l'âme

le chemin qu'elle doit suivre pour obtenir l'amour de Dieu et l'humilité de cœur ; elle n'enseigne que le chemin, c'est-à-dire l'humilité de l'entendement, non l'humilité de cœur ; mais l'âme doit suivre cette voie de la connaissance de soi-même, pour arriver à planter l'humilité dans le cœur, siège de l'humilité que Jésus-Christ Notre Seigneur veut que nous apprenions de lui. La pratique de cette vertu consiste dans une grande mortification, par laquelle l'homme se vainc lui-même, arrache de son cœur son orgueil et sa propre estime, et y met à leur place le mépris, le dégoût, la haine et la détestation de lui-même, en faisant des actes intérieurs de la volonté, jusqu'à ce qu'il trouve de la joie dans le mépris, les affronts et les moqueries : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me* (1).

100. Un jour, cette personne se trouvant à table était toute confuse en voyant la grâce que Dieu lui faisait de lui fournir le nécessaire, alors que ce nécessaire manquait à beaucoup de personnes dans le monde ; elle reçut alors une vive lumière sur le compte redoutable que Dieu demandera aux religieux, s'ils ne sont pas ce qu'ils doivent être. Dieu en effet et les supérieurs prennent d'eux un si grand soin, qu'il ne leur manque rien ni pour l'âme ni pour le corps; et pour cette raison même, il veut qu'ils n'aient pas plus de souci de leur corps que s'ils étaient morts. Il veut qu'ils prennent seulement à tâche d'être saints et de contenter Dieu, en se dégageant de tout autre souci, comme s'ils étaient un corps mort qui n'a aucune convoitise et ne désire rien.

1. Matt. xvi, 24. « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, et qu'il porte sa croix, et qu'il me suive. »

Cette personne vit que, si les religieux n'agissent pas ainsi, Dieu leur en demandera un compte très rigoureux et que leur châtiment sera très grand. Comment en effet serai-je récompensé là-haut, si je cherche mes délices ici-bas? Le remède dont use cette personne, consiste à ne pas se rechercher sur cette terre plus qu'un mort, puisqu'il y a quelqu'un qui a soin d'elle avec tant de charité; elle se mortifie au contraire et s'oublie, parce que Dieu doit demander un compte sévère à ceux qui cherchent leurs jouissances et leurs fantaisies.

101. Une autre fois, pendant la nuit, cette personne souffrant des entrailles, fut prise d'envies de vomir qui la fatiguaient beaucoup et qui durèrent plus d'une heure. Alors, subitement, sans qu'elle y prit garde, elle s'endormit profondément et il lui vint un rêve tout particulier. Elle ne rêvait pas en effet telle ou telle chose, comme il arrive d'ordinaire; mais en un moment son âme se trouva seule avec Dieu dans une profonde oraison et une très haute contemplation.

Dans une solitude comme celle-ci, qui est purement spirituelle et où l'âme se trouve seule avec son Dieu, il n'y a et ne peut y avoir de raisonnement, l'âme est tout entière absorbée en Dieu; elle jouit de lui et de ce qu'il lui communique de son amour; elle goûte et partage en quelque manière la solitude des anges qui contemplent Dieu dans le ciel. Il semble à cette personne que cette oraison dura une heure et demie, jusqu'à ce que l'on sonna la cloche du réveil (1).

1. En marge, on lit, écrit de la main d'Alphonse : « A cette époque, étant très malade, elle ne pouvait réciter le chapelet de Notre Dame, comme elle en avait fait vœu, et le P. Recteur avait commué ce vœu en la récitation de courtes prières. »

102. Il arriva encore ceci à cette personne. Etant enfant (je crois qu'elle n'avait pas l'âge de raison), elle était déjà dévote à Notre-Dame la Vierge Marie notre Souveraine, au point que, si elle pouvait avoir quelque prière de la Sainte-Vierge, elle la mettait aussitôt sur son cœur, à cause du contentement que lui causait tout ce qu'elle avait entendu dire de Notre-Dame. Avec les années, son amour et sa dévotion envers la Vierge notre Souveraine s'accrurent tellement que parfois, en s'entretenant avec elle, cette personne la priait de demander à son bien-aimé Fils de vouloir bien la rendre toute dévouée envers lui et envers elle, et de lui faire imiter leurs vertus.

Un jour, elle alla même jusqu'à dire à la Sainte-Vierge avec qui elle conversait : « Je vous aime plus que vous ne m'aimez, et Notre-Dame lui répondit : *Non pas, mais c'est moi qui t'aime le plus.* »

103. Une autre fois, cette personne recommandait instamment à Notre-Seigneur le P. Blanco, qui prêchait le carême à la cathédrale, et le P. Miralles, qui prêchait le même carême dans une grande paroisse en compagnie du P. Orcaina. Pendant son oraison, Dieu lui fit connaître le fruit que faisaient les deux derniers Pères, l'édification qu'ils donnaient et leur sainteté. Elle eut aussi un sentiment très vif du grand bien que par sa science le P. Blanco ferait aux âmes, s'il joignait à celle-ci l'humilité et les autres vertus. Lorsqu'on possède autant de talent que ce Père dans les lettres et la prédication, il faut en effet y joindre une grande humilité, pour profiter soi-même et faire profiter les autres; il faut ne chercher en tout que la gloire de Dieu et le

salut des âmes, non l'ostentation de soi-même ou tout autre chose. D'une part, cette personne éprouvait un grand contentement, en voyant les grands talents que Dieu avait départis à ce Père pour la gloire de Dieu et le salut des âmes; d'autre part, elle concevait de la peine, car elle voyait la nécessité où il était de croître en humilité et dans les autres vertus; elle voyait encore combien la chose était importante,puisqu'il en résulterait que tout dans ses prédications procurerait beaucoup de gloire à Dieu et un grand bien aux âmes. Cette personne ayant rendu compte de cette révélation au Supérieur,reçut de celui-ci l'ordre d'avertir le P. Blanco; elle le fit et lui donna en même temps quelques conseils, en l'assurant qu'il se rendrait agréable à Dieu, s'il les observait. Le Père les accepta avec reconnaissance. La première fois qu'il prêcha ensuite, il était au milieu de son sermon, lorsque cette personne, qui le recommandait à Dieu et à la Vierge Marie, connut, par une lumière spéciale, la ferveur que Dieu lui donnait et le bien qu'il faisait aux âmes. On sut en effet, après le sermon, qu'il en avait été ainsi pour la gloire de Dieu et le salut des âmes (1).

104. Le jour de l'Octave de la fête du Corps de Notre-Seigneur, cette personne était agenouillée dans

1. Le P. Abdon Ignace Blanch (Alphonse l'appelle Blanco) avait été envoyé à Majorque en 1606 comme prédicateur du collège de Montésion « Grâce à la venue du P. Ignace Blanch (dit l'histoire manuscrite du collège), le concours des auditeurs aux sermons et celui des pénitents s'accrut beaucoup dans notre collège ; à cause de sa science et de son talent de prédication, il fut très suivi pendant les trois ans qu'il demeura en ce collège. Cette année là, il prêcha carême à la cathédrale,et le P. Melchior Miralles dans la petite vile d'Inca, en compagnie du P. Arcaina, professeur de philosophie. L'année suivante, ils prêchaient le carême, le P. Miralles, dans la paroisse Saint-Jacques, et le P. Blanch, dans notre église. Ils se recommandèrent aux prières

l'église devant le Saint-Sacrement exposé et l'adorait avec toute la dévotion et l'humilité dont elle était capable, lorsqu'elle se trouva d'une manière toute spirituelle avec le Seigneur et au milieu de ses anges. Ceci dura un certain espace de temps, pendant lequel Dieu lui communiqua une joie très douce et très suave, non d'une manière ordinaire, mais d'une manière qui ressemble un peu à ce qui a lieu pour les bienheureux dans le ciel ; de sorte que cette visite fut tout à fait différente de celles qu'elle avait reçues de Dieu dans d'autres circonstances. Pourvu que l'âme se laisse porter comme un tout petit enfant, Dieu la visite en proportion de la foi, de l'humilité, de la charité et de la pureté de cœur avec lesquelles elle s'y prépare en se tenant en la présence de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

105. Il lui arrive encore de se mettre plusieurs fois par jour en présence du Très Saint-Sacrement et d'attirer Jésus-Christ Notre-Seigneur dans son cœur, de la même manière que l'aimant attire le fer, par un acte d'amour et un amoureux désir de le recevoir. Bien souvent, en le recevant ainsi spirituellement, elle l'a senti en elle, comme elle le sent souvent, pour la consolation de son âme, lorsqu'elle le reçoit sacramentellement.

d'Alphonse. Or, pendant que celui-ci priait pour eux Notre-Dame, il les vit tout près de la Sainte Vierge, qui avait les bras étendus sur chacun de ces Pères. Au commencement du carême, il arriva au P. Blanch un mal de poitrine, qui l'obligea d'interrompre ses sermons. Il recourut à Alphonse et Alphonse à la Sainte Vierge, qui lui dit par deux ou trois fois. « *Alphonse, je me charge de lui ; je lui viendrai en aide, comme je l'ai dit.* » C'est ce qui arriva ; car, au moment où il montait en chaire, il retrouvait ses forces et une voix claire ; tandis que, durant le jour, il pouvait à peine parler ; et les jours où, pour quelque motif, il n'avait pas à prêcher, il se sentait extrêmement fatigué (P. Marimon, Vie manuscrite, l. IV, §. XXVIII).

106. Dieu lui a aussi communiqué une vraie connaissance d'elle-même et de ce qu'elle est en réalité, connaissance qui la laisse bien au fait de toutes ses misères. Ceci arrive lorsque, sans qu'elle y coopère en rien, Dieu met son âme en lui, afin qu'elle se voie en toute vérité telle qu'elle est. Elle voit alors en elle tant et de si mauvaises choses, que de dégoût elle voudrait, si elle le pouvait, ne pas se voir; et elle se méprise pour le mal qu'elle aperçoit intérieurement et extérieurement. C'est pourquoi, quelque mal que l'on dise d'elle, elle ne se fâche pas, parce qu'elle voit qu'on dit la vérité. Elle se réjouit même d'être connue et d'être avertie de ses défauts pour s'en corriger; car elle voit qu'on ne peut dire d'elle autant de mal qu'il y en a à dire en réalité. Grâce à cette connaissance intellectuelle extraordinaire que Dieu lui donne, l'âme se mortifie intérieurement, en faisant des actes de mépris d'elle-même. Dans la connaissance qui n'est pas intellectuelle, mais seulement une vue claire et intérieure, l'âme se voit telle qu'elle est sans aucun raisonnement, les choses se passent comme dans un magasin où se trouvent beaucoup d'objets et un grand miroir. De même que, d'un coup d'œil, on aperçoit dans le miroir ce qui est dans le magasin; de même, d'un regard, l'âme ainsi éclairée par Dieu se voit telle qu'elle est; de sorte qu'elle aperçoit ce qu'elle est, le mal qu'elle a en elle par l'héritage d'Adam et la malice de ses péchés. Elle parvient ainsi à la connaissance et au mépris d'elle-même; et elle grave ce mépris dans son cœur par les actes intérieurs qu'elle en fait. Par le moyen de l'autre connaissance, c'est-à-dire de la connaissance intellectuelle, non seulement l'âme croît dans le mépris d'elle-même et parvient, à l'aide de la pratique que l'on a indiquée, à se faire comme morte et insensible aux mépris et aux

affronts; mais elle s'élève plus haut, c'est-à-dire qu'elle a horreur, haine et dégoût de sa propre vue, parce qu'elle se voit en réalité. très laide et très mauvaise. Par cette voie, Dieu, dont la grandeur est sans bornes, l'élève à une plus haute connaissance de lui-même et par suite à un plus grand amour; plus cet amour augmente, plus l'âme conçoit de haine et d'horreur pour elle-même; plus elle a de douleur d'avoir offensé son Dieu. Son cœur déborde en effet d'amour envers celui dont elle connaît la si haute majesté et dont elle a reçu tant de bienfaits; et comme elle ne l'a payée de retour qu'en commettant des péchés sans nombre, elle est irritée contre elle-même, toute chagrine et pleine du désir de réparer cette ingratitude. Cette lumière d'en haut, à l'aide de laquelle l'âme connaît Dieu et se connaît elle-même, est très élevée; et à mesure qu'elle s'accroît, l'âme grandit dans l'amour de Dieu, le mépris et l'horreur d'elle-même, dans la contrition, la douleur et le regret d'avoir offensé Dieu. De ce mépris sincère et de cette horreur de soi résulte le mépris de toutes les choses de ce monde, de toutes ses consolations, de ses plaisirs et de ses joies; l'âme ne songe plus qu'à contenter son Dieu; là est toute sa joie et tout son contentement, quoi qu'il puisse lui en coûter.

107. Cette personne a aussi une grande compassion pour tous les vivants, et cette compassion naît de la connaissance qu'elle a d'elle-même et de la vue qu'elle a des dangers auxquels nous sommes tous exposés en cette vie. Car nous sommes tous faits de la même pâte, nous avons la même nature; nous participons de la même faiblesse et de la même ignorance; nous sommes tous aussi pauvres, n'ayant que le néant; et nous vivons dans un si grand péril de nous perdre

qu'il faut que Dieu nous garde pour que nous marchions toujours étroitement unis à lui, que nous agissions bien et ayons confiance en lui.

108. Cette personne a encore un très grand désir de tomber morte plutôt que d'offenser un Dieu qu'elle aime tant ; elle demande souvent, par de ferventes prières, à Dieu et à la Très Sainte-Vierge, que si sa divine Majesté sait qu'elle doive l'offenser, fût-ce véniellement, elle meure à l'instant. Elle prie instamment la Très Sainte-Vierge de lui obtenir cette grâce de son Fils ; car il n'y a rien au monde qui puisse lui donner plus de joie que de mourir plutôt que de commettre un péché véniel ; elle demande la même grâce à son divin Fils. En sortant de la maison, elle dit donc à Dieu avec un entier mépris de la vie du corps : « Seigneur, vous et la Vierge Marie, vous êtes ma vie ; je n'en ai pas d'autre ; et si j'en avais d'autres, je les perdrais volontiers pour votre amour. »

109. Souvent cette personne est toute absorbée dans la considération de la grandeur des peines futures, aussi bien des peines du purgatoire que de celles de l'enfer ; elle considère le petit nombre d'âmes qui vont droit au ciel, sans passer par le purgatoire, et le grand nombre au contraire de celles qui tombent en enfer et leurs horribles tourments. C'est un grand sujet de compassion pour elle de voir que nous devons tous, hommes, femmes et enfants, comparaître un jour au jugement ; car le châtiment du péché est tel, que si Dieu nous ouvrait les yeux de l'âme, il n'y aurait aucun homme qui péchât ou qui se réjouit et se laissât aller à rire ; toute notre vie se passerait à pleurer en demandant à Dieu miséricorde ; nous ne nous souviendrions plus des richesses, ni des

dignités, mais seulement de nos âmes ; nous fuirions le monde et ne chercherions que Dieu et notre salut.

110. Dans son oraison, cette personne demande à Dieu et à la Sainte Vierge quatre amours : le premier est l'amour de Dieu, le second, l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur ; le troisième, l'amour de la Sainte-Vierge notre Souveraine ; enfin, le quatrième est l'amour des hommes les uns pour les autres jusqu'à la fin du monde. Elle supplie Dieu de nous accorder à tous tant que nous sommes et serons jusqu'à la fin du monde ces quatre amours infinis, afin que, par leur moyen, nous servions sa divine Majesté.

111. Dans son amour pour Dieu et son zèle pour le salut des âmes, elle prie encore instamment et souvent le Seigneur et la Vierge Marie, en disant « Moi Seigneur, je vous supplie de faire que je souffre avec votre grâce toutes les peines de l'enfer, afin que vous mon Dieu ne soyez offensé par personne et n'ayez à condamner personne ; afin que tous au contraire nous nous réjouissions de votre gloire, et que nous vous servions de toutes nos forces avec un amour infini et avec une reconnaissance infinie. » Nulle chose en cette vie ne lui plaît, si ce n'est Jésus et Marie, ou ce qui est selon Dieu et Marie. La seule vue de la nourriture lui soulève le cœur ; elle a un tel dégoût d'elle-même qu'elle ne voudrait ni se voir ni être vue de personne, pour ne pas inspirer de répulsion. Elle voit clairement que tous ceux qui la louent, l'honorent ou ont d'elle quelque estime, sont dans l'erreur ; car s'ils apercevaient ce qu'elle voit en elle, au lieu de l'aimer, ils l'auraient plutôt en horreur ; ils parleraient mal d'elle, au lieu d'en dire du bien ; et ils éprouveraient du dégoût en la

voyant ou en se trouvant auprès d'elle. Elle se met donc sans cesse sous les pieds de tout le monde et le plus bas possible, comme la créature la plus vile et la plus méprisable qui soit sur la terre.

A ce propos, on peut se demander en quoi consiste l'humilité de cœur solide et parfaite, celle que Jésus-Christ Notre-Seigneur veut que nous apprenions de lui ? On répond qu'elle consiste à avoir le cœur mort, c'est-à-dire mortifié. Le cœur d'un mort en effet, ne se fâche ni ne s'attriste pour les outrages et les humiliations, les mépris et les injures, les risées et les moqueries qui surviennent ; parce que, étant mort, il ne les sent pas. Si on l'honore, il n'en conçoit ni joie ni vanité, ni plaisir, ni contentement, parce qu'il est mort. Il ne s'enorgueillit ni ne présume de lui, si on le loue et si on l'honore comme un saint, car il est mort.

112. Cette personne se sent encore disposée à souffrir volontiers, et même avec joie, avec la grâce de Dieu toutes les peines de l'enfer, si par là elle peut obtenir qu'une quelconque de ses créatures, aussi bien la plus vile que la plus élevée, ne soit pas damnée et possède Dieu éternellement.

113. Lorsqu'elle passe devant une image de Jésus-Christ, elle considère combien il a été cruellement traité et ce qu'il a fait et souffert par amour pour elle pendant son séjour en ce monde. Alors, elle lève les yeux au ciel, où il est maintenant dans tout l'éclat de sa gloire ; et comme elle voit en cette image ses traits défigurés et son corps tout déchiré, elle s'élève en esprit au ciel pour le contempler et pour admirer comment ce souverain Seigneur, qui resplendit d'une si grande majesté, a été traité en ce monde

combien il y a souffert. Lorsqu'elle contemple au ciel ce grand Dieu, elle se pâme d'étonnement en voyant qu'une si haute Majesté a tant fait pour elle avec un amour infini ; et alors, blessée d'un tel amour, elle s'écrie : « Seigneur, ne mourrai-je donc pas d'amour pour vous, puisque vous avez donné votre vie par amour pour moi ! »

114. Cette personne sent, à la vue des images qui représentent Jésus-Christ ou sa Sainte Mère, tout le bien qui se fait dans le monde par leur moyen ; elle éprouve une grande joie en songeant que Dieu l'a ordonné ainsi ; d'abord, afin que ces images nous portent à nous souvenir de Dieu et de sa Mère, ainsi que des grands biens qui par eux nous sont venus et nous viennent encore ; ensuite, afin que nous recourions à eux, que nous implorions leur secours dans nos besoins et dans nos peines et que nous nous excitions sans cesse à marcher en la présence de Dieu avec un grand amour, une grande générosité et une grande reconnaissance.

DE DEUX MANIÈRES SUIVANT LESQUELLES L'AME MARCHE EN VÉRITÉ DEVANT DIEU.

115. La première manière est la suivante. Dieu fait rentrer l'âme en elle-même ; celle-ci se voit alors telle qu'elle est en vérité, non par la voie seule de l'entendement, mais par une vue si claire d'une infinité de misères, qu'elle ne peut les nier si on lui dit la vérité en face. Quelque mal qu'on dise d'elle, quelque horrible qu'il soit, elle le voit en elle ; aussi elle ne se plaint pas et ne peut pas se plaindre ; mais elle est obligée de dire : « C'est la vérité ; on sait bien qui je suis. » L'âme se

réjouit d'être connue et tenue pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour mauvaise ; et on fait une bonne œuvre en le lui disant, afin qu'elle se regarde et s'amende avec la grâce de Dieu. Si on la loue, elle voit clairement qu'on la trompe ; mais si on dit du mal d'elle, on lui plaît, parce qu'il est clair qu'on la détrompe.

C'est marcher dans la vérité que de se connaître vraiment ; et pour cette raison saint Grégoire dit : « Une âme est d'autant plus précieuse au yeux de Dieu que, par amour pour la vérité, elle est plus méprisable à ses propres yeux ». Cette vérité de la connaissance intérieure de soi-même, dont parle le Saint, est celle qui rend l'âme très précieuse aux yeux de Dieu. Jésus-Christ Notre-Seigneur dit un jour à sainte Catherine de Sienne : « *Sais-tu bien ma fille, qui tu es et qui je suis? Si tu savais ces deux choses, tu serais assurément très heureuse; eh bien! tu es celle qui n'es pas et je suis celui qui suis. Si cette connaissance entre dans ton âme* (il ne dit pas : dans ton entendement, mais dans ton âme), *jamais l'ennemi ne pourra te tromper ; tu échapperas à tous les pièges ; tu ne consentiras jamais à rien qui soit contraire à mes commandements et tu obtiendras infailliblement et sans difficulté toute grâce, toute charité et toute vertu.* » Ainsi donc, tous les démons ne peuvent pas perdre ou tromper l'âme qui est en possession de cette vérité de la connaissance de Dieu et de soi-même. Voilà en quoi consiste la manière de marcher en vérité devant Dieu, dans la vérité de la connaissance de soi-même.

L'âme marche encore en vérité devant Dieu, lorsque, pressée par l'amour qu'elle lui porte, elle lui dit : « Considérez, Seigneur ce que voulez que je fasse de mon côté pour votre amour ; car, avec votre grâce, je suis prête à faire tout ce que vous voudrez pendant

toute ma vie, autant pour ce qui concerne le passé que pour le présent et l'avenir, dussé-je, avec votre grâce, souffrir pour votre amour toutes les peines de l'enfer. Faites, Seigneur mon Dieu, que mes comptes avec vous soient tirés au clair, c'est-à-dire que vous soyez content de moi; car si je savais comment m'y prendre, je vous aimerais, vous honorerais et vous servirais comme tous les anges du ciel ensemble ». Cette résolution et cette offrande sans réserve, lui procuraient une très vive lumière: elle connaissait clairement que de même que, quand un maître demande compte à un serviteur de ce qu'il lui a confié, si, après avoir reçu ce compte, il le trouve bon et à son goût, il demeure satisfait, et le serviteur aussi; de même, lorsque l'âme s'offre tout entière de tout son cœur à accomplir la volonté de son Dieu pour le passé, le présent et l'avenir, elle marche devant Dieu en vérité et sans crainte; et Dieu est content d'elle, parce qu'elle est résolument déterminée à le servir parfaitement. C'est par des actes du cœur et de la volonté qu'elle prend ces très fortes résolutions en toute sincérité devant Dieu; elle lui dit: « Seigneur que voulez-vous que je fasse pour votre service et pour votre gloire, de tout ce qui, par votre permission, s'est passé en moi depuis le jour de ma naissance jusqu'à cette heure? Car, avec votre grâce, je ferai ce que vous voudrez; *Paratum cor meum, Deus* (1). Je renoncerai même à la vie, si c'est nécessaire, pour vous prouver mon amour et pour vous plaire. Il n'est pas de chose en cette vie qui puisse me séparer de vous ni de ce que vous voulez, si votre grâce me soutient. Avec elle, je ne me préoccupe ni de la vie, ni de l'honneur, ni de toutes les épreuves qui peuvent me survenir,

1. Ps., cvii, 2. « Mon cœur est prêt, ô mon Dieu!

mais seulement de vous contenter, vous qui êtes mon Dieu et mon bien ». Si une âme, qui prend une détermination aussi forte, était coupable de fautes secrètes qu'elle ne pourrait ni pénétrer ni connaître, ou bien Dieu les lui pardonnerait, quelque grandes qu'elles fussent, ou bien il lui donnerait une vive lumière pour les connaître et le moyen d'y remédier; il ferait même en sorte que sa justice fut satisfaite et que l'âme, satisfaite aussi, se trouvât grandement consolée et dans une paix parfaite.

Voici un signe qui permet de reconnaître quand l'âme cherche, non seulement la gloire de Dieu, mais sa plus grande gloire. Dans ses actions, elle cherche la gloire de Dieu, lorsqu'elle cherche à plaire à Dieu; elle cherche sa plus grande gloire, lorsque en outre, pendant qu'elle agit, elle demeure avec une plus grande paix. Cela tient à ce que, sitôt que l'âme faillit en quelque point, les pensées qui naissent de cette faute, non seulement lui ôtent la paix, mais lui apportent désolation et tristesse.

Mais, comment l'âme saura-t-elle si dans ses paroles, elle cherche seulement la gloire de Dieu, ou bien sa plus grande gloire? Elle cherche la gloire de Dieu dans ses paroles, lorsque avant de les prononcer, rentrant en elle-même, elle n'est pas troublée et ressent au contraire beaucoup de paix et de tranquillité; mais dès qu'elle ne va plus comme elle devrait, dès qu'elle se recherche et s'occupe du respect humain ou de quelque crainte humaine, comme elle ne cherche plus la gloire de Dieu, mais elle-même, Dieu la punit par des craintes et des dégoûts intérieurs; la paix lui manque, parce qu'elle a manqué à son Dieu en ne le cherchant pas et en se cherchant elle-même; Dieu lui fait donc expier la faute qu'elle a faite en se cherchant elle-même.

Pour faire ce qui est à la plus grande gloire de Dieu, l'âme doit donc toujours penser, dire et faire ce qui lui apporte actuellement le plus de paix, et ce qui la laissera aussi dans la plus grande paix ensuite. Quand elle se plaint intérieurement, c'est qu'elle a commis quelque faute en n'agissant pas selon Dieu; et cette faute est d'autant plus grande que ses plaintes et la tristesse qu'elle éprouve sont plus fortes. Aussi, en ces diverses occurrences, est-il bien nécessaire, avant d'agir, de faire une grande attention à ce qui se passe dans l'âme; si celle-ci se plaint intérieurement, il faut se garder de faire la chose que l'on se proposait, jusqu'à ce que l'âme en ait reçu de Dieu la permission.

Elle peut croire qu'elle a cette permission, quand elle ne se plaint plus intérieurement; mais tant qu'elle se plaint, elle doit croire que Dieu ne veut pas qu'elle fasse cette chose; et en ne la faisant pas, elle restera en paix, parce qu'elle a obéi à Dieu. L'âme doit d'abord s'élever vers Dieu et lui demander la permission; s'il la donne, elle fera la chose; autrement elle ne la fera pas; la permission, ou plutôt le signe qui indique que Dieu permet, est la paix dont jouit l'âme; paix qui résulte de ce qu'elle va selon Dieu et que Dieu est un Dieu de paix: *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis* (1). Celui qui fait la volonté de Dieu, vit dans une grande sécurité; et celui qui contente Dieu, garde son âme dans une grande paix.

On vient d'indiquer deux manières de marcher en vérité devant Dieu. L'une est produite en l'âme par l'humilité et le mépris de soi. Pourquoi Notre-Seigneur aime-t-il tant l'humilité? La raison en est que Dieu est la vérité même et que l'humilité de l'âme consiste

1. Joan., XIV, 27. « Je vous laisse la paix; je vous donne ma paix. »

à marcher en vérité devant lui. C'est une très grande vérité que l'âme n'a rien de bon par elle-même et qu'elle n'est que misère, faiblesse et ignorance ; qu'elle est un abîme de péché et le néant. Qui ne comprend et ne croit pas cela, est dans l'illusion. Il faut que l'âme marche en vérité devant Dieu et devant les hommes, qu'elle se connaisse, qu'elle veuille être estimée seulement à sa valeur et être connue pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour ce qu'il y a de pire au monde.

La seconde manière de marcher devant Dieu en vérité naît de la charité et de l'amour de Dieu ; car, quand l'âme marche dans la véritable vérité, *Non quœrit quœ sua sunt* ; elle cherche Jésus-Christ seul (1), parce qu'elle a le cœur plein d'amour de Dieu, et qu'elle désire extrêmement lui plaire et faire en tout sa sainte volonté. De cette manière, l'âme ne se recherche pas et ne se trouve en rien ; elle ne cherche que son bien-aimé Maître ; et devenue un foyer d'amour, elle ne veut que lui plaire. Quand l'âme marche ainsi devant Dieu en vérité, elle aime Dieu et le prochain de tout son cœur; parce que l'amour de Dieu ne laisse entrer dans le cœur ni peine, ni tristesse, quelque traverse ou tribulation qui survienne : *Perfecta charitas foras mittit timorem* (2). Donc, rien en cette vie ne lui fait de la peine, si ce n'est d'avoir offensé son Dieu ; et elle aime tant le prochain, que si quelqu'un devait être précipité en enfer, non seulement sans peine ni tristesse, mais avec joie et allégresse, elle accepterait d'y être précipitée elle-même par Dieu et d'y souffrir, avec sa grâce, les peines des damnés, mais les peines seulement, afin que son frère ne fût pas damné et ne

1. « *Cuando anda el alma en verdad verdadera* Non quœrit quœ sua sunt *el alma, sino á Jesucristo.* »
2. I Joan, IV, 18. « La parfaite charité chasse la crainte. »

perdît pas le trésor du ciel ; elle y consentirait encore, si ce frère avait commis de très grands crimes. L'amour de Dieu et du prochain en effet peut croître à ce point que, dans le cœur qui en est rempli, il ne puisse plus entrer ni peine, ni tristesse ; il n'y a plus d'endroit par où la peine et la tristesse puissent pénétrer : « *Perfecta charitas foras mittit timorem ; quoniam timor pœnam habet* ».

116. Cette personne a des pensées si hautes du prix de la grâce de Dieu dans l'âme, qu'elle ne sait comment exprimer ce qu'elle en pense, ni dire la grandeur d'un tel don. La grâce de Dieu dans l'âme est en effet une amitié réciproque entre Dieu et l'âme ; elle comporte un grand amour de Dieu envers l'âme ; et, pour tout dire à la fois, c'est un amour et une amitié de Dieu envers l'âme tels que celle-ci ne désire plus rien en cette vie. Dans le monde, on estime beaucoup l'amitié et la faveur d'un roi de la terre, qui n'est que cendre et poussière ; quel prix faudra-t-il donc estimer la grâce de Dieu et l'amitié de sa Majesté infinie ? Certes, nous devons les aimer et les estimer infiniment, puisque Dieu est infini en bonté, en mérite, et en richesses, puisqu'il est infiniment libéral envers ceux qui le servent et sont dans sa grâce et qu'il les comble aussi bien de faveurs que de gloire. Ainsi l'âme pleine d'amour pour un Dieu qu'elle connaît, préfère sa grâce et son bon plaisir avec tous les tourments de l'enfer, à toutes les joies du monde sans son amitié et sans sa grâce ; c'est pourquoi cette personne ne craint pas tant de souffrir toutes les peines de l'enfer, avec la grâce de Dieu, que de commettre le péché et de perdre cette grâce de Dieu et cette amitié.

117. Dans les tentations, dans les tempêtes et les

bourrasques si nombreuses qu'elle a éprouvées en cette vie, cette personne a employé comme remède l'oraison jointe à la mortification, et cela de la manière suivante. Dès que survient la tentation, elle élève son cœur vers Dieu; entre Dieu et elle, elle met l'épreuve en question; puis, par un acte plein d'amour de Dieu, elle l'accepte de sa main (non du démon, ni d'aucune créature), en considérant ce souverain Seigneur comme la cause première, et en voyant l'amour avec lequel il lui envoie cette tentation pour la sanctifier ici-bas et la glorifier dans le ciel.

Je dois donc oublier l'instrument, homme ou démon, dont Dieu se sert, et en jetant un regard sur Dieu, je lui dirai: « Oh mon Seigneur et mon amour! Je vous aimerai de plus en plus pour la précieuse faveur que vous me faites en me donnant quelque chose à souffrir pour votre amour, » et je recevrai cette peine du Seigneur lui-même, non d'une créature quelconque. Ou bien je dirai à Dieu, en le regardant des yeux de l'âme, du milieu de cette épreuve ou de cette tentation, de cette maladie ou de ces souffrances: « Seigneur je vous rends grâces; je vous loue et vous bénis, pour la précieuse faveur que vous me faites en me donnant quelque chose à souffrir pour votre amour ». Car ce qu'il y a de plus précieux pour l'âme en cette vie, c'est de souffrir pour Dieu. Cet exercice est à la fois une oraison et une mortification, puisque l'âme prie, lutte et se fait violence pour Dieu en sa présence, en acceptant comme doux ce qui est amer et en se vainquant elle-même.

Si la persécution vient des hommes, l'âme pourra encore, afin d'aimer le persécuteur, se mettre en la présence de Dieu, placer l'épreuve entre Dieu et elle, et lui dire en le regardant amoureusement: « Seigneur, je vous aimerai de plus en plus pour la très grande

faveur que vous me faites en me donnant quelque chose à souffrir pour votre amour. » C'est l'exercice le plus élevé que cette personne ait trouvé ; et par ce moyen, Dieu lui a fait remporter d'éclatantes victoires sur tous les ennemis qui l'ont persécutée (1).

1. A la page 171 du livre A, on trouve le récit suivant, écrit par le P. Jean Torrens :

Le 6 mai 16(8, étant malade, Alphonse envoya l'infirmier demander pour lui au supérieur la permission de faire ses dévotions. Le supérieur lui fit dire que ce serait assez de réciter son chapelet. Comme d'ailleurs la principale dévotion du frère consiste dans l'exercice de la présence de Dieu (qu'il appelle aussi oraison mentale) il chercha aussitôt à se distraire de la présence divine, faisant tous ses efforts pour oublier Dieu ; mais ce fut impossible, quoiqu'il l'essaya consciencieusement, luttant plus pour rejeter le souvenir de Dieu Notre-Seigneur que n'importe quelle personne pieuse ne le ferait pour se mettre en la présence de Dieu. Déjà la moitié de la nuit s'était écoulée ainsi ; alors, il se consola en disant à Dieu Notre-Seigneur : « Je ne désire pas votre présence, Seigneur, parce que j'entends vous faire plaisir en obéissant. Mais si voulez me demeurer présent, que votre sainte volonté se fasse ; moi, je ne vous chercherai pas, afin de ne pas manquer à l'obéissance; car l'ordre de l'obéissance est le vôtre. » Il se consola ainsi de n'avoir pu oublier la présence divine et se mit à réciter son chapelet; celui-ci étant terminé, Dieu lui envoya un sommeil si paisible qu'il dormit trois ou quatre heures au moins d'un excellent sommeil ; il ne se souvenait même pas d'avoir jamais dormi aussi profondément, avec tant de paix et de calme, mais il demeura tout ce temps en la présence de Dieu et dans une oraison mentale très élevée. Le lendemain matin, il rendit compte de ce fait à son supérieur, le P. Jean Torrens, qui écrit ces lignes.

MÉMOIRE écrit en janvier 1609.

DE LA PEINE ET DE LA HONTE QUE SON AME RESSENT LORSQU'ON L'HONORE, LORSQU'ON LA TRAITE BIEN ET QU'ON LA FÊTE.

Cet écrit est un compte de conscience.

118. Cette personne est toujours mécontente d'elle-même ; à peine peut-elle se souffrir, tant elle a de dégoût de se voir si mauvaise ; elle se compare à un égoût infect. Aussi est-ce un tourment pour elle d'être honorée, bien traitée et fêtée. Elle souffre extrêmement d'être saluée la première ; elle souffre de ce que le P. Ministre lui coupe son pain et en retire la croûte ; elle n'aime pas les bons traitements qu'il lui procure. Elle voudrait que personne ne se souvînt d'elle, pas plus qu'on ne se souvient de la chose la plus vile, la plus basse et la plus mauvaise qui soit au monde. Elle aimerait à être au-dessous de la plus basse personne qui soit au monde et à lui obéir comme à son maître pour l'amour de Dieu. Si c'était possible, elle se fuirait bien loin afin de ne plus se voir, comme quelqu'un fuirait un ennemi déclaré, qui lui aurait fait beaucoup de mal et lui en voudrait encore beaucoup. Elle est comme stupéfaite de ce qu'on la croie bonne, parce qu'elle est absolument mauvaise ; comment donc voit-on assez peu clair pour voir le bien là où est le mal ? Elle voudrait ne se trouver en la compagnie de personne,

parce qu'elle a honte d'être si mauvaise et infecte, et parce qu'elle trompe ceux qui la traitent bien et la tiennent à tort pour bonne.

Il lui semble que ces personnes sont des instruments destinés à la tromper et à lui faire croire qu'elle est très bonne, tandis qu'elle est mauvaise. Mais ceci me fait rentrer en moi-même, dans l'infection de mes misères et de mes péchés ; alors, je me dégoûte davantage de moi-même; et il me semble que je suis dans la condition d'un homme qu'on aurait plongé tout entier dans un lieu d'immondices et qui en sortirait tout souillé et fétide. Ce mécontentement d'elle-même lui fait avoir en dégoût les choses du monde ; et lui fait oublier le manger, en lui inspirant le mépris de tout ce que le monde regarde comme précieux. Elle ne se plaît donc et ne se réjouit nullement dans les choses de ce monde ; mais elle les méprise, parce qu'elle n'a d'autre contentement que Jésus et Marie, d'autre joie que de traiter avec Jésus et Marie de tous ses intérêts.

Oh ! précieux mépris, précieux déshonneurs ! Car, lorsque quelqu'un me méprise et dit du mal de moi en m'outrageant, que fait-il sinon de m'avertir que je suis mauvais ? Bienheureux avis ! ils me sont donnés pour que je m'amende et que je serve Dieu plus parfaitement; ils partent d'un véritable ami, qui dit le mal qu'il voit en moi, afin que je m'examine. Lorsque quelqu'un me méprise, il me tient et m'estime pour ce que je suis, pour vil, bas et mauvais, parce qu'il voit tout cela en moi. Si de plus il m'outrage et me maltraite, en me disant les vices qu'il aperçoit, en moi, il me rend service et je dois lui en savoir gré, car il me détrompe ; grâce à lui, je m'estime mauvais, au lieu de me croire bon, et je m'amende au service de Dieu. Oh ! quel malheur au contraire d'être honoré et d'être

estimé de soi ou des autres ! Ceux qui m'honorent, me trompent et sont aussi bien trompés, puisqu'ils appellent bien ce qui est mal. Ils ne sont pas de véritables amis ; car ils m'exposent au danger de me perdre par orgueil ; tandis que par le mépris et les affronts j'ai chance de me sauver, en servant Dieu avec humilité. Le vrai humble trouve qu'il n'est rien : *Qui se existimat aliquid esse, cum nihil sit, ipse se seducit* (1). Le néant n'est bon à rien (2) ; aussi l'humble, sans raisonnement aucun, mais grâce à la lumière divine qui l'éclaire, voit qu'il n'est rien dans toutes ses opérations ; ce n'est pas lui qui les opère ; mais c'est Dieu qui les opère avec lui. Qu'il dise, prêche ou pense de bonnes choses, qu'il fasse diverses actions intérieures ou extérieures, en tout, s'il est vraiment humble, il voit qu'il n'est rien ; or, le rien ne peut pas s'élever, non plus qu'un mort, et l'on ne peut estimer bon le néant. Par ce moyen, l'âme, à laquelle Dieu se communique, voit tous les biens en Dieu, et en elle, elle ne voit rien de bon, parce que le néant n'a rien. Elle voit cela sans aucun discours de l'entendement.

119. Ce qui vient d'être dit est relatif à une vue claire, que Dieu donne à l'âme. A l'aide de cette lumière, l'âme voit comment tous les biens procèdent de Dieu, comme de leur cause première, et elle discerne comment, lorsque Dieu fait quelque chose, il se sert de l'instrument qu'il veut ; il agit comme un peintre qui, avec le pinceau, peint ce qu'il veut ; ou comme un écrivain qui, à l'aide d'une plume, écrit ce qu'il veut. De lui-même, le pinceau ne peut et ne fait rien et ne fera

1. Gal., VI, 3. « Celui qui s'estime être quelque chose, alors qu'il n'est rien, se trompe lui-même. »
2. « *La nada no vale nada para nada.* »

jamais rien, s'il n'est mû par le peintre ; et, d'elle-même, la plume ne peut rien écrire. La vertu d'humilité consiste à voir ceci, aussi clairement que cela se passe dans le fait, au moment où l'âme s'applique à des choses vertueuses et saintes; en effet : *Sine me nihil potestis facere* (1), et par suite, le néant n'est bon à rien. « *Qui se existimat aliquid esse cum nihil sit, ipse se seducit* ». Cette connaissance me donne tant de dégoût de ma bassesse, de ma malice et de mon néant que je ne me voudrais plus voir. C'est à un tel point que je ne puis l'exprimer, parce que c'est comme une chose infinie, comme si j'étais tout un monde d'ordures. Je ne voudrais donc ni me voir, ni être vu, et j'ai honte de me trouver en société. Grâce à cette haine et à ce dégoût de moi-même, je n'ai plus d'affection aux choses de ce monde ; le manger et ses délicatesses, le vêtement et toutes les choses de la vie me laissent indifférent. Ma seule consolation et mon seul repos sont en Jésus et Marie ; je m'abandonne à eux pour tout ce qu'ils veulent faire de moi. Cette connaissance de soi rend la vie pénible, il est vrai ; mais elle n'inquiète pas. C'est une grande chose de savoir en toute vérité que l'on est vil et mauvais, et par suite de ne pas se fâcher, si on vous le dit en face. Si on dit à cette personne le contraire, c'est-à-dire qu'elle est bonne, elle en souffre, parce qu'on dit d'elle ce qui n'est pas.

120. Un nègre de la Guinée aussi noir que possible qui voit clairement qu'il est très laid et très noir, ne se fâchera pas de ce qu'on l'appelle nègre, parce qu'il sait très bien qu'il l'est; mais si on lui dit qu'il est beau, blanc, vermeil, il doit s'en fâcher, parce que s'exprimer

1. Joan., xv, 5. « Sans moi vous ne pouvez rien faire. »

ainsi c'est mentir et se moquer de lui. De même l'humble serviteur de Dieu, qui se connait véritablement, qui sait sa misère, sa bassesse et son néant, ne se fâche pas si on lui dit qu'il est mauvais et misérable, parce que c'est la vérité. Au contraire, il se réjouit, parce qu'on le lui dit pour son amendement. Mais si on l'honore, en disant du bien de lui, en le proclamant saint par exemple, comme il sait bien qu'il ne l'est pas, mais qu'il est mauvais, il voit qu'on se trompe, en disant ainsi faussement du bien de lui. Puisqu'il n'a rien de bon, c'est se moquer de lui comme on se moque du nègre, en lui disant qu'il est blanc; et il en éprouve un véritable tourment.

121. Voici les choses auxquelles cette personne s'attache fortement et dont elle ne se départ pas, parce qu'elles offrent une route sûre. C'est d'abord de prendre avec la grâce de Dieu un grand soin de vivre exempte du moindre péché de pensée, de parole ou d'action. S'il lui vient quelque pensée qui ne soit pas de Dieu ou pour Dieu, elle élève aussitôt son cœur vers le ciel en se disant : « Tes pensées doivent être toutes en Dieu et pour Dieu » ; elle éloigne ainsi celles qui ne sont pas telles, et elle demeure avec Dieu. Elle converse beaucoup avec lui et très peu avec les hommes. Si l'occasion s'offre de traiter avec eux, elle examine s'il convient ou non de le faire ; si intérieurement elle ressent quelque plainte et si elle voit qu'elle aura lieu de s'en repentir ensuite, elle prend le parti du silence. Cette précaution est fort utile pour garder la pureté du cœur et la paix de l'âme. Dans ses œuvres et en toutes choses, elle cherche à plaire à Dieu et à vaincre sa propre volonté et son amour-propre. Voilà ce qui concerne la pureté de son âme. Pour la conserver, elle

prie la Vierge Marie d'intercéder pour elle, et par sa très sainte pureté de lui obtenir de son Fils la pureté d'âme qu'elle désire.

Elle s'arme ensuite de l'amour de Dieu et de la Sainte Vierge, en s'efforçant de les attirer sans cesse dans son âme et dans son cœur; elle les conjure aussi de lui enseigner à faire leur volonté et de l'aider à pratiquer cette volonté avec un cœur embrasé du désir de les contenter en toutes choses.

Elle embrasse alors la sainte humilité et le trésor si précieux du mépris, du dégoût, de la haine et de l'horreur de soi-même. Le mépris de soi naît de la claire connaissance que l'on a intérieurement de sa bassesse. Le dégoût de soi naît de la connaissance que l'on a de l'infection de son corps et de la grande puanteur que causent à l'âme tant d'infects péchés. La haine de soi est causée par le grand amour que l'on a pour Dieu; car l'âme sait d'une part qu'elle est mauvaise, et que le mal est odieux et abominable; d'autre part, elle aime Dieu; et plus elle l'aime, plus elle voit le mal qu'elle a fait en l'offensant si souvent, plus aussi elle se hait et s'abhorre pour avoir offensé un si grand Seigneur. Si elle se regarde et qu'elle contemple ensuite une aussi grande Majesté que celle de son Dieu envers qui elle est déloyale, méchante et traîtresse, elle s'abhorre, comme on abhorre une chose détestable. Ce sentiment résulte de son amour extrême pour Dieu et du profond regret qu'elle a de l'avoir offensé; l'amour, en effet, excite l'âme à connaître le mal qu'elle a fait en offensant un Dieu si bon; et à mesure que l'amour croît dans l'âme, croissent aussi le repentir, la douleur et le très ferme propos de ne plus jamais offenser Dieu, dût-il lui en coûter mille vies. L'infection qui est pour ainsi dire répandue dans tout l'être de cette personne,

la fait grandement souffrir ; aussi, quelle haine elle se porte et combien elle abhorre le péché ! Après la pureté du cœur, l'humilité et l'amour de Dieu, vient l'abandon entier de l'âme à son Dieu.

Tout ceci est sûr et elle tient pour suspect et redoute tout le reste, par exemple : les visions, les révélations, les paroles intérieures ou extérieures, les consolations spirituelles. Bien que les choses de ce genre lui arrivent sans qu'elle y pense, à l'improviste, elle s'en défie et se garde bien de s'y attacher. Si pendant qu'elle est occupée de Dieu, il lui semble que Dieu ou sa Mère lui parlent ; de peur d'être trompée, elle les quitte brusquement sans répondre ; ensuite, elle redoute de se mettre en leur présence, quoiqu'ils lui parlent avec beaucoup de tendresse, l'appellent par son nom et lui témoignent beaucoup de bonté. Elle ne veut et ne désire que l'amour de Dieu et du prochain, avec l'humilité de cœur, une pureté angélique et un abandon entier de l'âme et du corps à son Dieu. Son abandon est tel qu'elle consent volontiers à ce que Dieu fasse d'elle ce qu'il lui plaira, sans tenir compte de sa volonté propre, quand même il la jetterait en enfer, munie de sa grâce, et lui en ferait subir toutes les peines. Mais pour les faveurs extraordinaires, n'osant se prononcer à leur égard, elle s'en éloigne et les fuit en tremblant. Elle y renonce à cause de son amour même pour Dieu ; et elle dit à ce Souverain Maître, en élevant son cœur vers lui : « Seigneur, je vous aime tant que je crains de vous offenser en quoi que ce soit C'est donc pour ne pas vous offenser que j'agis ainsi et que je m'enfuis loin de vous ; car n'ayant pas l'évidence que ces choses soient bonnes, je puis être trompé et vous offenser. Or je ne veux que vous. »

Cette personne dit un jour à Dieu : « Ah ! Seigneur,

si j'étais dans votre grâce ! » et il lui fut répondu : « *Tu y es déjà et tu y seras toujours.* » Une autre fois comme elle conversait avec Dieu, la Sainte Vierge lui dit en l'appelant par son nom : « *O mon fils, combien je t'aime, quel tendre amour j'ai pour toi !* » (1) Les consolations et les visites que cette personne reçoit de Dieu et de sa mère pendant les repas, sont telles qu'elle ne peut les décrire ; elles la contraignent à s'interrompre. Son repas est celui d'un homme qui n'est plus en lui, mais en Dieu ; car elle n'a plus ni goût ni inclination pour ce qui touche à la nourriture et ne mange que par nécessité.

Si Dieu lui envoie quelque peine ou quelque tentation, elle s'efforce d'en profiter en la recevant de la main de Dieu, comme une chose d'un grand prix, et elle l'embrasse avec amour pour lui : « Seigneur, mon Dieu, lui dit-elle, je ne vous en aimerai que davantage, pour la précieuse faveur que vous me faites en m'envoyant cette épreuve à souffrir pour votre amour. Je souffrirai non seulement cela, Seigneur, par amour pour vous, mais encore, avec votre grâce, tous les tourments de l'enfer. » Alors la tentation ou la peine disparaissent, pour laisser place à la consolation et à la joie.

En traitant avec Dieu cette personne lui exprime par dessus tout le très vif désir qu'elle a, qu'il lui fasse connaître ses fautes dès cette vie, comme elle les verra au moment de son jugement, afin qu'elle s'amende avant de mourir. En effet, elle ne connaît pas ses fautes et elle est soucieuse des intérêts de son âme. Mais en lui faisant une semblable demande, elle est bien déterminée avec le secours de sa grâce, à risquer non seulement la

1. « *O hijo, cómo te quiero con encarecimiento de amor !* »

vie qu'elle possède, mais toutes celles qu'elle pourrait avoir, uniquement par amour pour lui et afin de lui être agréable. Elle lui demande donc de lui enseigner ce qu'elle doit faire et de lui donner sa grâce pour la pratiquer.

122. Un jour, pendant le repas, elle éprouva un très vif désir de mourir d'amour pour Dieu ; et comme elle demandait cette grâce à Dieu avec les plus ardentes supplications, le Seigneur lui accorda le degré d'amour qu'elle désirait. Depuis lors, l'amour de Dieu est tout son bien et toute sa vie. Dieu étant la vie de son âme, elle compte pour rien celle du corps. Il en est de même de tout le reste, s'il s'agit de contenter Dieu, parce que Dieu est tout son bien et elle ne désire que lui.

Lorsqu'elle demande quelque chose à Notre-Seigneur en faisant intercéder Notre-Dame, celle-ci lui répond : « *Tiens-toi pour assuré, mon fils, que je ferai ce que tu me demandes.* »

MÉMOIRE écrit en juin 1609.

123. Pour ce qui concerne la crainte de Dieu, bien qu'elle ait reçu des faveurs spirituelles que l'on apprécie ordinairement beaucoup, elle ne se rappelle pas s'être enorgueillie à leur occasion, ni les avoir jamais désirées, quelque bonnes et saintes qu'elles parussent; elle les a toujours redoutées au contraire. Elle s'empressait de les oublier. Quelque fois, elles lui semblaient mériter sa gratitude et elle avait alors du scrupule de ne pas se sentir reconnaissante ; mais cela tenait à ce qu'elle s'attachait à la sainte crainte de Dieu. Plus ces choses lui arrivaient souvent, plus elle les craignait et les fuyait. Elle élevait aussi son cœur vers Dieu et lui disait : « Vous savez bien, vous mon Dieu, que je fuis ces choses par amour pour vous. Je ne puis vous tromper ; car vous savez la vérité et vous savez que c'est mon amour pour vous qui me les fait redouter à cause du danger que je cours de vous offenser, vous que j'aime tant. » Son aversion pour les faveurs spirituelles a été si grande, qu'elle éprouvait comme de l'impatience à leur venue, même quand elles étaient accompagnées des meilleures marques. Elle les craignait et les fuyait à cause de son extrême désir de plaire à Dieu ; enfin, elle allait jusqu'à désirer qu'il lui survînt quelque grande persécution qui fît tout évanouir et la délivrât de la crainte d'être trompée.

124. Après un grand nombre d'années passées dans

cette épreuve, un jour qu'elle s'occupait de ce sujet, tout à coup (c'est-à-dire avec la rapidité de la foudre) elle fut éclairée d'une vive lumière accompagnée de la crainte de Dieu qui vint la frapper au cœur et y laissa sensiblement gravée une empreinte permanente. Son âme reçut alors l'assurance qu'elle n'était pas trompée et qu'elle ne le serait pas à l'avenir, parce que Dieu la délivrerait de ce danger en mettant en elle sa crainte, qui l'empêcherait de donner elle-même entrée à ces choses extraordinaires.

125. Cette visite, où elle reçut à la fois cette lumière extraordinaire et la crainte de Dieu, la laissa en outre animée d'un très vif sentiment de reconnaissance envers Dieu. Or un pareil sentiment ne lui était pas ordinaire dans les visites de cette nature ; son âme était au contraire toujours sous une impression de crainte et elle se réfugiait sur le terrain de l'humilité et de la crainte de Dieu. A partir de ce moment, bien qu'elle ait continué à avancer avec précaution, en mettant tout son soin à contenter Dieu, elle a été délivrée de la pusillanimité, et son cœur ne cesse de déborder de joie ; quant à sa reconnaissance pour les bienfaits de Dieu, elle est pour ainsi dire infinie. En effet, lorsqu'elle s'élève par l'intelligence vers les régions du ciel, elle aperçoit une infinité de bienfaits inénarrables de la part de Dieu ; et si elle redescend vers la terre, elle demeure abîmée à la vue des biens qu'elle en a reçus, soit pour l'âme, soit pour le corps : « Seigneur, lui dit-elle, que j'ai peu d'amour pour vous? Comment se fait-il que je ne meure pas d'amour pour vous ? Pour vous, à qui je dois tout ; pour vous qui, comme Dieu et comme homme, avez tant fait pour moi, pour mon corps et pour mon âme ? » En ceci, c'est à peine s'il peut y avoir de raisonnement ;

parce que, par une vue intellectuelle, l'âme voit avec une grande clarté les bienfaits qu'elle a reçus de Dieu, tant pour l'âme que pour le corps, bienfaits qui sont comme incompréhensibles. Elle descend ensuite en enfer et considère comment Dieu l'a tant de fois délivrée de ces peines éternelles; car elle reconnaît avoir mérité d'être tourmentée pour ses péchés, en subissant tous les tourments des damnés. Elle est donc anéantie en présence de ce qu'elle doit à Dieu ; aussi ne cesse-t-elle de le louer, de le bénir et de lui rendre grâces de ce qu'il ne l'a pas châtiée et précipitée en enfer. Qu'en serait-il d'elle en ce moment, si elle était là pour l'éternité (*in æternum*) ?

Ces pensées excitent en elle de grands désirs. Elle dit à Dieu : « Oh! Seigneur, que ne m'avez-vous fait la grâce de me jeter en enfer, avant que je n'eusse péché, en m'y laissant autant de temps qu'il vous aurait plu ! Au moins je ne vous aurais pas offensé et je vous aurais servi en demeurant dans votre grâce ! » Elle parle ainsi à son Dieu, par douleur de l'avoir offensé et à cause de son désir de le servir en vérité et de lui plaire. Elle s'encourage alors, en disant à Dieu : « Seigneur, où donc est l'amour infini avec lequel je devrais vous aimer, vous plaire et vous servir ? où sont la reconnaissance et l'amour infinis que je vous dois ? Comment est-ce que je ne meurs pas d'amour ? Ah ! que je meure maintenant d'amour, car je ne fais plus cas de ma vie, mais seulement de vous, qui êtes ma vie. Non, avec votre grâce, je n'estime plus la vie du corps, mais vous seul, qui êtes ma vie. »

Ce que ressent cette personne, lorsqu'elle passe devant un crucifix et y voit ce que Jésus-Christ a souffert pour elle et pour le monde entier, est presque merveilleux. Elle lève alors les yeux au ciel, considère que le Sei-

gneur de toute gloire et de toute majesté qui y règne, est celui-là même qui souffrit tout cela et beaucoup plus encore que ce qu'elle en aperçoit sur le crucifix ; et, s'excitant en son cœur, elle dit à Dieu : « Seigneur, qui donc ne mourra pas d'amour pour vous ? Comment se peut-il que tout le monde ne meure pas d'amour pour un tel Maître, qui par amour a souffert ainsi pour tous les hommes? Qui ne voudra servir un tel Maître ? » On voit par là combien les saintes images sont précieuses : grâce à elles, l'homme voit ce qu'il doit à Dieu; il sort de sa torpeur en considérant combien un Dieu d'une si haute majesté a fait et fait encore pour lui. Il s'enflamme ainsi de son amour ; il s'excite à le servir, à le contenter et à lui plaire. Or, ce sont surtout les images de Jésus et de sa Mère qui atteignent ce but, parce qu'elles font connaître et aimer ceux à qui nous devons tant.

La reconnaissance qu'elles excitent ne doit pas se borner aux paroles, quoique ce soit une chose bonne et sainte ; mais elle doit procéder de l'amour de Dieu, et elle est alors la reconnaissance du cœur, reconnaissance d'autant meilleure et plus agréable à Dieu, que l'amour divin est plus fort. C'est en effet du parfait amour que l'âme a pour Dieu que découle la parfaite reconnaissance de l'âme envers lui et envers la Sainte-Vierge sa Mère.

126. Cette personne a encore une peine qui la tourmente beaucoup : c'est d'être bien traitée. Elle est contente quand on l'oublie, car alors elle peut, lui semble-t-il demeurer, recueillie en Dieu, son centre et son tout. A l'exception de Jésus et de Marie, elle ne désire rien en ce monde ; elle voudrait donc que tout le monde l'oubliât et elle voudrait aussi oublier tous les hommes ou ne s'en souvenir que pour les recommander à Dieu.

« Laisse-toi et tu me trouveras ; quitte tout et tu trouveras tout » la grâce et la gloire.

127. Il arrive aussi que le démon veut l'embarrasser par des difficultés relatives aux choses de Dieu ; en lui demandant, par exemple, comment ou pourquoi Dieu ne fait pas en sorte que tous les hommes se sauvent, puisqu'il les aime tant. Cette personne se dérobe sans répondre, sans argumenter avec le démon, suivant ces paroles de l'Apôtre : « Ne cherchez pas à savoir plus qu'il ne convient de savoir (1) ». Laissant le démon, sans répliquer un mot, elle s'en va trouver Jésus et Marie, et se elle jette à leurs pieds comme un petit enfant. Elle ne veut pas, leur dit-elle, en savoir plus long qu'un enfant à la mamelle, elle les prie de l'accueillir et de disposer d'elle à leur gré. Comme elle est ainsi tout occupée à traiter avec Jésus et Marie, en se faisant petite comme un enfant, elle ne fait plus attention à ce que le démon lui allègue et ne pense qu'à être tout entière à Jésus et à Marie ; voilà son remède, son refuge et son appui. Aussitôt elle est délivrée, la tentation a disparu.

Elle voit clairement que les tribulations, les persécutions, les tentations des démons, les humiliations, les maladies et toutes les adversités viennent de la main de Dieu pour servir au salut de l'homme. Dieu les lui envoie afin qu'il se corrige de ses défauts, acquière les différentes vertus et se sanctifie; car ses épreuves lui font pratiquer la vertu, et si elles lui manquent, les vertus et la sainteté lui feront aussi défaut. Comme tout vient de la main de Dieu, rien ne peut nous arriver, adversité ou prospérité, bien ou mal, qu'il ne le veuille

1. Rom., XII, 3.

ou le permette. Cette personne reçoit donc toutes choses, non de la part du prochain ou du démon, mais de la main de Dieu. C'est Dieu qu'elle regarde ; détournant les yeux des créatures, elle les tient fixés vers lui, et elle considère comment les adversités procèdent de sa main. Elle ne le voit pas seulement par la foi qui est *credere quod non vides;* mais c'est pour elle une chose manifeste et évidente, et qui, par suite, n'a plus besoin d'être crue. Au moment de la tentation ou de la contrariété, elle ne s'arrête donc ni au démon, ni à la créature, quelle qu'elle soit, qui lui a causé du dommage ou qui lui en cause actuellement, mais elle traite la chose avec Dieu et les remercie pour la précieuse faveur qu'il lui fait en lui donnant en ce moment quelque chose à souffrir pour son amour. C'est ainsi qu'elle se moque des démons. Ils sont bientôt en fuite, parce qu'elle ne s'en prend pas à eux et qu'elle va de suite traiter la chose avec Dieu, en lui témoignant combien elle estime l'épreuve qu'il lui donne à souffrir pour son amour. Voici ce qu'elle dit à son Dieu : « Seigneur je vous rends grâces, je vous loue et vous bénis pour la précieuse faveur que vous me faites en me donnant cette épreuve. » Elle fait en même temps des actes intérieurs de joie et d'allégresse et s'affectionne à la peine présente, par amour pour Dieu.

128. Entre autres dévotions, j'ai celle de demander à Dieu et à la Sainte-Vierge sa Mère, d'ordonner et d'harmoniser ma vie et de me préparer à bien mourir. Je demande encore à Dieu d'expier mes fautes en ce monde plutôt que dans l'autre ; et je le prie de me découvrir maintenant mes fautes publiques et secrètes, comme on les connait lorsque l'âme quitte le corps, afin que j'y apporte remède dès aujourd'hui, et que je

m'amende avec sa grâce ; car, après cette vie, il n'y a plus de remède.

Je porte aussi beaucoup d'intérêt à mes très chers Pères et Frères captifs, et une de mes dévotions est de prier pour eux Dieu et la Sainte-Vierge. Je les leur confie, afin qu'ils fassent d'eux ce qui est suivant leur bon plaisir, qu'ils les traitent comme leur propre bien et en prennent soin en toutes choses. Je ne demande pas à Dieu d'enlever leurs peines, mais de les doubler, si c'est sa plus grande gloire et si c'est pour eux l'occasion de remporter de plus belles couronnes. Je demande la même chose pour moi ; car je ne sache pas qu'il y ait et qu'on puisse souhaiter en cette vie de chose plus grande et plus propre à plaire à Dieu que celle de souffrir des croix pour son amour ; que Dieu nous donne ce trésor, qui n'est pas connu ! Amen ! C'est une chose si précieuse, en effet, que si les anges pouvaient envier aux hommes la faculté de souffrir pour Dieu, ils le feraient, à cause du grand bien qui se trouve dans les souffrances ; et nous, nous fuyons ces croix si précieuses ! C'est une folie évidente.

Je remets donc ces serviteurs captifs, mes frères, entre les mains de Dieu et de la Sainte-Vierge sa Mère, afin qu'ils aient soin d'eux et les gardent de tout péché. Quant aux souffrances, que Dieu les multiplie pour eux et pour moi-même, autant qu'il voudra, pour sa plus grande gloire, pour sauver nos âmes et pour nous donner une plus belle couronne, pourvu qu'il nous départisse aussi sa grâce ; et il en sera ainsi, si nous savons profiter de ce trésor, en souffrant pour Dieu.

La troisième dévotion de cette personne consiste à prier avec des gémissements la divine Majesté de remédier à l'épouvantable malheur qui frappera l'Espagne si l'on ne chasse pas les Anglais de tous les états, de

toutes les possessions de notre Roi et des terres de tous les grands, de telle sorte que pas un ne demeure parmi nous; elle supplie Dieu de ne pas nous châtier ainsi pour nos péchés; mais de faire en sorte que tous nous le servions en vérité et lui soyons agréables. Cette personne recommande ceci à Dieu nuit et jour comme une affaire de souveraine importance; et, si elle échoue, on en verra les conséquences dans l'autre vie, lorsqu'il n'y aura plus de remède. Dieu nous délivre d'un si grand mal et d'un si grand malheur pour les âmes (1)!

129. Afin de mettre son unique soin à contenter Dieu, cette personne s'efforce d'oublier son corps. Lorsqu'elle est à table, qu'on lui donne quelque chose ou qu'on ne lui donne rien, qu'on se souvienne d'elle ou qu'on l'oublie, elle ne demande rien, même s'il lui manque quelque chose, ce qui lui est arrivé parfois. Si l'on sert un mets savoureux, elle fait des actes de dégoût, comme si ce mets était quelque chose de répugnant; c'est afin de ne pas trouver de saveur à ce qu'elle mange; en outre, par amour pour Dieu, elle laisse un peu du meilleur de ce qu'elle prend. Elle avertit celui qui sert, s'il manque quelque chose à celui qui est près d'elle; mais s'il lui manque quelque chose à elle-même, elle se tait, dissimule, et se mortifie pour

1. Après vingt-cinq ans de lutte incessante entre l'Espagne et l'Angleterre, sous le règne de Philippe III en Espagne et sous celui de Jacques I[er] en Angleterre, les deux nations signèrent, au mois d'août 1604 un traité de paix dont les principales conditions furent, entre autres, la liberté de commerce entre les sujets des deux souverains; les Anglais ne devaient pas être molestés en Espagne pour cause de religion, excepté dans le cas de scandale. Ce traité avec les protestants anglais ne pouvait pas manquer de présenter un danger pour la foi des catholiques espagnols, et Alphonse, qui brûlait d'un zèle ardent pour le salut des âmes et prévoyait les funestes résultats de cette libre communication, les déplorait et demandait à Dieu qu'il ne s'ensuivît pas de péril pour les âmes.

l'amour de Dieu. Si ce qu'on lui donne est froid ou mal apprêté ; si, par exemple, les œufs sont froids, elle se tait et mange tel quel ce qu'on lui a donné. Elle est honteuse et confuse devant Dieu de se voir bien traitée et d'avoir en tout au delà du nécessaire. On lui donna un jour des œufs à la coque et, par inadvertance, celui qui servait, les lui apporta crus. Cette personne reconnaissant qu'ils étaient crus, se hâta de les avaler, pour ne pas perdre cette bonne occasion ; et, lorsque celui qui servait, revint en toute hâte les chercher pour les faire cuire, il ne trouva que les coques.

130. Un autre jour, on servait un plat de citrouilles. A l'insu de l'acheteur et du cuisinier, les citrouilles se trouvaient être amères. Le cuisinier les avait cuites avec de la viande. On apporta le plat de citrouilles et de viande au réfectoire ; dès qu'on y eut goûté, on ne put en supporter l'amertume, car je ne crois pas qu'il y ait quelque chose de plus amère, et personne ne put en manger. Mais tandis que vaincu par l'amertume, chacun s'abstenait, par une faveur spéciale de Dieu, cette personne mangea de la viande et des citrouilles en grande quantité; et si l'on n'eût chargé quelqu'un de les lui enlever, elle en eût pris encore davantage. Cependant, comme ce devait être une sorte de poison, son estomac en fut aussi bouleversé que si elle eût pris un très fort purgatif; et depuis il lui est resté de l'adversion pour les citrouilles (1).

1. « Je mangeais ce jour-là auprès du supérieur, dit le P. Marimon, et à peine eus-je pris la première bouchée des citrouilles que je la rejettai avec dégoût en disant : *Mors est in olla*. Le supérieur donna aussitôt des ordres ; et la première chose qui vint à son esprit fut de faire enlever les citrouilles au frère Alphonse. On alla, mais trop tard ; il ne lui restait plus que quelques bouchées à prendre pour avoir terminé. »

131. Il lui arriva encore cette autre chose. Pendant plusieurs années, on lui donnait la nuit des œufs à la coque; presque toujours ces œufs sentaient mauvais; néanmoins, en dépit de leur mauvaise odeur, elle les prenait sans rien dire. Un jour, entre autres, on lui donna un œuf qui devait avoir été longtemps sur le nid de la poule; car il était pourri et sentait extrêmement mauvais; le blanc et le jaune n'étaient plus séparés, mais il n'y avait plus que du jaune corrompu. Cependant, pour se mortifier, cette personne le prit avec avidité et l'avala. Je crois que les choses fâcheuses qui nous arrivent, venant de la main de Dieu, sont un grand trésor pour l'âme, si elle les accepte et les embrasse pour l'amour de Dieu; car il n'y a à faire aucun cas des prospérités, où l'homme se recherche lui-même. Dans les adversités, au contraire, il cherche Dieu et se vainc pour son amour. Que Dieu nous ouvre les yeux de l'âme! *Amen!*

132. Pendant que cette personne était continuellement dans un si haut état d'union avec Dieu, le supérieur craignant qu'elle ne se rendît malade, lui dit de ne pas marcher ainsi dans la présence de Dieu; elle en éprouva un peu de regret, mais elle s'efforça d'obéir. Or, plus cette personne fuyait la présence de Dieu, plus cette divine présence augmentait en son âme; Dieu se communiquait à elle en dépit de ses efforts pour le fuir. Ce fut comme une lutte entre Dieu et elle; finalement, elle se laissa vaincre. Pour d'autres, la recherche de la présence de Dieu est pénible; pour cette personne, c'est un repos et une consolation, non seulement pour l'âme, mais aussi pour le corps s'il est fatigué; c'est pour elle une chose aussi douce et aussi facile, qu'il est aisé, pour celui qui a bonne vue, de

voir un objet aimé, situé devant ses yeux. Par suite, dès qu'elle le veut, en un moment, elle se trouve seule avec Dieu et la Sainte Vierge.

133. Le mépris que cette personne a conçu pour elle, a empêché le démon de la rendre présomptueuse; elle se sait en effet vile et abjecte et voit clairement qu'elle n'est rien, qu'elle est même moins que rien et la plus mauvaise créature qui soit au monde. Le mal qu'elle aperçoit en elle l'oblige à s'abaisser et à s'humilier jusqu'aux abîmes ; et tout ce qui d'autre part se trouve en elle, la fait trembler. Elle vit perpétuellement dans la sainte crainte de Dieu qui est un excellent remède contre l'orgueil ; là où réside cette crainte salutaire, il ne peut même entrer ni vaine gloire ni orgueil d'aucune sorte. Elle n'a pas la présomption de se connaître parfaitement ; mais le peu qu'elle connaît d'elle, suffit pour la faire trembler.

Un jour le démon, ne pouvant faire pénétrer l'orgueil en son cœur, l'attaqua d'une autre manière ; mais, grâce à Dieu, sans réussir davantage. Il lui représenta qu'on l'honorerait après sa mort et il lui mit sous les yeux les honneurs de la sainteté, afin qu'elle les acceptât. Il prétendait renverser par ces représentations de l'avenir celui qu'il ne pouvait abattre par celles du présent. Suivant sa coutume, cette personne recourut à Jésus et à Marie, ses très humbles souverains ; elle leur exposa le cas et, prosternée devant eux, elle leur demanda leur assistance. Sa prière fut entendue et exaucée; et, en un moment, elle fut délivrée non seulement pour cette fois, mais pour toujours, le tentateur ne sachant plus par où entrer.

On voit par là combien il est important de recourir à Jésus et à Marie dans tous nos besoins. Dieu lui fit

cette miséricorde d'une façon spéciale, qui n'est pas connue d'un grand nombre ; mais elle ne peut expliquer la chose humainement, c'est-à-dire indiquer comment Dieu l'éclaira et lui vint en aide dans cette circonstance, parce que tout cela se passa spirituellement entre Dieu et la Sainte-Vierge, et son âme. Je crois que cette tentation doit être la plus grande de celles qui arrivent aux serviteurs de Dieu ; je crois aussi que le meilleur remède consiste à recourir à Jésus et à Marie, si pleins d'humilité, en se jetant à leurs pieds.

134. Cette personne désire quatre genres de mort. Premièrement, elle demande instamment à Dieu de mourir d'amour. Secondement, elle lui demande de mourir de douleur et de regret de l'avoir offensé ; elle sait, en effet, quel est ce Dieu qu'elle a tant offensé ; elle connaît la grandeur du mal qu'elle a fait et toute l'iniquité, dont elle s'est rendue coupable. Troisièmement, comme elle désire ardemment plaire à Dieu, elle lui demande instamment de lui pardonner ses péchés et de lui accorder la grâce de la faire tomber morte à l'instant, si jamais elle doit l'offenser dans la moindre chose, alors qu'elle a tant d'amour pour lui. La quatrième mort, si on peut l'appeler ainsi, vient de ce qu'il règne en son cœur une si vive et si amoureuse reconnaissance envers Dieu pour tous les bienfaits et pour toutes les grâces qu'elle en a reçus, qu'emportée par son amour et sa reconnaissance, elle se meurt d'un très vif sentiment de gratitude et elle se demande avec étonnement comment tous les hommes et elle-même ne meurent pas d'amour pour Dieu,

135. Elle demande encore instamment à Dieu Notre-Seigneur de lui faire souffrir toutes les peines de

l'enfer, tout le temps qu'il lui plaira, afin que personne n'offense la divine Majesté et ne soit damné, mais que tous, au contraire, nous jouissions de sa gloire et le servions fidèlement avec un parfait amour et avec une amoureuse reconnaissance (1).

1. A la fin de ce mémoire, le P. Jean Torrens ajoute le paragraphe suivant :
« Comme le saint frère allait communier le jour de l'Octave de la fête du corps de Notre-Seigneur, il lui vint devant l'autel un grand scrupule à cause d'un péché qui l'affligeait beaucoup ; dans sa peine extrême il recourut, suivant sa coutume à Jésus et Marie ; la sainte Vierge lui apparut et lui dit que ce péché, peine et coulpe, lui était pardonné. Aussitôt après, Notre-Seigneur lui apparut aussi, lui donna un baiser de paix et disparut. Là-dessus, il s'en alla communier sans plus de scrupule. Ceci arriva dans la grande chapelle. »

MÉMOIRE écrit en janvier 1610:

136. Un jour, une dame nommée Samartina, femme d'un chevalier, étant très malade, on demanda à cette personne de prier pour elle. Elle le fit, et pendant qu'elle priait, il lui fut répondu nettement (pour éloigner ses craintes habituelles d'être trompée) que cette dame vivrait et pourrait se lever le cinquième jour. La chose arriva comme on le lui avait révélé. Dans cette circonstance, elle recommanda instamment cette malade à la Très Sainte Vierge et à son Fils, en priant comme elle a coutume de le faire pour tous ceux qu'ön lui recommande et pour elle-même; c'est-à-dire en demandant au Seigneur de disposer et d'arranger tout suivant sa plus grande gloire et le bien de l'âme; car elle compte le reste pour rien, et il n'y a rien de plus à désirer. Or, pendant qu'elle priait ainsi en la présence de Dieu, elle eut connaissance que sa demande était exaucée ; on l'assura intérieurement que si la malade mourait, il en résulterait de la gloire pour Dieu et du bien pour son âme, parce qu'elle mourrait dans la grâce de Dieu ; si au contraire elle ne mourait pas présentement, il en résulterait une plus grande gloire pour Dieu, parce qu'elle mourrait ensuite dans une plus grande sainteté; la prolongation de sa vie procurerait donc une plus grande gloire à Dieu et un plus grand bien à son âme. Plusieurs fois elle sentit au fond de son cœur une particulière certitude

que les choses se passeraient ainsi. Le Père Recteur envoya cette personne chez la malade avec la relique de la signature de notre Bienheureux Père. Après avoir parlé un bon moment des choses de Dieu avec la malade, elle dit aux personnes présentes, parmi lesquelles était son mari, de se mettre à genoux pour réciter trois *Pater Noster* et trois *Ave Maria* à Notre Bienheureux Père et un *Salve* à la Mère de Dieu, en leur recommandant la malade. Alors la relique fut placée sur sa poitrine, et nous partîmes. A peine étions-nous sortis que, par les mérites de Notre Bienheureux Père, Dieu opéra un miracle manifeste ; car celle que son mari tenait déjà pour morte, comme il le dit à cette personne, fut, contre toute prévision, subitement et entièrement guérie ; elle se leva pleine de force, comme si elle n'eût pas été malade et sa santé se trouva même plus robuste qu'auparavant. Gloire en soit à Dieu ! *Amen !*

137. Cette personne reçut une lumière et une connaissance sensible et intellectuelle tout à la fois ; elle vit l'état d'une âme privée de la grâce et de la faveur de Dieu. De même que, à notre mort, le corps demeurant sans âme et sans vie n'est plus qu'un cadavre ; ainsi, dès que l'âme meurt par le péché mortel, elle est privée de sa vie, qui est la grâce de Dieu ; par suite, elle n'est plus bonne à rien, non plus qu'un cadavre, est infecte comme celui-ci, ne profite plus et est tout à fait méprisable. Elle demeure dans le mépris de Dieu, parce qu'elle est privée de la vie, qui est la grâce de Dieu. De même donc qu'un homme est en vie tant que l'âme est en son corps, tandis qu'il devient incapable de toute opération, dès que l'âme est absente ; de même, si la grâce de Dieu fait défaut, l'âme ne fait aucune œuvre

méritoire, aucune action qui plaise à Dieu ; et cela jusqu'à ce qu'elle recouvre la grâce.

Par cette soudaine vision intellectuelle, cette personne connut le misérable état d'une âme, qui est privée de la grâce de Dieu et est en état de péché mortel. Dieu l'éclaira ainsi, afin qu'elle fasse tous ses efforts pour vivre toujours dans la crainte de Dieu et se garder de tomber dans la tentation.

Supposez qu'un air corrompu envahisse quelqu'un subitement avec tant de force qu'il le fasse mourir instantanément, ce sera l'image de la perte de la grâce, qui fait mourir l'âme subitement. Que Dieu nous en préserve dans sa bonté infinie ! *Amen !*

138. Une autre fois, pendant son oraison, cette personne vit nos dix captifs resplendir comme dix soleils. Elle en conçut alors un vif désir qu'ils fissent luire la lumière de l'Evangile sur ceux qui les retenaient prisonniers et qu'ils les convertissent à la vraie foi.

Une nuit pendant qu'elle dormait, elle vit qu'elle était en oraison ; et, lorsqu'elle s'éveilla, il lui sembla qu'elle avait dormi quatre heures de suite, en demeurant pendant ce temps dans une oraison pleine de ferveur et d'amour. Pendant cette oraison, elle traitait avec Dieu et avec la Sainte-Vierge, de ce qui concernait les captifs en question ; car elle pense souvent à eux pendant le jour. Lorsque ces faveurs ou d'autres semblables lui arrivent, cette personne demeure interdite et toute confuse, comme celui qui aurait commis une faute notable devant plusieurs personnes. Ce n'est que dans l'abandon complet d'elle-même entre les mains de Dieu qu'elle trouve, sans crainte de se tromper, la sécurité et le repos. Lorsqu'elle prie pour les autres, elle

remet aussi toutes choses entre les mains Dieu pour sa gloire et le pour bien des âmes. Ainsi tout va bien et sûrement. Quant aux choses extraordinaires, elle les craint, quelque saintes qu'elles paraissent. *Beatus vir qui semper est pavidus* (1).

139. Un jour, elle se préparait pendant la messe à recevoir la sainte communion dans notre église et elle conversait avec Dieu, lorsqu'une tentation, dont on a déjà parlé et dans laquelle elle avait un peu succombé, lui revint à la mémoire. En proie à cette inquiétude, elle cria vers Dieu en lui demandant pardon de cette faute, et Notre-Seigneur lui répondit qu'elle était déjà effacée. Délivrée de la peine très grande qu'elle éprouvait, elle ressentit intérieurement une paix, une joie et une consolation particulières.

140. Il lui arriva encore ceci. Comme elle faisait les exercices, le Père qui les donnait ayant développé le sujet de méditation, elle se retira. Mais comme elle avait coutume de remercier Dieu à la fin de son oraison pour la grâce présente ; de faire beaucoup d'offrandes en reconnaissance des faveurs reçues dans l'oraison et de tous les bienfaits dont Dieu l'avait comblée pendant sa vie ; enfin de prier Dieu Notre-Seigneur pour elle et pour d'autres personnes, le Père n'ayant pas dit de faire ces différents actes, elle revint pour l'avertir (2). Celui-ci lui dit de faire ce qu'il avait dit, parce que c'était l'enseignement de notre Bienheureux Père. Elle baissa la tête et s'en alla, bien déterminée à ne faire que

1. Prov., XXVIII, 14. — Suivant la Vulgate : « *Beatus homo...* Bienheureux l'homme qui est toujours rempli de crainte. »
2. Ceci se rapporte à divers actes qu'Alphonse faisait dans sa méditation ordinaire ; comme on le voit dans ses autres écrits, v. g. dans son *Petit traité de l'oraison courte et dévote*.

ce que le Père lui avait dit. Elle ne fit donc ni action de grâces, ni offrande, ni demande, mais l'oraison seulement. Après celle-ci, elle reçut une visite extraordinaire ; une très grande paix lui fut subitement donnée et elle connut par là que Dieu l'avait visitée et consolée ainsi, parce qu'elle s'était soumise à l'obéissance.

141. Elle a été parfois tentée, de ne pas considérer quelques personnes comme aussi saintes qu'il convient. Son remède est de rentrer en elle-même ; elle y trouve tant de maux et de péchés qu'elle n'est, lui semble-t-il, qu'un démon. Chez les autres, au contraire, elle ne voit pas de péchés, mais seulement des bonnes œuvres ; alors tous en comparaison lui paraissent des anges, elle les estime donc tels. Quant à elle, discernant clairement ses misères, elle se méprise et se considère comme le plus grand pécheur qui soit au monde ; car elle croit qu'il n'y a personne qui ait commis autant de péchés, aussi se regarde-t-elle comme ce qu'il y a de plus mauvais sur la terre. C'est ainsi qu'elle accroît la bonne opinion qu'elle a des autres et arrive à ne voir de mal qu'en elle.

142. Lorsqu'il survient à cette personne des adversités, des épreuves, soit de la part des hommes, qui la persécutent; soit de la part des démons, qui la tentent ; soit de la part de Dieu, qui lui envoie des maladies ; et, en général, dans toute espèce de peines ou de contrariétés, elle tient la conduite suivante : elle fait des actes de foi, elle croit fermement que c'est Dieu qui lui envoie ces travaux, qui les lui donne pour son bien, en raison de son grand amour pour elle, et que par suite elle doit les recevoir de sa main bénie et non des créatures, qui ne peuvent rien sans Dieu. Elle remercie donc

Dieu de tout son cœur de lui donner quelque chose à souffrir pour son amour. Pendant qu'elle souffre, elle a un regard sur Dieu; elle tient son cœur élevé vers lui et reçoit tout de sa main; de sorte qu'elle prie et se mortifie tout à la fois devant Dieu. De cette manière, Dieu triomphe par elle, parce qu'elle reçoit tout de sa main et non des créatures. En effet, le moyen le plus relevé peut-être pour imiter Jésus-Christ, est de se vaincre soi-même, de vaincre le monde et les démons. Par cette victoire, on obtient la perfection et la sainteté.

Cette personne a eu bien des luttes en cette vie avec le démon, le monde et la chair; et elle a combattu en employant, avec la grâce de Dieu, diverses pratiques très hautes et très saintes; mais il n'y en a aucune dont elle soit plus satisfaite que de celle-ci, parce qu'alors elle combat pour la gloire de Dieu. Cet exercice consiste, lorsqu'on est dans le travail de l'épreuve, à élever son cœur vers Dieu, en lui disant : « Seigneur, je vous rends grâces, je vous loue et vous bénis pour la précieuse faveur que vous me faites en me donnant cette peine à endurer pour votre amour ; » ou bien : « Seigneur je vous aimerai de plus en plus pour la grâce que vous me faites en me donnant cette épreuve à souffrir pour votre amour. »

143. Comme un scrupule relatif à sa vie passée la tourmentait, elle recourut, comme elle a coutume de le faire dans ses peines, à Jésus et à Marie. La Sainte-Vierge la consola en lui disant que la coulpe et la peine étaient pardonnées; Notre-Seigneur vint aussi à elle ; il l'embrassa et la baisa sur les lèvres. Le scrupule disparut et elle demeura consolée.

144. Pendant son sommeil, il lui est arrivé de res-

ter un heure environ dans une oraison pleine de fer veur et d'amour pour Dieu ; s'éveillant alors, elle continua la même oraison pendant une autre heure ; puis elle s'endormit et continua encore une heure à faire oraison, jusqu'à ce qu'elle fut éveillée par la cloche de l'obéissance.

145. Un soir, après le coucher, elle s'endormit, et, après s'être endormie, elle se trouva dans une oraison très fervente et très affectueuse, pleine d'amour pour Dieu ; cela dura jusque vers trois heures du matin. Or habituellement, le sommeil la laisse toute souffrante ; et depuis un grand nombre d'années, elle souffre plus alors que si elle avait revêtu un cilice. Mais ce jour-là, elle se sentit tout à fait soulagée après cette oraison, chose qui ne lui était pas arrivée depuis nombre d'années. Après s'être éveillée, elle recommença à dormir et resta en prière jusqu'au son de la cloche de l'obéissance. Si Dieu la donne à l'âme, l'oraison que l'on peut avoir en dormant, est très relevée ; car l'âme se trouve alors seule avec Dieu, puisque le corps étant endormi ne lui est plus un obstacle. Il y a donc entre Dieu et l'âme une grande solitude et un grand silence ; l'âme est tout occupée de l'amour de son Dieu, qui lui est présent ; ainsi tout est amour.

146. Un jour que cette personne mangeait du raisin, un grain mal mâché lui resta dans le gosier, ce qui la tourmenta quelque peu. Elle recourut aussitôt à la Vierge Marie, en l'appelant par son nom. Or comme elle disait intérieurement : « Marie ! » elle se trouva aussitôt délivrée, comme si la Sainte-Vierge eût été là attendant qu'elle l'appelât ; et non seulement Marie la délivra instantanément ; mais elle la laissa remplie d'une

consolation particulière, d'une très vive reconnaissance et d'un grand amour envers cette divine Mère. Cet amour surpassait même celui qu'elle avait eu jusqu'alors, parce qu'il lui sembla qu'il n'y avait rien que Marie ne fût disposée à accorder à ses prières.

147. Une autre fois, comme elle entendait la messe avec une grande ferveur et était pénétrée d'amour envers Dieu et envers sa Mère, elle dit à la Sainte-Vierge avec les sentiments d'amour le plus ardent : « Oh ! ma Souveraine, si j'avais le bonheur de vous voir au ciel ! » La Sainte Vierge lui répondit : « *Oui, tu me verras.* » Elle ne désire de visions d'aucune sorte sur la terre ; elle s'en défie au contraire et elle les redoute, parce qu'elle peut y être trompée.

Elle souffre beaucoup de ce qu'au réfectoire on lui donne quelque chose en dehors de ce qu'on sert à la communauté; et en général, c'est un tourment pour elle d'être bien traitée.

148. Cette personne brûle d'un très ardent désir du salut des âmes ; aussi lui arrive-t-il de se trouver en esprit avec toutes les personnes qui existent au monde, au même lieu et au même instant, comme si elle était toute en chacune et toute en toutes, et de traiter séparément avec chacune et avec toutes, dans le même temps. Elle leur parle de la brièveté de la vie, des peines de l'enfer, de la gloire et de la bonté infinie de Dieu ; elle leur montre qu'il mérite infiniment d'être servi et elle les détrompe afin que tous servent Dieu et sauvent leurs âmes (1). Par suite de son extrême désir du salut

1. « Interrogé sur la manière dont ceci s'était passé, le Bienheureux Alphonse répondit : Qu'il ne savait comment cela pouvait avoir lieu et qu'il n'avait jamais pensé que la même personne pût simultanément se trouver en beaucoup de lieux qu'en

des âmes, cette personne ressent à leur égard une telle compassion et une si vive anxiété qu'elle en mourrait si Dieu ne l'empêchait d'y songer, en lui envoyant d'autres bonnes pensées. Dieu, en effet, lui a fait entrevoir combien il mérite d'être servi et quelle est la grandeur de nos dettes envers lui ; aussi désire-t-elle d'un désir extrême que tout le monde le serve en vérité. Comme Dieu lui a donné aussi quelque connaissance et aussi le sentiment des horribles et épouvantables tourments éternels de l'enfer, elle est dans une compassion, qui est voisine de la mort, tant est véhément le désir qu'elle a de voir tous les hommes sans exception échapper à la damnation éternelle. Enfin, comme elle a aussi une certaine connaissance de la gloire qui nous attend, elle désire que tous jouissent de Dieu ; elle consentirait pour cela à souffrir avec sa grâce les peines de l'enfer tout le temps qu'il voudrait et ce serait assurément une grande grâce, puisque sa divine Majesté ne serait pas offensée et que personne ne serait damné. Relativement à son ardent désir de prêcher ces vérités à tous les hommes, de les tirer de leurs erreurs et de les engager à servir Dieu avec zèle et à sauver leur âme, Dieu lui a fait connaître qu'elle aurait le mérite de ses bons et ardents désirs, comme si elle les avait mis à exécution.

Dans les choses dont il vient d'être parlé et dans les visites semblables, cette personne demeure en la présence de Dieu, honteuse et craintive, comme le serait devant d'autres hommes celui qui viendrait de commettre sous leurs yeux une faute manifeste. Il n'y a de

tous au même instant ; mais qu'il se trouva en réalité avec tous en esprit, sans savoir comment cela était et pouvait se faire. Cette vision fut une des plus merveilleuses qu'il eut; elle dura environ un quart d'heure » (P. Marimon, hist. manuscr., l. IV, § 16).

sécurité contre toute illusion que dans l'abandon entier de soi-même entre les mains de Dieu et de la Sainte-Vierge ; aussi est-ce avec ce même abandon qu'elle prie pour les autres. A l'égard de toute autre chose, quelque sainte qu'elle soit, elle n'est pas sans crainte ; c'est pourquoi elle pratique ce complet abandon.

149. Conversant un jour avec Jésus et Marie, cett personne leur disait : « Jésus, Marie, souvenez-vous de moi et de ces petits anges ; je vous les recommande et me recommande moi-même à vous ; je vous recommande plus particulièrement le Frère Anglada ; » et elle ajoutait : « Je les remets en vos mains sacrées, pour qu'ils soient tout à vous et nullement à eux ; pour que vous fassiez d'eux et de moi ce qui vous plaira ; et je m'en réjouirai. » Elle faisait spécialement cette prière pour le Frère Anglada, qui paraissait un peu tenté (1). Dans cet entretien avec la Sainte-Vierge, cette personne les lui confiait afin qu'elle les remît à son Fils, comme s'ils étaient ses propres enfants, et le priât de les recevoir en les considérant comme les siens. Sa grande familiarité avec la Sainte-Vierge lui permettait d'agir ainsi.

150. Auparavant, quand elle voulait traiter des intérêts du même Frère avec la Sainte-Vierge, elle était devant elle sans dévotion et elle n'avait pas d'accès auprès d'elle. La Sainte-Vierge lui semblait avoir un air un peu triste et le Frère Anglada était aussi en sa présence triste et mélancolique. Voyant qu'elle ne pouvait réussir à obtenir de la Sainte-Vierge ce qu'elle désirait, elle se résolut de lutter avec elle en persévérant dans

1. Le saint parle ici des captifs d'Alger, qui après avoir été mis en liberté, relâchèrent à Majorque, par suite de vents contraires.

son oraison. Elle fit si bien qu'elle entra en de grands sentiments de dévotion. Bientôt le visage de la Sainte-Vierge changea d'expression ; elle parut satisfaite et elle sourit, comme si elle eût accepté ce qu'on lui demandait... Or ce qu'on lui demandait, c'était de secourir Frère Anglada. Aussi cette personne vit la tristesse et la mélancolie, qui étaient sur le visage de ce Frère, se changer subitement en joie et en allégresse. Ceci se passa spirituellement, et non dans l'imagination de cette personne ; il lui fut montré que la Sainte-Vierge lui accordait ce qu'elle demandait pour la gloire de Dieu et le salut de l'âme de ce Frère. Durant cette oraison, elle se sentait assurée que Notre-Dame se chargerait des captifs et du Frère Anglada, qu'elle lui recommandait.

151. Pendant que cette personne priait avec de vives instances Jésus et Marie pour tous les frères captifs et particulièrement pour le frère Anglada, qu'elle confiait à la Sainte-Vierge, il lui arriva ce qui suit. Pendant qu'elle était en oraison, elle se trouva transportée au milieu des anges et elle ressentit deux ou trois fois la joie extrême que goûtaient les bienheureux. Elle vit que la cause de leur joie était la victoire que le frère Anglada remportait sur lui-même et sur les démons, qui sans aucun doute étaient en grand nombre pour le faire reculer. Ceux-ci mis en déroute, il triompha de son père et de sa mère, que les démons avaient pris comme instruments pour le faire renoncer à son projet. En ce moment, par la grâce de Dieu, et avec le secours de la Sainte Vierge, il remporta une glorieuse victoire et se trouva plein de joie et de consolation. Cette personne, qui priait pour lui, ressentit aussi une grande joie de cette victoire ; car elle comprit que la

Sainte-Vierge lui avait été très favorable, et qu'elle l'avait exaucée.

152. Il lui parut devant Dieu que cette affaire était de grande importance, tant pour le frère que pour son père et sa mère, et que c'était pour ce motif que le démon le tourmentait tant. Car, en se faisant religieux, ce frère se sauverait avec la grâce de Dieu et persévérerait dans la religion, comme elle le demandait instamment à Dieu ; de plus, il obtiendrait ainsi par ses prières, le salut de ses parents. Le démon, qui pouvait en avoir quelque connaissance, essayait de toutes ses forces de l'inquiéter ; mais sachant que ce pauvre jeune homme était au milieu de tempêtes croissantes, et désireuse de le voir triompher de la lutte que ses parents et l'enfer lui faisait subir, cette personne s'adressait à Dieu et à sa Mère, avec une grande ferveur d'esprit. Elle mettait d'un côté Dieu et sa Mère, de l'autre les démons, et elle disait à Dieu dans ce danger : « Voyons, Seigneur, qui sera vainqueur de vous ou des démons ? » et comme cette personne avait remis le Frère entre les mains de Jésus et de Marie, elle était sûre de la victoire. Le Frère Anglada l'obtint en effet par leur aide, et ainsi Jésus remporta en lui une victoire complète, pour la gloire de Dieu et de la Sainte Vierge. Il ne reste qu'à persévérer, à aimer, à servir et à remercier Jésus et Marie pour cette grâce.

MÉMOIRE écrit en juin 1610.

153. Un jour, cette personne se tenait en la présence de Marie et recommandait le Père Blanc et le Père Miralles à cette douce Vierge, lorsqu'elle vit comment Notre-Dame tenait ces deux agnelets devant elle, chacun sur un bras, et prenait soin d'eux. Auparavant, comme elle priait pour le Père Blanc (les deux Pères prêchaient le carême cette année là), la Sainte Vierge lui répondit par deux ou trois fois qu'elle viendrait en aide au prédicateur. Il en fut ainsi ; car, bien que le Père fut fatigué de la poitrine, dès qu'il commençait à parler, il se sentait comme par miracle une voix excellente et très claire, ainsi qu'il le racontait ensuite. Il reçut plusieurs fois ce secours pendant la durée du carême (1). Gloire en soit à Dieu et à la Sainte-Vierge!

Dieu veut que nous recourions à elle comme à Notre Mère et à notre Souveraine.

154. Le Père Reguer avait dit à cette personne qu'il souffrait beaucoup de ce qu'en disant la messe, il ne pouvait prononcer ce qu'il avait à dire ; d'autant plus qu'il risquait ainsi d'attirer l'attention des fidèles. Elle le recommanda à Dieu et à la Sainte-Vierge. Mais, bien que, ordinairement, elle eût accès auprès d'eux et qu'il n'y eût pas de porte fermée pour elle, lorsqu'elle

1. Voir le numéro 103 et la note correspondante.

vint pour négocier cette affaire auprès d'eux, et leur recommander le cas qui affligeait si profondément ce Père, elle ne fut pas accueillie; au contraire, toute entrée lui fut fermée d'une manière sensible, comme si les portes eussent été de bronze. Elle n'obtenait quelque soulagement pour ce Père que lorsqu'elle entendait sa Messe dans notre église ; parce qu'alors, elle le recommandait à Dieu et à la Sainte-Vierge, sans les quitter un instant; mais si elle interrompait un moment sa prière, si peu que ce fut, il était aussitôt repris de son mal. Le Père lui ayant raconté comme il disait bien la messe auparavant, grâce à sa bonne voix, elle lui répondit que, puisqu'il n'avait pas trouvé de remède, il serait peut-être bon qu'il s'examinât pour savoir si, lorsqu'il disait si bien la messe, il n'en avait pas un peu de présomption et de vaine gloire. S'il en était ainsi, il demanderait la guérison de son infirmité en s'humiliant aux pieds de Jésus et de Marie. *Humiliamini sub potenti manu Dei, ut vos exaltet* (1).

155. Voici où cette personne en est actuellement. Elle se trouve hideuse et elle ne voudrait pas se regarder, tant est vif son dégoût à la vue des misères qui sont en elle. Quoique, pendant les repas, elle reçoive quelquefois la visite du Seigneur, manger l'ennuie et elle échangerait volontiers la nourriture qu'elle prend, contre les visites de Dieu durant l'oraison. Elle ne désirerait pas davantage goûter le sommeil; et s'il plaisait à Dieu, ce serait une consolation pour elle de s'occuper tout le temps avec Dieu, au lieu de dormir; mais puisque Dieu veut qu'elle dorme, elle le veut aussi. La joie qu'elle éprouve à se trouver avec Dieu, est

1. I Petr., v, 6.

extrême; et elle est d'autant plus affamée de sa présence qu'elle en jouit davantage. Elle est à l'égard de Dieu, comme serait quelqu'un, qui aime beaucoup une autre personne et désire ardemment la revoir, dès qu'elle est absente. En allant prendre ses repas, elle dit à Dieu : « Vous voyez Seigneur, que je n'ai pas besoin de manger ; mais puisque vous le voulez, je le ferai. » Et elle mange par obéissance, plus qu'elle ne le ferait sans l'obéissance. En entrant au réfectoire, après avoir ôté son bonnet, elle élève son cœur vers Dieu, s'offre à lui, et lui présente en même temps tous ceux qui vont se mettre à table. Alors elle lui dit : « *Hæc et omnia quæ sumpturi sumus, benedicat nos* (sic) *Deus trinus et unus, Pater et Filius et Spiritus sanctus. Amen.* Après s'être assise, elle récite un *Pater noster*, et un *Ave Maria*, à l'intention des âmes du Purgatoire ; et elle offre cette prière à la Mère de Dieu, en lui demandant de la présenter à son divin Fils et de conduire ces âmes au séjour de la gloire. Elle lui demande encore de ne pas s'écarter de la volonté de Dieu, de manger et de boire pour la gloire de la divine Majesté, et selon son désir, ni plus ni moins qu'elle ne le veut. Alors, observant en tout la modestie, elle a soin de ne prendre que de petites bouchées et de faire tout avec calme et bienséance.

156. Très souvent, son élan d'amour pour Jésus et Marie est tel que, pour leur faire plaisir, elle triomphe avec violence d'elle-même, de son âme et de son corps ; elle foule aux pieds toutes les craintes de ce monde, tout égard pour les créatures, tout amour suivant la chair, et elle embrasse toutes les épreuves qui peuvent lui venir de quelque créature que ce soit. Pour plaire à Dieu et à la Sainte-Vierge, ses deux amours, elle

s'offre encore à souffrir, avec la grâce de Dieu, tous les tourments de l'enfer ; et même, si on lui disait : « Sache que telle personne doit être condamnée aux peines éternelles, et qu'il n'y a pas d'autre moyen de l'en délivrer que de s'offrir à endurer toutes les peines de l'enfer, aussi longtemps que Dieu voudra », par amour pour les âmes, elle accepterait cette condition, non seulement sans répugnance, mais avec joie et allégresse ; en disant sans répugnance, elle entend parler de la peine qu'accompagnerait la grâce de Dieu, non de la séparation de Dieu, de son amour et de sa grâce, parce que cela n'est pas permis.

157. Les années passées, cette personne, qui était très affectionnée à l'obéissance, eut bien des occasions de la pratiquer, spécialement pendant plus de vingt ans qu'elle fut à la porterie. Pour obéir avec rectitude et promptitude, elle eut à subir de rudes épreuves de la part des personnes de la maison qui étaient d'un avis opposé. Elle surmontait ces obstacles par la ferveur de son obéissance ; elle ressentait même des dé irs véhéments de défendre l'obéissance. Elle éprouvait comme des impatiences, qui la poussaient à argumenter contre ceux qui y apportaient des entraves, quelque grands théologiens, qu'ils pussent être. Elle comprimait ces désirs et les laissait de côté.

158. Depuis, Dieu a voulu que cette personne ne remplît plus cet office, et n'ait plus, par la suite, autant l'occasion de pratiquer l'obéissance ; mais elle s'était si longtemps exercée dans cette vertu. et Dieu l'avait alors si souvent visitée et consolée, qu'il voulut la consoler encore davantage dans la suite, bien qu'elle ne pratiquât plus l'obéissance de la même

manière ; ceci montre combien cette vertu plait à Dieu, puisqu'il récompense si amplement ceux qui se sont renoncés et ont souffert pour la pratiquer. Dieu lui communiqua plus tard en effet une si grande lumière sur l'obéissance qu'elle voyait clairement en la présence de Dieu, sans aucun raisonnement, que c'est Dieu qui parle et qui ordonne et non l'homme. *Qui vos audit, me audit* (1). Pourra-t-il donc hésiter, celui qui voit clairement que c'est Dieu, qui commande par l'homme, et non l'homme qui commande? Ce point est bien important. Or Dieu imprima dans l'âme et dans le cœur de cette personne cette vérité que c'est lui qui commande, que l'ordre vient de lui et est l'expression de sa volonté. Dès lors, elle exécutait cette volonté divine, sans que l'enfer ni le monde entier réunis fussent capable de la faire se départir en son cœur de cette conviction ; il lui semblait que, en dépit de l'amour ou de la crainte de n'importe qui, fût-ce d'un roi, elle obéirait à Dieu avec une parfaite confiance, sans qu'il lui fût possible de lui désobéir.

159. A la porterie, elle observait la pratique que voici : Dès que l'on sonnait, elle élevait son cœur vers Dieu et lui disait : « Seigneur je vous ouvrirai pour l'amour de vous, » et elle ouvrait.

D'autres fois, au son de la cloche, elle gagnait aussitôt la porte en faisant intérieurement des actes de joie, comme si Dieu Notre-Seigneur eût lui-même sonné et qu'elle allât le recevoir.

Elle disait donc en y allant : « J'y vais, Seigneur ». Une troisième pratique consistait à se mortifier intérieurement ; car lorsqu'on sonnait fort et à coups redou-

1. Luc., x, 16. « Celui qui vous écoute, m'écoute. »

blés, naturellement le cœur se révoltait au dedans. Alors, elle réprimait fortement sa révolte et l'apaisait, jusqu'à ce que le cœur ne se soulevât plus.

C'est là une mortification très salutaire. Si elle fait défaut, il n'y a aucun progrès possible. C'est pourquoi il faut, avec l'aide de la grâce, se faire violence devant Dieu : comme un cavalier qui, en usant du frein et des éperons, fait faire ce qu'il veut à un cheval vicieux. On retire un grand fruit de cette mortification.

Grâce à la victoire qu'elle avait emportée sur elle-même, cette personne arrivait à la porte toute pacifiée, et elle ouvrait comme si l'on n'eut sonné qu'une fois et tout doucement.

Souvent elle se trouvait très fatiguée de corps et ne pouvait se mouvoir qu'avec peine, et en même temps elle jouissait intérieurement d'un merveilleux repos.

Une quatrième chose était celle-ci. Comme elle s'était si fort accoutumée à ouvrir à Jésus-Christ, elle se trouvait en un instant auprès de celui auquel elle allait ouvrir ; et pleine de joie et d'allégresse, elle le recevait comme on reçoit un ami qui vient du dehors. Elle ne se souvenait plus alors des hommes, mais seulement de son Dieu ; et sans qu'elle pensât à pareille chose, il lui apparaissait, quand elle allait ouvrir et elle le voyait venir avec la très Sainte-Vierge et une multitude innombrable d'anges.

Il lui arrivait parfois, étant bien fatiguée, de chercher quelqu'un, sans pouvoir tout d'abord le rencontrer. Lorsque après avoir passé beaucoup de temps à sa recherche, elle parvenait à le trouver, elle l'abordait, et lui remettait le message sans lui laisser soupçonner sa peine.

MÉMOIRE écrit en janvier 1611.

160. Un jour, le Père Provincial (1) venait de s'asseoir pour nous faire une exhortation dans notre église ; nous étions tous assis, et il allait commencer, lorsque cette personne fut comme frappée au cœur d'un coup de foudre ou d'un éclair, qui n'était autre chose qu'une très vive lumière concernant la volonté divine (*a*). Elle comprit que le cœur est le sceau de la volonté divine ; et que la volonté de Dieu est que l'âme en s'exerçant intérieusement en présence de Dieu à mortifier sa volonté, acquière cette grande chose, à savoir : qu'il ne se rencontre plus dans son cœur autre chose, ni pour soi ni pour les autres, que sa divine volonté. Le moyen qu'elle employait pour y parvenir, était de s'abandonner entièrement à la volonté divine.

Un jour qu'elle servait la messe au Père Recteur (2) dans la petite chapelle, et qu'elle recommandait ceci à Dieu, elle reçut de grandes lumières : Dieu lui répéta avec instance au fond du cœur combien il estimait la remise entière de l'âme entre ses mains, en quoi consiste le sommet de la perfection. Il lui dit, en l'encourageant,

1. P. Joseph de Villegas.

a. Ce passage est obscur ; voici comment un Père espagnol l'explique : « Entendio esta persona que el corazones el sello de la divina voluntad y que era voluntad de Dios que, con el ejercicio interior del alma delante de Dios, mortificandose su voluntad, alcanzase esta gran cosa de que en su corazon no se halle otra cosa, ni para si, ni para otro. » Tel est le sens que nous avons adopté (*note du traducteur*).

2. P. Jean Torrens.

que c'était une chose vraiment grande, difficile et coûteuse ; mais qu'il s'offrait à l'aider, et qu'il ne l'oublirait jamais. Ce grand enseignement la plongea dans la crainte et dans une profonde humilité ; sentiments qui durèrent plusieurs jours et qui durent encore, parce qu'elle a peur qu'il n'y ait quelque illusion secrète. Plus en effet une chose est élevée, plus est grand le danger d'orgueil qui peut s'y cacher ; tandis que dans les tentations que l'âme doit combattre, on voit le danger ; on peut donc le fuir et s'humilier. Non seulement ces choses lui inspirent de la crainte, mais elles la font trembler ; en effet, plus l'âme aime Dieu, plus son amour pour lui la fait marcher dans la crainte de l'offenser.

Pressée par l'amour, cette personne élevait donc son cœur vers Dieu et lui demandait de ne pas permettre qu'elle fût trompée. Dieu, de son côté, la rassurait, en lui répondant de ne rien craindre.

Elle recourut un jour à la Sainte-Vierge pour le même motif, et Notre-Dame lui répondit : *Là où je suis, il n'y a rien à craindre ; j'ai soin de toi ; fais ce qu'il* (*mon Fils*) *t'a dit;* ce qui voulait dire : « Fais ce qu'on t'a enseigné, pendant que tu servais la messe. »

Cette personne marche donc en la présence de Dieu avec toute l'affection de son cœur, en aimant la volonté divine en tout ce qu'elle ordonne, parce qu'elle ne vit plus, mais que c'est Dieu et sa sainte volonté en toutes choses qui vivent en elle. Elle devait, d'après ce qui vient d'être dit, acquérir par la pratique, une parfaite conformité avec cette adorable volonté; mais Dieu permit que Satan la tenta à propos des jugements divins, l'amenant à retourner dans son esprit, comment et pourquoi Dieu permet ou veut des choses comme celles-ci : que les uns se sauvent et que

les autres se damnent, alors qu'il peut faire que tous se sauvent. Comme elle était embarrassée dans ces pensées, elle éleva son cœur vers Dieu et écarta tout raisonnement, pour se délivrer. Elle vit alors que Dieu est infiniment bon et sage; qu'il nous aime infiniment; que tout ce qu'il ordonne est saint et bon; et qu'elle-même était comme si elle n'existait pas et n'avait pas reçu l'être. Que faire dans une semblable perplexité, pour se délivrer des illusions et de tout péril? Aller vers celui qui peut rassurer l'âme, c'est-à-dire vers Dieu, de qui seul vient toute sécurité. C'est pourquoi cette personne se réfugia dans le sein de Dieu, et s'abandonna à lui; alors le démon resta seul et confus. Elle triompha ainsi de la tentation, avec la grâce de Dieu. Mais comme Dieu est très enclin et très prompt à venir en aide à ceux qui vont lui demander assistance, bien vite il lui fit part de ses faveurs et elle se trouva par un acte plein de ferveur, élevée et transportée en sa présence. Là, il lui communiqua de grandes lumières sur ce sujet, avec beaucoup de consolation et de profit pour son âme; mais ces choses étant purement spirituelles, ne se peuvent pas bien expliquer. De cette épreuve elle retira un grand enseignement pour l'avenir, à savoir, qu'il faut, avec la grâce de Dieu, fuir aussitôt la tentation et laisser le démon dans la confusion, en cherchant un refuge assuré près de Dieu.

161. L'amour que Notre-Seigneur me témoigne, me fait trembler; il m'aime d'autant plus que je m'humilie davantage, et la Sainte-Vierge m'aime avec une tendresse particulière. Pendant que je servais la messe, la Sainte Vierge se montrait si favorable que j'avais peur, et d'autant plus qu'elle me témoignait plus de bonté. Mais elle, voyant ma frayeur, me dit un jour : « *Et tu*

ne veux pas que je t'aime, alors que tu m'aimes tant? » Elle me répéta un autre jour deux ou trois fois l'enseignement concernant l'abandon à la volonté divine, qu'elle m'avait donné pendant que je servais la messe. Seulement une si grande chose ne s'acquiert pas en se reposant; il faut se vaincre et se mortifier. C'est pour ce motif que Dieu envoie à l'âme des travaux et des délaissements, des maladies et des douleurs; ces épreuves, les unes secrètes, les autres publiques, font pratiquer la vertu et conduisent à la perfection. Notre-Seigneur agit ainsi à l'égard de cette personne. pour l'enrichir avec le secours de sa grâce. Quant à elle, misérable et digne d'être abhorrée de tout le monde, elle se hait, et ce lui est un très grand tourment de voir une chose si vile et si détestable. Elle ne se voudrait pas voir, elle désirerait que personne ne se souvînt d'elle et que tout lui manquât; parce que, si elle pouvait se dérober à tous les hommes, et en être délaissée, elle traiterait seul à seul avec Dieu, s'abandonnerait à lui sans réserve, et serait toute à lui. La pensée du coucher lui est pénible, et il lui répugne d'aller manger; elle va au réfectoire, parce que l'obéissance l'y oblige. Elle est détachée du monde et de tout ce qui est du monde: elle ne peut comprendre comment, ce monde étant si vain, il y en a qui l'aiment, lui et ses vanités; car tout cela s'en va en fumée. Elle ne comprend pas non plus comment on néglige de s'occuper des trésors éternels de Dieu. Le monde lui paraît fou et dénué de jugement.

162. Pendant que cette personne recommandait à Dieu et à la Sainte-Vierge le vice-roi, qui était très malade et sur le point de mourir, elle vit en esprit que la Sainte-Vierge le tenait étendu sur ses genoux et déjà

mort; la Sainte-Vierge lui dit qu'elle se chargeait de celui qu'elle lui recommandait avec tant de ferveur. Elle comprit, après la mort du vice-roi(1), que le sens caché de ces paroles était que la Sainte-Vierge se chargeait, non de la vie du corps, mais de celle de l'âme. Le vice-roi mourut donc, parce qu'il ne demandait à Dieu autre chose que son honneur, sa gloire et le salut de son âme; et l'on peut croire qu'il se sauva et mourut dans la grâce de Dieu.

163. J'ai tant d'aversion pour ces choses (2) que je ne voudrais ni en parler, ni les écrire, ni les laisser connaître par qui que ce fût; car elles sont plus dangereuses que profitables. Le monde en fait grand cas, parce qu'il est peu éclairé, tandis qu'il devrait estimer les vertus solides; pour elle, elle est devenue, par amour, une même volonté avec la volonté de Dieu, et elle s'est abandonnée tout entière en toutes choses à cette divine volonté; car dans les choses extraordinaires on court le danger de s'enorgueillir et de tomber, tandis que, dans la pratique des vertus solides, on ne court aucun risque. Elle ignore aussi quel fruit et quel profit l'âme retire de ces choses et d'autres semblables. C'est pourquoi, dès qu'il lui arrive quelque fait de ce genre, comme des conversations (avec Dieu ou avec ses Saints), elle les évite, par une crainte filiale d'offenser Dieu. Elle élève alors son cœur vers lui, en disant: Seigneur, je ne veux que votre amour et l'accomplissement de votre volonté; quant à ce que je vous demande maintenant, je vous supplie de faire ce qui sera pour votre plus grande gloire et me fera vous mieux servir. En priant ainsi, elle ne donne aucune attention à son

1. D. Jean Villagarut y Sanz, qui mourut le 22 décembre 1610.
2. Les choses extraordinaires.

corps, mais seulement à son âme; et Dieu lui accorde toujours ce qu'elle demande de cette façon. Dieu lui répondit, en lui offrant la souffrance : « *Là où je suis, il n'y a rien à craindre; je prendrai soin de toi, fais ce qui t'a été dit* ».

164. Pour parvenir à une grande perfection. Dieu lui a enseigné, comme on l'a dit plus haut, un exercice qui est à la fois, je crois, le plus pénible de tous les travaux ici-bas et le moyen le plus élevé pour atteindre cette perfection avec la grâce de Dieu. Il semble être purement spirituel, se passer dans l'âme seulement, comme si le corps dormait et l'âme veillait. Le voici : l'âme se trouve, par la permission divine, extrêmement tourmentée par tout ce qui se passe ordinairement au moment de la mort; sa souffrance surpasse alors toutes les épreuves et les persécutions du monde, quelque grandes qu'elles soient, ainsi que les tentations de toute sorte que l'enfer peut inventer, comme les horribles épreuves par lesquelles cette personne a passé pendant quelques années. Les infirmités et les douleurs corporelles ordinaires, quelques grandes qu'elles soient, sont peu de chose auprès de la peine dont je parle, laquelle se passe uniquement dans l'âme et est accompagnée de grandes désolations. Mais si cette peine excède toutes les autres, avec la grâce de Dieu, elle est aussi profitable à l'âme et elle lui procurera un jour de plus grands fruits de gloire. Le meilleur remède que cette personne puisse trouver, consiste à élever vers Dieu son cœur tout brûlant du désir de le servir, en lui disant : « Seigneur accablez-moi autant qu'il le faut pour que vous receviez une plus grande gloire et pour que je vous plaise davantage; faites de moi ce que vous voudrez, puisque je suis tout à vous;

je me réjouirai et je vous aimerai de plus en plus pour la grâce que vous me faites en me donnant cette épreuve, afin que je la souffre pour votre amour ». Elle accepte cette peine par un acte intérieur d'amour, en ne regardant que Dieu et recevant tout de sa main, non des créatures ni des démons. L'âme fait alors la volonté de Dieu et elle lui est fort agréable ; tout concourt à la gloire de Dieu et au bien de l'âme, parce que l'âme sert Dieu parfaitement pour lui-même, en se renonçant. Par cette voie, l'âme parvient à se donner à Dieu sans réserve. Elle en est alors possédée et est toute à lui ; il en résulte pour elle beaucoup de consolation et de repos en Dieu. Dieu l'éclaire, la console et a soin d'elle, comme de son propre bien. Enfin, elle voit les grands trésors qui sont cachés dans la souffrance supportée pour Dieu ; souffrance qui nous est donnée, afin que nous l'embrassions pour l'amour de Dieu et que nous lui en rendions grâces.

165. Son âme est si remplie d'amour pour Dieu et pour sa sainte volonté ; elle est si désireuse de lui plaire en tout, que la volonté de Dieu lui étant connue, rien au monde, voire même les peines de l'enfer, ne pourrait l'empêcher de l'accomplir, avec le secours de sa grâce. Elle ressentirait même plus de joie à faire la volonté de Dieu, qu'elle n'éprouverait de peine à souffrir les tourments de l'enfer pour son amour. Il n'y a dans son cœur aucune entrée pour l'angoisse ou la tristesse, vu la grandeur de son amour pour Dieu et son désir extrême de ne faire jamais sa volonté propre, et de faire uniquement celle de Dieu. Dieu nous aime d'un amour infini, il ne peut donc vouloir rien de nuisible à notre âme, mais seulement ce qui lui est bon et salutaire. Il s'en suit qu'il n'y a rien de plus désirable

ni de plus aimable que l'accomplissement de la volonté de Dieu en nous; tout contribue alors à la gloire de Dieu et au bien de notre âme, car Dieu choisit toujours pour cette âme qu'il aime tant, ce qui lui convient le mieux. Qu'elle accepte donc tout comme venant de sa main, et non des créatures, et qu'elle sache profiter de l'épreuve qui lui est envoyée. « Seigneur, faites votre volonté, non la mienne », dira-t-elle. Elle prononcera ces paroles avec amour et reconnaissance, si elle considère la fin pour laquelle Dieu lui envoie l'épreuve; car cette fin est pleine d'amour, et pour son plus grand bien; elle a pour objet de procurer à l'âme des degrés de grâce ici-bas, et là-haut des degrés de gloire, si elle accepte tout pour l'amour de Dieu. Voilà la fin pour laquelle sont données les épreuves; c'est par cette route qu'on atteint la perfection et la sainteté. Que l'âme se donne donc toute à Dieu, et qu'elle lui dise: « Recevez-moi, Seigneur, car je suis à vous. Mon Dieu, faites de moi ce que vous voudrez; prenez vous-même soin de me faire agir en tout suivant votre bon plaisir, puisque je suis tout à vous. »

De là vient que cette personne aime tant la grande vertu de l'obéissance; car obéir au supérieur,c'est faire et exécuter sûrement la volonté de Dieu; et c'est une grande chose de contenter Dieu en faisant sa volonté. En obéissant et en souffrant beaucoup pour Dieu, l'âme fait évidemment sa volonté; et si elle observe encore ce qui suit, avec la grâce de Dieu, elle atteindra en peu de temps une grande sainteté. Cette pratique consiste à prendre un soin extrême pour plaire à Dieu, que, dans toutes ses pensées, toutes ses paroles et toutes ses actions, toutes ses affaires et celles d'autrui, elle cherche la volonté de Dieu. « Seigneur, lui dira-t-elle, traitez-moi selon votre bon plaisir, je m'en réjouirai;

faites que je fasse toujours votre volonté, et non la mienne. » Cette personne demande aussi à Dieu de lui pardonner ses péchés, et si elle doit l'offenser, de la faire tomber morte auparavant ; elle demande instamment à la Sainte-Vierge de lui obtenir de son fils, cette grâce de ne pas offenser celui qu'elle aime tant. Pour éviter d'offenser Dieu, avant de dire ou de faire une chose quelconque, qui la concerne ou qui concerne le prochain, elle rentre en elle-même, se met en la présence de Dieu et lui recommande la chose en question. Si son âme murmure quelque peu intérieurement, elle ne la fait pas, parce que c'est un signe certain qu'elle ne plairait pas à Dieu, en la faisant ; mais si son âme ne se plaint pas et demeure ensuite en paix, c'est un signe que la chose plaît à Dieu. En suivant cette conduite dans toute action qui se présente, l'âme qui désire plaire à Dieu, acquiert une grande paix et elle reçoit de Dieu de grandes lumières, avant et après l'action.

166. Un jour que cette personne, étant à table, avait devant elle une assiette à soupe, le supérieur lui envoya dire de manger l'assiette. Elle prit son couteau et se mit à racler l'assiette. Un autre, l'apercevant, lui demanda pourquoi elle faisait cela. Elle répondit que le supérieur lui avait dit de manger l'assiette. Mais il sembla à cet autre qu'elle devait manger, non l'assiette, mais ce qu'elle contenait ; elle le fit à cause de lui, et mangea seulement le contenu de l'assiette.

167. Voici la méthode qu'elle suit pour surmonter avec la grâce de Dieu, les tentations, les persécutions et toute espèce de travaux, de douleurs et d'infirmités, enfin toute sorte d'épreuves. Elle élève sans retard son

cœur vers Dieu et le regarde ; alors elle voit comment cette épreuve vient de sa main et non des hommes ou des démons. Si l'âme pratique ceci en esprit de foi, Dieu lui donne une lumière surnaturelle, pour voir clairement que c'est lui qui envoie l'épreuve. Alors elle ne se fâche contre personne, et elle reçoit tout de la main de Dieu et non des créatures. Pour retirer de là un grand fruit, que l'âme médite cette vérité : Dieu nous aime d'un amour infini, et par suite ne peut vouloir pour l'homme que ce qui lui est bon et ce qui peut le faire croître en grâce et en gloire, comme sont les épreuves, dès que l'homme les accepte pour l'amour de Dieu. La pratique de cette personne consiste donc à élever son cœur vers Dieu, et à lui dire, en fixant humblement les yeux sur lui : « Seigneur, je vous rends grâces, je vous loue et vous bénis pour la grande grâce que vous me faites en me faisant souffrir ceci pour votre amour. » Je ne connais pas de plus grand trésor pour l'âme en cette vie au point de vue de l'éternité, que de souffrir pour Dieu ; et c'est parce que Dieu nous aime tant qu'il nous donne à souffrir, afin de nous enrichir du prix de ces souffrances dans le ciel, et de nous parfaire et de nous sanctifier ici-bas par la pratique des vertus.

168. Afin que Dieu lui accorde ce qu'elle demande, pour elle ou pour ceux qui se recommandent à ses prières, elle suit la méthode que voici :

Elle s'excite d'abord à un grand amour envers Dieu et envers le prochain, et elle prie ensuite Dieu d'accorder, soit à elle-même, soit à la personne qui lui a recommandé quelque intention, ce qui sera à la plus grande gloire de Dieu, et pour le plus grand bien de l'âme. Si la chose demandée ainsi est bonne et salu-

taire, Dieu l'accorde toujours, parce qu'il aime beaucoup les âmes et ne veut que leur bien ; il en résultera même beaucoup de gloire pour la divine Majesté. Cette personne demande donc ce qui est pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, Dieu exauçant les prières faites ainsi sans avoir égard à la chair et au sang. Hors de là, il n'y a rien à demander à Dieu pour soi ou pour tout autre ; cela seul qui est ordonné à cette double fin, est d'un grand prix pour l'âme et pour le corps ; tout le reste, tout ce qui est suivant la chair et le sang, est de nulle valeur. Il faut donc en toute chose dire à Dieu : « Seigneur, je vous supplie de disposer de ceci, d'ordonner cette entreprise suivant votre plus grande gloire et pour le bien de mon âme, afin que je vous plaise davantage » ; et Dieu exaucera cette prière.

169. Dans les tentations, elle emploie ce remède, qu'elle a reconnu être très efficace. Dès qu'il lui vient une mauvaise pensée, elle fait le signe de la croix devant elle. Là, en effet, se trouve le démon. Elle lui dit en même temps : « Adore la croix, demande à Dieu pardon de tes péchés ; » et le démon, plein de confusion, s'enfuit aussitôt.

170. Depuis le matin à son réveil jusqu'à son coucher, cette personne s'efforce de s'entretenir amoureusement avec Jésus et Marie. Elle leur recommande ses intérêts et ceux du prochain, et elle les trouve toujours favorables. Le soir, lorsqu'elle va se mettre au lit, elle s'asperge d'eau bénite en faisant des signes de croix sur elle-même et en récitant des *Gloria Patri*. Elle asperge aussi son lit d'eau bénite, de la tête au pied, en disant : « La bénédiction du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit » et en ajoutant aussitôt : *Deus, in adjutorium meum*

intende, avec le *Gloria Patri*. Enfin, elle se recommande à la sainte Vierge et à son ange gardien. Dès qu'elle s'éveille, elle récite les litanies de la sainte Vierge, qu'elle sait par cœur; elle fait ensuite avec le secours de la grâce, son oraison du matin. Durant le jour, elle observe avec beaucoup de soin en quoi elle plaira davantage à Dieu, afin d'exécuter, avec l'aide de sa grâce, le bon plaisir divin. *Laus Deo !*

MÉMOIRE écrit en juin 1611.

171. Compte de ce qui se passe chez cette personne. Il lui semble que la poursuite des richesses est une des plus grandes futilités et extravagances de l'homme en cette vie. Il faut se contenter du nécessaire, car on n'a pas besoin de plus ; tout ce que l'on y ajoute, fait vivre dans de grandes inquiétudes, soit pour se le procurer, soit pour le conserver ; et la cupidité fait oublier Dieu et son âme. Celui qui ne désire rien, et se contente de peu ou du nécessaire, vit dans la paix et dans la joie, en ne songeant qu'à plaire à Dieu. Avec les richesses acquises, accumulées, entrent bien vite, le vain honneur, l'orgueil, l'estime de soi, le désir d'être estimé et honoré par les hommes ; et c'est un des plus grands malheurs qui puissent arriver que de s'estimer beaucoup. Plus l'âme en effet est précieuse aux yeux de Dieu, plus elle est vile et méprisable à ses propres yeux; et plus elle est précieuse et estimable à ses yeux, plus elle est vile et méprisable aux regards de Dieu. C'est pourquoi les serviteurs de Dieu fuient le plus possible les honneurs, et regardent avec raison comme un grand malheur d'en être l'objet ; car sitôt qu'ils sont honorés et estimés, il est à craindre qu'ils ne s'attachent à ces vanités et que l'orgueil ne se glisse secrètement dans leur cœur ; en outre, la préoccupation qu'ils en ont, ne leur permet plus de se recueillir comme ils voudraient. Aussi ceux qui connaissent le monde, n'estiment rien tant que d'y vivre aussi oubliés

de tous les hommes que s'ils n'existaient pas ; oubliés du monde et l'ayant en oubli, ils peuvent en effet se donner tout à Dieu, et dire avec saint Paul : *Conversatio nostra in cœlis est* (1).

Cette personne triomphe d'elle-même par la lutte intérieure, sous le regard de Dieu, et elle s'exerce à se mépriser, elle et tout ce qui est au monde. *Qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus* (2). Pour remporter cette victoire, elle se met souvent en la présence de Dieu. Alors, son âme d'une part voit Dieu, de l'autre se voit elle-même toute remplie de misères, de péchés et de bassesses ; reconnaissant qu'elle est la faiblesse même et le néant, elle parle à Dieu avec un profond respect et lui demande humblement le mépris d'elle-même. En même temps, elle fait un acte de ce mépris; et si elle continue à faire cet acte, Dieu se communique à elle de plus en plus. Elle joint à cette demande celle du mépris de toutes les choses de ce monde, et Dieu lui donne une grande connaissance de leur vanité, au point qu'elle les a en aversion. Enfin, de ce double mépris, une fois obtenu, elle s'élève plus haut en demandant à Dieu de l'estimer et de l'adorer souverainement ou même infiniment, de l'aimer et de le remercier infiniment. On profite toujours en demandant de cette manière, parce que la prière est accompagnée des actes intérieurs des vertus; or ces actes sont nécessaires pour que Dieu donne les vertus.

Outre l'exercice intérieur de l'oraison et de la mortification, dont il vient d'être question, une chose qui,

1. Philippe, III, 20. « Pour nous, nous vivons déjà dans le ciel. »

2. Luc. xv, 23. « Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut pas être mon disciple. »

avec la grâce de Dieu, lui est très utile, est un entier abandon de son âme au bon plaisir de Dieu : « Seigneur, lui dit-elle, puisque je suis tout à vous, faites de moi tout ce que vous voudrez, je m'en réjouirai. » Elle se met en même temps en la présence de Dieu, se représente sa puissance infinie et considère comment tout vient de lui. Alors son âme s'abandonne à lui en toute humilité, pour qu'il dispose d'elle suivant son bon plaisir, elle fait en même temps de fervents actes d'amour de Dieu et accepte d'un cœur joyeux tout ce qu'il veut relativement à elle, quelque amer et pénible que ce soit ; il lui suffit que Dieu l'envoie et qu'il le veuille.

Ces deux choses, l'humilité et l'abandon entre les mains de Dieu, sont essentielles. Elles préparent l'âme; de sorte que, si les mépris, les affronts, les persécutions et les tentations viennent en réalité, elle est prévenue et prête à combattre et à vaincre ses ennemis, en embrassant toutes les épreuves qui l'atteignent; elle parvient même, au moyen des actes intérieurs de ces deux vertus, à changer ce qui est amer en douceur et ce qui est doux en amertume.

172. Pour faire toujours la volonté de Dieu, cette personne s'exerce en deux choses, qui comprennent toute conformité à la volonté divine. Le premier exercice consiste à s'habituer à faire cette sainte volonté en toutes les choses contraires et pénibles qui lui viennent d'autrui, en les acceptant par amour pour Dieu et pour agir selon son bon plaisir. Dès qu'une contrariété survient, elle élève donc son cœur vers Dieu et s'entretient dans des sentiments de joie et d'allégresse, en disant : « Seigneur, je vous rends grâces, je vous loue et je vous bénis pour la précieuse faveur que vous me faites en me donnant ceci à souffrir pour votre amour. »

Alors, s'il s'agit de tentations, le démon s'enfuit.

Le second exercice est celui-ci. En tout ce qui procède d'elle, pensées, paroles, réponses aux questions, affaires personnelles ou concernant le prochain, conseils et avis à donner, elle prie Dieu de l'éclairer, afin qu'elle agisse en tout suivant sa sainte volonté, et ne fasse rien sans sa permission. Elle reconnaît qu'elle a cette permission, si sa conscience lui dicte de faire la chose, sans se plaindre en la présence de Dieu. Alors elle parle, si elle doit parler; elle agit, si elle doit agir. Sinon, elle n'agit ni elle ne parle. Elle rentre donc tout d'abord en elle-même et consulte Dieu pour savoir ce qu'il veut, afin de s'y conformer. Si Dieu l'avertit de ne pas prendre de détermination, en lui faisant voir clairement les inconvénients et les dommages qui en résulteraient, elle renonce à ce qu'elle se proposait de faire; mais si, lorsqu'elle procède avec cette circonspection pour discerner et accomplir la volonté de Dieu, elle goûte intérieurement une grande paix, c'est un signe que Dieu veut qu'elle agisse ou qu'elle parle; et elle demeure ensuite en paix sans avoir de regret, parce que ce qu'elle a dit ou fait, est selon Dieu et sa volonté. Si au contraire, elle se plaint intérieurement, s'inquiète, et ne peut prendre une détermination, c'est un signe manifeste, qu'il ne convient pas de faire ce qu'elle se proposait; si, malgré cela, elle se détermine à le faire, elle s'en repentira ensuite et elle vivra dans le regret et l'inquiétude. Telle personne vit toujours en paix, parce qu'elle a fait la volonté de Dieu; telle autre est inquiète, parce qu'elle a fait la sienne.

C'est pourquoi cette personne veille sans cesse à acquérir la paix de l'âme, en se renonçant afin, d'agir toujours suivant le bon plaisir de Dieu. Cette pratique fait acquérir la pureté du cœur et elle est très impor-

tante : *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt* (1). La sagesse, la prudence et la discrétion consistent à faire la volonté de Dieu en toutes choses, comme le dit saint Paul : *Nolite fieri imprudentes, sed intelligentes quæ sit voluntas Dei* (2). Il veut manifestement dire que la meilleure et la vraie prudence consiste à faire la volonté de Dieu, jusque dans la manière de manger et de boire.

173. Il lui vient quelquefois des tentations déshonnêtes. Voici comment elle se comporte à leur égard. Aussitôt que ces tentations se présentent, elle élève son cœur vers Dieu, reçoit cette petite tribulation de sa main et lui dit : « Seigneur je vous rends grâce, je vous loue et je vous bénis, pour la grande faveur que vous me faites en me donnant cette peine à souffrir pour votre amour. » Elle s'offre en même temps à souffrir cette tentation et toutes celles qu'il plaira à Dieu de lui envoyer. Elle agit de même à l'égard des autres épreuves.

174. Elle emploie encore un autre moyen contre les démons, par exemple dans les tentations déshonnêtes. Elle leur commande avec empire, fait avec le bras droit une grande croix devant elle, et leur ordonne de se prosterner, de s'humilier et d'adorer la croix. Elle dit en même temps trois fois : *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia propter crucem tuam redemisti mundum,* et ensuite : *In nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et inferno-*

1. Matth., v, 8. « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. »
2. Eph., v, 17. « Ne soyez pas sans prudence, mais sachez discerner la volonté de Dieu. »

rum (1). Elle leur commande alors de faire des actes de contrition et de demander à Dieu pardon de leurs péchés ; et comme ils n'ont pas la patience de l'entendre, ils s'en vont au plus vite. Si elle se trouve en la présence de quelqu'un de ces esprits, et qu'ils la tentent de cette sorte, elle leur intime le même ordre par ses regards sévères, par son visage et tous ses gestes, et ils disparaissent aussitôt.

175. Quelquefois, lorsqu'elle entend lire les Evangiles, ou qu'elle lit quelque trait de la vie des Saints, il lui vient certaines tentations, comme des doutes et des dégoûts. Comme ces tentations refroidissent son amour et sa ferveur, elle recourt à Dieu. « Désormais, lui dit-elle, je veux encore mieux vous servir ». Quant aux démons, elle les brave et les méprise ; et parce qu'ils sont orgueilleux, ils s'en vont aussitôt.

176. Une tentation qui lui est toujours très pénible, parce qu'il s'agit d'une chose de grande importance est revenue l'importuner il y a quelques jours ; ce fut la crainte d'être renvoyée de la Compagnie. Elle s'en affligea au point, qu'elle se mit à traiter de tout son cœur la chose avec Dieu ; et elle s'excita, avec l'aide de sa grâce, à abandonner le tout entre ses mains pour qu'il disposât de sa personne, en ceci et en toutes choses, suivant son bon plaisir. Son âme ressentit alors une grande paix et un grand calme. Comme elle ne voulait que la volonté de Dieu, Dieu se communiqua tellement à elle, que pendant le peu de jours qu'elle traita de cette affaire avec lui, elle en reçut plus de grâces que durant l'espace de deux ans. La tentation disparut donc, mais

1. Philipp., II, 10. « Au nom de Jésus, tout genou fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers. »

cette personne aurait désiré qu'elle persistât, à cause des grands dons que Dieu lui faisait pendant cette lutte. Quelques jours après, elle revint ; mais l'ennemi ne put tenir le champ de bataille, parce que Dieu soutenait cette personne pendant le combat.

APPENDICE

QUESTIONS

Première question. — J'évite de proposer sur le champ quelque chose au supérieur, parce que je me défie de mon amour-propre, qui est exposé à tromper ou à exagérer ce dont il s'agit. Le supérieur pourvoyant aux besoins de ses inférieurs selon l'information qu'il en reçoit, j'en recevrais quelque bon traitement. J'ai donc trouvé par expérience, qu'il n'est pas à propos, lorsqu'il se présente quelque chose à mon esprit, de la proposer de suite au supérieur ; mais qu'il convient, si cela se peut, d'attendre deux ou trois jours, en recommandant la chose à Dieu, jusqu'à ce que toute passion ait disparu. En tenant cette conduite, je pourrai découvrir dans quelle mestre la passion et l'amour-propre m'ont entraîné et trompé, et je serai content d'avoir attendu avant de rien proposer.

En ce qui concerne les dégoûts que j'éprouve, les douleurs et les défaillances du corps, quoique je souffre au point de ne pas me mouvoir sans douleur, je n'en laisse rien paraître depuis des années. Après quelques heures, cette peine disparaît ; et je crois que Dieu continuera à me faire ce cadeau jusqu'à la mort, sans qu'il y ait de médecine au monde qui puisse me guérir, parce que c'est une grâce de Dieu. Pour les infirmités, de moindre importance, je les ai dissimulées sans en tenir compte et elles m'ont quitté depuis quelques années.

Si j'eusse consulté des médecins et pris des remèdes, peut-être n'aurais-je pas la santé dont je jouis. Il convient de dissimuler ainsi, excepté quand il est clair que la maladie doit-être manifestée ; par exemple en cas de fièvre, ou de douleur de côté, ou de maladies semblables. Que dois-je faire dans de pareils cas ?

Dans le manger, comme j'aimais le verjus, je me mortifiais en n'en prenant pas, et j'évitais de toucher à tout ce qu'on mettait pour moi sur la table, à moins que le mets ne fût servi à toute la communauté.

Seconde question. — Quel moyen dois-je prendre pour servir Dieu parfaitement et pour qu'au jour du jugement Dieu me pardonne mes péchés ? Je dois m'abaisser jour et nuit jusqu'à l'abîme de la bassesse et du néant, et m'exercer à suivre Jésus-Christ. Or, pour suivre Jésus-Christ, le serviteur de Dieu doit se traiter en ennemi, parce qu'il a fait la chose la plus détestable qui soit au monde en offensant Dieu. Pour cela, non seulement il se mortifiera dans les petites choses, mais il fera mourir tous ses vices, toutes ses passions, ses mauvaises inclinations et ses sensualités, en se faisant violence intérieurement. Si tu ne te fais violence, tu ne triompheras pas de tes vices, dit le (livre intitulé) *Contemptus mundi.* Il faut aussi joindre à la mortification, l'oraison faite en la présence de Dieu ; et grâce à ce double exercice, on arrivera à se vaincre et à trouver doux ce qui est amer. C'est là ce que Notre Seigneur veut que nous fassions pour le suivre, lorsqu'il dit : « *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam, et sequatur me* (1) ». C'est-à-dire qu'il nous dit de prier et de nous mortifier. Si nous ne travaillons pas, si nous demeurons les bras croisés, jamais nous n'avancerons ; il en sera de même si nous ne prions pas et si nous ne traitons pas de nos intérêts avec Dieu ; parce que, *Sine me nihil potestis facere* (2). Il n'y a pas de moyens plus élevés pour atteindre la perfection et la sainteté que ces trois-ci : humi-

1. Matth., XVI, 24. « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, et qu'il porte sa croix, et qu'il me suive. »
2. Joan., XV, 5. « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. »

lité, oraison, mortification; en ces trois choses, consiste tout le secret de plaire à Dieu et d'avancer dans la perfection.

Troisième question. — D'où vient que, après une oraison qui m'a semblé être très élevée et dans laquelle mon âme s'est enflammée d'amour pour Dieu, je me trouve parfois sec et comme paralysé dans la pratique de la vertu ? D'où vient que mon âme ne trouve pas alors le fruit que l'entendement a recueilli pendant l'oraison ? C'est afin que je connaisse que tout est un don de Dieu, et que l'âme ne peut avoir aucun de ces dons si Dieu ne les lui accorde : *Sine me nihil potestis facere.* C'est encore pour que l'âme s'humilie, en reconnaissant qu'elle ne peut rien sans Dieu, de qui procède toute chose : *Omne donum perfectum, desursum est* (1) ; et qu'elle arrive ainsi à se défier d'elle-même et à mettre toute sa confiance en Dieu. Par là, l'âme commence à aimer Dieu, et son amour pour lui la conduit à mortifier actuellement telle passion qui la trouble; elle se fait donc violence intérieurement par amour pour Dieu et remporte la victoire. L'âme n'éprouve pas d'attraits dans ce combat, parce que lutter contre ses vices est une chose pénible et amère; mais elle en retire un grand fruit pour la pratique de la vertu; car après la lutte, Dieu Notre Seigneur vient la féliciter d'avoir triomphé, et il la remplit de consolation.

D'autres fois, après une oraison moins enflammée, l'âme se trouve très mortifiée et a grandement profité. La raison en est peut-être que l'âme aura été plus humble, plus soumise et abandonnée à Dieu; or, l'abandon à Dieu est un grand acte de mortification et d'humilité, qui procure souvent de grandes lumières, beaucoup de consolations spirituelles, et est cause de grandes réjouissances au ciel et sur la terre.

Quoique les consolations spirituelles soient une grande chose et une chose très recherchée, aujourd'hui je n'en ai plus comme autrefois, et je ne les convoite pas. Je ne pense même pas à les rechercher, me sachant indigne d'elles et digne de l'enfer. Ce qui est le véritable régal de mon âme, ce

1. Jac., I, 17. « Tout don parfait vient d'en haut. »

sont les contrariétés et les adversités qui me surviennent; car, bien que je les ressente, je sais que l'âme en retire plus de fruit que des consolations et des choses relevées qui la remplissent du goût de Dieu. Ces épreuves méritent davantage l'estime de l'âme, parce que l'âme est assurée de plaire plus à Dieu en goûtant les amertumes du fiel que les douceurs des consolations. Aussi met-elle toutes ses délices en cette vie à voir venir des contrariétés; elle les sent bien quelque peu, mais elle s'exerce en présence de Dieu à les souffrir pour lui. Dieu la récompense alors d'une manière singulière, en l'instruisant plus à fond que dans les consolations; et elle en vient à se réjouir de l'adversité, en l'estimant pour une plus grande faveur de Dieu que ses visites. *Gutta cavat lapidem, non bis sed sæpe cadendo* (1).

1. La goutte d'eau qui tombe souvent sur la pierre, finit par la creuser.

MÉMOIRE écrit en janvier 1612.

177. Comme elle recommandait à Dieu ses deux sœurs et lui demandait qu'elles n'allassent pas au purgatoire après leur mort, elle reçut cette réponse : « *Je te le promets ; elles n'iront pas au purgatoire, mais au ciel* » (1).

178. Un jour que cette personne servait la messe, elle renouvela ses vœux suivant sa coutume. Elle réfléchissait alors au bienfait humainement incompréhensible que Dieu lui avait fait, tant pour le corps que pour l'âme, en la retirant du monde et la faisant entrer en religion. De ce bienfait spécial elle rapprochait tous les bienfaits généraux qu'elle avait reçus de Dieu ; à cette vue, elle se sentit tellement redevable envers lui, qu'elle fut comme écrasée sous la multitude des faveurs divines et se reconnut incapable d'y répondre ; elle eut en même temps la connaissance de son néant, conçut une grande défiance d'elle-même et demeura plongée dans l'abîme du compte redoutable qu'elle aura à rendre à Dieu pour tous ces bienfaits. Comme elle s'entretenait avec Notre-Seigneur sur ce sujet, elle reçut cette réponse, qu'elle devait toujours se comporter en ceci avec une grande humilité, se mettre aux

1. Sa plus jeune sœur, nommée Antonia, mourut le 7 juillet 1614. Julianne la suivit trois mois après.

pieds de Jésus, comme elle a coutume de le faire lorsqu'elle est pressée par l'épreuve, c'est-à-dire avec une totale défiance d'elle-même et une confiance entière en Dieu; et faire en sa présence des actes voulus d'une grande confiance en lui et d'un parfait abandon. Dans cette extrémité en effet, l'âme ne trouve aucun remède en elle-même, parce que Dieu lui donne une trop grande connaissance de ce qu'elle est, et de son néant. Elle sort donc d'elle et se livre tout entière à son Dieu; alors elle trouve la paix et le repos, la sécurité et la confiance qu'elle désire. Mais comme cette personne est très pusillanime en ces choses-là, qu'elle n'avance qu'avec crainte et tremblement, de peur d'être trompée; et d'offenser un Dieu qu'elle aime tant, Notre-Seigneur lui dit qu'elle n'avait rien à redouter, parce qu'en cela il ne peut y avoir d'illusion.

Notre-Seigneur lui donna cet avis après l'élévation, pendant qu'elle servait la messe; il lui enseigna comment elle devait se comporter à son service. Or, lorsque Dieu, parlant aux âmes intérieurement, leur enseigne comment elles doivent le servir avec perfection, il leur montre comment elles doivent pratiquer cet enseignement; à cet effet, il leur envoie des épreuves, parce qu'elles sont nécessaires pour leur faire pratiquer la vertu. Elles acquièrent alors, avec la grâce de Dieu, les différentes vertus, en combattant sous le regard de Dieu pour son amour; en priant, en se mortifiant et en se domptant elles-mêmes. Après la visite de Dieu, vient donc l'épreuve, comme le dit Job: « Vous le visitez le matin, et vous l'éprouvez aussitôt »; c'est afin que nous nous préparions à la lutte, sitôt que Dieu nous a visités, consolés et instruits. Car sans combat, il n'y a ni progrès, ni victoire, ni couronne, ni vertus, ni perfection, ni sainteté, ni gloire. *Non coronatur,*

14

nisi qui legitime certaverit (1) ; il n'y a pas non plus d'imitation de Jésus-Christ. Dieu éprouva donc bientôt après cette personne par un grand délaissement, afin qu'elle mît son enseignement en pratique. Cette tribulation lui fut salutaire ; elle l'éclaira et lui montra, en la fortifiant et en la désillusionnant, que le véritable service de Dieu et l'accomplissement de sa volonté consistent à souffrir des épreuves pour son amour. Lorsque, sur la montagne, Dieu montra à Moïse ce qu'il devait faire pour le servir, il lui ordonna de mettre à exécution ce qu'il lui avait enseigné. Jésus-Christ Notre-Seigneur est descendu du ciel pour nous enseigner le chemin du salut et de la perfection ; et il l'a fait, afin que nous l'imitions en pratiquant ses enseignements. Quelque science que nous possédions, quoi que nous ayons lu ou entendu, si nous ne mettons pas en pratique les connaissances que nous avons acquises, nous ne ferons rien. Les prédicateurs et tous ceux qui enseignent, feront un grand fruit dans les âmes et avanceront eux-mêmes beaucoup dans la perfection, s'ils pratiquent ce qu'ils savent ; mais s'ils ne les pratiquent pas, ils ne feront de fruit d'aucune sorte : *Qui autem fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum* (2).

179. Pendant les repas, cette personne est quelquefois remplie d'une ferveur extraordinaire envers Jésus et Marie. Comme elle n'a plus de dents d'aucune sorte, ni petites, ni grosses, un jour on lui donna de la mie de pain ; elle la reçut avec humilité et la mangea en toute simplicité, sans penser qu'elle allait contre l'obéis-

1, Tim., II, 5. Le texte entier est : « Celui qui combat dans l'arène, n'est couronné qu'après avoir légitimement combattu. »
2. Matth., v, 19. « Celui qui aura fait et enseigné, sera grand dans le royaume des cieux. »

sance. Mais il descendit subitement sur elle une grande lumière, qui lui découvrit qu'accepter cette mie de pain, était contre l'obéissance ; cela se passa comme s'il y eût eu là quelqu'un lui parlant à l'oreille et lui montrant la chose clairement. On ne peut en effet disposer d'aucune chose, ni donner ou prendre quoique ce soit de la maison sans l'ordre du supérieur ; et c'est pour qu'on ne le fasse pas qu'il est ordonné qu'à table, si quelque chose manque à quelqu'un, celui qui est auprès de lui, en avertisse celui qui sert, pour qu'il y pourvoie. Le religieux ne doit ni donner, ni prendre quelque chose à table, parce que c'est contre l'obéissance. Ne lui donne-t-on pas en effet le nécessaire, et n'a-t-il pas fait à Dieu vœu d'obéissance, aussi bien dans les petites choses que dans les grandes? Depuis lors, cette personne n'accepte rien de qui que ce soit, excepté de celui qui sert, et elle est résolue à agir toujours ainsi, quand même elle manquerait de tout ; elle ne reçoit même rien de celui qui est assis auprès d'elle, parce qu'il ne peut donner, et qu'elle ne peut recevoir. Ce que l'un des Nôtres a écrit sur la vertu d'obéissance vient bien à propos : Certains, observe-t-il, ont coutume de dire : « cela n'a pas d'importance, c'est peu « de chose ; ce n'est rien ». Mais des religieux semblables sont la peste de la religion ; car on ne doit pas considérer comme peu de chose ce qui déplait à Dieu ; on doit au contraire estimer grandement tout ce que Dieu ordonne ; et en suivant une autre conduite, ce n'est pas à l'homme qu'on s'en prend, mais à Dieu lui-même. Oh ! combien déplait à Dieu l'obéissance raisonneuse ! Au contraire, si le religieux, sans plus s'enquérir, exécute en aveugle l'ordre reçu, il montre une grande prudence, beaucoup de sagesse et de discrétion, parce qu'il fait la volonté de Dieu. Il n'a pas été appelé à la vie religieuse

pour discuter les ordres, ni pour les soumettre à un examen, mais pour les exécuter, en obéissant aveuglément, parce que Dieu ordonne et cela suffit.

L'obéissance est une chose bien relevée pour le religieux, puisque non seulement l'ordre vient de la main de Dieu, mais que c'est Dieu lui-même qui ordonne. Il n'y a donc pas à retrancher ou à ajouter une seule lettre à l'ordre de l'obéissance, mais seulement à se taire et à exécuter sous le regard de Dieu. Si je reçois un ordre, je dois même rendre grâce à la divine majesté de vouloir bien se souvenir ainsi de son serviteur.

101. Cette personne reconnaît qu'elle a éprouvé dans sa vie spirituelle de ces choses que le monde loue, estime beaucoup et considère comme une marque de sainteté; comme sont les visions, les révélations, le don de prophétie ou les miracles; mais son avis est qu'il n'y a pas là de preuve de sainteté. La sainteté s'acquiert à un prix bien autrement cher. Il faut endurer de grands travaux et soutenir de longues et pénibles luttes intérieures, pour arracher, avec le secours de Dieu, les vices du cœur, y implanter les vertus et acquérir ainsi la sainteté. Quant aux visions, aux révélations et aux paroles intérieures, je ne sache pas qu'elles coûtent de peine, soit intérieurement, soit extérieurement; c'est pourquoi, cette personne se comporte à leur égard comme si elle avait affaire à une ombre ou à quelqu'un qui serait non pas auprès d'elle, mais assez éloigné. Comme elle ne sait pas avec certitude, ce qu'il en est, elle redoute avec raison d'être trompée; de plus, elle voit clairement que ces choses n'apportent pas de profit à l'âme. Puisqu'il y a deux esprits, l'un bon, l'autre mauvais, elle évite toute erreur, en ne se fixant à aucune de ces choses; mais elle se

pénètre de la crainte de Dieu; ensuite, elle oublie tout, excepté ce qui est nécessaire pour rendre compte de ce qui s'est passé. Il lui est arrivé dans ces circonstances, de se demander si elle devait témoigner sa reconnaissance à Dieu, comme si la chose venait de lui; car elle ignore à quel esprit elle a à faire, et, si elle se trompe, c'est au démon qu'elle rend grâces, ce qui est un acte détestable. Aussi fait-elle comme celui qui chemine en oubliant tout ce qu'il laisse derrière lui. Ces choses extraordinaires lui paraissent dangereuses pour l'humilité, et inutiles pour pratiquer la vertu. Il faut les craindre et les fuir autant que possible.

182. Dieu a donné à cette personne un très grand zèle pour le salut de toutes les âmes, et une grande compassion pour celles qui tombent en enfer; si ces sentiments augmentaient, elle en mourrait, car ils proviennent d'une lumière très vive qu'elle a reçue de Dieu sur les peines de l'autre vie. Si les hommes savaient ce qui s'y passe, il n'en est pas un qui offensât Dieu; il n'en est pas un qui ne mourût d'amour pour lui. Cette personne, mue par son amour pour le salut du monde entier, s'offrait donc instamment à Dieu pour écrire des avis spirituels et les adresser à toutes les personnes du monde, afin de les aider à mieux servir Dieu (1); de plus, pour empêcher qu'une seule âme fût condamnée aux peines éternelles et pour la délivrer d'un si grand mal, elle s'offrait à endurer avec la grâce de Dieu, aussi longtemps qu'il lui plairait, toutes les peines de l'enfer. Il lui semblait qu'elle n'y aurait pas de répugnance; qu'elle en ressentirait au contraire de

1. Alphonse découvre ici le motif qui le porta à écrire tant de documents spirituels; ce motif ne fut rien autre que le zèle dont il était dévoré pour le salut et la perfection des âmes.

la joie, à cause de l'amour très fort et très élevé qu'elle a pour les âmes. Presque toutes ses oraisons et ses autres dévotions, tant de nuit que de jour, et ses communions sont offertes à Dieu pour cette fin, le salut du monde entier. Elle dit à Dieu : « Je consens à « souffrir, pourvu que ce soit avec votre grâce, toutes « les peines de l'enfer; si je puis ainsi obtenir que « personne ne vous offense et ne soit damné; que tous « les hommes vous servent avec un amour et une « reconnaissance sans bornes, et qu'ils vous possèdent « éternellement ; faites qu'il en soit ainsi et que je sois « du nombre de vos zélés serviteurs. » Elle se met la dernière de tous.

153. Un chevalier de haut rang vint la trouver. Il avait un procès important et était sûr de la justice de sa cause. Pendant que celle-ci se décidait, le chevalier n'osait, par respect humain, demander l'aumône à quelques-unes de ses connaissances. Cependant sa famille, qui se composait de cinq à six personnes, mourait de faim ; car elle n'avait d'autres ressources que celles que le procès devait leur procurer. A cette épreuve, s'en ajoutait une autre : il devait être mis le lendemain à la porte de chez lui. On lui avait bien offert, une maison à condition qu'il payât en entrant quarante livres ; et il avait accepté. Mais, comme il n'avait pas de quoi manger, il lui était impossible de trouver les quarante livres. On allait donc sûrement lui refuser cette autre demeure, pour la donner à quelqu'un qui payerait comptant. Quelle triste situation pour lui et pour sa famille ! N'avoir ni où loger, ni de quoi manger ! Aussi ce chevalier était venu prier cette personne de le recommander à Dieu. Le voyant dans une aussi extrême

nécessité, elle se chargea de le recommander à Dieu et à la Sainte-Vierge; ce qu'elle fit avec beaucoup d'instances. Elle supplia la Très Sainte Vierge d'enlever elle-même l'obstacle qu'offrait le payement des quarante livres ; car tout moyen humain, semble-t-il, faisait défaut. Or Dieu conduisit ce chevalier, comme par hasard, à une personne de sa connaissance. A peine lui eût-il exposé son besoin, que cette personne lui donna avec joie les quarante livres, et il fut tiré de peine, ainsi que tous les siens. Dieu trouve donc un remède, là où des hommes n'en connaissent plus. Qu'il en soit béni ! Amen ! Dieu le pourvut, lui et sa famille, non seulement d'une bonne somme d'argent, mais aussi des aliments nécessaires. Car ce bienfaiteur se chargea de le nourrir, tandis que jusque là ils avaient vécu d'aumônes secrètes. Que Dieu soit béni ! Amen !

184. Une autre fois, un serviteur de Dieu vint s'entretenir avec elle au sujet de grandes peines spirituelles et corporelles, qui l'affligeaient beaucoup; il avait une haute position dans le monde et voulait se recommander à ses prières. Elle le consola et s'efforça, avec l'aide de Dieu, de lui donner bon espoir. En outre, elle accepta de prier Dieu à son intention ; et comme la chose était importante, elle le fit avec beaucoup de ferveur. Pendant qu'elle priait, il lui fut dit par trois fois que ce serviteur de Dieu était déjà délivré et qu'il ne ressentirait plus cette peine. Quelques jours après, il vint, en effet, voir cette personne et lui dit combien il était content et joyeux du bien que Dieu avait opéré en son âme et son en corps; et je crois que la grande détermination qu'il a prise de changer de vie et de travailler à sa perfection et à celle du prochain, sera utile à la gloire de Dieu.

MÉMOIRE écrit en 1612.

185. Un jour, cette personne qui aimait tendrement Jésus et Marie, éprouva un scrupule au sujet d'une pensée qui s'était présentée à son imagination. Dans ce péril, comme dans tous ses doutes et dans ses peines, elle recourut, suivant sa coutume, à Dieu et à la Très Sainte Vierge, et l'âme pleine d'angoisse, les supplia de l'éclairer et de l'aider toujours de telle sorte qu'elle souffrît tous les maux de ce monde, avec la grâce de Dieu, plutôt que d'offenser la divine Majesté; elle demanda même plusieurs fois à Dieu de tomber plutôt morte subitement; car elle serait ainsi assurée de ne jamais offenser celui pour lequel son cœur était blessé d'un si vif amour. Tandis qu'elle recourait à Dieu et le priait de le guider et de l'instruire de ce qu'elle avait à faire dans ce tourment de conscience, ce souverain Maître daigna l'éclairer intérieurement et lui donner une grande confiance; son âme, tout à l'heure si affligée, demeura dans une grande paix, avec la certitude que Dieu lui-même lui révélait qu'il n'y avait eu aucun péché dans cette pensée. Il y eut entre Dieu et son âme un entretien familier et tout amical : Dieu rassurait l'âme en lui disant que l'ordre du supérieur était le sien ; et l'âme voyait clairement en ce même Dieu qu'il en était ainsi; elle le voyait d'une manière spirituelle, comme si Dieu lui eût parlé distinctement en lui faisant lui-même le commandement. Elle fut ainsi parfaitement rassurée, pacifiée et consolée, Dieu lui ayant fait la

grâce de changer sa désolation en consolation. Ceci se passa entre eux seuls, entre Dieu et son âme.

186. Cette personne s'est trouvée et se trouve encore quelquefois dans une telle sécheresse et une si grande désolation, qu'elle a bien vu que le secours de Dieu lui était toujours nécessaire. D'autres fois, elle est si favorisée et si consolée, si assurée de la gloire et de la grâce de Dieu, qu'il lui semble que ce serait pour elle un soulagement et même une fête de mourir à l'instant. De ces deux états, lequel vaut le mieux ? Dieu le sait, si ce n'était l'obligation où elle est de rendre compte de sa conscience, elle n'écrirait pas un mot de ces choses, mais elle les abandonnerait à la providence divine, en la priant de la préserver de tout péché, quand même il lui en coûterait mille vies.

187. Il semble que les choses difficiles et pénibles qu'elle recommande avec ferveur à Dieu et à la Sainte Vierge pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, réussissent ensuite mieux qu'elle ne le désirait, parce qu'elle ne cherche en cela que la gloire de Dieu ainsi que la plus grande consolation et e bien des âmes.

188. Un jour, pendant la messe (à laquelle cette personne est particulièrement dévote), comme elle était un peu désolée, Dieu lui dit de se réjouir d'avoir à souffrir maintenant; et il lui promit de la consoler à l'heure de la mort. Cesparoles la laissèrent consolée, en lui donnant l'assurance qu'elle était dans l'amitié de Dieu et pouvait s'y reposer.

189. Elle rencontre quelquefois des personnes, soit de la maison, soit du dehors, qu'elle considère comme

des anges. Elle dit alors à Dieu : « Oh ! si j'étais comme un tel ! » Alors elle rentre aussitôt en elle-même et voyant qu'elle est devenue un abîme de péchés, et qu'elle mérite de subir toutes les peines de l'enfer, elle crie à son Dieu : « Seigneur, ne regardez pas qui je suis, ni qui j'ai été ; regardez seulement votre miséricorde. *Peccavi in cœlum, et coram te : jam non sum dignus vocari filius tuus*(1). Ayez pitié de moi ! » Et elle trouve toujours un remède auprès de Dieu et de la Sainte-Vierge.

190. Un frère infirmier lui dit, de la part du P. Recteur, de ne communier que le dimanche (auparavant, elle communiait, non seulement le dimanche, mais encore le mardi et le jeudi) ; elle obéit aussitôt et elle continuera jusqu'à nouvel ordre à ne communier que le dimanche. Quelques jours après, Dieu lui enseigna un moyen de communier spirituellement, aussi souvent qu'elle voudrait ; elle sentait alors en elle, Jésus et sa sainte Mère ; cela se passait d'une manière très sensible ; Jésus était du côté du cœur et la Sainte-Vierge du côté droit ; et au milieu, pour ainsi dire, se trouvait le frère Alphonse, qui les recevait dans son cœur, en faisant des actes d'amour. Il s'entretenait ensuite avec eux en leur demandant instamment une humilité de cœur sans bornes, l'horreur de lui-même, la pureté de cœur pour toute sa vie passée, présente et future, un amour très embrasé pour Dieu et la grâce de mourir pour son amour.

191. Cette personne est si jalouse de la gloire de Dieu et si désireuse du salut des âmes, qu'elle embrasse le plus possible d'intentions dans ses prières. Comme

1. Luc., xv, 18. « J'ai péché contre le ciel et devant vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. »

elle ne peut traiter avec autant de personnes que les Pères, et qu'elle n'est bonne à rien, elle crie vers Dieu pour lui demander le salut du monde entier, et elle lui dit : « Faites-moi souffrir, pourvu que ce soit avec votre grâce, toutes les peines de l'enfer, si je puis ainsi obtenir que votre Majesté ne soit point offensée, que personne ne soit damné et que nous jouissions tous un jour de vous après vous avoir servi avec une reconnaissance et un amour infinis ». La pensée de souffrir les peines de l'enfer pour cette fin, non seulement, ne lui cause pas de peine, mais lui donne de la joie, à cause du grand bien qui en résulterait pour les âmes et du désir qu'elle a, dans son amour pour elles, de leur procurer la possession d'un Dieu aussi bon. Enfin, elle demande à Dieu de lui plaire et de le contenter en tout. Elle éprouve quelque peine de ne pouvoir traiter avec les âmes de ce qui concerne leur salut ; mais elle s'en console en pensant que Dieu le veut ainsi. Qu'il soit béni de tout ! Amen.

Ainsi je ne vaux rien et je ne fais rien pour ceux de la maison, ni pour ceux du dehors, ni pour moi.

192. Pour la nourriture, cette personne est tellement ruinée par l'âge, que c'est plutôt pour elle une pénitence qu'un plaisir de manger certaines choses, parce qu'elle ne peut plus les mâcher; en outre, ce qu'elle prend lui répugne tellement, que le repas pourrait s'appeler plutôt une cérémonie à laquelle elle est tenue d'assister ; mais c'est l'ordre de l'obéissance et elle l'exécute, bien qu'il lui en coûte autant que si elle avait à manger ce qu'il y a de plus infect.

Pendant le jour, je puis à peine me souffrir à cause de la mauvaise odeur de mon corps ; je suis dans un tel état, que je me fais horreur à moi-même ; je ne

trouve de saveur à aucune chose en ce monde. Mon seul plaisir est de m'entretenir jour et nuit avec mon doux Jésus et ma douce Marie, et de leur recommander d'abord les intérêts des autres, ensuite les miens. Lorsque je m'abandonne à eux de mon mieux, de façon à être toujours et en tout, entièrement à eux et nullement à moi, je les trouve toujours bien disposés à mon égard. Dieu me fasse cette dernière grâce ; parce que, s'il me l'accorde et s'il prend soin de moi, tout tournera à sa plus grande gloire et au plus grand bien de mon âme.

MÉMOIRE écrit en janvier 1613.

193. Afin de rendre compte de ma conseience, je dirai diverses choses qui me sont arrivées.

La Compagnie de Jésus est une chose si grande au ciel et sur la terre pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, que les autres ordres, quoiqu'ils soient très saints, sont comparables aux étoiles, tandis que la Compagnie est comme le soleil, qui est plus utile au monde que toutes les autres étoiles (1). Quoi d'étonnant

1. Dans le procès de béatification (In responsione ad animadversiones, n° 247), à l'objection que l'on fit à cette vision, à savoir, qu'elle était « odieuse, importune, due à un amour filial excessif pour son ordre et à une sainte simplicité », on répondit en citant les exemples d'autres saints, et de doctes personnages, qui avaient donné à leurs ordres des éloges semblables. Saint Bonaventure et sainte Marguerite de Cortone, à l'ordre de saint François ; Navarre et Trullo, à l'ordre de saint Augustin ; Saint Antonin, à celui de saint Dominique. D'autre part, les éloges que le Bienheureux donne à la Compagnie, ne se bornent pas à de pures louanges ; ils vont plus loin et l'amènent à dire avec quel soin il faut l'augmenter ; cela, dit-il, ne peut être obtenu que par l'imitation de Jésus, qui fut humble et obéissant jusqu'à la mort de la Croix.

Il faut observer aussi que, suivant le récit qu'il fit de cette vision au P. Torrens, le saint Frère n'exalte pas tant la Compagnie en elle-même, lorsqu'il en compare l'éclat à celui du soleil, et celui des autres ordres à la lumière des étoiles, que son objet propre, lequel, suivant son institut, est de propager la gloire de Dieu par le monde entier, de la même manière que le soleil illumine tout l'univers. « En comprenant par là, dit le P. Torrens, que la Compagnie doit parcourir le monde, jusqu'à ce qu'elle le convertisse tout entier à Dieu. »

Finalement, la Compagnie lui fut représentée resplendissante, de la même manière que fut présentée un jour à saint Ignace l'âme du P. Hoces, lorsqu'il le vit après sa mort, au milieu d'un grand nombre de saints, plus resplendissant de gloire que les autres. « Non qu'il fut plus saint, disait ensuite saint Ignace, mais parce que Dieu voulut le faire connaître à cette marque et le distinguer de tous les autres. » (P. Ribadeneira, vie de saint Ignace, l. II, chap. XII).

que la Compagnie soit une chose si haute et si précieuse? N'est-elle pas la Compagnie de Jésus, et Jésus n'en est-il pas le fondateur? C'est pour cela qu'elle est, parmi les autres ordres, ce qu'est le soleil comparé aux étoiles. Donc, puisque cette perle de la Compagnie est ce qu'il y a de plus précieux maintenant dans le monde pour procurer la gloire de Dieu et venir en aide aux âmes, avec quel soin continuel n'est-il pas nécessaire de travailler à l'accroître, à l'étendre et à l'empêcher de s'amoindrir!

Pour cela, il faut imiter son fondateur, le grand capitaine Jésus. Comme il fut humble et obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix, il veut aussi que ses vrais enfants fassent tous leurs efforts pour l'imiter en ces deux vertus et en tout le reste. A mesure qu'ils croîtront en ces deux vertus, l'ordre, croissant aussi, procurera une plus grande gloire à Dieu et un plus grand profit aux âmes des religieux et à celles du prochain; mais dans la proportion que ces deux vertus feront défaut; l'ordre reculera en arrière, parce que Dieu veut la coopération de ses créatures. Avec la grâce de Dieu, la religion progresse en proportion de l'humble obéissance de ses membres, de l'obéissance aveugle, par laquelle on croit que ce que le supérieur ordonne est le commandement de Dieu Notre-Seigneur, comme le dit notre bienheureux Père dans sa lettre sur l'obéissance. Suivant la mesure de cette obéissance de foi aveugle, on garde les vœux avec plus ou moins de perfection; suivant cette mesure, l'ame croît en sainteté et l'ordre aussi. Si, au contraire, cette obéissance de foi aveugle manque, le religieux et la religion reculent en arrière, et il est possible que, à l'heure de la mort, après beaucoup de souffrances, le religieux se trouve avoir peu mérité

devant Dieu, tandis que son mérite eût été très grand s'il avait pratiqué l'obéissance de foi aveugle pendant sa vie. Il ne peut y avoir *epikeia*, parce qu'il suffit que le commandement soit de Dieu Notre-Seigneur, pour qu'on ne fasse pas autre chose que ce qui a été ordonné. Ce que Dieu ordonne, doit être observé ponctuellement, sans que l'on manque à la règle ou à l'obéissance sous prétexte de charité; parce que l'on doit plus de respect à Dieu qui a commandé la chose, qu'à un homme quelconque, quand même ce serait pour lui faire plaisir ou par raison de charité; c'est une plus grande charité d'obéir à Dieu et de lui plaire que de plaire aux hommes.

Que serait-il arrivé à Abraham, si, lorsque Dieu lui donna l'ordre de prendre son fils et de le tuer, il avait usé d'épikeia; s'il s'était mis à argumenter avec Dieu, en jugeant qu'il valait mieux user de charité à l'égard son fils que d'obéir à Dieu; si enfin il lui avait dit : « Seigneur, ce que vous m'ordonnez ne se peut faire, parce que c'est contre la charité. » Mais parce que, sans avoir égard à sa tendresse pour son fils, il pensa uniquement à exécuter l'ordre qu'il avait reçu de Dieu, il eut un mérite extrême à ses yeux. Il n'eut pas mérité ainsi, si usant d'epikeia et prétextant la charité à l'égard de son fils, il n'avait pas exécuté l'ordre de Dieu; au contraire, sa désobéissance eut été punie. On voit par là quelle grande chose est l'obéissance aveugle, qui croit que c'est Dieu qui commande, même lorsqu'il semble que l'ordre est entièrement contraire à la charité, comme dans le cas d'Abraham. La charité consiste à obéir à Dieu et à faire ce qu'il ordonne, en ne voyant que Dieu ; c'est pour cela que la règle dit avec raison, de ne pas obéir, là où il y a péché. S'il venait a la porterie un pauvre affamé, qui demandât l'aumône et que quelqu'un, se trouvant à la porterie, allât, sans

ordre ni permission, prendre un pain à la panneterie et le lui donnât, assurément il n'agirait pas bien, car il irait contre l'obéissance!

Or, celui qui prend quelque chose à table, du pain ou quoi que ce soit, et le donne à celui qui n'en a pas, manque autant à la règle et à l'obéissance que celui qui donne du pain à ce pauvre. A table, si quelqu'un manque de quelque chose, qu'il le reçoive de celui qui peut le lui donner, c'est-à dire de celui qui sert; et si on l'oublie, il se contentera de ce qu'il a actuellement et de ce qu'il a déjà pris. Mais si c'est une faute de donner à un pauvre, qui est dans une plus pressante nécessité, c'en sera une plus grande de prendre quelque chose à table, et de le donner à celui qui a toujours plus qu'il n'a besoin. On manque d'ailleurs ainsi à la règle, qui dit de ne donner, ni de prendre quoi que ce soit.

La plus grande charité, c'est d'obéir à Dieu ; le contraire n'est pas charité; et si on y regarde de près, c'est cruauté; l'homme fait ce qui lui plaît, non ce que Dieu ordonne. Qu'on considère ce qui arriva à Saül ; il usa de cette sorte de charité, en donnant la vie à ce roi qu'il prit à la guerre, contrairement à l'ordre, qu'il avait reçu de Dieu, de tout passer au fil de l'épée. Parce qu'il n'avait pas obéi, Dieu le châtia ; il fit une triste fin. On voit par là qu'en fait d'obéissance, il ne faut ni ajouter, ni retrancher une lettre, mais exécuter ce que les paroles disent, afin de ne pas être châtié comme Saül. Quelle est la distance entre Dieu et moi ? Elle est infinie ; il me faut donc obéir à Dieu et chercher à lui plaire plus qu'à moi-même, plus qu'à n'importe quelle créature que ce soit.

194. J'ai souvenir d'un petit Frère qui vint se plaindre à moi, de ce que, ayant été par deux fois

demander au Supérieur, après lui avoir exposé ses difficultés, de lui dire clairement ce qu'il voulait qu'il fît, le Supérieur le laissa tout troublé et inquiet, sans lui donner d'explication. Le Frère me dit qu'il aurait voulu que le Supérieur lui dît : « Faites telle chose. » De cette manière le commandement aurait été clair, l'obéissance aisée ; il eût été consolé et ne serait pas demeuré triste et troublé, sans pouvoir prendre un parti (1).

J'ai passé bien souvent par ces perplexités relatives à l'obéissance. Par exemple, je ne savais pas si ce que me disait le supérieur était un ordre ou non (parce que le supérieur parlait d'une manière obscure, tandis que l'obéissance dit clairement : « faites telle chose », « ne le faites pas » « allez ou n'allez pas »). Je crois que tous les religieux éprouvent aussi de grandes inquiétudes, si on ne leur commande d'une manière bien claire comme ceci : « Faites ou ne faites pas telle chose. » Cette manière de faire, procure une plus grande gloire à Dieu, et aussi une plus grande paix et plus de consolation à tous les membres en religion ; car nous sommes tous hommes ; et parce que les ordres

1. Ce passage n'est pas clair dans le texte espagnol ; on le saisit mieux à l'aide de ce que le Saint enseigne à un autre endroit (tome III des *Obras espirituales*, p. 411), au sujet de la clarté avec laquelle les supérieurs doivent commander. « Faire ce qu'ordonne le supérieur, dit il, c'est obéir; le supérieur ordonne lorsqu'il dit : « Faites ceci ou cela » « allez » « n'allez pas, » « ne faites pas ceci ou cela, » « allez à tel endroit ; » « n'allez pas. » Il faut que le supérieur dise clairement de faire ceci ou de ne pas le faire ; et qu'il ne prie pas, mais qu'il commande. Or, les supérieurs parlent quelquefois d'une manière si obscure, que l'inférieur ne peut déterminer si ce qu'a dit le supérieur, est matière ou non d'obéissance ; et cela lui donne de l'inquiétude et du trouble, parce qu'il voudrait être fixé, et ne sait quel parti prendre. S'il recourt au supérieur, celui ci ne lui répond pas clairement. « Faites telle chose » ou « ne la faites pas » (car il est naturel à certains hommes de ne savoir se résoudre, ni s'expliquer). L'inquiétude, qui en résulte dans la religion, est très dommageable, à l'avancement des inférieurs dans la perfection, etc. »

sont le plus souvent donnés d'une manière indécise et obscure, au lieu d'être bien clairs, il se peut que leur exécution, mêlée d'inquétude, ait peu ou point de valeur devant Dieu. Avec l'obéissance de foi aveugle, chaque religieux est en sûreté et il avance dans la perfection; il obéit à Dieu, non à l'homme, parce que c'est Dieu, qui ordonne; et suivant la mesure de l'obéissance de ses membres, l'ordre tout entier croît en sainteté, en édifiant grandement ceux du dedans et ceux du dehors. Mais, sans l'obéissance de foi aveugle, il n'y aura de progrès, ni pour eux, ni pour ceux du dedans, ni pour ceux du dehors.

198. Rien dans la vie religieuse n'élève davantage un religieux à la plus haute perfection, que l'obéissance de foi aveugle; la voix de l'obéissance est celle de Dieu, *qui vos audit me audit* (1). Ce que le supérieur ordonne, est le commandement de Dieu Notre-Seigneur; et celui qui n'obéit pas, résiste à Dieu. C'est comme s'il disait : « Seigneur, je ne veux pas faire ce que vous m'ordonnez, mais ce que je veux ». Que peut-il y avoir de plus élevé, de plus précieux, de plus agréable à Dieu, que de faire sa volonté? Et ceux-là font sa volonté qui obéissent en aveugles. *Vos amici mei estis, si feceritis, quæ præcipio vobis* (2). *Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum; sed qui facit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est* (3). L'obéissant est celui qui fait la volonté de Dieu.

1. Luc., x, 16. « Qui vous écoute, m'écoute. »
2. Joan., xv, 14. « Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous ordonne. »
3. Matth., vii, 21. « Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux ; mais celui-là y entrera, qui fait la volonté de mon Père, qui est dans les cieux.

Autant un religieux s'éloigne de l'obéissance aveugle, autant il s'éloigne de l'accomplissement de la volonté de Dieu, pour suivre son propre jugement et faire sa propre volonté. En cette obéissance se trouve la souveraine prudence, la haute sagesse, le discernement le plus profond, la plus fidèle imitation de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. Lorsque le religieux quittera cette vie, Dieu lui demandera : « A qui as-tu « obéi, à moi ou aux hommes ? Tu m'as fait vœu « d'obéissance, et alors que tu devais m'obéir, tu as « eu plus d'égard et d'attention pour les hommes que « pour moi, en manquant à l'obéissance. Dis-moi, « quelle différence y a-t-il entre moi, qui suis ton « Dieu, et l'homme ? Sûrement, elle est infinie. Donc « tu aurais dû m'estimer infiniment plus que l'homme « ou que toi-même ; tu aurais dû m'obéir ; tandis que « tu as estimé les hommes plus que moi ; tu ne m'as « pas obéi, afin de leur plaire ou de te plaire à toi- « même. » Que répondra le religieux ? Nous n'aurons alors qu'à trembler devant Dieu, si nous ne triomphons maintenant de tout obstacle à l'obéissance, puisque nous avons fait vœu d'obéir.

196. Afin de rendre compte de ma conscience, je dirai ce qui s'est passé entre Dieu et cette personne, au sujet de l'obéissance. Cette personne était si attentive à obéir aveuglément, qu'un Père lui dit qu'elle obéissait comme un âne ; et elle était parfois persécutée par quelques personnes pour le même motif. Se voyant si souvent en butte à des persécutions, parce qu'elle n'obéissait pas suivant le goût des autres (ce qu'elle faisait parce qu'elle voyait clairement que c'eût été désobéir), elle prit le parti de traiter la chose avec Dieu. Remplie de

zèle pour sa gloire et pour l'obéissance, elle recourut à lui avec beaucoup de ferveur, et lui demanda instamment de lui faire voir si elle se trompait en obéissant ainsi en aveugle, en exécutant, pour lui obéir, les ordres qu'elle avait reçus ; et elle le supplia de la détromper, si elle était dans l'erreur (1).

Je rapporte ce qui arriva à cette personne, afin que l'on voit combien plaît à Dieu l'obéissance aveugle, par laquelle on croit que ce que le supérieur ordonne à l'inférieur, est l'ordre de Dieu Notre-Seigneur ; ce fut Dieu lui-même qui enseigna à cette personne à obéir, et cette faveur si précieuse remplit son âme de consolation. Elle reçut en effet de Dieu une très grande lumière sur

1. En matière d'obéissance, dit le P. Colin, il semble qu'Alphonse ne savait pas raisonner et son entendement ne lui servait qu'à saisir simplement ce qu'on lui ordonnait ; la volonté se mettait aussitôt à l'exécuter avec autant de promptitude et de cécité, que s'il n'avait pas réfléchi. C'est pourquoi une personne très grave, qui dirigea le Bienheureux pendant un grand nombre d'années, dit que, avant de commander quelque chose au Frère Alphonse, il fallait réfléchir un moment aux conséquences qui en résulteraient, parce qu'on était certain qu'il accomplirait l'ordre au pied de la lettre, sans se laisser arrêter par rien ». (P. Colin, l. I, chap. XIV).

Afin que personne n'appelle imprudente, l'héroïque obéissance d'Alphonse, nous renvoyons à sa doctrine, sur ce qu'il appelle « le mystère des vertus. » « Toutes les vertus parfaites, dit il, ont dans l'âme, où Dieu les implante, un grand mystère, qui ne peut être connu que des parfaits, de ceux a qui Dieu le fait connaître et de celui qui possède ces vertus. Ce mystère est un mystère de charité : la charité fait que l'âme opère des choses héroïques et très hautes selon Dieu, choses que ne pénètrent pas tous ceux qui les voient; parfois au contraire, elles sont considérées comme des imprudences et des folies, parce qu'on ne pénetre pas le mystère ; et en ceci même, les serviteurs de Dieu perdent souvent les étriers. » (Voir le tome III des *Obras espirituales*, p. 732.)

Mais afin qu'on ne prenne pas occasion de ce qui précède pour commettre de vraies imprudences, qu'on fasse attention à ce qu'il dit ailleurs, en traitant le même sujet : « Ceci appartient à la vertu parfaite. Celui qui, sans l'avoir, se risquerait à faire ces choses, pourrait offenser Dieu. Il est donc nécessaire, pour pratiquer ces actes, d'avoir la vraie et parfaite vertu, qui éclaire l'âme et la fait agir selon Dieu vertueusement, et non d'une manière vicieuse. » (*Ibid.*, p. 748.)

l'obéissance, lumière à l'aide de laquelle elle voyait clairement, en Dieu même, comment l'ordre du supérieur et la voix, qui le dicte procèdent de Dieu, et non de l'homme, suivant ces paroles : *Qui vos audit, me audit* (1). La chose se passe comme pour les anges, qui obéissent aveuglément à Dieu lui-même. Dieu implanta donc ainsi en son âme et établit solidement en son cœur cette grande vertu, comme un cachet, qu'il imprima avec tant de force qu'il lui semblait qu'elle ne pourrait faire autre chose que d'obéir, quand même le monde entier serait contre elle. Dieu lui donnait une grande assurance que c'était lui qui commandait ; et en obéissant de cette manière, aveuglément, elle connaissait que c'était Dieu qui lui donnait un commandement, et qu'elle ne pouvait faire autre chose. Nulle difficulté, nulle épreuve, le monde entier se leverait-il contre elle, ne pourrait la faire se départir de cette obéissance à son Dieu, qui lui commande par l'homme : *Qui vos audit, me audit.* Voici des années qu'elle est dans cette disposition, et elle croit qu'elle y demeurera jusqu'à sa mort, avec la grâce de Dieu.

Je le demande : L'ordre de l'obéissance est-il, oui ou non, l'ordre de Dieu ? Assurément, il l'est. Mais alors pourquoi ne renonçons-nous pas au monde tout entier pour obéir à Dieu, sans aucun raisonnement ? Il suffit que Dieu ordonne ; et si quelqu'un n'exécute pas l'ordre, il est dans l'erreur, en faisant sa volonté, non celle de Dieu. Qui donc, en recevant un ordre de l'obéissance, osera se mettre à discuter avec Dieu, à chercher s'il veut la chose suivant la lettre ou d'une autre manière ? Un semblable religieux suit sa propre volonté, au lieu d'obéir aveuglément ; il veut se conduire par son

1. Luc., x, 16. « Qui vous écoute, m'écoute. »

propre jugement, au lieu de suivre une voie très assurée, en faisant la volonté de Dieu. Ou bien, qui voudra en savoir plus long que Dieu, qui fait le commandement ? En fait d'obéissance, il ne faut avoir égard à aucune créature, mais seulement à Dieu, qui ordonne et commande par l'homme.

197. La principale prière que fait cette personne, consiste à demander à Dieu ces quatre amours : L'amour de Dieu, l'amour de Jésus, l'amour de la Vierge Marie, Notre Souveraine, et l'amour du prochain: elle dit donc à Dieu : « Seigneur, je vous recommande ces quatre amours et le salut de tous les hommes jusqu'à la fin du monde ; et je vous demande de souffrir, avec votre grâce, toutes les peines de l'enfer, afin que vous, Seigneur, ne soyez pas offensé et que personne ne soit damné ; afin que tous, après vous avoir servi sur la terre, nous vous possédions dans le ciel. »

198. Cette personne passe les nuits dans les souffrances, et c'est la moindre des peines qu'elle éprouve, soit le jour, soit la nuit ; car pleine du désir de souffrir, elle a demandé encore plus de souffrances, et Dieu lui a accordé sa demande. Lorsqu'elle est dans l'épreuve même, elle prie encore Dieu de lui donner à porter tout ce qui pourra contribuer à sa plus grande gloire et à son service. Le lit et le temps du sommeil, sont pour elle une excellente occasion de souffrir ; il lui est même arrivé, une ou plusieurs fois, de trouver que le lit avait été pour elle pendant la nuit une plus rude pénitence, que si elle s'était donné la discipline tout ce temps jusqu'à l'heure du lever. Dans cette peine, elle ne connaît d'autre remède que de souffrir pour l'amour de Dieu, et elle le remercie de la grâce qu'il lui a fait

de lui donner une si précieuse occasion de souffrir pour lui.

199. Ces jours-ci, on sert des oranges au réfectoire. Or, il y a un certain nombre d'années, quelqu'un trouva que cette personne en mangeait beaucoup, et le lui dit; elle prit alors la résolution de n'en plus manger; et depuis cette époque, elle n'en a plus mangé au réfectoire, si ce n'est lorsque parfois l'obéissance les donne confites, avant le dessert. Autrement, elle n'en prend jamais, pour se punir d'en avoir jadis mangé avec tant de plaisir.

200. Une de ses grandes pénitences, pénitence secrète, consiste dans vue claire et immédiate qu'elle a d'elle-même, par suite d'une lumière spéciale qui lui vient de Dieu. Elle se trouve en effet si souillée et si abominable, qu'elle ne se voudrait plus voir; elle s'abhorre, se hait et se déteste, et cela très justement. Si elle pouvait fuir sa chair, en gagnant des contrées éloignées, elle le ferait bien volontiers ; car quelle consolation ce serait pour elle en ce monde de ne plus voir cet ennemi mortel, de ne plus l'entendre, de ne plus avoir de commerce avec lui ! Il est loisible à celui qui souffre de mauvais traitements de la part de quelque ennemi de s'en aller, au loin dans un autre pays, où il peut demeurer en paix, sans craindre quelque mauvais coup. Mais cette personne ne peut se quitter ainsi, et elle est dans une peine extrême. Son ennemi est sa propre chair, il la persécute jour et nuit, pour lui faire faire ce qu'elle ne veut pas, et même pour lui faire commettre le péché. Traîner sans cesse avec elle cette misérable chair, sans pouvoir s'en débarrasser lui est un grand tourment, non seulement à cause

du danger de pécher, où elle l'a mise bien souvent et la met encore; mais aussi en raison des maux qui lui sont survenus, pour avoir fréquemment offensé Dieu en rêvant à ses convoitises. On conçoit ce que souffre son âme en la compagnie incessante d'un ennemi si perfide, qui mérite d'être souverainement abhorré.

201. Un jour que cette personne avait à traiter une affaire personnelle importante (1), elle alla suivant sa coutume consulter Dieu et la Sainte Vierge; Dieu lui fit connaître ce qu'elle avait à faire, il la consola et la rassura. Mais cette personne ne sachant à quel esprit elle avait à faire, se résolut, pour dissiper ses inquiétudes, à en parler à un Père (2) et à lui demander conseil. Notre-Seigneur lui dit que ce Père lui dirait de faire ce qu'il venait de lui conseiller. C'est ce qui arriva ; le Père lui donna le même conseil ; elle se trouva parfaitement consolée, et Jésus et Marie s'unirent pour l'embrasser tendrement.

202. Il lui vient quelques tentations, qu'elle repousse, avec la grâce de Dieu, en élevant son cœur vers lui et en recevant l'épreuve, non du démon ni des créatures, mais de la main de Dieu. Pendant la tentation, elle dit : « Seigneur, je vous rends grâces, je vous loue et je vous bénis pour la très grande faveur que vous me

1. Voici cette affaire personnelle importante. Un provincial lui avait défendu d'écrire pour les autres, parce qu'il jugeait qu'ils se laissaient emporter par l'excès de leur piété à considérer comme des reliques les objets qui avaient appartenu à Alphonse. Le saint Frère se demanda alors, s'il pouvait écrire pour lui-même les sentiments et les lumières qu'il avait dans l'oraison, parce qu'il pourrait arriver que, plus tard, d'autres se servissent de ses écrits ; mais il ne put soumettre son doute au P. Provincial, parce qu'il était déjà mort.

2. Le P. Jean Torrens, qui fut recteur du collège de Montésion de 1607 à 1611.

faites en me donnant cette peine à souffrir pour votre l'amour ». Elle considère en effet la tentation présente comme une chose très précieuse et elle accepte de la souffrir, non seulement avec amour pour Notre-Seigneur, qui est présent, mais aussi avec un cœur joyeux, pour lui plaire davantage.

C'est en ces actes intérieurs, faits par amour pour Dieu, que consiste le trésor de grâce et de gloire d'une âme. Si elle ne les fait pas, elle ne progresse pas, parce qu'elle ne se fait pas violence; tandis que, en pratiquant ces actes intérieurs, elle se renonce, embrasse la croix et suit Jésus-Christ.

203 Cette personne aime à servir la messe, parce que, après la consécration, elle jouit d'un entretien très familier avec Notre-Seigneur. C'est alors qu'elle traite avec lui de ses affaires et de celles du prochain. C'est alors qu'elle lui demande aide et assistance, afin que tout tende à sa gloire et au bien des âmes. En même temps, elle reçoit de précieux enseignements et de grands secours.

204. Lorsqu'elle doit communier, elle se trouve très bien de la coutume de s'y préparer pendant la messe à laquelle elle assiste. Sa préparation est la suivante : elle ne se représente pas Jésus-Christ, là où il est (car ce qu'on se représente, n'est pas la chose elle-même, mais l'image de la chose) ; mais par des actes de foi, elle va adorer son Dieu ; et par des actes d'amour, elle l'aime. Elle le reçoit ensuite spirituellement, se prosterne à ses pieds en faisant des actes d'humilité, et l'adore.

Alors il se découvre à son âme et se communique à elle, en proportion de son humilité. Lorsqu'elle reçoit

ce grand Dieu, elle élève aussitôt son cœur vers lui, en suppliant toutes les créatures du ciel et de la terre de l'aider à remercier celui qu'elle vient de recevoir; puis elle entre au dedans d'elle-même, où se trouve son Dieu.lui rend grâces, le bénit pour la faveur qu'il lui a faite en venant loger dans sa pauvre maison, et lui dit trois *Gloria Patri.* Elle lui parle ainsi : « Moi, Seigneur, je vous rends grâces, je vous loue et je vous bénis pour la grande faveur que vous me faites en venant me visiter et me consoler, tout indigne que je sois d'un si grand bienfait ». Elle le contemple alors au dedans d'elle et l'adore avec une foi vive et de grands sentiments d'amour, dans ce temple où il est accompagné d'une multitude innombrable d'anges, qui l'adorent et jouissent de sa gloire.

MÉMOIRE écrit en juin 1615.

205. Cette personne recourt sans retard à Jésus et à Marie pour ses intérêts et pour ceux que le prochain lui recommande. La Sainte Vierge lui dit un jour : « *Tu m'es fidèle, et moi je ne te serais pas fidèle?* » Elle les trouve toujours favorables; mais elle leur demande toujours ce qui est pour le service de Dieu et pour sa plus grande gloire; car en cette vie, il n'y a pas à désirer ou à demander autre chose que la gloire de Dieu et le salut des âmes.

206. Un jour qu'elle avait passé quelque temps à faire une lecture sur l'humilité, elle s'endormit sans y prendre garde ; et pendant qu'elle était profondément endormie, elle fut blessée d'un tel amour de Dieu, qu'elle crût en mourir.

207. Un autre jour qu'elle rendait grâces à Dieu après le diner, elle se trouva en présence de la Sainte Vierge, avec laquelle elle était très familière à table comme partout, Notre-Dame lui dit d'écrire pour la gloire de Dieu, les dévotions qu'elle pratiquait à son égard; et comme elle hésitait, parce qu'elle craint toujours d'être trompée, la Sainte Vierge lui répéta, afin de la rassurer, que ce serait pour la gloire de Dieu. Ces dévotions, qu'elle pratique depuis un grand nombre d'années, sont les suivantes : Le chapelet de cette Souveraine bien-aimée, de la mère de Dieu qu'elle chérit

tendrement, chapelet qu'elle récite avec d'abondantes consolations; ses très saintes Litanies, qu'elle sait par cœur; le saint office de sa très sainte Conception, qu'elle sait aussi par cœur; douze fois le *Salve* et douze fois l'*Ave Maria*, en l'honneur de sa très sainte Conception, ce qui fait vingt-quatre prières, correspondant aux vingt-quatre heures du jour et de la nuit. Elle demande ainsi qu'à toute heure, Notre-Dame prie son fils bien-aimé de la préserver de tout péché; car en raison de son amour extrême pour Dieu, elle désire d'un grand désir que, après lui avoir pardonné ses fautes, il permette qu'elle tombe morte plutôt que de l'offenser encore en la moindre chose.

208. Elle demande très souvent à Dieu quatre amours : Le premier, c'est son amour infini; le second, l'amour infini de Jésus-Christ ; le troisième, l'amour de la Vierge, mère du Dieu infini; le quatrième, un amour sans bornes pour les âmes. Cet amour du salut des âmes, qui s'étend à toutes les âmes, est tel que, bien des fois le jour. elle prie Dieu ainsi : « Seigneur, faites-moi plutôt souffrir avec votre grâce toutes les peines de l'enfer, si par là je puis obtenir que vous ne soyez offensé de personne, qu'aucune âme ne soit damnée, et que tous au contraire nous vous servions comme vous le méritez et jouissions un jour de votre gloire. »

209. Le jour de la Toussaint, cette personne entendait la messe avec ses Frères; suivant sa coutume elle se recommandait à la Sainte Vierge, à sa mère sainte Anne, à saint Joachim son père, à son saint époux saint Joseph, à tous les Patriarches et Prophètes, à tous les Apôtres et Evangélistes, à tous les Mar-

tyrs et Confesseurs, à tous les Saints; elle leur présentait ses frères et les priait de demander à Notre-Seigneur que ceux qui allaient le recevoir à cette messe (c'est-à-dire tous ses frères), s'y préparassent de façon à lui plaire; enfin elle adressait la même prière à ce même Seigneur, que nous allions tous recevoir. Or il arriva que, après la communion, elle connut comment Notre Seigneur était en chacun, par une lumière spéciale qui lui faisait voir simultanément sa divine Majesté en tous, et séparément en chacun d'eux.

210. Cette personne se trouva toute confuse, et par pure confusion resta triste et abattue; car elle désirait qu'on ne donnât aucune créance à ses révélations et qu'on ne fît d'elle aucun cas. Elle recourut alors à Dieu et se plaignit à lui de ce qu'il l'exposait à être trompée et à l'offenser en quelque chose, lui qu'elle aimait tant. Elle implorait son secours; car toutes ses anxiétés et toutes ses sollicitudes viennent de son désir de contenter Dieu en toutes choses et elle craint uniquement de le mécontenter.

211. Par suite de la connaissance très grande que Dieu lui a donnée d'elle-même, cette personne s'exerce depuis un grand nombre d'années, par des actes intérieurs de la volonté, à se mépriser : elle demande en même temps à Dieu ce mépris d'elle-même qu'elle s'efforce d'acquérir. Elle persévère dans ce double exercice jusqu'à ce que Dieu lui ait mis ce mépris au fond du cœur, de sorte qu'elle s'estime une chose vile et le néant même, comme Dieu le lui fait voir clairement et immédiatement. Elle se juge alors telle qu'elle se voit et pas davantage; et elle considère les humilia-

tions comme un trésor. A l'aide de ce suprême exercice, elle parvient, avec la grâce de Dieu, non seulement au mépris d'elle-même, mais encore à celui de toutes les choses charnelles et terrestres, qui se trouvent dans le monde et dont elle voit la caducité et la vanité ; car pendant qu'elle faisait, en la présence de Dieu, des actes de mépris de toutes ces choses, Dieu imprima bien avant et fortement dans son cœur, le mépris de toutes les choses vaines et périssables de cette vie, en éclairant son âme d'une vive lumière surnaturelle. De là, Dieu l'éleva en sa présence, à l'estimer souverainement, à l'adorer, à l'aimer pardessus toutes choses et à le remercier des bienfaits infinis qu'elle a reçus de lui.

212. Dieu lui a encore appris comment elle doit demander pour elle et pour les autres, les grâces qu'elle veut obtenir. Pour que Dieu m'accorde pour moi ou pour les autres ce que je demande, il faut que j'aime Dieu et le prochain. Alors, en effet, je demanderai à Dieu pour moi et pour lui, ce que Dieu aime et ce qui lui plaît, ce qui est pour sa plus grande gloire et pour le bien des âmes. Je dirai donc à Dieu : « Seigneur mon Dieu, en cette circonstance, disposez les choses de façon qu'elles procurent votre plus grande gloire et le bien de cette âme, qu'elles vous servent mieux et vous soient agréables ; » et il m'accordera cette demande. En dehors de ce qui concerne la gloire de Dieu et le bien des âmes, il n'y a rien à désirer, rien à demander à Dieu ; il faut lui laisser le soin de tout, qu'il s'agisse de nous-mêmes ou des autres ; ainsi tout ira bien, parce qu'il nous aime infiniment. Cette manière de demander à Dieu est d'une grande utilité, non seulement pour l'âme, mais encore pour le corps ; car il n'y a qu'une chose à désirer en cette vie et en l'autre : la gloire de

Dieu et le salut des âmes ; c'est ce que Dieu veut que nous lui demandions pour qu'il nous le donne.

213. Cette personne est si jalouse de l'honneur de Dieu et du salut des âmes, que bien des fois, pendant le jour ou la nuit, traitant avec Dieu, elle lui exprime les ardents désirs de son cœur et lui demande le salut du monde entier. Elle lui dit : « Seigneur, faites-moi souffrir toutes les peines de l'enfer avec votre grâce, si je puis obtenir par là que vous ne soyez pas offensé, ô mon Dieu, que personne ne soit damné et que tous au contraire, nous jouissions un jour de votre gloire après vous avoir servi avec un amour et une reconnaissance infinis. » Elle s'offrait ainsi du fond du cœur avec une extrême ferveur et en réfléchissant à ce qu'elle demandait, elle n'éprouvait aucune répugnance ; elle ressentait au contraire de la joie, par suite du zèle dont elle est enflammée pour le salut des âmes. Elle voit en effet que c'est un mal sans remède de perdre Dieu et sa gloire et d'être condamné pour l'éternité aux peines de l'enfer, parce que une lumière spéciale lui fait connaître, d'une part, en quoi consiste la gloire et la possession éternelle de Dieu ; de l'autre, ce que c'est que de souffrir éternellement en enfer et d'être privé pour toujours de la gloire éternelle. La gloire éternelle est si grande, que l'apôtre dit : *Neque oculus vidit, neque auris audivit* (1) ce que Dieu a préparé à ceux qui le craignent, l'aiment et le servent. Aussi cette personne à un si ardent désir du salut des âmes et une si grande compassion de ceux qui se damnent que son cœur en est tout tourmenté. Il lui semble même que si cette souffrance de compassion se prolongeait, il n'y aurait

1. II Cor., II, 9. — « L'œil de l'homme n'a pas vu ; son oreille n'a pas entendu. »

pas de pénitence, quelque grande qu'elle fût, qui pût être aussi grande que cette peine intérieure de l'âme; car elle ressemble à celle qu'éprouva Jésus-Christ au jardin, lorsqu'il priait en disant : *Tristis est anima meâ usque ad mortem*. C'est alors que le Sauveur en vint à suer du sang, à cause de la douloureuse compassion qu'il ressentait pour ceux qui seraient damnés par leur faute; et ce fut un plus grand tourment pour son âme que tous les tourments qu'il endura en son corps; tant il savait quel mal immense la damnation éternelle était pour ces âmes bien-aimées, tant était grande sa compassion pour elles et ardent son désir de les sauver!

214. A propos de cette compassion et de ce désir du salut des âmes, il lui vient parfois une tentation contre la foi. Le démon lui dit: « Comment Dieu, qui aime tant les âmes, ne fait-il pas en sorte qu'elles se sauvent toutes ? Il pourrait le faire, et pourtant il y a bien des âmes qui se damnent chez les païens et chez certaines des autres nations. » Cette tentation refroidit sa charité, parce que n'étant pas théologienne, elle ne sait que répondre. Alors elle élève son cœur vers Dieu, sans chercher à répondre au démon et sans entrer en discussion avec lui. Elle le plante là, lui tourne le dos et se plonge tout entière en Dieu. Le démon étant seul et n'ayant plus personne avec qui argumenter, se voit joué, et il s'enfuit tout couvert de confusion. Il suffit que Dieu soit Dieu, ce qu'il est, pour que tout ce qu'il fait, procède d'une bonté infinie. Si le démon suggère que Dieu fait des choses mauvaises, il suffit donc de lui dire : « Je vais désormais aimer mon Dieu davantage et le mieux servir. » Du reste, dès que Dieu lui envoie des peines, cette personne lui dit pour le

remercier : « Seigneur, je vous aimerai de plus en plus pour la grande grâce que vous me faites en me donnant cette épreuve, afin que, avec votre grâce, je la souffre pour votre amour. »

215. Lorsque la tentation la serre de près et qu'elle est comme abandonnée de Dieu, le seul remède efficace qu'elle ait, consiste à recourir à Dieu avec une profonde humilité et à la manière d'un enfant, qui ne sait rien et recourt dans ses plus petites peines à sa bonne mère. en se jetant à ses pieds. Elle recourt aussi à la Sainte Vierge, qu'elle trouve toujours disposée à l'accueillir. Elle oublie en même temps le démon et la tentation quelle qu'elle soit ; et là, prosternée aux pieds de Notre-Dame, se défiant absolument d'elle-même, elle s'abandonne entièrement à son Dieu, qui est près d'elle. Bientôt Dieu la rassure d'une manière manifeste et sensible, parce qu'elle ne s'attache qu'à lui. En voyant le soin extrême qu'il prend d'elle, elle goûte bientôt la paix et le calme ; le Seigneur de son côté, voyant sa confiance et touché de son appel, se charge de ses intérêts.

216. Elle se sert encore d'un autre moyen qui est général, et s'applique à tous les genres de peines qui viennent et peuvent venir en cette vie, peines innombrables et parfois inénarrables, par lesquelles Dieu éprouve l'âme, afin d'embellir sa couronne. Ce moyen est comme une mine abondante ; il rapporte non de l'or, mais beaucoup de sainteté, si toutefois l'on travaille à se combattre et à se convaincre en la présence de Dieu par des actes intérieurs, et si l'on accepte, par amour pour lui, comme doux, ce qui est amer, et comme amer ce qui est doux. Il consiste à élever son cœur vers Dieu, dès que l'épreuve se présente, à consi-

dérer qu'elle vient de sa main, et qu'il l'envoie par amour, afin que l'âme avance dans la perfection et s'enrichisse pour le ciel. Pour tirer parti de ce grand trésor, l'âme s'applique à se réjouir dans le fond de son cœur, devant Dieu, en acceptant la croix présente et en lui disant : « Seigneur je vous rends grâces, je vous loue et je vous bénis pour la grande faveur que vous me faites en me donnant cette peine à souffrir pour votre amour. » Elle se réjouit donc de cette souffrance, afin de plaire à la divine majesté ; elle l'accepte, en se faisant violence pour trouver doux ce qui est amer ; mais en même temps, elle se tient en la présence de Dieu, afin d'unir l'exercice de l'oraison à celui de la mortification.

217. Comme elle varie ses exercices d'après la disposition de son âme et ses besoins, elle recourt parfois au suivant : Dès qu'il lui survient une épreuve spirituelle ou corporelle, comme sont les tentations, les maladies, les souffrances ou les persécutions, elle élève son cœur vers Dieu et s'abandonne entièrement à lui, au moyen d'actes intérieurs de l'entendement et de la volonté ; elle réitère ces actes en la présence de Dieu, jusqu'à ce qu'elle trouve de la joie à souffrir toutes ces peines pour son amour. En même temps, son âme se réjouit intérieurement de ce que Dieu veuille bien la traiter comme il lui plaît, puisqu'elle est toute à lui ; et elle lui dit en faisant de cœur des actes intérieurs d'abandon : « Faites ce que vous voudrez, Seigneur, de cette petite fourmi qui est à vous, et je m'en réjouirai. » Cet abandon à Dieu donne un grand repos à son âme ; car non seulement Dieu remédie à ses peines actuelles, mais il prend encore soin de son âme et de son corps, pour que tout concourre à sa gloire et au bien de son âme.

218. Elle emploie un autre remède pour les tentations déshonnêtes que le démon lui présente. Il consiste à faire devant lui un ou deux grands signes de croix, en lui disant de se prosterner au pied de la croix, de l'adorer et de s'humilier. Elle lui ordonne de dire: *Adoramus, te, Christe, et benedicimus tibi, quia propter crucem tuam redemisti mundum ;* et de demander pardon de ses péchés. *In nomine Jesu, omne genu flectatur cœlestium, terrestrium, et infernorum* (1). Comme le démon est plein d'orgueil, il s'enfuit pour ne pas l'entendre, et ne pas lui obéir.

219. Cette personne observe avec tant de soin la, modestie des yeux, qu'elle n'a pas, lui semble-t-il, regardé le visage d'une femme durant quarante ans, bien qu'elle se soit trouvée avec des Pères en leur compagnie et qu'elle les ait entretenues des choses de Dieu. Dînant un jour avec un Père dans une famille, elle se tint si modeste et si réservée, qu'elle ne vit les femmes qui se trouvaient là que comme des ombres, à la manière d'un homme, qui serait absorbé en Dieu et ne perdrait pas de vue sa présence. Lorsqu'elle parle aux femmes, elle observe une grande réserve, imitant une statue très modeste ou un corps mort, qui ne meuvent la tête d'aucun côté ; elle parle de la vanité du monde où tout s'en va en fumée, de la brièveté de la vie et de la nécessité d'en profiter en s'empressant de servir Dieu, parce que, à la mort, il sera trop tard ; elle leur parle aussi des peines épouvantables et éternelles de l'enfer, et de la gloire immense que Dieu a préparée à ceux qui le servent en vérité.

Lorsque les serviteurs de Dieu traitent avec les

1. Philipp., II, 10. « Au nom de Jésus, tout genou fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers. »

femmes, le démon ne les tente pas, parce que, s'il les tentait, ce serait pour ainsi dire les mettre en garde; il ne leur dit donc rien, afin qu'ils se laissent aller à les regarder au visage. Mais plus tard, à la maison et pendant l'oraison, il les tente et les poursuit. Aussi est-il très important de se garder de voir le visage de quelque femme que ce soit, fût-ce celui de sa sœur. Qu'on demande à saint Jérome ce qui lui arriva pour avoir vu autrefois des femmes danser à Rome? Devenu vieux et réduit à l'état de squelette, par la pénitence, il était tourmenté par le démon à leur sujet, et il criait vers Dieu toute la nuit, en lui demandant son aide. S'il ne les eût pas regardées et vues, le démon n'aurait pas eu matière à le tenter et à le tourmenter.

220. Dieu a encore donné à cette personne un extrême désir de lui plaire, et ce désir est le fruit des souffrances qu'elle s'est exercée à supporter pour son amour. Tout son souci, tout son désir, tout son soin est de plaire à Dieu ; par cet exercice, l'âme s'élève à un amour pour Dieu si élevé et si sublime que, à moins de l'avoir éprouvé, il n'y a pas d'intelligence humaine qui le puisse comprendre. On ne peut non plus concevoir la joie qu'éprouve l'âme, qui cherche seulement à contenter Dieu; le bien qui lui en revient dépasse aussi toute imagination. En proportion de cet amour, croissent la ferveur de l'âme et le soin qu'elle prend de plaire à celui qu'elle aime tant ; et suivant la même proportion, elle voit s'accroître le soin extrême que Dieu prend d'elle et de tous ses intérêts.

Une âme embrasée d'amour pour Dieu a un tel désir de lui plaire, que ce désir est pour ainsi dire infini. C'est pourquoi, avec l'aide de la grâce, elle renonce au monde entier, se détache de son âme et de son corps,

triomphe de tout respect humain, de tout amour et de toute crainte et accepte volontiers toutes les épreuves de cette vie, voire même tous les tourments de l'enfer, plutôt que de déplaire à un Dieu qu'elle aime tant. L'âme dit alors à Dieu dans sa ferveur : « Seigneur, jetez-moi en enfer, si je dois vous y servir mieux, et vous y plaire davantage ; car je désire uniquement vous plaire et vous servir, quand même il me faudrait souffrir les peines de l'enfer ». Il n'y a pas de plus grande joie pour une âme qui aime Dieu, que celle de le contenter; de sorte qu'elle ne songe ni à sa récompense dans la gloire, ni aux peines de l'enfer, mais seulement à plaire à Dieu. A mesure qu'elle prend soin de le satisfaire, elle s'oublie de plus en plus et elle en vient à le contenter en tout ce qu'elle fait, en ne songeant plus à elle. Dans la même mesure, elle expérimente le soin particulier que Dieu prend de son âme, de son corps et de tous ses intérêts : *Fidelis est Deus* (1). Il prend soin de celui qui est attentif à lui plaire ; car la fidélité de Dieu surpasse autant la fidélité de l'homme que la bonté et l'amour de Dieu surpassent la bonté et l'amour de l'homme ; il n'y a rien au monde qui soit comparable à cette fidélité. Afin que l'âme atteigne une fin si haute, Dieu l'accable de peines très grandes et très nombreuses. Si l'âme sait en profiter, en les souffrant par amour, il n'y a rien d'aussi méritoire, rien qui plaise autant à Dieu. L'amour éprouvé est celui qui convertit l'amertume en douceur, en se vainquant intérieurement en présence de Dieu pour son amour.

221. Dieu donna à cette personne une claire vue d'elle-même, sans raisonnement aucun ; elle s'estimait

1. I Cor., x, 13. « Dieu est fidèle. »

alors en vérité selon le mal qu'elle voyait en elle, non autrement ; et elle se disait : « Je ne fais et je n'ai fait aucun bien, parce que je suis le néant même, et le néant n'a rien fait et ne peut rien faire de bon. » De cette manière, l'âme attribuait à Dieu tout le bien, à elle-même le néant et les péchés. Aussi, lorsqu'elle fait de bonnes œuvres, elle se dit : *Non autem ego, sed gratia Dei mecum* (1) ; elle voit et connaît très clairement que ce n'est pas l'âme, mais Dieu avec l'âme qui opère le bien, Dieu prenant l'âme pour instrument ; de la même manière que l'on voit clairement que ce n'est pas le pinceau qui peint, mais le peintre avec le pinceau, parce que le pinceau par lui-même ne fera jamais rien. Par ce moyen, Dieu lui communique sa sainte crainte ; de sorte que pour être en sûreté, elle préfère trembler dans les consolations, les visites, les délices spirituelles, les visions, les révélations, les miracles et les prophéties (toutes choses qui ne constituent pas la sainteté), plutôt que dans les tentations, les épreuves et les tempêtes qui lui viennent de la main de Dieu, et qu'elle reçoit en ayant confiance en lui. C'est qu'en effet les illusions qui peuvent se rencontrer dans les consolations et autres faveurs divines, ne sont pas toujours aisées à découvrir ; et il se peut que ce que l'on croit une chose sainte, ne le soit pas du tout. Si dans les tentations et les épreuves quelque chose est à reprendre en moi, je le reconnais et me corrige avec la grâce de Dieu. Dans la prospérité et lorsque je reçois des faveurs spéciales, si je ne procède pas avec crainte et circonspection, je ne saurai pas discerner de qui ces choses proviennent, je serai trompé par le démon :

1. I Cor., xv, 10. « Ce n'est pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi. »

Beatus vir, qui semper est pavidus (1). Dans les épreuves que j'endure pour Dieu, il ne peut y avoir de déception ; tout au contraire, elles me servent de degrés pour avancer en grâce et en gloire. Je vis donc toujours dans la crainte de Dieu.

APPENDICE (1)

I. Un jour, un juge de la cour royale, Don François Pacheco, ayant à juger un litige entre le collège et les religieux de la Chartreuse, je crois, avait condamné le collège en un ou deux points; toutefois, la sentence n'était pas encore publiée. En ayant eu connaissance, le recteur d'alors dit au frère Alphonse Rodriguez : « Frère, le juge un tel traite une affaire concernant « le collège et l'on dit qu'il nous a condamnés. Je pense qu'il « ne l'aura pas bien examinée; car je crois que nous sommes « indubitablement dans notre droit en un ou deux points sur « lesquels il nous condamne. Frère, recommandez-cela à « Notre Seigneur ». Le Frère le fit. Le lendemain matin, en allant servir la messe au même supérieur, il lui dit : « Père, ne peut-on pas en informer le juge? » Le Père répondit : « On le peut, parce que la sentence n'est pas publiée ; et en ce moment même, un avocat va l'informer » Le Frère lui dit : « On va l'informer; eh bien, le juge changera sa sentence ». Il la changea en effet, après avoir reçu l'information, et il dit ensuite qu'il était bien étonné d'avoir changé d'avis.

II. Un autre jour, étant dans une très grande affliction, il récitait le chapelet, et en prononçant les paroles : *Mater Dei*, il ajoutait plusieurs fois *Memento mei*. Une fois, il le fit avec

1. Prov., XXVIII, 14. « Bienheureux l'homme, qui est toujours rempli de crainte. »
2. Cet appendice et les suivants sont extraits d'un cahier écrit de la main du Père Jean Torrens et intitulé : « *Cosas del H. Alonso Rodriguez.* »

tant de force que ce fut comme un grand cri, provenant de l'oppression douloureuse dont il souffrait, et il lui sembla voir la Sainte Vierge qui descendait du ciel pour le secourir; ceci se passa en esprit. A l'instant, il recouvra toute sa sérénité, comme s'il n'avait pas été affligé, et il se trouva même rempli de paix et de consolation.

III. Après la chute qu'il fit au mois de janvier 1613 (1), il lui est arrivé tant de choses et des choses si extraordinaires qu'on en est effrayé. Un jour qu'il entendait la messe dans la chapelle et se recommandait à Dieu Notre Seigneur lui dit de se tenir prêt à souffrir et d'essayer de le faire avec joie, parce que, à partir de ce jour, il souffrirait; mais à l'heure de la mort, ajouta-t-il, il le consolerait. Si maintenant que je te promets des souffrances, lui dit-il, je te console déjà, que sera-ce lorsque je viendrai te visiter suivant ma promesse? Actuellement, Notre Seigneur le remplit parfois de consolations au milieu de ces souffrances (qui sont extrêmes); et il n'ose plus appeler Jésus et Marie, parce qu'ils viendraient aussitôt le combler de leurs faveurs. Lorsqu'il doute, s'il a erré en quelque chose minime, aussitôt la Sainte Vierge et Jésus-Christ Notre Seigneur lui disent : « Ne t'afflige pas; tu ne t'es pas trompé ». Si par la contemplation il s'élève vers le ciel, il il s'y trouve en la compagnie de la Sainte Vierge et de Jésus-Christ Notre Seigneur, qu'il aperçoit à ses côtés ; s'il redescend sur la terre pour considérer sa bassesse, il les a encore près de lui. En voyant d'une part son néant et sa misère, de

1 Le Père Colin raconte cette chute en ces termes :

« Comme il montait un jour les escaliers du collège, il tomba, d'une manière si dangereuse, que ceux qui le virent tomber, le crurent mort Il tomba en arrière, chose qui semblait impossible parce qu'il était très courbé et aurait du tomber en avant : il sauta, sans toucher les degrés, jusqu'au premier palier, comme s'il eut été enlevé en l'air. Cependant d'une chute si dangereuse, il ne lui resta que deux petites blessures à la tête. Celles-ci, soignées avec soin, demeurèrent dans le même état, c'est-à-dire toute fraîches pendant douze jours. Le lendemain du douzième jour, lorsque le chirurgien voulut les panser, il les trouva entièrement guéries et déclara que cela ne pouvait avoir eu lieu sans miracle. » (Livre I, ch. XXVII.)

l'autre les grâces excessives qu'il reçoit de Jésus et de Marie, il demeure couvert de confusion. Il vit toujours en leur compagnie, son unique pensée est de les aimer, de les servir et de plaire à Dieu ; et cela est si constant chez lui que non seulement durant le jour et les veilles de la nuit, mais encore pendant son sommeil, il a les mêmes pensées et les mêmes désirs enflammés.

IV. Un jour, il était inquiet et affligé. L'on était presque au mois de mars et il n'avait pas encore plu, de sorte que ceux qui avaient le plus d'expérience, disaient que, quand même il pleuvrait désormais, l'année serait assurément mauvaise; mais Notre Seigneur consola le saint Frère, en lui disant de ne pas se faire de peine ; qu'il leur donnerait une bonne année, c'est-à-dire qu'il ne les laisserait pas manquer du nécessaire (1).

V. Lorsqu'il regardait et considérait ceux de la maison. il les voyait tous comme des anges; lui seul se trouvait laid, abominable et indigne de paraître, inutile et plus misérable que le néant.

VI. Comme il commençait à se lever, on lui dit un jour de rester au lit. Or il était très inquiet, parce qu'il ne savait pas ce qu'il devrait faire, si on lui commandait la même chose un dimanche, ou un jour où la messe fût de précepte. Comme il était dans ce doute et cette affliction, Notre Seigneur lui parlant intérieurement avec clarté et distinctement, lui enleva son scrupule et le calma : « *Ma volonté, lui dit-il, est que tu fasses ce que le supérieur te dira et pas autre chose* ». Il demeura alors dans une très grande paix, sans trouble ni tristesse : et le démon, qui le tentait, fut confondu.

1. Les supérieurs avaient dit à Alphonse de recommander à Dieu la famine de Majorque, qui sévit en cette année 1613 ; il le fit avec larmes et gémissements ; Notre-Seigneur lui dit un jour, pour le consoler : « Alphonse, ne t'afflige pas ; le nécessaire ne leur manquera pas, quoiqu'ils aient en même temps à souffrir. » Cette promesse s'accomplit par la manière merveilleuse dont l'île fut approvisionnée. (Extrait de la vie du Bienheureux, par Furio y Sastre.)

VII. En mangeant et en buvant, il se conserve toujours dans la contemplation la plus élevée. Ordinairement, il ne prend que ce qui lui est nécessaire, et il fait ce qui est suivant la plus grande gloire de Dieu, sans errer ni se tromper. Ainsi, non seulement pour le manger, mais spécialement pour le boire, il supplie Notre Seigneur de faire qu'il ne prenne pas une goutte au delà du nécessaire, et qu'il ne soit pas trompé par sa soif ou par son appétit.

VIII. Après sa chute, durant toute sa maladie, il éprouva les plus fortes tentations, qu'il eut jamais à subir. Le démon le tourmentait sans relâche et de toutes manières, en sorte qu'il ne pouvait dormir et ne cessait jour et nuit de se recommander à Dieu.

MÉMOIRE écrit en janvier 1614.

222. Je me trouve quelquefois si absorbé dans la connaissance de moi-même, que c'est comme lorsque quelqu'un se trouve en haute mer; loin de toute terre et environné d'eau à plusieurs lieues à la ronde; il voit cette mer immense, mais il ne peut la saisir, tant il y a d'eau. De même cette personne, par une vue immédiate, se voit comme en cet océan infini de la connaissance incompréhensible d'elle-même; elle est pour ainsi dire plongée dans tout ce qu'elle aperçoit de mauvais en elle, dans ses turpitudes, ses bassesses, ses misères et ses péchés; elle est enveloppée de tous côtés par ses maux, qui sont sans nombre. Quel misérable état pour une âme! Elle ne peut y remédier; des angoisses la pressent de toutes parts; elle ne voit aucun bien en elle; elle aperçoit au contraire un abîme de maux et une multitude presque infinie de péchés, qui la portent à se décourager, elle ne trouve de remèdes ni en elle, ni en quelque créature que ce soit. Sa meilleure ressource, dans une si grande peine, est de recourir à Dieu avec une entière défiance d'elle-même et de toutes les créatures, de se jeter à ses pieds et d'y faire des actes héroïques d'espérance et de confiance en lui; elle lui dit avec beaucoup de tendresse : « J'espère en vous, Seigneur, ayez pitié de moi » ; et lorsqu'elle s'est ainsi humiliée a ses pieds, elle se retire consolée et fortifiée en voyant combien Dieu est bon pour elle.

Comme cette personne a pour principal et constant

exercice la connaissance de soi-même, et qu'elle se juge d'après le mal très grand qu'elle aperçoit clairement en elle, si elle est tentée de quelque vaine satisfaction d'amour-propre, elle se dit aussitôt : « Je suis tout ce mal et pas autre chose. » Il en est d'ailleurs de moi comme de tous les hommes ; tous tant que nous sommes, nous ne sommes rien. De quoi l'homme pourrait-il s'enorgueillir ? En quoi pourrait-il s'estimer quelque chose ? Comment donc est-il assez fou et assez extravagant pour se croire quelque chose de bon, alors qu'il n'est rien et qu'il est couvert de péchés ? Ainsi, moi qui ne suis rien, je ne puis avoir rien de bon ; et de quelque côté que je me tourne, si je me regarde bien et me connais vraiment, je ne trouve en moi, tant dans l'âme que dans le corps, que des maux et des misères ; aussi je me tiens pour un être vil, bas, infect et abominable, plein de péchés. Je ne puis me souffrir, tant j'ai de dégoût de moi-même ; car tout ce qui en moi est vil, bas et infect, est de moi ; tous mes péchés son de moi ; au contraire, tout ce qu'il y a de bon en moi, vient de Dieu, puisque tout bien procède de lui. Celui qui croirait qu'il peut de lui-même remuer la langue, pour dire : « Seigneur Jésus ! », se ferait Dieu ; car il s'attribuerait ce qui appartient seulement à Dieu.

Cette humilité, qui fait que l'homme a une si basse estime de lui-même, est une chose très relevée ; c'est un fruit qui ne se cueille pas sur la terre, mais au ciel, et tous ceux qui le possèdent, l'ont reçu de Dieu. C'est pourquoi il faut demander à Dieu l'humilité ; ensuite il faut fouiller dans son fumier infect, y découvrir ses fautes et sa propre faiblesse, faiblesse telle que Dieu seul peut la comprendre. Au milieu des petitesses et des bassesses que l'âme aperçoit, en avançant dans ce bourbier infect de la connaissance d'elle-même et de ses péchés,

se trouve la perle précieuse de l'humilité. Que cette connaissance de toi-même, de tes misères et de ton abjection soit donc pour toi une demeure dans laquelle tu te tiennes renfermé ; c'est ce que Jésus-Christ Notre-Seigneur conseilla à sainte Catherine de Sienne, en lui disant de se tenir toujours dans la cellule de sa propre connaissance.

223. Pour cette personne, les adversités sont des prospérités et des présents de Dieu ; parce qu'elles l'excitent à recourir à lui et qu'elle trouve aussitôt un remède près de lui ; dans la prospérité au contraire, elle se néglige ; aussi les douceurs sont pour elle un tourment.

224. Lorsqu'une dent fait souffrir, on l'arrache et la douleur cesse ; c'est le souverain remède. La douleur dont l'âme souffre, est l'amour propre ; ôtez-le, et à la douleur succèdera la paix et la consolation : alors vous direz, non pas : *Vive ego*, mais : *Jam non ego ; vivit vero in me Christus* (1) ; parce que vous aurez arraché de l'âme l'amour-propre et vous aurez planté en votre cœur l'amour de Dieu. On est d'autant plus fou que l'on a plus d'amour propre et que l'on s'aime davantage, puisque l'on est en réalité très mauvais et plein de péchés, comme je le suis moi-même. Mais pour obtenir une chose aussi difficile que l'extirpation de l'amour-propre, il faut à la fois, la lutte intérieure dans laquelle on se fait violence pour triompher, et la prière; la prière, parce que c'est de Dieu que vient un tel bien, pourvu que l'on soit bien ancré dans la confiance

1. Gal., II, 20. « Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

divine ; *Sine me nihil potestis facere* (1), dit Notre-Seigneur.

223. Une autre voie, par laquelle l'âme de cette personne parvient avec la grâce de Dieu à cette haute connaissance intellectuelle, est celle de l'amour de Dieu. En effet, la splendeur et l'éclat de cet amour éclairent l'âme et la font se connaître et connaître Dieu ; elle voit alors comment tout bien procède de lui. La divine lumière de l'amour de Dieu découvre à l'âme ce même Dieu et le lui fait connaître, afin qu'elle l'aime et le craigne. Ce saint amour est celui d'un fils ; et partant, il est paisible, doux, suave et amoureux ; il découvre aussi à l'âme ce qu'elle est, afin qu'elle s'humilie. En outre, parce que l'amour de Dieu, ainsi que tous les biens, se trouve en Dieu, il fait voir à l'âme que la créature n'a rien d'elle-même et que tout bien procède de Dieu. Lorsque cet amour de Dieu est parfait dans une âme, celle-ci atteint en réalité la véritable connaissance d'elle-même, et elle établit sa demeure dans cette connaissance, en vivant morte au monde, à toutes choses et à elle-même. Elle voit son néant et son abjection ; elle croit être un objet de répulsion pour tout le monde ; et parce qu'elle se voit remplie de maux, de vices et de péchés, si quelqu'un l'honore, elle considère cet honneur comme un affront, une dérision et une moquerie.

Cet amour vrai de Dieu, qui habite en l'âme, lui fait voir ses défauts, de la même manière que le soleil fait voir jusqu'aux atômes de poussière ; et il lui découvre simultanément Dieu et elle-même ; la sagesse divine, par ses enseignements, montre à l'âme ses défauts et la convainc qu'elle est dépourvue de tout bien et de tout

1. Joan., XV, 5.

mérite. Alors, en vérité, l'âme se méprise totalement et elle aime son Dieu, en se dépouillant de toute confiance en elle-même, pour se revêtir de confiance en Dieu et d'un parfait abandon entre ses mains. Parce qu'elle a une parfaite confiance, Dieu lui donne beaucoup de lumière surnaturelle, pour qu'elle le connaisse mieux et l'aime davantage, se méprise et s'abhorre de plus en plus ; tous les démons ensemble ne pourront faire périr, ni même tromper, une âme qui possède cette véritable connaissance de Dieu et d'elle même.

226. Voici un autre moyen que cette personne emploie dans les épreuves que Dieu lui envoie, dans les tentations, les scrupules et l'obscurité de l'entendement. Lorsqu'elle souffre ces peines pour l'amour de Dieu, et que, par des actes de la volonté, elle s'exerce intérieurement en sa présence à les embrasser avec amour, quelqu'amères qu'elles soient, elle procède ainsi : Comme par la bonté de Dieu, elle jouit d'une très grande familiarité avec Jésus et avec sa sainte Mère, qu'elle les aime tendrement et est extrêmement désireuse de les contenter parfaitement, elle les attire l'un et l'autre auprès d'elle, de telle sorte qu'ils se trouvent pour ainsi à sa droite et à sa gauche. Alors Jésus et Marie l'embrassent avec amour ; et cette personne qui les aime tant, leur parle tout amoureusement : « Jésus, Marie, mes très doux amours, leur dit-elle, puissé-je mourir et souffrir pour votre amour ! « Elle excite en même temps en son cœur le désir de souffrir avec la grâce de Dieu et de mourir pour leur amour.

227. L'âme qui imite Jésus-Christ Notre-Seigneur, est jalouse de son honneur et de sa gloire, et est remplie

de l'amour du prochain et de zèle pour son salut ; par là, elle plaît beaucoup à Dieu ; elle a acquis la perfection de l'amour de Dieu et du prochain. Ces deux grands amours la ceignent et la serrent si fortement qu'ils lui font souffrir le martyre ; elle est tourmentée d'amour et de zèle pour l'honneur et la gloire de Dieu et pressée du désir du salut des âmes ; la considération des dangers dans lesquels vit le prochain, et la connaissance de sa faiblesse qui l'expose à tomber et à se perdre, sont les motifs qui excitent en elle un si grand intérêt pour son salut.

Elle juge des autres d'après elle ; aussi la connaissance d'elle-même la remplissant de la sainte crainte de Dieu, elle a compassion de tous les hommes comme d'elle-même. Son âme se consume de pitié et de compassion, par suite de son amour pour le prochain ; car elle voit que nous sommes tous de la même nature, et que par suite de cette faiblesse commune à tous beaucoup vont en enfer. Il n'y a pas de plus grand martyre en cette vie, que la peine qu'éprouve une âme embrasée de l'amour de Dieu et du prochain, en voyant tant d'âmes se perdre et aller pour toujours en enfer, où elles seront éternellement privées de la possession de Dieu. Ce sentiment est si vif que cette personne demande souvent à Dieu avec instance et avec ferveur de lui donner à souffrir, avec sa grâce et son amour, toutes les peines de l'enfer, si elle peut obtenir ainsi que sa divine Majesté ne soit offensée par aucune créature, que personne ne soit damné, mais au contraire que tous les hommes servent Dieu avec amour et reconnaissance et le possèdent un jour au ciel. Elle fait cette demande par amour pour Dieu et pour le prochain, et par le désir qu'elle a que tous nous servions sa divine Majesté et arrivions à la possession de Dieu. Son grand amour pour Dieu et son grand désir de lui plaire la portent à

lui demander instamment que, si étant en état de grâce elle doit l'offenser même légèrement, elle tombe plutôt morte à l'instant, pourvu que cela soit pour sa plus grande gloire; tant elle craint d'offenser celui qu'elle aime ardemment, et qu'elle désire de tout cœur servir et contenter. Elle vit donc dans la crainte de Dieu, en prenant grand soin de lui plaire en toutes choses.

Bien grands sont les effets que la sainte crainte de Dieu opère dans une âme : « Celui qui craint Dieu, aura une heureuse fin, et il sera béni au jour de sa mort (1). » « La crainte de Dieu a mis son siège au-dessus de toutes choses (2) ». Il semble clair que la crainte de Dieu est le principe de tous les biens; car elle est le principe de l'amour; bien plus, cette crainte de Dieu est encore la clef et la gardienne de tous les biens; témoin saint Bernard, qui dit : « J'ai reconnu en vérité qu'il n'y a aucune chose aussi efficace pour conserver la grâce de Dieu que de vivre en tout temps avec crainte, et de ne pas entretenir de sublimes pensées ». Job était juste, et il dit de lui-même : « Comme le navigateur est rempli de crainte au milieu de la tourmente, à la vue des vagues furieuses qui se précipitent sur lui ; ainsi je tremblais toujours devant la majesté de Dieu; et ma crainte était si forte que je n'en pouvais supporter le fardeau (3) ». Saint Paul disait : « Ma conscience ne me reproche rien de mal; mais pour cela je ne me tiens pas justifié, parce que celui qui doit me juger, est le Seigneur (4) ».

228. Le parfait amour de Dieu chasse de l'âme la

1. Eccli., I, 13.
2. *Ibid.*, XXV, 14.
3. Job., XXXI, 23.
4. I Cor., IV, 4.

crainte vaine et servile. Mais, *Beatus vir, qui semper est pavidus*; bienheureux celui qui craint sans cesse. Il est donc bon de redouter toutes choses, même les opérations merveilleuses, si l'on veut sincèrement plaire à Dieu; car, après avoir triomphé de ce qui est mauvais en nous, nous devons craindre ce qui nous arrive de bon et assurer la possession de nos biens à l'aide d'une crainte de tous les instants. Il n'y a même pas d'autre moyen pour empêcher nos bonnes œuvres de périr, que d'avancer avec une crainte extrême dans la vertu, parce qu'il peut s'y rencontrer des pièges cachés. Cette personne est donc sans cesse comme imprégnée de la sainte crainte de Dieu; et non seulement elle a peur, mais elle tremble d'offenser en quelque manière ce Seigneur qu'elle aime d'un amour si filial. Elle fait cette prière à Dieu: « Seigneur, faites moi connaître mon amour-propre, mes fautes, mes imperfections et mes négligences: mes inadvertances et mes péchés publics et secrets, afin que, aidée de votre grâce, je les confesse, j'en fasse pénitence et je m'amende comme vous le désirez ». En effet, une âme qui aime Dieu, au point de mourir d'amour, pourrait-elle ne pas craindre toujours d'offenser la bonté infinie de son Dieu? Le soin et la sollicitude que cette personne a de servir Dieu et de lui plaire, sont en raison de son amour; grâce à cette crainte, elle regarde attentivement, si à son service elle fait toutes choses conformément au désir plein d'amour qu'elle a de lui plaire.

Il suit de là qu'une âme ainsi embrasée, blessée par l'amour et tremblante de crainte, considère sans cesse son Seigneur. Honteuse de ses péchés, elle tient humblement les yeux fixés sur lui. Elle reste en présence de son bien-aimé avec d'ardents désirs de lui plaire; elle le regarde, et elle observe en

même temps si ses œuvres sont conformes à sa très sainte volonté, les scrutant, pour ainsi dire, afin de savoir si cette divine volonté se trouve en elle ; car elle n'a qu'un désir, celui de plaire à son Dieu qu'elle aime plus qu'elle-même. Elle considère ses paroles, avant de parler, s'observe, avant de les prononcer ; en même temps, elle demande à Dieu du fond de son cœur, sa grâce pour qu'elles n'excèdent pas sa volonté d'une seule lettre. Cette divine volonté est sa joie, son allégresse et son repos. Elle la préfère, même accompagnée d'une vie toute entière passée sur la croix la plus cruelle, à sa propre volonté, serait-elle unie à toutes les consolations et aux douceurs du monde. Dans tous les événements prospères ou contraires, c'est son Dieu et l'amour de sa sainte volonté qu'elle a toujours devant les yeux ; cette vue lui rend doux ce qui est amer et amer ce qui est doux. Marchant ainsi en la présence de Dieu, en tout ce qu'elle touche, regarde, entend, goûte, dit, fait ou pense, elle considère si son action est conforme à la volonté de Dieu, afin d'accomplir toujours cette sainte volonté. Elle procède avec toute la délicatese de l'amour d'un époux pour son épouse et avec la crainte d'une fille envers son père ; le soin qu'elle a de ne pas mécontenter son Dieu est extrême, car elle sait combien elle est ignorante ; toutefois sa crainte de ne pas réussir à plaire à celui qu'elle aime tant, est amoureuse et paisible. Afin de parvenir plus sûrement à lui plaire, du fond du cœur elle lui demande d'abord la permission de faire telle ou telle chose ; si la voix intérieure de la conscience lui dicte, sans faire entendre de plainte, de faire cette chose, alors elle la fait ; autrement, elle ne la fait pas.

Pourquoi cette personne a-t-elle une si grande crainte de Dieu ? C'est parce qu'elle le connaît et qu'elle

l'aime beaucoup ; comme on aime un bon père, c'est-à-dire d'un amour filial, qui n'exclue pas la crainte. Elle aime beaucoup ; mais elle craint autant qu'elle aime. Elle dit à son Dieu : « Oh! amour de mon âme, que les blessures de l'amour et celles de la douleur me blessent profondément et me fassent souffrir pour votre amour! ne me délaissez pas, ne vous détournez pas de moi ; parce que je ne puis vivre un instant sans vous. Que toutes les créatures me persécutent; car toutes les épreuves qui fondront sur moi, seront comme de l'huile, qu'on jette sur le feu pour l'enflammer davantage ; elles m'enflammeront de plus en plus de votre amour, quoi qu'elles soient très sensibles à la nature. Vous voyez, mon Dieu, que mon unique plaisir est de vous satisfaire, et que je préfère votre volonté aux plus intimes désirs de mon cœur. Comment est-ce que je ne meurs pas d'amour et de crainte ? Car plus je vous crains, plus vous me blessez et m'enflammez de votre amour. O mon Dieu ! ô les amours de mon âme ! Faites que je meure d'amour, puisque vous savez que je désire mourir bien des fois pour votre amour, et que mon cœur est prêt à souffrir avec votre grâce, toute sorte de peines et d'épreuves plutôt que de vous offenser. »

En résumé, cette personne s'est donc établie dans la sainte crainte de Dieu, non-seulement quant au péché, mais même quant à l'ombre du péché ; et bienheureux quiconque aura cette crainte bien enracinée en son âme, parce que sur ce fondement il pourra édifier ce qu'il voudra.

On rapporte de sainte Catherine de Sienne, qu'elle vivait sans cesse dans la crainte et le tremblement, et que Dieu lui en témoigna sa satisfaction, en lui disant : « Celui qui voyage sur la terre, doit toujours craindre et être sur ses gardes, afin de ne pas être trompé par

l'ennemi. » D'ailleurs, remarquons-le bien, le Saint-Esprit affirme que celui là seul navigue en sûreté, qui craint toujours d'offenser Dieu et d'être trompé. Que Jésus-Christ nous délivre de ce mal. *Beatus vir qui semper est pavidus* (1).

229. Cette personne est secourue par Jésus et Marie toutes les fois qu'elle s'adresse à eux dans ses travaux et dans ses peines, et lorsqu'elle les leur recommande pour qu'il en résulte la plus grande gloire de Dieu et le bien de son âme. « Seigneur, leur dit-elle, disposez, arrangez toutes choses, je vous en supplie pour que ces épreuves tournent à votre plus grande gloire et que je vous rende de plus grands services. » Cette manière de prier, pour soi et pour les autres, lui réussit toujours; et Dieu agit alors, soit à son égard, soit à celui des autres, par des voies imprévues.

230. Notre-Seigneur la console souvent, soit pendant qu'elle se prépare à le recevoir, soit après qu'elle l'a reçu ; et il lui est arrivé, lorsqu'elle se renfermait en elle-même avec Notre-Seigneur, de goûter en quelque manière, par la voie de l'amour et aussi par la foi et l'humilité, un peu de la gloire des bienheureux dans le ciel.

231. Elle a reçu, d'une manière spirituelle, la visite de Jésus et de Marie, qui l'embrassaient tendrement. Son tourment en cette vie est d'être bien traitée ; son délassement, sa consolation et son profit, de l'être mal. Son centre et son repos seraient d'être oubliée de tout le monde et d'être méprisée. Elle voudrait que l'on ne fît

1. Prov. XXVIII, 14. « Bienheureux l'homme qui est toujours rempli de crainte. »

d'elle aucun cas, que l'on ne se souvînt d'elle que comme de la personne la plus vile au monde. Elle souffre si elle est bien traitée, parce qu'elle craint que Dieu, la consolant ici-bas, ne la châtie après sa mort pour ses péchés. Elle demande donc à Dieu de la faire souffrir et de la châtier dès cette vie.

232. Cette personne s'exerce encore par des actes intérieurs du cœur et de la volonté à se donner tout entière à Dieu, afin d'être sa propriété en tout et de n'être à elle en rien. Elle supplie la divine Majesté de faire d'elle ce qui lui plaît, de la traiter comme son bien; en sorte qu'elle n'ait rien en propre, mais qu'elle soit toute à lui, sans lui résister en quoi que ce soit. Dieu découvre dans l'oraison, à une âme qui s'abandonne ainsi à lui, de profonds secrets sur la vertu d'abandon. Comme elle est toute à Dieu et que Dieu prend soin d'elle, comme de son propre bien, elle a l'assurance qu'elle est dans la grâce et l'amitié de ce Dieu si bon. Si elle a besoin de son secours, pour les fautes de la vie passée et pour les fautes actuelles, Dieu y pourvoie; il en est de même pour celles de l'avenir. Dieu la gardera donc et la mettra en sûreté; il verra par ses yeux, parlera par sa bouche, entendra par ses oreilles, agira pas ses mains, comme si l'âme et le corps n'étaient plus qu'un instrument dans sa propre main. *Vivo ego*, mais *jam non ego ; vivit vero in me Christus* (1) car désormais elle ne vit plus, mais Dieu vit en elle.

233. Il est arrivé à cette personne une assez forte épreuve. Elle craignait que le démon ne la trompât et la perdît en l'assurant qu'elle était en la grâce de Dieu,

1. Gal., II. 20. « Je vis, ou plutôt ce n'est pas moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

tandis que peut-être elle n'y est pas. Une pareille illusion, en effet, l'aurait empêchée de recourir aux moyens de se mettre en grâce avec Dieu.

234. Il lui est venu d'ardents et violents désirs de souffrir de grandes épreuves pour l'amour de Dieu. Elle a demandé ces épreuves et elle est dans l'espoir d'être exaucée. Si Dieu lui fait cette grâce, elle aura grandement à souffrir, mais par la faveur singulière que lui font Jésus et Marie, ses bien-aimés, elle sera préservée par eux de tout péché; et avec le secours de la grâce, elle remportera la victoire. Quoiqu'elle soit la faiblesse et le néant même, elle dit *omnia possum in eo, qui me confortat* (1); avec l'aide de Dieu, elle ne craint rien ; et cela quand même le monde et l'enfer tout entiers se lèveraient contre elle, parce qu'elle est soutenue par la grâce de Dieu et par les prières de la Vierge Marie, notre Souveraine.

235. Présentement, elle éprouve des souffrances assez grandes, qui, semble-t-il, seraient capables de lui ôter la vie ; elle les souffre en secret ; elle a même faim de plus de souffrances ; *Quos amo, castigo* (2). Etre châtié par Dieu en cette vie est donc un présent, un bienfait et une grâce de Dieu ; aussi, lorsque cette personne est bien traitée, elle craint, et elle craint beaucoup, qu'en échange Dieu ne la châtie dans l'autre vie. C'est pourquoi elle demande à Dieu de lui donner à souffrir et de la châtier en cette vie, et non dans l'autre.

236. Un jour, cette personne qui a éprouvé de grandes peines spirituelles et corporelles, reçut une

1. Phil., IV, 13. « Je puis tout en celui qui me fortifie. »
2. Apoc., III, 19. « Je châtie ceux que j'aime. »

très grande faveur, à laquelle elle ne s'attendait nullement : Notre-Seigneur se montra à elle, avec tout ce qu'il avait souffert pour les hommes. Pendant qu'elle le considérait et voyait ce qu'il avait souffert pour elle-même, Notre-Seigneur l'excita à l'imiter. Cette vue fut pour elle d'un grand profit et lui apporta beaucoup de consolation : Notre-Seigneur était comme dépouillé de ses vêtements ; il montrait à cette personne toutes ses souffrances et la pressait de l'imiter. Depuis cette visite, pendant le jour, elle se rappelle qu'elle doit imiter son Seigneur et elle recommande la chose à la Sainte Vierge.

MEMOIRE écrit en juin 1614.

237. Dans les pensées et les tentations impures, que le démon a coutume d'envoyer à cette personne, dans les tempêtes et dans les sécheresses, son grand remède est d'avoir recours à Dieu et de lui dire : *Deus, in adjutorium meum intende; Domine, ad adjuvandum me, festina;* elle fait en même temps quelques signes de croix sur son cœur, en disant des *Gloria Patri*. Alors le démon s'enfuit, et les pensées mauvaises et inutiles disparaissent. C'est son unique remède à toute heure, aussi bien pendant l'oraison qu'en dehors de l'oraison.

238. La demande qu'elle adresse très souvent à Jésus et à Marie, est celle-ci : « Jésus, Marie, mes très doux amours, faites-moi la grâce de souffrir et de mourir pour votre amour; donnez-moi aussi d'être tout à vous, et nullement à moi. »

239. Combien l'obéissant qui argumente, déplaît à Dieu; combien au contraire est éclairé, prudent et sage celui qui exécute en aveugle l'ordre de l'obéissance, puisqu'il fait la volonté de Dieu. Dieu n'a pas attiré le religieux dans son Ordre pour discuter, ni pour examiner ce qu'on lui commande, mais pour l'exécuter, les yeux fermés : il suffit que Dieu ordonne. On peut dire à ceux qui argumentent contre l'obéissance, pour savoir si elle doit être entendue de cette manière ou de cette autre : « Voulez-vous en savoir plus long que Dieu, qui fait le

commandement et à qui vous avez fait vœu d'obéissance ? » Ils verront dans l'autre vie combien ils se sont trompés. Qu'arriva-t-il à Saül ? Qu'advint-il à la femme de Loth, qui fut convertie en statue de sel ? Ils furent punis, parce qu'au lieu d'obéir aveuglément à l'ordre de Dieu, ils eurent égard aux créatures.

240. Durant la messe, cette personne renouvelle ses vœux ; ensuite elle s'entretient avec Dieu ; elle lui demande sa grâce pour accomplir très parfaitement ses promesses, pour agir en parfait religieux, en religieux obéissant qui soit très agréable à ses regards infiniment saints ; et elle lui fait cette demande avec beaucoup de ferveur.

241. Saint Grégoire dit que toutes les fois que, par la vertu de douceur, nous réprimons intérieurement les sentiments qui nous troublent, nous devenons de plus en plus semblables Dieu ; et que nous parvenons ainsi à un très haut point de perfection. C'est qu'en effet, dans les petites choses comme dans les grandes, nous ne voulons plus que ce que Dieu veut. Notre volonté en vient même à être si étroitement unie à celle de Dieu, qu'elle ne peut vouloir que ce qu'il veut ; et c'est en cela que consiste la plus grande ressemblance avec Dieu qui se puisse acquérir sur la terre. « On a atteint la plus haute perfection, dit saint Bernard, quand l'esprit a formé entre Dieu et l'âme une union telle que non seulement l'âme veut ce que Dieu veut, mais encore qu'elle ne peut vouloir autre chose que ce qu'il veut. Vouloir ce que Dieu veut, c'est être semblable à lui ; et ne vouloir que ce qu'il veut, c'est, pour ainsi dire, être ce qu'il est, puisqu'en lui, être et vouloir sont une même chose. » Mais une perfection si haute ne se peut acqué-

rir en cette vie ; ou si elle s'acquiert, c'est dans la vie religieuse, par le moyen des vœux.

242. Il y a lieu de croire que la voie par laquelle Dieu conduit d'ordinaire le religieux à cette perfection, est la pratique de l'obéissance aveugle. Celle-ci croit que c'est Dieu qui commande et non l'homme ; elle le voit avec la même pureté de regard que les anges, et cherche à lui plaire, en exécutant ses ordres comme le font ses anges. Dieu fera aux religieux qui obéissent ainsi, la grâce de ne plus vouloir que ce que leur supérieur leur ordonne ; le monde entier fût-il contre eux, ils obéiraient, parce que l'ordre du Supérieur est l'ordre de Dieu même : *Qui vos audit, me audit* (1).

243. C'est une grande chose, une chose très précieuse aux yeux de Dieu, que la pratique de la sainte obéissance aveugle, qui croit que ce que le Supérieur ordonne, est l'ordre de Dieu et non celui de l'homme. En pratiquant cette obéissance, je vois sans cesse Dieu, qui m'a fait le commandement ; je l'exécute avec amour et actions de grâces, en remerciant Dieu de m'avoir ordonné de faire cette chose, en pensant que c'est à lui que j'obéis et en faisant intérieurement des actes de joie et d'amour. Je lui dis en même temps : « Seigneur, je vous remercie, je vous loue et vous bénis pour la grande grâce que vous me faites de vous souvenir de moi et de me commander de faire ceci ; j'accepte ce commandement pour l'amour de vous et pour votre gloire » ; puis j'exécute ponctuellement la chose, comme elle m'est commandée par Dieu.

Dieu se montre très libéral envers une âme qui s'exerce ainsi intérieurement en sa présence, il lui

1. Luc, x, 16. « Celui qui vous écoute, m'écoute. »

accorde de grandes grâces. Par exemple, il assujettit tellement la volonté à l'obéissance, que l'âme ne peut vouloir que ce qu'il veut ; et elle a atteint alors la plus grande ressemblance qu'elle puisse avoir avec lui sur la terre. Lorsque l'âme a atteint ce degré, la volonté ne peut qu'obéir ponctuellement ; elle n'a égard ni aux hommes, ni même aux rois, mais à Dieu seul ; parce que la distance entre Dieu et l'homme est infinie. Celui qui agira ainsi, sera considéré comme saint par les hommes et par les rois, parce qu'il a plus d'estime pour Dieu en lui obéissant, que pour le monde tout entier. Il recueillera en son âme de grands fruits de sainteté avec l'aide de Dieu ; il sera utile à ceux du dehors et à ceux du dedans, et il fera grandir l'ordre religieux auquel il appartient ; le tout à la plus grande gloire de Dieu.

244. Prière à la Vierge Marie, mère de Dieu, et à son divin Fils « Jésus, Marie, mes deux amours, accordez-moi la grâce d'être entièrement à vous et nullement à moi ; donnez-moi d'arriver, avec la grâce divine, à ce dernier degré de la perfection, que je ne veuille autre chose, petite ou grande, que vous ne la vouliez, vous, mon Jésus, et que ma volonté soit si bien assujettie par la mortification et l'oraison, que mon âme ne puisse plus vouloir que ce que Dieu veut. » Or, ne plus pouvoir vouloir que ce que Dieu veut, c'est être déjà ce que Dieu est ; voilà le degré sublime de perfection dont l'obéissant est gratifié par Dieu. Il ne peut faire autre chose que ce que Dieu lui commande par le supérieur, car il voit et connaît clairement comment c'est Dieu qui lui donne l'ordre. Aussi le monde entier serait-il contre lui, il ne pourrait se départir de l'exécuter. Il pratique l'obéissance même des anges.

245. Il semble que Jésus-Christ, Notre-Seigneur prend soin de pareils obéissants, qui sont de si parfaits imitateurs de sa propre obéissance. De tels religieux on pourrait dire en quelque sorte, que Dieu regarde par leurs yeux, entend par leurs oreilles, parle par leur bouche, agit par leurs mains ; en un mot, qu'il se sert de leur âme et de leur corps comme d'un instrument.

246. Il semble qu'en fait d'obéissance aveugle, le sommet le plus élevé de la perfection dans une âme consiste dans un amour très ardent et sublime que l'âme ressent envers Dieu, amour qui l'illumine et lui fait connaître clairement, que l'ordre de son supérieur commande, est évidemment et manifestement l'ordre de Dieu. Elle a un tel amour pour Dieu, elle sent une si grande assurance que c'est lui qui commande, qu'elle en vient à être remplie de cette vérité, et que rien ne pourrait la détourner d'obéir ni la faire reculer, quelque difficile et dangeureuse que fût la chose commandée, le monde entier s'élèverait-il contre elle, et lui défendrait-il de la faire. Cette parfaite assurance est si fort imprimée au fond du cœur, qu'il ne s'y trouve et ne peut s'y trouver en même temps l'ombre de crainte, pendant qu'on exécute l'ordre donné ; il faut toutefois qu'il ait été donné en termes clairs et précis. L'âme obéit alors à son Dieu, à la manière des anges du ciel, sans crainte humaine, parce qu'elle est remplie de l'amour divin ; *Perfecta charitas foras mittit timorem* (1). Grâce à cette sécurité, l'âme en obéissant, agit avec une aussi grande liberté de cœur, que si l'ordre reçu était déjà exécuté ; elle a seulement un extrême désir de plaire à Dieu. C'est là la perfection

1. Joan., IV, 18. « La parfaite charité chasse la crainte. »

de l'obéissance, que nous conseille notre Bienheureux Père.

Qui pourrait détourner un ange de faire la volonté de Dieu ? Personne assurément. De même le monde entier ne saurait empêcher une âme obéissante de faire la volonté de son supérieur ; saint Paul dit aussi que rien au monde ne saurait le séparer de l'amour qu'il porte à Dieu : *Quis me separabit a charitate Dei* (1) ?

247. Il est possible que cette obéissance de foi aveugle ne plaise pas à ceux qui ne la pratiquent pas. Mais au risque de leur déplaire, le véritable obéissant devra, dans certaines circonstances, se comporter comme un sourd et comme un muet, souffrir tout, même de passer pour un sot, congédier avec humilité et politesse ceux qui s'opposeraient à lui, et exécuter ponctuellement ce que l'obéissance lui a commandé. Sans doute ceux qui ne pratiquent pas l'obéissance aveugle, veulent qu'on agisse avec une prudence humaine ; mais la souveraine sagesse, prudence et discrétion est d'obéir à Dieu ; et en obéissant ainsi en aveugle, on fait manifestement la volonté de Dieu comme les anges dans le ciel. Faire la volonté de Dieu est une prudence céleste et angélique, non une prudence humaine.

248. Un jour que tous ceux qui soupaient en première table, sortaient du réfectoire, cette personne les considérait avec une tendre affection, et parce qu'elle les aimait du fond du cœur, comme s'ils eussent été des anges, elle fut saisie d'un vif désir de se trouver un jour avec eux dans le ciel. Elle traita au même instant

1. Rom., VIII, 35. « Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ ? »

la chose avec Dieu, et elle reçut la réponse affirmative, que son désir serait accompli. Cela me fut affirmé à plusieurs reprises et je crois qu'il en sera ainsi ; car à mes yeux, mes frères sont des anges. Pour m'humilier et croître en sainteté avec la grâce de Dieu, je n'ai besoin que de les regarder et de considérer leurs vertus, car je vois alors en eux ce qui me manque. Que Dieu me fasse tel qu'ils sont à mes yeux ! Amen (1).

Plus tard, comme je traitais encore la chose avec Dieu, il m'affirma de nouveau cette consolante promesse. Il ne reste donc qu'à mourir d'amour pour Dieu et la Vierge Marie, ma bien-aimée Souveraine.

249. Les exercices que cette personne pratique ordinairement, chacun en leur temps, pendant le peu qui lui reste à vivre et à lutter sur cette terre, sont les suivants :

Le premier consiste à connaître le mal qui est en elle, son néant et les péchés si nombreux qu'elle a commis ; à la vue de ses misères et de ses fautes, elle demande à Dieu pardon et miséricorde, fait des actes très intenses de contrition, de douleur et de regret pour avoir offensé Dieu, et lui exprime son ardent désir de le servir et de lui plaire, si elle pouvait, comme tous les anges du ciel ensemble. Par cet exercice, elle en vient à s'estimer ce qu'elle est, rien de plus ; et à s'abhorrer comme un malfaiteur, qui a bien souvent offensé Dieu.

Notre-Seigneur dit un jour à sainte Catherine de Sienne, en lui apparaissant : « Sais-tu bien ma fille, qui tu es et qui je suis ? Si tu savais ces deux choses, certainement tu serais bienheureuse, car tu es celle qui n'est pas, et je suis celui qui suis. Si cette connais-

1. Cette révélation est distincte de celle qui est rapportée au n° 34. Alphonse l'eut sous le rectorat du P. Gill.

sance pénétrait en ton âme, jamais l'ennemi ne pourrait te tromper ; tu échapperais à tous ses filets, tu ne consentirais à rien qui soit contraire à mes commandements, tu obtiendrais facilement et sûrement toute grâce, toute charité et toute vertu. » C'est pourquoi cette personne, connaissant son néant, dit à Dieu : « Puisque vous êtes celui qui est, c'est en vous, ô mon Dieu, que je mets ma confiance, et non en moi, ni en aucune créature. »

L'âme,que Dieu élève à une vraie connaissance d'elle-même est ainsi éclairée, parce qu'elle s'humilie le plus qu'elle peut. De cette connaissance, Dieu l'élève à une très haute connaissance de lui-même, parce qu'elle s'abaisse aussi bas que possible ; parce qu'elle se méprise, il l'élève à une très grande estime pour sa divine Majesté, à un très haut respect et à une parfaite adoration ; il l'élève encore aux brûlantes ardeurs de son divin amour, parce qu'elle s'abhorre et se hait ; enfin, parce qu'elle a conçu un profond dégoût d'elle-même et ne peut souffrir son infection, il l'élève à la grande douceur et à la délectable suavité de sa divinité. Car Dieu élève l'âme en proportion de son abaissement et de ses humiliations. Alors, l'âme se connaissant en vérité, dit à son Dieu : « Mon Dieu, vous êtes celui qui est, et je suis celui qui n'est pas ; ainsi je me fie à vous seul et n'espère qu'en vous ; me défiant de moi et de toutes les créatures, comme si elles n'avaient pas l'être, je m'attache uniquement à vous. » Cette humilité et cette connaissance propre ne s'acquièrent pas par voie de raisonnement, parce que l'âme est déjà passée plus avant, mais par une lumière divine qui lui est communiquée et qui la fait se connaître telle qu'elle est. Cette vue lui montre combien elle est mauvaise, combien elle a résisté à son Dieu ; et

alors elle s'écrie : « Seigneur, mon Dieu, ne considérez pas qui je suis, ni qui j'ai été, mais qui vous êtes; pardonnez-moi, car je regrette du plus profond de mon cœur de vous avoir offensé. Faites-moi miséricorde, car je me propose de me corriger avec votre grâce. » C'est parce qu'elle se voit si faible et si nulle, qu'elle vit sans cesse dans la crainte de Dieu.

Le second exercice consiste à converser avec Jésus et Marie, en leur disant: « Mes très doux amours, faites-moi la grâce de mourir et de souffrir pour votre amour; donnez-moi aussi d'être tout à vous, nullement à moi, faites ce qu'il vous plaira de toute ma personne, qui est votre bien. » Pour réussir dans une entreprise aussi relevée, l'âme doit s'exercer intérieurement de toutes les forces de sa volonté, en présence de Dieu et avec sa grâce, à s'abandonner à lui sans réserve. Et parce qu'elle fait de son côté de très grands efforts, Dieu la visite et l'instruit; il la console et lui fait visiblement de grandes grâces, en arrachant de son cœur, l'âmour-propre et en y plantant le très suave amour de Dieu. L'âme parvient ainsi à être toute à Dieu, nullement à elle, et son plus parfait exercice consiste à se faire violence dans les grandes épreuves, afin de les souffrir pour l'amour de Dieu et de s'abandonner encore à lui sans réserve, le laissant faire ce qu'il lui plaît, jusqu'à ce qu'elle reconnaisse qu'elle est bien toute à lui et nullement à elle.

La troisième chose, en laquelle cette personne s'exerce avec l'aide de Dieu, est la haine et l'horreur d'elle-même. Comment peut-on s'aimer et se bien traiter, après avoir fait une chose aussi détestable qu'est l'offense de Dieu? Comment peut-on ne pas s'abhorrer, après avoir fait injure à la Majesté divine? Plus une âme connaît et aime son Dieu, plus elle s'abhorre et se

déteste, à la vue du mal affreux qu'elle a commis ; ca elle a trahi son Dieu et a été déloyale envers lui. C'e pourquoi elle ne se voudrait plus voir, non plus qu'u ennemi abhorré. Est-ce faire beaucoup, pour un ser viteur de Dieu, que de persécuter et le haïr un si gran ennemi ? Je crois au contraire que sa plus grande péni tence est de traîner sa chair avec lui, et de l'avoir san cesse à ses côtés, sans pouvoir s'en débarrasser ; c'est l un grand tourment. Mais ce serait une véritable foli de l'aimer, au lieu de la maltraiter comme son plu méchant ennemi.

Je crains les consolations, soit pour l'âme, soit pou le corps, et c'est avec raison. Combien j'ai lieu de m féliciter au contraire, lorsque le corps ou l'ame souf frent, pourvu que je sache profiter de ces souffrances, e les supportant pour Dieu ; en les recevant de sa main non des créatures : en luttant et en triomphant des dif ficultés, à l'aide de la prière et de la grâce de Dieu ; en fin en prenant comme doux ce qui est amer, par amou pour Jésus-Christ qui a tant souffert pour moi. Souf frir aura pour récompense la gloire : quant aux conso lations et aux douceurs, elles n'ont de valeur ni pou cette vie ni pour l'autre. *Vigilate* : c'est-à-dire, que no yeux ne se détournent pas de la croix, qui consiste à souffrir pour Jésus Christ, ni notre cœur, de celui qu souffrit sur la croix : afin de l'imiter, alors qu'il es plein de douleurs, non lorsqu'il est rempli de consola tions. Si Dieu nous conduit par la voie qu'il a suivi lui-même, félicitons-nous. Je me trouve meilleur devan Dieu et plus rassuré en sa présence, quand je sui accablé de peines corporelles et spirituelles, car j m'exerce alors à recourir à lui et à souffrir pour so amour, en m'abandonnant entre ses mains. La per fection à son service consiste à souffrir pour so

amour, en faisant des actes intérieurs de la volonté.

250. Le désir que cette personne a de plaire à Dieu et à la Sainte Vierge est extrême. Elle croit qu'il n'y a rien de plus propre à satisfaire l'âme que de marcher en la présence de Dieu avec un ardent désir et un très grand soin de lui plaire en tout. Aussi, en raison de son amour pour lui, recherche-t-elle, jour et nuit, comment elle lui plaira davantage ; comment elle pourra le mieux servir, le servir pour lui-même, sans intérêts ; et cela quand même il lui en coûterait de souffrir, avec sa grâce, les tourments de l'enfer.

251. Cette sainte obéissance aveugle, qui croit que le commandement du supérieur est le commandement de Dieu Notre-Seigneur et non celui de l'homme, *Qui vos audit, me audit* (1), était considéré par notre Bienheureux Père, comme une chose très parfaite et très agréable à Dieu, ainsi qu'il le dit en divers endroits ; et si le Pape lui avait ordonné d'entrer dans la première barque qu'il eût trouvé au port d'Ostie près de Rome et de traverser la mer, il l'eût fait et eût obéi non seulement avec tranquillité d'âme, mais encore avec joie et contentement ; quand bien même cette barque n'aurait eu ni mât, ni gouvernail, ni voile, ni armes, ni approvisionnements, ni quoi que ce soit des choses nécessaires à la navigation.

APPENDICE

I. Le 24 janvier 1616, il (2) me dit à moi, Jean Torrens,

1. Luc., x, 16. « Celui qui vous écoute, m'écoute. »
2. Le frère Alphonse.

alors préfet spirituel (en me rendant compte de sa conscience avec beaucoup d'humilité et avec la crainte d'être dans l'illusion), que peu de jours auparavant Dieu lui avait fait la grâce de l'enlever en esprit au ciel et qu'il s'y était trouvé placé entre la Sainte Vierge et Notre-Seigneur Jésus-Christ; tous deux l'avaient encouragé à souffrir maintenant, en lui donnant la ferme espérance qu'il irait ensuite se reposer au ciel.

II. Il me dit aussi qu'il avait vu la Compagnie, resplendissante comme un soleil entouré d'étoiles. Les étoiles étaient les autres Ordres religieux; eux aussi resplendissaient; mais la Compagnie était comme le soleil au milieu d'eux, parce qu'elle embrassait tout l'univers et l'éclairait tout entier. Il entendait par là que la Compagnie devait parcourir le monde, jusqu'à ce qu'elle l'eût converti tout entier à Dieu.

MEMOIRE écrit en janvier 1615.

252. Il faut que tu changes ces mots : Je m'aime, en ceux-ci, je me déteste ; et que tu te haïsses sans mesure, puisque tu as offensé un Dieu infini qui est la bonté infinie. D'ailleurs, mon âme répugne à ce que mon corps ait des douceurs dans le manger, ou éprouve quelqu'autre satisfaction. Je me connais si mauvais, si infect, si rempli de péchés et si digne de l'enfer, que de dégoût et d'horreur, je ne voudrais plus me voir. C'est pour moi une peine et un tourment, une mortification et une grande pénitence, de me porter sans pouvoir me séparer de moi-même. Voilà ce que je suis; rien de plus. Car tu n'es pas ce que tu parais ; tu n'as aucun bien ; à toi seulement le mal et le péché, des vices et des passions, de mauvaises inclinations, des négligences et des inadvertances dans le service de Dieu ; enfin tu es le néant même.

Cette personne voit donc clairement qu'elle ne vaut rien, en quoi que ce soit; et elle se tient pour ce qu'il y a de pire au monde, tout en estimant que les autres sont bons. Se voyant si mauvaise, elle vit sans cesse dans la crainte de Dieu ; cependant, lorsqu'elle s'entretient avec lui, c'est-à-dire dans tous ses besoins si fréquents, il l'assure de son salut ; en outre, la Sainte Vierge lui est très favorable ; elle l'encourage et le rassure. Malgré ces témoignages, cette personne n'avance qu'avec précaution et bien timidement parce qu'il peut y avoir des piéges cachés, et pour se garantir de toute

illusion, elle vit dans la sainte crainte de Dieu. *Beatus vir qui semper est pavidus.*

Méprise-toi, Alphonse, et abaisse-toi le plus bas que tu pourras ; quoi que tu fasses, tu ne pourras pas atteindre le fond de l'abime de mépris que mérite celui qui a offensé le bien infini qui est Dieu, puisque cet abime de mépris est infini.

Afin de paraître à ses yeux méchante et méprisable, laide, hideuse, vile et infecte, elle considère en elle-même toutes ses misères, ses nombreux péchés et son néant; elle se voit alors si mauvaise et si abjecte, si remplie de péchés, qu'elle se fait horreur à elle-même, et de dégoût ne se peut souffrir; aussi vit-elle dans une grande confusion devant Dieu et devant les hommes. Elle dit alors à Dieu : « Seigneur, voici ce que je suis : péché et néant ; il n'y que cela en moi ; en vous seul j'espère et je mets ma confiance; ayez pitié de moi, car je ne suis que cela et pas davantage. »

Cette personne eut un jour de poignantes terreurs au sujet de sa vie passée ; elle se demandait si elle avait fait des confessions bonnes et intègres, elle avait des scrupules à l'égard de deux confessions générales. Alors elle recourut à Dieu, et se mettant en sa présence, elle lui dit avec beaucoup de ferveur : « Voyez, ô mon Dieu, tout ce qui a besoin d'être guéri, soit pour le passé, soit pour le présent, soit pour l'avenir. Avec votre grâce, je suis prêt à tout ce que vous voudrez faire de moi, dût-il m'en coûter mille vies, afin de vous plaire, à vous mon Dieu. *Paratum cor meum, Deus* (1). Apprenez-moi, ô mon Dieu, à connaître les fautes de ma vie présente et celles de ma vie passée, afin que j'y remédie avec le secours de votre grâce ; mais com-

1. Ps., cvii, 2. « Mon cœur est prêt, ô mon Dieu. »

ment le néant pourrait-il y apporter remède, Seigneur? Et je suis ce néant, qui n'est capable de rien. Prenez donc soin de moi comme de votre propre bien. Seigneur, mon Dieu, ayez pitié de moi, parce que je ne trouve en moi aucun remède; vous êtes ma seule ressource. Otez de moi, Seigneur, tout ce qui déplaît à vos yeux et faites de moi un homme selon votre cœur. » Cette prière la tranquillise et lui rend la paix.

253. Tandis qu'elle s'inquiétait de sa vie passée et demandait à Dieu, en conversant avec lui, de lui faire savoir ce qu'il voulait qu'elle fît à ce sujet, pour lui être agréable, il lui fut répondu : « *Je suis content de ta vie* », avec cette parole pleine d'amour : « *Maintenant tes péchés te sont pardonnés, quant à la coulpe et à la peine.* » Notre-Seigneur lui dit encore : *Ne crains rien, car je te veux pour ma gloire.*

254. Les exercices intérieurs particuliers qu'elle pratique habituellement avec l'aide de Dieu, sont les suivants : Le premier est celui de la présence de Dieu ; pour y parvenir, elle se renonce intérieurement, en se faisant violence et en recourant à l'oraison et à la mortification.

Le second est celui de l'humilité de cœur et de la connaissance de soi-même ; car l'humilité de cœur est la mère de toutes les vertus ; et s'il n'y a pas de mère, il n'y aura pas de filles. Pour être belle aux yeux de Dieu, l'âme doit se trouver laide et difforme, ce qu'elle est en effet; elle y parvient en considérant toutes ses misères, ses péchés si nombreux et si honteux, son néant. Cette personne considère donc son abjection, afin de s'abaisser et de se mépriser ; alors la vue du mal qu'elle aperçoit en elle, lui inspire un tel dégoût, qu'elle peut à peine se souffrir.

Voici le moyen qu'elle emploie pour acquérir, avec l'aide de la grâce, la vertu d'humilité. Elle considère son âme, et la voyant telle qu'elle est, elle dit à Dieu : « Seigneur, je suis cette personne si mauvaise et si infecte, ayez pitié de moi, ne considérez pas qui je suis et qui j'ai été, mais qui vous êtes, ayez pitié de moi. » Elle fait ensuite des actes intérieurs de mépris et de haine d'elle-même, s'estimant d'après le mal qu'elle aperçoit, et s'abhorrant comme une chose détestable et infecte. C'est par le moyen de cet exercice intérieur, par celui de l'oraison, et avec le secours de la grâce que l'on obtient l'humilité. Dieu la plante dans le cœur, lorsque l'âme lutte et triomphe d'elle-même.

Le troisième exercice est le suivant : il consiste dans un soin extrême de plaire toujours à Dieu, en excitant en son cœur (pendant que l'on s'entretient avec lui) d'ardents désirs de le contenter en toutes choses, et en renonçant à tout ce qui s'y opposerait. L'amour que cet exercice produit en l'âme, est si élevé et si sublime, qu'aucun entendement humain, s'il ne l'a éprouvé, ne peut le comprendre, non plus que la joie et le contentement d'une âme qui cherche ainsi à plaire à Dieu. En proportion de cet amour, croissent la ferveur de l'âme et son attention à contenter celui qu'elle aime tant; dans la même proportion aussi, l'âme expérimente le soin que Dieu prend d'elle en toutes choses.

Son quatrième exercice intérieur consiste à s'entretenir avec Jésus et Marie, en leur disant : « Jésus, Marie, mes très doux amours, faites que je souffre et que je meure pour votre amour ; faites-moi la grâce d'être tout à vous et nullement à moi, comme si n'ayant plus rien à moi, j'étais entièrement votre bien ; faites que désormais je n'ai plus aucun droit

sur moi. » C'est là se donner tout à Dieu, en le faisant si bien maître de l'âme que celle-ci ne s'appartienne plus. Cet exercice ne se borne pas à des paroles ; il en vient aux œuvres. Ces œuvres sont des actes intérieurs de la volonté, qui se fait doucement violence ; par ces actes l'âme se donne intérieurement à Dieu sans réserve, en le priant de la traiter suivant son bon plaisir et d'en être le maître absolu, sans qu'elle garde aucun droit sur elle-même. Faute de cet exercice intérieur, qui n'est autre que la mortification, l'âme ne fera aucun progrès ; mais elle doit y joindre l'oraison ; alors elle se délivre, avec la grâce de Dieu, de tout amour-propre et on peut dire qu'elle ne vit plus, mais que Dieu vit en elle.

MEMOIRE écrit en juin 1615.

255. Loués soient le Très Saint-Sacrement et la Très Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, sanctifiée avant sa naissance, exempte du péché originel : Ils sont les amours de mon âme.

256. Il m'arrive, pendant que je suis au lit, de souffrir diverses peines. (J'appelle ces peines des présents de Dieu, et je les considère comme la chose la plus précieuse pour une âme, lorsqu'elle les reçoit avec résignation, de la main bénie de Dieu, et qu'elle les souffre pour son amour. Si Dieu fait connaître à l'âme le grand trésor qu'il lui envoie, elle ne sentira même plus la peine ; le corps, il est vrai, éprouvera de la douleur : mais l'âme goûtera, par la miséricorde divine, comme je le fais habituellement, la grande faveur que Dieu lui accorde en lui donnant cette épreuve à souffrir pour son amour. Je m'entretiens alors familièrement avec Dieu ; considérant intérieurement comme un présent de sa main cette peine qu'il me donne à souffrir pour son amour, je lui rends de vives actions de grâces de ce qu'il daigne ainsi se souvenir de moi. Saint Paul, qui avait reçu de Dieu de grandes lumières, affirmait aussi, en parlant de lui-même, qu'il était parvenu, par la voie des souffrances, à un tel amour pour Dieu, qu'il pouvait dire : *Superabundo gaudio in omni tribulatione* (1).

1. II Cor., VII, 4. « Je surabonde de joie dans toute tribulation. »

Une nuit, cette personne, qui, Dieu aidant, est accoutumée à souffrir, se trouva avec un bras sec comme un morceau de bois. Mais les souffrances qu'elle a endurées et qu'elle endure encore, sont telles qu'il vaut mieux les souffrir en silence pour Dieu ; car c'est pour cela qu'il nous les envoie ; c'est afin de nous enrichir dans le ciel, si nous les souffrons pour lui sur la terre. Gloire soit au Seigneur en toutes choses ! Amen.

257. Entre autres grâces, Dieu m'a fait celle-ci, qui est bien importante : il m'a donné une connaissance claire, intellectuelle et non par voie de raisonnement, de mes péchés et de ma vie remplie d'offenses envers lui. Il m'a aussi fait connaître ma bassesse et mon néant ; par suite, je me vois si misérable, que les bons traitements me sont très pénibles, et je voudrais que personne ne songeât à moi. Me trouvant au milieu des religieux de la maison, je les considère comme des anges, comme des saints tout resplendissants de la lumière du ciel ; et c'est un sujet de consolation pour mon âme. Mais, pour moi, je me trouve hideux ; de dégoût, je ne voudrais pas me voir, tant je suis un objet de haine pour moi-même. En voyant les autres beaux comme des anges, je me sens transporté d'amour, et le bien que j'aperçois en eux, me remplit de consolation. En me voyant, au contraire, je me hais, à cause des maux et des péchés sans nombre que j'aperçois. Oui, en vérité, je me trouve horrible, tandis que les autres m'apparaissent comme des anges du ciel, tout gracieux aux yeux de Dieu.

258. Un mardi, j'allai communier à l'église, après m'être préparé du mieux que je pus. Je m'agenouillai avec dévotion, Dieu aidant ; et, la messe terminée, le

Frère qui servait la messe, fit la communion avec moi. Je reçus alors une très grande lumière au sujet de la sainteté et de la pureté de ce Frère; il me parut être plus qu'un ange et avoir passé dans le chœur des Archanges. La vue d'une si grande sainteté m'a beaucoup édifié, et je tiens ce Frère en très haute estime. Que dirai-je de ce qui se passa en moi, lorsque sur le point de communier avec lui, je le vis si beau et si saint, tandis que moi, qui étais près de lui, j'étais si laid et si plein de péchés, ne méritant pas d'être à son côté? Je ne puis, en vérité, dire tout ce qui se passa en moi à son sujet, tandis que je considérais sa beauté angélique et ma propre malice. Oh! de quel prix est la sainteté de ce Frère et combien il m'édifie! Cette vue m'a tellement impressionné qu'elle ne s'effacera pas jusqu'à ma mort, non plus que l'opinion que j'ai conçue de lui, en le voyant clairement, par une lumière intérieure, beau comme un ange du ciel; en outre, je tâcherai de l'imiter et je demande à Dieu cette grâce. C'est ce Frère (le Frère Franco, scolastique) qui me soutient, moi tout indigne, dans mes nécessités (1).

259. Il m'arrive, pendant que je suis au lit, de souffrir diverses peines; je les appelle des présents de Dieu et les considère ainsi. Dieu me fait ces faveurs depuis un grand nombre d'années, et je les regarde comme la chose la plus précieuse pour une âme qui les souffre pour Dieu. Si Dieu fait connaître à l'âme le trésor qu'il lui donne en lui envoyant l'épreuve,

1. Dans le procès de béatification, on lit Francisco et ce passage s'applique au Frère Francisco Colin. Né en 1592, il entra dans la compagnie en 1606, étudia la philosophie à Majorque et fut disciple spirituel du P. Alphonse. Il fut plus tard Provincial à Manille, et mourut, en 1660, plein de vertus.
2, Ce numéro est presque une répétition du n° 256.

elle ne sent plus la peine, bien que le corps souffre ; au contraire, elle sent habituellement que Dieu lui fait une grande grâce en lui donnant cette peine à souffrir pour son amour ; elle l'en remercie intérieurement et extérieurement, et, ressent une grande joie de ce que Dieu lui a fait la grâce de se souvenir d'elle. Ainsi, l'âme doit toujours se considérer comme favorisée de Dieu, lorsqu'il lui donne quelque chose à souffrir pour son amour.

260. Il lui est arrivé, étant au lit, de se trouver dans l'état de quelqu'un qui va mourir ; et il lui semble que c'est la plus grande épreuve de cette vie. Après cela,elle a continué pendant plusieurs jours,à éprouver cette peine, quoique avec moins de force. Il faut donc me tenir prêt, parce que bientôt s'en sera fait de moi.

261. Cequi me console, c'est de recourir beaucoup à Dieu et à la Sainte Vierge, auprès desquels je trouve un favorable accueil ; ils me consolent quand, me trouvant rempli de péchés, je fais des actes de haine de moi-même, je mets uniquement ma confiance en Dieu et dans les prières et le secours de la Sainte Vierge ; ils me parlent même quelquefois, afin d'apporter plus de consolation à mon âme. Celle-ci brûle du désir d'être délivrée de son corps, et il lui semble qu'elle n'a plus qu'à mourir de l'excès de son amour pour Dieu, et de son amour pour Jésus et Marie, en qui est toute son espérance.

262 Très souvent je ne m'entretiens et ne converse qu'avec Jésus et la Sainte Vierge, sa très sainte Mère, les amours de mon âme. Je leur rends compte de ce qui me concerne, car je suis si nul, si grossier et si

ignorant, que je ne suis absolument bon à rien. Je recours donc à eux, en leur racontant ce qui m'arrive, et je les prie de me venir en aide et de me protéger, afin que je fasse tout, suivant leur bon plaisir, et non pas autrement. Mon cœur, plein d'amour pour Dieu, est extrêmement désireux de lui plaire; et pour lui être agréable, je suis prêt à renoncer à tout en ce monde et à moi-même. Ayant égard à mes bons désirs, et voyant que je traite tout avec lui et avec la Sainte Vierge, que je ne veux que ce qu'ils veulent, et que, dans mon recours à eux, je me remets moi-même, mes intérêts et ceux du prochain entre leurs mains, Dieu fait que tout réussit et arrive selon ses desseins. C'est avec un saint élan d'amour que je vais trouver Jésus et Marie et converser avec eux; ils me répondent avec une douce suavité et me font connaître leur sainte volonté, en m'apprenant en même temps comment l'exécuter.

Dans cette douce familiarité que j'ai avec Jésus et la Sainte Vierge, je me comporte comme un enfant à la mamelle à l'égard de sa mère. Celui-ci ne peut pas s'enorgueillir, parce qu'il est un petit enfant; or, avec la grâce de Dieu, mon âme en vient, dans ces entretiens, à cet état qu'elle ne saurait et ne pourrait s'enorgueillir plus qu'un tout petit enfant.

263. Lorsque cette personne est affligée d'un doute pénible, elle recourt bien vite à Jésus et à Marie et leur recommande la chose. Bientôt ce qui obscurcissait son esprit, ce qu'elle ne comprenait pas, disparaît; ces pénibles ténèbres se dissipent et laissent place à la paix et à la lumière; elle se trouve alors consolée et en pleine lumière; elle voit clair en cette même difficulté. Ainsi, grâce à la lumière divine qu'elle reçoit pour la

détromper, elle n'est plus dans les ténèbres, mais voit clairement la vérité, et, avec la grâce de Dieu, demeure éclairée et pacifiée. Lorsqu'elle traite avec Jésus et Marie, ils lui parlent intérieurement et l'encouragent, en lui montrant le chemin de la vérité et de la sainteté. Toutefois, elle vit toujours dans la sainte crainte de Dieu et dans un extrême désir de ne pas lui déplaire, afin d'avancer sûrement sans tomber dans l'illusion. Lorsqu'elle va leur demander quelque chose avec une certaine crainte, ils lui déclarent qu'elle ne doit pas avoir peur et ils la rassurent. Aussi ses vaines craintes se dissipent ; elle se trouve en paix et s'abandonne à Dieu qui prend soin d'elle et de ce qu'elle demande ; les choses vont donc de bien en mieux pour la gloire de Dieu et le bien de l'âme.

264. Une fois, j'entendis en l'air une voix qui me disait que je devais tomber et cette voix m'effraya. Je ne sais de quel esprit elle provenait. Je ne répondis rien ; mais j'allai rendre compte à Notre-Dame de ce qui m'était arrivé. Elle me consola et me répondit : *Là où je suis, il n'y à rien à craindre*. On voit par là avec quelle sollicitude elle prie Dieu pour moi, afin que mon ardent désir de souffrir toutes les peines de l'enfer plutôt que d'offenser Dieu, et celui de tomber mort avant de l'avoir offensé s'accomplissent, comme je le lui ai si souvent demandé. Pour obtenir cette grâce, je prends pour médiatrice la Sainte Vierge ; j'ai, en effet comme un amour infini pour le Fils et pour la Mère ; et je sens, par la grâce de Dieu, une très grande dévotion envers la pureté d'âme de la Sainte Vierge et envers sa conception sans la tache originelle, qui la fit sainte avant sa naissance. Mes dévotions envers elle consistent à réciter chaque jour l'office de la Concep-

tion ; ensuite à réciter, à cette même fin, douze fois le *Salve* et douze fois *l'Ave Maria*, en l'honneur de sa très sainte pureté. Je dis aussi chaque jour les litanies de la Mère de Dieu.

265. De plus, je me recommande à vingt-quatre saints et je les prie de demander jour et nuit à Dieu pour moi la grâce de ne jamais l'offenser. Je dis encore cinq *Pater noster* et cinq *Ave Maria*, en l'honneur des souffrances que Jésus-Christ a endurées pour moi ; et je le supplie d'accorder à tous et à moi-même la grâce de le servir et celle de servir la Vierge Marie et de l'imiter avec beaucoup de dévotion. Je dis aussi chaque jour le chapelet de Notre-Dame et ses litanies.

APPENDICE

Le 3 avril 1615, comme il (1) était très malade, il me dit qu'il était rempli de consolation et qu'il désirait bien savoir en quoi il pourrait faire plaisir à Notre-Seigneur ; car, disait-il, il n'hésiterait pas un instant, dût-il perdre mille fois la vie. Il ajouta que toutes les fois qu'il recourait à Notre-Seigneur, en le suppliant de lui rappeler en quoi il avait à réparer pour le passé, Notre-Seigneur le consolait en lui disant que tout était bien, qu'il n'eût aucune inquiétude ; et que s'il s'adressait à la Sainte-Vierge pour le même objet, elle lui disait aussi que tout allait bien, qu'elle prenait soin de lui. Ceci lui arrivait très souvent, et il en était consolé ; cependant, grâce à Dieu, il n'en concevait aucune vanité, mais il en était plutôt humilié et rempli de crainte, car il s'appuyait sur ces paroles de l'Ecriture : *Beatus vir qui semper est pavidus*. Or, on peut se fier à ces paroles ; l'Ecriture Sainte ne saurait tromper, comme les révélations particulières peuvent le faire.

1. Le frère Alphonse.

MEMOIRE écrit en janvier 1616.

266. Loué soit le Très Saint Sacrement et l'Immaculée Vierge Marie, qui fut sainte, avant de naître, dans le sein de sainte Anne, et fut exempte du péché originel (1).

267. Ma plus grande peine en cette vie est de vivre avec moi-même, parce que je ne puis me voir, tant la multitude de mes offenses envers Dieu me cause de dégoût, tant j'aperçois de malice en moi ; car je suis manifestement le rebut du monde et je mérite d'être oublié de tous, comme si je n'existais pas. Une autre de mes grandes peines, c'est d'être bien traité, étant le rebut du monde. En ces peines, je recours à Dieu et à la Sainte Vierge, et je leur demande aide et protection avec une humble confiance. Je dis à Dieu : « Seigneur, *sana animam meam, quia peccavi tibi* (2) » ; car en lui est toute mon espérance et je me remets entre ses mains. Qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira ; que je sois tout à lui, nullement à moi ; que je n'aie plus aucun droit sur moi, mais qu'il me traite comme son bien, suivant son bon plaisir.

268. De la connaissance d'elle-même, l'âme en vient à s'estimer seulement d'après ce qu'elle aperçoit en elle ; elle se juge comme elle se voit et pas autre-

1. Voir la note C.
2. Ps., XL, 5. — « Guérissez mon âme, parce que j'ai péché contre vous. »

ment; elle se considère avec horreur et dégoût, et elle dit d'elle-même : « Voilà ce que je suis, rien de plus. Faites de moi, ô mon Dieu, ce qu'il vous plaira. Si vous voulez me donner le ciel, vous le pouvez; si vous voulez me donner l'enfer, vous le pouvez aussi; pour moi, je dois vous servir, parce que vous êtes ce que vous êtes, parce que vous êtes mon Dieu. Faites ce que vous vous voudrez, car je suis tout à vous; j'espère en vous et je me confie en vous avec une humble, mais entière confiance. Oui, faites de moi ce que vous voulez, parce que j'ai une entière espérance et confiance en vous. *Speret Israël in Domino, quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio. Et ipse redimet Israël ex omnibus iniquitatibus ejus* (1). Je dois vous servir, parce que vous êtes ce que vous êtes.

269. Dieu est l'amour infini, et il m'aime d'un amour infini; il m'a aimé jusqu'à donner par amour sa vie sur la croix, en endurant tant de souffrances pour moi. Mais, s'il aime tant, qui donc ne se fiera pas à lui? *Spera in Deo.* Dieu est la sagesse infinie; confie-lui donc toutes choses, y compris ton âme, car le meilleur moyen que tu aies de te sauver, est de t'abandonner tout entier entre les mains de Dieu. Puisque Dieu est la puissance infinie et qu'il nous aime d'un amour infini, qui donc ne se confiera pas en lui et ne se jettera pas dans ses bras? La défiance de Dieu est une bien grande injure, envers lui : *Speret Irsaël in Domino, quia apud Dominum misericordia.*

270. L'homme a bien sujet de se réjouir; parce

1. Ps., cix, 6, 8.

que, comme le dit saint Grégoire, une âme est d'autant plus précieuse aux yeux de Dieu, qu'elle est à ses propres yeux plus méprisable, plus mauvaise et plus infecte, qu'elle s'abaisse et s'humilie davantage à la vue de ses misères et de tout ce qu'elle aperçoit en elle. Cette personne se voit si détestable qu'elle se hait et ne peut se souffrir; et elle a du dégoût de vivre en la présence de Dieu et des hommes. Un serviteur de Dieu a lieu de se réjouir si tout le monde apprend combien il est mauvais, niais, fou et abject, et si on le lui dit en face.

MEMOIRE écrit en juin 1616.

271. **Heureux et bienheureux, à coup sûr, sont tous ceux qui sont dévots envers la Mère de Dieu; parce qu'elle prend soin d'eux, jusqu'à ce qu'ils la voient au ciel, avec son bien-aimé Fils Jésus, et soient pour toujours dans la gloire.**

272. **Pendant quelques jours, cette personne, qui était très dévouée à Jésus et à Marie et qui les aimait** tendrement, demeura en leur présence d'une manière plutôt angélique qu'humaine. Alors, lui semble-t il, elle fut occupée en esprit à les contempler, comme le font les anges dans le ciel; et, tandis qu'elle traitait avec eux de ses affaires et de celles d'autrui, qu'elle demandait des grâces et se recommandait à Dieu et à Notre-Dame, elle entendit la sainte-Vierge lui dire : « *Je prends soin de toi et de ton...* », c'est-à-dire du Père Recteur.

273. Après cette consolante réponse, elle fut éprouvée par des distractions dans ses prières et la mémoire lui fit défaut, particulièrement dans celles qu'elle récite en l'honneur de Notre-Dame. Il lui semble qu'elle dut ceci à l'envie du démon, qui voit avec peine que nous soyons dévots à Notre-Dame.

274. Je me suis vu aussi dans une souffrance et une tentation qui me mirent dans une grande peine;

Dieu y apporta remède et je me trouve aussi sain qu'avant. Voici la chose : je subis les mêmes traitements que les martyrs lorsqu'on les tourmentait, qu'on leur déchirait les chairs et qu'on les brûlait. J'étais torturé de la même manière par des instruments, au moyen d'un feu visible et sensible ; cela dura peu de temps, parce que le terme de la permission que les démons avaient reçue de Dieu arriva ; mais mes souffrances furent telles que j'étais déjà au bout de mes forces (1); et je connus ainsi mon néant. Ensuite tout disparut en un moment et je me trouvai délivré de la tentation et des souffrances. Il semble que Dieu m'ait envoyé, à dessein, cette terrible épreuve pour me faire connaître mon néant, afin que je m'humilie sincèrement, que je me confie en lui, en me donnant à lui sans réserve.

1. Les PP. Marimon et Colin racontent ce martyre de la manière suivante : « Les démons lui apparaissaient sous la forme de monstres horribles : ils se jetaient sur lui et l'accablaient de leur poids, qui était comme celui d'une montagne ; ou bien ils paralysaient le mouvement de ses bras, de ses jambes, de tous ses membres, de telle sorte qu'il ne les sentait pas plus qu'un morceau de bois ; ou bien ils le frappaient à l'aide d'instruments de fer, et avec tant de force qu'au dire du Frère, de la plante des pieds au sommet de la tête, il ne lui restait pas de partie saine. Dans ces circonstances, il recourait à Dieu et appelait à son aide Jésus et Marie ; ordinairement, ils se faisaient voir à lui à la fin du combat, mettaient les malins esprits en fuite par leur présence, le consolaient, pansaient ses blessures et lui affermissaient les os de telle sorte qu'il ne restait aucune marque, ni aucune trace de ce qui s'était passé... ».

« Une fois, les démons entrèrent dans sa chambre, avec des scorpions, des peignes, des ongles de fer, des lames ardentes, et d'autres instruments de torture. Ils entourèrent le saint Frère et, le saisissant cruellement, l'étendirent sur son propre lit ; là, ils lui donnèrent un grand nombre de coups, lui lacérèrent les chairs avec les peignes et les ongles de fer, lui appliquèrent les lames ardentes, et finalement commencèrent à le rôtir avec un feu si pénétrant qu'il confesse avoir perdu sa vigueur d'esprit et que, presque vaincu par la violence du feu, il ne pouvait plus le supporter. » (P. Colin, l. I. chap. xxviii.)

Dans une lettre au P. Colin, le P. Marimon assure qu'il a extrait ce récit d'un papier écrit de la main du saint Frère.

275. Notre Seigneur a coutume de visiter une âme de deux manières, lorsqu'il veut l'enrichir. Il lui donne d'abord une lumière très vive, au moyen de laquelle l'âme, sans aucun raisonnement, se connaît clairement, se voit telle qu'elle est, et ne s'estime plus que d'après le mal qu'elle aperçoit en elle. En second lieu, il lui donne une connaissance expérimentale tangible, en lui envoyant des épreuves ; par là, l'âme se désillusionne pratiquement ; elle reconnaît qu'elle ne peut rien sans Dieu et elle perd l'estime qu'elle avait conçue pour elle-même.

Lorsque je me considère à la lumière de ces deux connaissances, je me dis : « Voilà ce que je suis et rien de plus : le néant avec de honteux péchés. » En me voyant si mauvais, je fais des actes intérieurs de mépris de moi-même, je ne puis plus me voir tant j'ai de dégoût et de haine de moi et je m'abaisse le plus bas que je puis. D'ailleurs, quoi que je fasse, je ne parviendrai jamais à m'abaisser, à me mépriser et à m'humilier autant que je le mérite, après avoir offensé si souvent Dieu Notre-Seigneur, et mérité l'enfer. Cet exercice est sans limite ; parce que l'abîme de ce mépris est infini. C'est ainsi que, n'ayant pas plus de confiance en moi que si je n'existais pas, j'arrive à me perdre dans une parfaite espérance et confiance en Dieu, et à m'appuyer uniquement sur lui et sur les prières de la Vierge Marie, sa mère. Celui qui se confie ainsi en Dieu, lui plaît beaucoup ; Dieu prend soin de lui et de ses intérêts, parce qu'il s'est fié à lui avec une foi vive, avec une pleine confiance, et aussi parce qu'avec le secours de sa grâce il s'est abondonné très paisiblement et sans réserve.

APPENDICE

I. Le jour de la fête de la Toussaint, en 1616, il me dit (1) en me rendant le compte de conscience, qu'il se trouvait bien aride et que, depuis un mois environ, il lui était arrivé des choses très pénibles. Ainsi, il lui semblait que le démon s'était jeté sur lui et se mettait à lui couper les chairs, les muscles, les jambes, le corps, comme s'il eût voulu le mettre en pièces; au moment où il invoqua le nom de Jésus, tout disparut, les douleurs s'évanouirent, sans qu'il en restât de trace.

II. Une autre fois, il lui vint une très forte tentation de désespoir; elle fut si violente qu'il doutait beaucoup qu'il pût la surmonter; il avait donc un grand désir que Notre-Seigneur vint à son secours, lorsqu'il entendit une voix qui disait au tentateur : *Celui-ci est à moi ;* à ces mots, la tentation disparut, sans laisser de trace après elle.

III. Il me dit encore que, peu de temps auparavant, pendant qu'il était dans sa chambre, Notre-Seigneur lui avait montré tout le pays et l'île de Majorque, et lui avait dit : « *Dans tout ce pays, après ta mort, tu feras de grands et de très nombreux miracles.* » Il était tout honteux et confus de voir qu'une chose aussi basse et aussi abjecte que lui, ce qu'il y a de pire au monde, fut l'objet de ces paroles. Il n'en conçut pas la moindre présomption ni la moindre joie pour lui-même, mais il s'enferma dans l'abîme de son néant.

IV. Il m'exposa aussi que souvent, pendant sa vie passée, il lui était arrivé, après avoir communié, d'entrer en lui-même, où reposait le Très Saint-Sacrement; il lui semblait alors entrer dans un immense palais, où il y avait une mul-

1. Le frère Alphonse.

titude infinie d'anges, qui louaient le Seigneur ; pour lui, il louait Dieu aussi, en récitant le *Te Deum* ; et quand il arrivait au verset, *Sanctus, Sanctus, Sanctus*, il le disait en même temps que les anges, ce qui lui apportait une très grande consolation.

V. Le 27 novembre 1616, il me parla, en me rendant compte de sa conscience, de diverses choses qu'il lui coûtait de dire et qu'il aurait désiré ne pas faire connaître, n'eût été l'obligation que lui en faisait la règle.

La première était que, les années passées, il était presque continuellement en extase, tant étaient nombreux ses ravissements ; il se rappelle qu'une fois, entre autres, il fut enlevé au second ciel et qu'il y vit et connut tous les bienheureux ensemble et chacun d'eux distinctement, comme s'il eût passé toute sa vie avec eux.

Il me dit en second lieu, qu'une fois il fut ravi, jusqu'à quel ciel, il ne le sait pas, mais qu'il se souvient, sans qu'il puisse jamais l'oublier, qu'il vit l'essence divine. Cette vision de l'essence divine eut lieu avec une certaine limite qu'il ne peut expliquer, si ce n'est par une comparaison comme celle-ci : l'essence divine serait, pour ainsi dire, cachée par deux voiles qui doivent être enlevés pour qu'elle puisse être vue ; il ne la vit qu'imparfaitement, parce qu'un seul voile était ôté ; mais ceux qui sont dans la gloire et sont bienheureux, la voient sans ces deux voiles et par suite parfaitement. Quoiqu'il ne pût pas la voir aussi parfaitement ni aussi clairement que les bienheureux, cependant, il n'y a pas de langue ni d'intelligence qui puisse expliquer ce qu'il vit, non plus que la manière dont il eut cette vision, ni la félicité extrême que procure une telle vue.

En troisième lieu, il me dit qu'il y avait quelques semaines, pendant qu'il se trouvait dans sa chambre, Notre-Seigneur lui avait montré Majorque tout entier, non seulement la ville, mais aussi l'île, le royaume et tous les villages, en lui disant : « *Tu vois cette contrée ? Après ta mort, tu dois faire de grands miracles dans tout ce pays.* » C'est-à-dire non

seulement dans la ville, mais dans toute la campagne (1).

Tout le contenu de cet écrit m'a été dit en divers jours, à moi, Jean Torrens, de la Compagnie de Jésus, en tant que préfet spirituel, par le frère Alphonse Rodriguez; j'en réponds donc sur ma conscience. *Ita Deus me salvet* Si j'avais plus de mémoire ou que j'eusse pris un plus grand soin, j'aurais pu écrire beaucoup d'autres choses, toutes de grande importance.

1. C'est la même vision qu'au nº III, mais plus circonstanciée.

MÉMOIRE de 1617 écrit par le Père Jean Torrens.

I. Le 19 janvier 1617, le Frère me dit en me rendant son compte de conscience, que, quelques semaines auparavant, il s'était trouvé tourmenté d'une très grande tentation, (c'était, d'après ce que compris, une tentation de désespoir, de son salut) ; il entendit alors une voix qui disait: «*Que faites-vous ? Celui-ci est à moi.*» Cette voix devait être celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, car, au même moment, la tentation et les angoisses disparurent, et le Frère retrouva la paix et la consolation, qui ne l'ont plus quitté depuis.

II. Il me dit encore que sa plus grande peine était de voir qu'on prit soin de lui et qu'on lui servît des mets de choix. (Le Frère était alors si exténué qu'il en avait cependant le plus grand besoin.) Avec des sentiments d'horreur pour lui-même, il se plaignait amoureusement à Notre-Seigneur qu'on fît attention à une chose aussi mauvaise que lui. Il découvrait alors quatre amours de Jésus-Christ ou quatre manières dont l'amour de Dieu et du Christ Notre Seigneur se manifestent à l'égard des hommes. Premièrement, il nous aime d'une manière infinie. Secondement, il l'a montré en souffrant pour nous. Troisièmement, il nous pourvoit de tout le nécessaire après avoir tout créé pour nous. Quatrièmement, il nous a montré son amour en nous laissant le Très Saint-Sacrement.

III. Le 5 avril 1617, il y avait trois ou quatre mois que le Frère Alphonse Rodriguez était au lit, gravement indisposé, souffrant de la fièvre et de divers accidents; vers la fin de ce temps, il ressentit, pendant plus de deux mois, beaucoup de sécheresse et de désolation spirituelle. Bien qu'il eût été, toute sa vie, tellement désireux de souffrir qu'il avait coutume de ne demander à Dieu autre chose que des souffrances, il en vint à un tel degré de délaissement et de désolation qu'il ne se rappelait ni ses oraisons jaculatoires les plus familières, ni les prières qu'il récitait habituellement ; ce fut à ce point que, comme je lui disais quelques paroles consolantes pour l'encourager à souffrir ces désolations, il me demanda, comme un enfant qui ne sait rien, que je les lui donnasse par écrit, pour qu'il les lût et mendiât ainsi sa consolation.

IV. Quelques jours, après, N.-S. Jésus-Christ et la Sainte-Vierge vinrent le visiter ; ils restèrent environ une heure, peut-être davantage, lui parlant, le consolant et l'encourageant. Ils le consolèrent en particulier au sujet d'un scrupule. Le Frère souffrait, entre autres choses, d'un mal de la vessie, et il s'en alarmait, comme si l'honnêteté eût pu en être blessée ; mais ils lui dirent qu'il n'y avait aucun mal en cela, qu'ils prenaient soin de son âme et de son corps, qu'il fût donc sans crainte et se consolât. Pendant cette visite, le Frère faisait des actes d'offrande de sa vie, et même de mille vies et de mille mondes, s'il les eût possédés, pour ne pas commettre un péché véniel. Quoiqu'il vît bien que cette faveur fût bonne et exemple d'illusion, il se comporta néanmoins avec une crainte filiale, et avec le plus grand et le plus profond respect. Notre-Seigneur et la Sainte-Vierge employè-

rent le temps de leur visite à le consoler et à le rassurer ; ils l'encouragèrent et lui promirent qu'ils prendraient soin de lui. Le Frère en fut extrêmement consolé et encouragé à souffrir, non seulement alors, mais encore pour le temps qui suivit ; et il avoua que cette visite lui avait procuré un très grand profit spirituel.

V. A plusieurs reprises, avant qu'il fût obligé de se mettre au lit, Notre-Seigneur lui avait dit de se préparer aux souffrances, en s'encourageant et en s'excitant à les endurer de bonne volonté ; il lui avait promis que sa divine Majesté le consolerait avant la mort. Aussi, ces mois derniers, pendant qu'il était malade et souffrait en même temps des désolations, il ne me vint pas une seule fois à la pensée qu'il pourrait mourir, parce que les consolations que Notre-Seigneur lui avait promises, n'étaient pas encore arrivées. Aujourd'hui Notre-Seigneur ayant rempli sa promesse, je commence à craindre qu'il ne meure ; cependant nul ne peut savoir si ce sera bientôt ou non, parce que nous ignorons si les consolations doivent durer longtemps. Je crois que Notre-Seigneur, qui est très libéral et qui récompense très généreusement ses serviteurs, voudra, après l'avoir fait tant souffrir, le récompenser dans la même proportion, c'est-à-dire longtemps avant qu'il meure ; voilà ce que je pense. S'il plaît à la divine Majesté, nous verrons ce qu'elle lui donnera ; je crois qu'il vivra encore cet été et que l'hiver prochain Notre-Seigneur le prendra ; parce que naturellement parlant, d'après les lois de la médecine, il est impossible qu'il supporte la rigueur de l'hiver.

VI. Le 3 juin 1617, en me rendant compte de sa

conscience, le Frère Rodriguez me dit que depuis un grand nombre d'années, il récitait en guise de prière et avec une grande consolation, certaines paroles que Notre-Seigneur lui avait inspirées ; il les disait bien des fois le jour et la nuit, sans y manquer un seul jour et même ordinairement plusieurs fois chaque heure. Il ajouta que ces paroles sont, au commencement de son oraison, comme l'exposition du sermon ; à la fin, comme la péroraison; au milieu, comme les mouvements, pour réveiller l'attention ; pendant le jour et la nuit, alors qu'il se tient sans cesse en présence de Dieu, elles sont comme son oraison jaculatoire. Ces paroles sont les suivantes : « Jésus et Marie, mes deux amours, faites-moi la grâce que je sois tout à vous et nullement à moi, comme si je n'existais pas. »

VII. Il m'exposa aussi comment il avait longtemps souffert autrefois, ce que je savais déjà ; il me dit qu'il avait passé des mois dans de graves maladies corporelles et en même temps dans une grande sécheresse d'esprit ; mais que, actuellement, il ne comptait pas pour une maladie ce qu'il éprouvait ; il était, il est vrai, comme un mort qui ne peut remuer ni les jambes ni le corps ; inerte et lourd comme du plomb, il n'avait même pas la force de mouvoir un pied pendant qu'on l'habillait (il avait alors quatre-vingt-cinq ans) (1) ; les jambes, les reins, l'estomac et presque tout le corps le faisaient toujours souffrir ; mais si ces souffrances le quittaient, disait-il, il se trouverait sans aucun doute dans la désolation, tandis qu'il était dans une consolation perpétuelle, et que, toutes les fois qu'il le voulait et autant qu'il le voulait, il pouvait s'entretenir avec

1. Suivant le P. Michel Julian, recteur, il avait alors 87 ans, comme on l'a remarqué au commencement du mémoire de 1604.

Notre-Dame. Il trouvait celle-ci au ciel, toujours à la même place, vêtue de la même manière ; et elle le recevait toujours avec le même visage, d'un air joyeux et bienveillant. Il traitait avec elle tout ce qu'il voulait, et se retirait toujours satisfait de son accueil. Notre-Seigneur était là aussi, près de Notre-Dame, quoiqu'il le vit avec moins de clarté et d'une manière plus obscure ; et tout ce qu'il demandait à la sainte Vierge, il le lui accordait. Le Père Michel Julian, alors recteur de ce collège de Majorque, était au lit, gravement atteint de la goutte; les médecins étonnés du grand mouvement d'humeurs qu'il éprouvait et de la violence de sa fièvre, disaient qu'ils n'espéraient pas le voir rétabli avant un mois. Le Père pria le Frère de le recommander à Dieu et à la sainte Vierge ; Alphonse le fit et la sainte Vierge lui répondit : « *Qu'il ne craigne rien, je me charge de lui* ». Le lendemain, à la surprise du médecin et de tous ceux de la maison, il se trouva guéri. C'est donc avec raison que le Frère assure que tout ce qu'on lui demande, tout ce qu'il désire lui-même, il le négocie avec la sainte Vierge, et qu'il est toujours écouté. *Et facies vestræ non confundentur.*

VIII. Il y a environ deux mois et demi, une chose semblable m'arriva, à moi qui écris ces lignes. Je fus pris d'une forte fièvre et d'un mal extraordinaire ; le mal continuant, je prévis (ayant beaucoup d'expérience de mes maladies), que je serais malade pendant tout le carême; tel fut aussi l'avis du médecin. Comme durant le carême je prêchais dans notre église les dimanches soir, je dis que j'étais certain de ne pouvoir continuer jusqu'à Pâques ; et même que, d'après le cours de ma maladie, je ne me lèverais pas à Pâques (le médecin le

pensait comme moi). L'infirmier, qui me soignait, ayant dit au Frère Alphonse que j'étais malade, très malade : « Jésus ! très malade ! » dit tout effrayé le Frère Alphonse ; puis il dit à l'infirmier : « Le Père veut que je le recommande à Dieu. » Le bon saint n'y mit pas de retard. Cela se passait le soir ; je m'endormis bientôt ; et, peu d'heures après, je m'éveillai guéri et bien portant. Le médecin vint avec l'intention de me soigner, et fut tout surpris de me trouver en bonne santé ; il me dit cependant de ne pas me lever de peur que le mal ne revînt ; mais moi, me trouvant plein de force et de joie ; et jugeant que ma guérison était surnaturelle, je ne m'inquiétai pas de ce qu'avait dit le médecin, et me levai aussitôt. Il y a bon nombre d'années que je n'ai eu une santé aussi excellente et se soutenant aussi bien que celle dont je jouis maintenant : Grâces en soient rendues à Notre-Seigneur !

IX. L'autre jour (c'était le 17 août 1617), en me rendant compte de sa conscience, il me dit que, durant l'action de grâces après la communion, il se trouvait aussitôt en esprit au ciel, en présence de la Très Sainte Trinité ; il était entouré d'un grand nombre d'anges, d'archanges et de saints ; une grande gloire l'environnait ; alors il rendait à Dieu des grâces infinies de ce que, étant le Seigneur de tant de gloire et d'une telle majesté, il avait daigné venir le visiter, lui, une si vile créature ; puis il demandait des grâces pour lui et pour ceux qui s'étaient recommandés à ses prières, et Notre-Seigneur se montrait favorable. Il me dit aussi que, dans le temps passé, presque tous les jours il était ravi en esprit le matin et le soir. Une fois, entre autres, le jour de l'Assomption, après qu'il eut communié, la sainte Vierge le prit dans ses bras, et le présenta au

Père éternel et à toute la Très Sainte Trinité ; la Sainte Vierge avait d'un côté l'ange gardien du Frère et de l'autre son saint patron. Il remarqua beaucoup que tous les saints et tous les anges, ceux-ci non moins que ceux-là, étaient connus de lui, comme s'il eût vécu et traité, toute sa vie, avec chacun d'eux ; en outre, il les voyait tous aussi parfaitement que s'il en avait vu un seul en ne regardant que celui-là, sans s'arrêter aux autres; enfin, en chacun d'eux il voyait tous les autres ensemble.

APPENDICE

MORT DU FRÈRE ALPHONSE RODRIGUEZ ET MERVEILLES DONT DIEU L'HONORA (1).

Le Frère Alphonse avait éprouvé dans son corps d'innombrables souffrances, beaucoup d'afflictions en son âme, de grands tourments et nombre d'embûches de la part du démon, qui l'avait persécuté tant dans le corps que dans l'âme: en un mot, il avait beaucoup souffert, suivant ce que Dieu lui avait dit. Maintenant il devait être consolé: car à l'égard des siens, Dieu est plus libéral dans la répartition des biens que dans celle

1. P. Marimon, vie manuscrite, l. III, SS., 5.-13.

Le P. Jean Marimon naquit à Sineu, l'une des principales villes du royaume de Majorque. Il entra dans la Compagnie le 4 décembre 1580. à l'âge de 17 ans, et mourut le 2 décembre 1627, dix ans après le Bienheureux Alphonse. Au collège de Montésion, il enseigna deux ans la grammaire et neuf ans la théologie morale: il fut trois ans ministre et deux fois recteur, de 1618 à 1622 et de 1625 jusqu'à sa mort. Il ne pouvait parler ni entendre parler des vertus d'Alphonse, dont il fut le premier biographe, sans verser d'abondantes larmes de tendresse et de dévotion.

des épreuves et des maux qu'il leur envoie ou qu'il permet. D'ailleurs, il lui avait promis, non une fois mais plusieurs. qu'il le consolerait à sa mort ; et bien que suivant ces paroles: *Cum dederit dilectis suis somnum, ecce hæreditas* (1), il eût pu, pour accomplir sa promesse, se borner à donner à l'âme de son serviteur, l'héritage de la gloire éternelle en lui envoyant le sommeil de la mort; néanmoins il voulut le réjouir dès cette vie, avant de le conduire au ciel après sa bienheureuse mort.

C'est pourquoi trois jours entiers avant sa mort, comme le Frère venait de communier une dernière fois, toutes ses souffrances cessèrent à la fois; son visage devint beaucoup plus frais et plus clair que lorsqu'il était en pleine santé; il parut coloré; et nous qui, pendant tant d'années, l'avions connu ici et avions vécu avec lui, nous ne le vîmes jamais plus vénérable, et plus beau.

Pendant ces trois jours, Alphonse (suivant ce que nous crûmes tous) fut plongé dans une très haute et très suave extase, où il jouit dès cette vie du souverain bien qu'il allait bientôt posséder parfaitement. De temps en temps, il ouvrait des yeux pleins d'allégresse et il disait: « Oh! Jésus! » Si on lui parlait, quelque fort que ce fût, il ne répondait à personne et il ne donnait aucune marque qu'il entendit ce que l'on disait. Seulement, quand l'infirmier voulait lui donner du bouillon, il ouvrait la bouche et avalait sans difficulté. Pendant tout ce temps, il ne manifesta par aucun signe extérieur qu'il souffrît quelque chose; tandis qu'auparavant, lorsqu'il endurait des douleurs intenses et multipliées, il les laissait voir, ce qu'il fit

1. Ps., CXXVI.

encore peu d'instants avant de mourir. De plus, pendant ces trois jours, le pouls ne s'affaiblit nullement; au contraire, il fut plus fort et plus vigoureux. Ceux de la maison, qui venaient le veiller, voyaient avec une extrême consolation ce suave et saint sommeil; car le souverain bien, dont notre Frère jouissait si pleinement, se communiquait aux assistants; on s'en apercevait à la dévotion, à la piété et aux saintes affections que sa vue excitait chez tous. C'est pendant ces jours là qu'on introduisit un peintre de choix, qui fit de lui un portrait très ressemblant, comme nous le dirons bientôt.

Le Frère Alphonse demeura dans cet admirable repos et dans ce ravissement jusqu'à la fin du trentième jour d'octobre et jusqu'au commencement du trente-unième, qui était celui de la Vigile de la Toussaint. Alors, comme le ferait quelqu'un, en entendant les Anges et les serviteurs de son bien-aimé lui crier *Ecce sponsus venit*, il se réveilla et laissa échapper très suavement le nom de Jésus. Au même instant, comme si elles n'eussent été que réprimées, toutes ses douleurs au côté, dans les entrailles, dans les jambes et dans tout le corps l'assaillirent à la fois. Il témoignait les sentir vivement, se plaignait d'une voix à faire pitié et répétait sans cesse ces seuls mots : « Jésus, Jésus! Ah! Jésus, mon Jésus! » Bientôt la poitrine se souleva et le pouls tomba. Alors tous reconnurent, à n'en plus douter, que c'était l'heure où cette sainte âme, ornée de tant de vertus, allait être transportée dans la demeure et le palais de son époux.

Les Pères et Frères présents avertirent le Supérieur et quelques autres Pères qu'ils savaient désireux d'assister à sa bienheureuse mort; mais au bruit qui fut fait, beaucoup d'autres accoururent dans la chambre du

Frère Alphonse; ils déposèrent sur lui ou lui passèrent au cou et aux mains des chapelets; ils voulaient garder ensuite ces objets comme reliques, à cause de la haute idée qu'ils avaient de sa sainteté. Le Frère Alphonse lutta environ une demi-heure contre ces violentes souffrances et contre des suffocations. Au moment où nous finissions les prières de la recommandation de l'âme, il ouvrit les yeux, qu'il tenait ordinairement fermés, et adora une dévote image de Jésus-Crucifié qu'il tenait dans les mains. Alors, les yeux grands ouverts, il nous regarda tous avec un regard plus clair, plus vif et plus joyeux que jamais; puis, ramenant la vue sur son crucifix, il s'inclina pour le baiser et, en prononçant le très doux nom de Jésus, d'une voix haute et très prolongée « JÉSU-US », il expira.

Nous pensâmes que la grâce de mourir dans de telles souffrances, fut un don particulier de Notre-Seigneur et une nouvelle faveur que le Frère avait obtenue par de ferventes prières pendant son ravissement. Elle lui fut accordée, afin que celui qui, durant sa vie, avait été un si grand ami de la croix et de la mortification, qui avait tant prêché l'amour des souffrances et avait tant aimé et imité Jésus, expirât sur cette nouvelle croix en imitant encore son Capitaine et son Maître Jésus crucifié. Il convenait aussi que celui qui, pendant plus de cinquante ans et particulièrement pendant la dernière année de sa vie, avait été cloué sur la croix, ne parût pas en être descendu ; or, il en aurait été ainsi, semble-t-il, s'il fût mort dans le calme et au milieu des consolations que Dieu venait de lui donner dans ce ravissement. Jésus-Christ, le vrai Dieu, quelques instances que lui fissent les pontifes et les anciens du peuple, ne voulut pas descendre de la croix, sur laquelle il s'était étendu lui-même par amour pour nous.

Le Frère Alphonse mourut très heureusement laissant tous les assistants pénétrés d'une tendre dévotion, dans de grands sentiments de piété et remplis du désir de le suivre. Son visage demeura plus beau et plus vénérable que pendant qu'il vivait; il inspirait de la dévotion à ceux qui le regardaient; son corps était aussi souple et aussi mou au toucher qu'avant sa mort. Alors, un peu avant l'heure où il avait expiré la veille, nous le déposâmes dans un caveau.

Pour notre consolation et pour accroître la dévotion de ceux qui honoraient dans leur cœur la sainteté du Frère Alphonse, Dieu Notre-Seigneur a voulu que l'on réussit à en prendre de très bons portraits. Tous en effet sont naturels et ressemblants; de sorte qu'il n'y a personne ayant connu le Frère Alphonse durant sa vie, qui ne le reconnaisse aussitôt, en voyant l'un de ces portraits. Il est vrai qu'il y a entre eux certaines différences; mais les uns ont été pris pendant sa vie, peu d'années avant sa mort et ceux-là sont plus bruns et plus ombrés; les yeux et les angles des yeux sont plus enflammés et comme brûlés; alors, en effet, par suite de l'abondance des larmes qu'il versait dans l'oraison et pendant son exercice continu de la présence de Dieu, le Frère avait les yeux, les paupières et une partie du visage très rouges. Les autres portraits furent faits pendant les trois jours que dura le ravissement : ils sont plus blancs et plus colorés; plus vivants et très vénérables; et ils excitent grandement à la dévotion.

Le Frère Alphonse était de taille moyenne et bien proportionné. Mais, à cause de ses souffrances, de ses infirmités et de sa grande vieillesse, il y avait bien des années qu'il marchait très courbé, et qu'il traînait les pieds par suite des plaies douloureuses qu'il y avait depuis longtemps et dont il souffrait déjà lorsque

était portier. On conçoit en effet que les fréquentes courses qu'il avait à faire dans cet office, le fissent beaucoup souffrir ; pour lui, il se réjouissait de servir Dieu, de remplir son office et d'exécuter les ordres de l'obéissance en souffrant ainsi, parce qu'il avait plus de mérite.

La nuit même de sa mort, on débarrassa la chambre dans laquelle venait d'expirer le saint Frère, et on n'y laissa que son corps. Celui-ci, revêtu de sa soutane et de son manteau, fut déposé sur des brancards et y demeura jusqu'au lendemain soir. A la pointe du jour de la vigile de la Toussaint, on sonna le glas avec la cloche du collège, comme on le fait d'ordinaire pour les Nôtres. Chose extraordinaire ! bien que notre cloche ne s'entendit pas de loin, en un instant, on sut dans toute la ville que le Frère Alphonse Rodriguez était mort ; aussitôt, la meilleure et la principale partie des habitants accourut, pour voir et vénérer son saint corps, et sa chambre se remplit de pieux visiteurs, depuis le matin jusqu'à une heure de l'après-midi ; alors, pour contenter la dévotion de la foule, on le transporta dans l'église. Le matin même, étaient accourus, pour le voir et lui baiser la main, Sa Seigneurie le vice-roi Dom Pedro Ramon Zaforteza, les jurés de la ville et du royaume, les magistrats, les docteurs du conseil royal, les nobles, les chevaliers, les bourgeois, enfin un grand concours de ce qu'il y a de meilleur dans chaque conditoin. Le clergé étant le corps le plus pieux et le plus saint, se signala entre tous. Les hautes dignités ecclésiastiques, les chanoines, les recteurs (1), les docteurs, les prêtres et beaucoup de membres de toutes les communautés religieuses vinrent voir le saint corps ; la

1. A Majorque, on appelle recteurs les curés des paroisses.

plupart se présentèrent dès le matin; de plus, ils vinrent tous ensemble en corps et chapitre en tête, comme nous le dirons plus loin.

La sainteté du Bienheureux Alphonse était si connue; il était l'objet d'une telle vénération que, non seulement tous, y compris les prêtres et les chanoines, lui baisaient les mains, quoiqu'il fut bien connu qu'il était un simple frère coadjuteur; mais que tous faisaient toucher à son corps leurs chapelets et les linges. Les infirmes et les estropiés venaient aussi lui baiser la main, pour obtenir de Dieu, par son intercession, la grâce de leur guérison. Un prêtre estimable, qui était venu avec les autres, mais qui n'avait pas autant de dévotion, hésitait beaucoup à suivre leur exemple; leurs démonstrations, en effet, lui semblaient excessives. Il avait une bonne opinion du Frère Alphonse; il le savait un religieux exemplaire; mais il ne le croyait pas assez saint pour qu'on dût le vénérer ainsi, avec un tel concours et avec une piété si extraordinaire. Ce qui lui répugnait davantage, était que des séculiers, des clercs et des religieux lui baisaient les mains. Il voyait tout le monde le faire, mais cela ne lui semblait pas bien; d'un côté, il ne croyait pas pouvoir les imiter, de l'autre, il craignait de se singulariser. Un bon moment il lutta avec lui-même, pour savoir quel parti prendre. Il était fâché d'être venu; mais il ne pouvait plus sortir de la chambre. Enfin, voyant les chanoines, les docteurs, les chevaliers et tout le peuple lui baiser les mains, il résolut de faire semblant de les imiter; il sortirait ainsi sans s'être singularisé. Comme un crucifix se trouvait placé dans les mains du saint corps, il se décida, pour sortir de sa perplexité, à baiser la croix ou le crucifix. Il s'approcha donc avec cette intention, mais au moment où il inclinait la tête pour baiser

la croix, Dieu lui montra la dignité et la sainteté des restes de son serviteur. Le visage du Frère Alphonse lui apparut tout resplendissant de beauté et il lui souriait. Ce sourire changea en un moment tous ses sentiments et son cœur. Le Frère lui sembla en même temps revêtu d'une robe extraordinairement riche, étincelante de lumière et plus belle que si elle eût été d'or ou de perles; il conçut aussitôt tant de dévotion pour lui que, non seulement il lui baisa aussitôt les mains, mais que, s'il l'avait pu, il lui aurait baisé bien des fois les pieds et les souliers. Il regardait déjà le Frère comme un grand saint ; aussi, ce matin-là, il ne put se déterminer à quitter la chambre un seul instant; et, le soir, il demeura encore dans l'église lorsqu'on y eût transporté le corps et qu'on l'eût déposé sur la plate-forme; plus tard, lorsque le corps eût été descendu dans un caveau, il vint y prier assidûment. Toutefois, comme il ne pouvait demeurer toujours dans la chapelle, afin de ne rien perdre de sa dévotion, il fit peindre cette apparition et placer le tableau dans la chapelle où repose le saint Frère.

Ce qu'il y eut de mieux, fut l'amélioration de la vie et des pratiques de ce bon ecclésiastique. A partir de ce jour, il s'appliqua tout à fait sérieusement à l'oraison, à la lecture spirituelle et aux autres exercices de piété que, durant sa vie, le Frère Alphonse avait coutume de recommander aux prêtres fervents, qui traitaient avec lui. Le Frère lui enseigna tout d'un coup ces pratiques, lorsqu'il lui baisa les mains, et Dieu les lui imprima profondément dans le cœur pour l'honneur et pour la gloire de sa Majesté.

Une foule d'hommes accourus pour vénérer le saint corps du Frère Alphonse, remplissait le collège; en même temps notre église était envahie par une multi-

tude de gens, surtout par des femmes, parmi lesquelles étaient les principales dames de la ville. Celles-ci ne pouvant entrer dans le lieu où reposait le Frère, firent des instances pour qu'on l'exposât au public. On prit le sage parti de dresser une estrade, à hauteur d'homme à peu près, et on la couvrit, ainsi que les gradins, d'une étoffe de laine noire. Cédant à l'empressement de la foule, nous portâmes en procession le corps du serviteur de Dieu à l'Eglise. Le cloître étaient tellement rempli de monde que nous eûmes bien de la peine à rester en bon ordre pendant le trajet. Mais quand nous fûmes entrés dans l'église, le concours du peuple fut tel que l'on n'entendait plus nos voix et qu'il n'y eut aucun moyen de continuer les chants. L'impétuosité de la foule, particulièrement celle des dames les plus considérables, qui voulaient voir le Frère et lui baiser les mains, fut si grande que la procession fut totalement troublée et entravée. Comme il ne nous était plus possible d'avancer, nous prîmes le parti de nous serrer les uns les autres tout autour du corps, et, rompant ainsi le flot par force, de pénétrer en bataillon serré jusque sur l'estrade. Nous en vînmes à bout, mais seulement après un temps assez long, d'autant plus que la plate-forme était élevée. Quatre Pères y demeurèrent pour garder le corps et empêcher qui que ce fût de monter les degrés. La foule se calma et se contenta de regarder de loin le saint corps, qui reposait sur les brancards. Le catafalque était entouré d'un bon nombre de torches allumées, que des personnes pieuses avaient envoyées. L'une de ces personnes qui avait recouvré la santé par l'intercession du Frère, en envoya quatre.

Dès que le corps fut exposé, les communautés religieuses commencèrent à le visiter ; elles vinrent pro-

cessionnellement avec leurs croix, et dans une belle et religieuse musique chantèrent des répons autour du catafalque. Tous les religieux vinrent avec un tel esprit de charité et si grande dévotion qu'il y avait de quoi être ravi d'admiration, d'autant que c'étaient les plus âgés et les plus considérables qui manifestaient le plus d'affection et de zèle. Non seulement ils se souvenaient de ce que le saint Frère leur avait appris, en fait de dévotion et de spiritualité, pendant qu'il était portier et qu'ils étudiaient au collège ; mais encore, ils en parlaient à tous et ils se réjouissaient de ce concours de peuple et de l'approbation publique de la vertu et de la sainteté de leur Maître spirituel.

Le chapitre de la cathédrale de cette ville résolut de venir en corps avec tout le clergé, précédé des croix de procession de la cathédrale et de toutes les paroisses. L'évêque, qui était indisposé ces jours-là, apprenant la résolution du chapitre, manda à toute la musique de la cathédrale de venir et d'exécuter des chants avec accompagnement d'orgue ; il voulut suppléer ainsi à la démarche qu'il ne pouvait faire par lui-même. Le chapitre vint au complet (sans qu'il y manquât une seule des hautes dignités, ni un chanoine) ; il était accompagné des croix de la cathédrale et des autres paroisses, et d'un chœur composé de plus de trois cents clercs. Bien qu'on n'eût fait aucune invitation, notre église était tout à fait comble ; le vice-roi, les jurés, les magistrats et toute la noblesse qui, le matin, étaient venus vénérer le saint corps, se trouvaient là de nouveau. C'est ainsi que se passa l'après-midi, jusqu'au moment où l'on commença l'office des morts pour l'enterrement.

Pendant tout le temps que le corps du Frère Alphonse demeura dans l'église, la dévotion des fidèles fut admi-

rable. De toutes parts, on les voyait offrir des chapelets, des linges et des ceintures de soie, pour les donner aux quatre Pères qui étaient de garde. Ils demandaient des morceaux du manteau et des mesures du corps du Frère qu'ils vénéraient comme un saint. Les quatre Pères, ne pouvant suffire à la dévotion et aux désirs de tous, deux Pères de l'ordre des Frères prêcheurs, personnages fort graves, fort estimés pour leur vertu et leur doctrine, et aussi très dévots au Frère Alphonse, montèrent auprès des Nôtres pour les aider à faire toucher les chapelets aux mains et au visage du serviteur de Dieu et à les rendre à leurs propriétaires. Le nombre des milliers de chapelets que par dévotion on fit toucher ce jour-là au corps du Frère Alphonse, comme à une relique, est incroyable ; il est difficile de concevoir la piété et les sentiments avec lesquels cette faveur était instamment sollicitée, non seulement par le peuple, mais encore par la classe la plus considérable et la plus noble de la ville, par les chevaliers, les docteurs et les religieux. Afin que l'on voie que cet amour et cette dévotion naissaient d'un principe surnaturel et divin, nous rapporterons quelques miracles qui arrivèrent alors.

Pendant que l'on donnait les chapelets, linges, ceintures de soie pour prendre des dimensions, et autres objets à faire toucher au saint, on peut regarder comme une chose extraordinaire et miraculeuse que, sur une aussi grande multitude d'hommes et de femmes qui envoyaient de toutes parts et précipitamment des masses de chapelets (plus de huit mille, à ce que l'on pense), personne n'en ait échangé ou perdu un seul ; et il en fut de même pour les autres objets. Les femmes qui avaient des enfants malades ou infirmes, ne se contentaient pas d'offrir leurs chapelets ; mais elles

tachaient d'obtenir qu'on prit leurs enfants pour leur faire toucher le corps du Frère Alphonse et baiser sa main ; car elles avaient la confiance qu'elles obtiendraient leur guérison par son intercession. Notre-Seigneur condescendit au désir et à la piété de quelques unes, en leur accordant ce qu'elles demandaient.

L'une d'elles fut Françoise Saura, femme de Laurenzo Martin ; elle avait un enfant de dix mois, qui était né avec un écoulement d'humeur au cou. Cet écoulement dura quatre mois ; alors il cessa au cou pour se porter aux yeux ; ceux-ci devinrent mous et comme échaudés ; ils ressemblaient à des yeux de poisson. L'enfant ne pouvait rien regarder fixement ; il ne pouvait souffrir la lumière du soleil, ni même celle d'une lampe de cuisine. Les yeux lui faisant mal, il était très agité. Ordinairement, il mettait ses petites mains sur ses yeux et pleurait jour et nuit. En même temps, il allait maigrissant de plus en plus, à la grande douleur de ses parents qui craignaient avec raison de le voir bientôt perdre la vue et peut-être la vie! Ils le firent voir à un médecin, qui ordonna l'application de cantharides à l'occiput, pour y faire une plaie et détourner les humeurs de ce côté. La mère n'avait pas consenti à ce que l'on appliquât ce remède violent, qui lui semblait cruel. Elle recourut à un chirurgien très connu et très habile, lequel conseilla, pour obtenir le même effet, les feuilles de certaines herbes; mais celles-ci ne donnèrent aucun bon résultat. Il y avait quatre mois que leur fils empirait, sans que l'on pût trouver de remède auprès des hommes. La mère sachant que le Frère Alphonse, ou, comme elle disait, le saint de Montésion était mort, apporta avec confiance son fils Antoine Martin à l'église, et elle sollicita instamment qu'on le prit sur la plate-forme et qu'on lui fit baiser les mains et le visage du

Frère Alphonse. Elle parvint à le donner au P. Michel Redo, qui était en haut, et lui demanda avec beaucoup d'instance de lui faire baiser la main et d'y faire toucher les yeux. Il le fit suivant son désir ; et, chose merveilleuse, au même moment les yeux de l'enfant se trouvèrent guéris, sans qu'il restât trace des accidents et des maux précédents. Sa mère, en le recevant dans ses bras et en le voyant guéri, les yeux sans humeur et bien clairs, et le visage joyeux, se mit à crier à haute voix, pleine de joie et d'admiration : « Voilà que cet enfant, mon fils, est guéri ; il a recouvré la santé ; grâces en soient rendues à Dieu ! » et elle le montrait à toutes ses connaissances, afin qu'elles se réjouissent avec elle et la félicitassent. Elle leur faisait voir comment les yeux étaient limpides et ne craignaient plus la lumière ; comment ils semblaient s'y complaire au contraire et fixaient sans peine les objets. A partir de ce jour, l'enfant reprit des forces ; il fut joyeux et affectueux et devint même un bel et fort enfant. Auparavant, lorsque sa mère mangeait du poisson, ou quelqu'autre nourriture de ce genre, il se produisait aussitôt à ses yeux malades un grand écoulement d'humeur ; mais, après cette guérison, quelle que fût la nourriture prise par sa mère, il n'en ressentait aucun dommage.

Comme tant de gens se pressaient autour du catafalque, pour donner et reprendre, soit des chapelets ou autres objets, soit des enfants en grand nombre, un chandelier fut renversé à terre avec sa torche allumée. L'église était pleine de monde, le chandelier donna en plein sur la tête d'un homme nommé Nadal Rosel, qui se trouvait par dessous, et le cierge allumé tomba sur le visage d'une seconde personne. Plusieurs autres reçurent une bonne partie du choc ou le contre-coup

de la chute du chandelier; mais ce fut Nadal Rosel qui reçut le coup en plein. Lorsqu'il se sentit atteint aussi fortement à la tête et qu'il entendit le bruit de la chute, il appela à son secours le Frère Alphonse. Aussitôt il se trouva rassuré et plein de confiance, il lui sembla qu'on lui disait: « *Ne crains pas, le mal ne sera rien.* » Il porta la main à son front, croyant qu'il était ouvert et sanglant; mais il n'avait aucune blessure, pas même une marque indiquant où ce gros chandelier de bois, si grand et si lourd l'avait atteint; cependant il aurait pu non-seulement être blessé grièvement, mais même avoir le crâne fendu et être tué sur place. Chose non moins admirable, la torche enflammée ne brûla pas le visage de celui sur lequel elle était tombée, elle ne lui roussit pas même la barbe, n'endommagea pas ses habits et ne lui laissa aucune marque. Tous ceux qui étaient présents, considérèrent ce fait comme admirable et miraculeux.

Avec les miracles de l'ordre temporel, obtenus par le moyen des linges qui avaient touché au saint corps, il y eut aussi ce jour-là des miracles de l'ordre spirituel, qui furent accordés à l'intercession du frère Alphonse. Mais nous les rapporterons en dernier lieu, pour ne pas retarder le récit de l'enterrement.

Nous en sommes restés aux nocturnes des morts, que les Nôtres chantaient dans la grande chapelle, parce que l'église était tellement pleine qu'il n'y avait de place ni dans le chœur, ni dans les bas côtés donnant sur les chapelles, ni dans les chapelles elles-mêmes. Le concours extraordinaire de peuple, l'empressement extrême de ceux qui cherchaient à s'approcher de l'estrade pour faire toucher des chapelets et d'autres objets, rendaient l'église moins recueillie que ne le désirait la piété des Nôtres. Cependant la tenue fut universelle-

ment pleine de respect ; et, chose digne d'être remarquée, de tout ce monde qui accourut à l'église et y demeura si longtemps, personne ne se couvrit la tête ; il en fut de même pendant tout le temps que dura le sermon. Les chants de *Requiem* avaient occupé l'après-midi ; et à cause de cela, les matines ne se terminèrent qu'à l'heure de l'Angelus, bien qu'on les eût dites avec assez de précipitation. Le sermon devait commencer avant l'enterrement ; mais il ne parut pas convenable de retenir la foule dans l'église à une heure aussi avancée de la soirée. C'est pourquoi le vice-roi et les jurés demandèrent qu'on renvoyât le sermon au vendredi suivant, qui se trouvait être le premier jour libre après la double fête de la Toussaint et de la Commémoration des Défunts ; alors, en effet, le sermon et l'enterrement pourraient se faire avec plus de solennité.

On crut devoir accéder à une aussi juste demande et renvoyer la cérémonie au 3 novembre, pour satisfaire en quelque manière la dévotion et les désirs de la population. Mais différer l'enterrement, créait une grave difficulté ; personne n'était capable de faire sortir la foule de l'église, tant que le saint corps s'y trouverait. On résolut donc de le déposer dans un caveau, qui avait été préparé, et de laisser l'autre partie de la solennité pour le jour désigné. Le Père Jean Torrens monta en chaire, pour renvoyer la foule et lui dire ce qui avait été arrêté, plutôt que pour prêcher. L'attente et le désir universels firent que dès qu'il parut en chaire, il régna dans toute l'église un calme et un silence parfaits. Le Père parla un peu plus d'un quart d'heure et invita les personnes présentes à revenir au jour indiqué, en leur disant qu'on déposerait alors le corps d'Alphonse dans le lieu de sa sépulture.

Après ces courtes paroles les Pères et les Frères du Collège avec beaucoup d'autres religieux et de membres du clergé qui s'étaient joints à nous, se formèrent en procession et entrèrent dans l'église par la porte du cloître; mais à peine fûmes-nous entrés, que la procession dut se rompre, parce que nous ne pûmes traverser la foule; celle-ci était en effet si compacte que, malgré sa bonne volonté, elle ne put nous faire la place nécessaire. Nous comptions transporter le corps du serviteur de Dieu de la plate-forme à la chapelle de Notre-Dame, où l'on avait ouvert un petit caveau pour le déposer; mais ce fut impossible. L'espace qui séparait la porte du cloître, par laquelle nous étions entrés, de la plate-forme, était bien court, puisqu'il n'était que de la moitié de la largeur de l'église; néanmoins, il nous fallut une demi-heure pour le franchir. Lorsque nous y fûmes arrivés et pendant que nous chantions le prières de la sépulture, la foule se pressa avec tant de force sur le trajet, pour voir le Frère et lui baiser la main, que nous jugeâmes impossible de gagner la chapelle de Notre-Dame. En outre, comme il commençait à faire nuit, nous désirions que tout ce peuple se retirât; on lui fit donc savoir que l'enterrement n'aurait pas lieu présentement; et pendant qu'il n'y prenait garde, usant de toute notre force et de toute notre adresse, nous rentrâmes le corps dans le collège par le côté opposé et le plaçâmes dans la première chambre venue, qui était celle du Père Recteur. Aussitôt toutes les portes furent fermées, afin qu'aucun séculier ne pût entrer chez nous. Alors, avec de bonnes paroles, on essaya de persuader à la foule de se retirer, parce que l'enterrement n'aurait pas lieu alors. Quelques personnes furent tellement opiniâtres qu'elles ne nous permirent pas, quelques efforts que nous fîmes, de fermer l'é-

glise. Il était cependant bien huit heures du soir ; car il y avait environ trois heures que la nuit était venue. A neuf heures, nous ne pûmes pas encore faire sortir les séculiers du cloître et de la sacristie.

Ils s'en allèrent enfin, et le P. Recteur réunit sa consulte. On résolut de faire l'enterrement à une heure avancée dans la nuit et secrètement ; car si on l'eut remis au lendemain, jour de la Toussaint, ou au vendredi, jour désigné pour faire l'office solennel et pour le sermon, nous nous serions vus dans de plus grands embarras. Plus on allait en effet, plus aussi grandissait le désir de voir le corps du Frère Alphonse et de le vénérer ; les miracles et tout ce que l'on racontait du saint Frère, fortifiaient ce désir de la population. La plupart des nôtres profitèrent de l'occasion pour demeurer longtemps auprès de ce saint corps, si couvert des insignes de la mortification, de la pénitence et la croix de Jésus-Christ. Les uns prirent de ses cheveux, les autres de ses vêtements ; tous, nous lui fîmes toucher des chapelets, des images et des médailles. L'humilité et les vertus d'un frère coadjuteur remportèrent alors un glorieux triomphe sur la science, les talents et les qualités de tous, professeurs de philosophie et de théologie, prédicateurs, Recteurs, Pères très âgés et très graves. Après cela, nous plaçâmes dans un cercueil de bon bois le corps de notre Frère Alphonse Rodriguez et nous nous séparâmes de lui avec la ferme confiance de le voir un jour environné d'une très grande gloire au ciel.

Nous le portâmes processionnellement, mais en chantant à voix basse, pour ne pas être entendus de quelques personnes qui avaient poussé le zèle jusqu'à demeurer aux portes de l'église ; et nous le conduisîmes au lieu de sa sépulture, c'était une chapelle sépa-

rée du caveau où l'on enterre ordinairement les nôtres. On bénit ce lieu et on y fit toutes les cérémonies de la Sainte Eglise, en récitant les prières et les antiennes du rite romain avec une tendre dévotion.

Il était déjà onze heures ; le jour de la fête de tous les Saints allait donc s'ouvrir (les premières vêpres, il est vrai, en avait déjà été dites), lorsque nous commençâmes l'office de l'enterrement du Frère Alphonse et que nous le transportâmes solennellement, comme on l'a dit, à l'église. Dieu avait permis que notre saint Frère y entrât au moment même où se célébrait la fête des Saints en la compagnie desquels il se trouve; du moins nous pouvons le croire pieusement, d'après les témoignages qui viennent d'être rapportés. La Vierge, notre Souveraine, lui donna l'hospitalité dans sa chapelle de l'Assomption, tant à cause de sa grande dévotion envers elle (nous connaissons même trois faveurs signalées qu'il reçut en cette belle fête) que pour nous apprendre que la souveraine Reine du ciel avait assisté à l'entrée de l'âme du Frère Alphonse dans la gloire, gloire dont il jouira éternellement avec Dieu.

Malgré leur surcroît d'occupations en ces deux jours de la Toussaint et de la Commémoration des Morts, jours où toutes les églises sont très fréquentées, les fidèles continuèrent à affluer avec beaucoup de dévotion dans notre église. Leur piété s'enflamma même davantage à la nouvelle que l'enterrement du serviteur de Dieu avait eu lieu. En effet, l'espérance de le voir et de le vénérer s'évanouit, mais pour faire place à un extrême désir d'entendre publier ses vertus, dont ils n'avaient eu la veille qu'un léger aperçu. On entendait déjà raconter et on redisait divers miracles,qui s'étaient opérés par le moyen des chapelets et des linges qu'on avait emportés la veille. Les fidèles accoururent donc

chez nous pour entendre les sermons qui se firent le matin sur la fête de tous les Saints et le soir sur les suffrages en faveur des âmes du purgatoire, dans l'espérance qu'ils entendraient parler du Frère Alphonse et des miracles qu'on disait avoir eu lieu.

Nous allons rapporter l'un des deux miracles, qui furent plus tard soumis à l'examen de l'autorité de l'Ordinaire.

Une petite fille, âgée de neuf mois, en fut l'objet. Elle s'appelait Antonina Socies, était fille de Sébastien Socies, écrivain, et de Mariana Seguina y Socies. Elle était malade depuis huit jours, ne demeurait en repos ni jour ni nuit et ne laissait pas ses parents dormir. Le quatrième jour de la maladie, parurent à l'œil de l'enfant des ampoules et des taches rouges,avec accompagnement d'une forte fièvre qui l'agitait beaucoup. La pauvre petite manifestait sa souffrance par des pleurs continuels ; il faut ajouter que cette inflammation la tenait aussi à la gorge et l'étranglait pour ainsi dire ; en quatre jours, elle n'avait pu que très difficilement avaler un peu de lait et avait à peine la force de prendre le sein. Le mal était si avancé qu'on la regardait comme perdue ; aussi ses parents songeaient à la porter à sa Seigneurie pour être confirmée ; de la sorte, elle mourrait munie du sacrement de confirmation. Sa grand'mère, Salvadora Seguina, vint à l'église du collège de la Compagnie de Jésus,le jour de l'enterrement du Frère Alphonse. Elle fit toucher un chapelet et un linge au visage du défunt ; rentrée à la maison, elle appliqua le linge sur le cou de l'enfant avec beaucoup de dévotion et de confiance, comme elle eût fait d'une relique. A ce moment, la petite fille était dans les bras de sa mère, souffrant beaucoup et pleurant ; dès que le linge l'eût touchée, elle se calma et se mit à té-

ter, puis dormit très bien cette nuit-là. Le lendemain, ses parents ne trouvèrent plus trace sur elle des taches rouges ; le cou et la gorge étaient parfaitement sains ; tous furent remplis d'admiration et ils louèrent le Seigneur qui, par l'intercession du Frère Alphonse, avait rendu la santé à leur enfant au moyen de ce linge. Depuis, la petite Antonina a continué à se bien porter et ses parents demeurent dans les mêmes sentiments de dévotion envers le Frère Alphonse et de reconnaissance envers Dieu pour la faveur qu'il leur a accordée.

Note A (1)

DISCIPLES SPIRITUELS DU BIENHEUREUX ALPHONSE.

La conversion et la vocation à l'état sacerdotal de Pierre de Santacilla, la vocation de Pierre Barthélemy Valperga à la Chartreuse et celle des Pères Salvador Custurer et Raphaël Oller à la Compagnie, prouvent quelle était l'efficacité des paroles d'Alphonse et la force de son oraison pour changer les cœurs. On n'en finirait pas de nommer tous ceux que les exhortations du portier de Montésion portèrent à abandonner le monde, pour suivre Jésus-Christ dans la vie religieuse : « On peut dire en vérité, écrit le Père Colin (2), que pendant tout le temps qu'il fut portier, personne n'entra dans la Compagnie, au Collège de Majorque, sans lui avoir communiqué ses désirs, ou les avoir senti naître en lui, par suite de ses entretiens » ; et il ajoute (3) : « Il envoya dans tous les ordres religieux des sujets si bien préparés, qu'il resta peu de chose à faire, à leurs maîtres. Quelques-uns d'entre eux vinrent à son enterrement et ils ne cessaient de célébrer ses louanges ».

Non moins admirable fut le fruit qu'Alphonse fit parmi les religieux du Collège où il vivait ; il priait continuellement pour eux, et par ses exemples et de chaleureuses exhortations: les animait à la pratique de la vertu. De son école sortirent beaucoup d'hommes illustres, qui se répandirent bientôt, non-seulement dans toute la Péninsule, mais aussi dans lès contrées éloignées en Amérique et aux Philippines. Dans la Péninsule, le Vénérable Père Jérôme Lopez se rendit célèbre par ses missions apostoliques; en Amérique, le Père Antoine Moranta se distingua au Paraguay, le Père Jérome Moranta, son frère, au Mexique, et saint Pierre Claver, à Carthagène. Aux Philippines, les Pères François Colin et Diégo Saura

1 Traduite de la note G des *Œuvres spirituelles* du Saint, tome Ier
2. Livre I, chap. XXIII.
3. Livre II, chap. I.

travaillèrent avec un zèle infatigable. Il est parlé ailleurs des Pères Moranta et Colin. Le P. Martin La Naja a décrit en détail les travaux apostoliques du P. Lopez et le P. Jean Marin a fait un abrégé de cet ouvrage. Il reste à faire connaître les relations d'Alphonse avec les Pères Diégo Saura et Pierre Claver. Mais auparavant nous décrirons en peu de mots la vie des deux Frères Coadjuteurs, François Morey et Diégo Ruiz, qui furent intimes avec Alphonse et imitateurs de ses vertus.

LE FRÈRE FRANÇOIS MOREY.

Le Frère François Morey naquit à Palma de Majorque. Il entra dans la Compagnie, au collège de Montésion et travailla de nombreuses années dans cette maison, en donnant une grande édification à ceux du dedans et aux étrangers. Il avait reçu le don de parler de Dieu et passait à prier tout le temps qu'il avait de libre. Il eut des relations très étroites avec le Frère Alphonse Rodriguez et, au temps de la récréation, il se plaçait près de lui, s'il le pouvait. Bien que ces deux Frères eussent une grande conformité d'esprit, ils ne suivaient cependant pas la même voie, en matière de perfection Ainsi le Frère Alphonse ne parlait guère que de s'abhorrer, de se mortifier et de se vaincre en tout ; tandis que le Frère Morey ne parlait que de l'amour de Dieu et des moyens de s'enflammer dans de tendres colloques. Il passa du collège de Majorque à celui de Barcelone, où il donna les mêmes exemples de vertu. Dans la peste, qui, en 1589, fit tant de ravages en cette ville, il s'offrit avec cinq autres Frères pour servir et accompagner les Pères Jean Rico et Mathieu Paliaco, qui avaient soin des pestiférés. En servant le P. Rico, qui avait contracté la maladie, il en fut lui-même atteint et mourut, au mois de septembre de la même année, en conservant jusqu'à la fin la paix admirable dans laquelle il avait vécu. Tous les autres, excepté le P. Rico et deux Frères, moururent victimes de la charité. (Histoire manuscrite de la province d'Aragon par le P. Alvarez, liv, IX, chap. xx)

LE FRÈRE DIÉGO RUIZ.

Le Frère Diégo Ruiz naquit à Sopuerta dans le diocèse de Burgos (1). Il fut cuisinier du collège de Majorque, au temps où le frère Alphonse en était portier. Il prenait toujours pour lui la portion la moins bonne, qu'il composait avec les restes des autres portions, disant que c'était trop pour lui. Son vêtement était le moins bon de la maison et il fut en tout l'imitateur du Frère Alphonse. Il mourut le premier juin 1601. Aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, le Frère Alphonse commença à réciter les trois chapelets conformément à la règle. Ayant dit les deux premiers, il voulut commencer le troisième et fut alors ravi en esprit au ciel, où il se trouva près de la Sainte-Vierge et du Frère Diégo Ruiz, qui était de l'autre côté. Il voulut continuer à réciter le troisième chapelet, pour satisfaire à la règle, et la Sainte-Vierge lui dit « *Ce n'est plus nécessaire, puisque, comme tu le vois, j'ai Diégo dans ma Compagnie* (2) ».

LE PÈRE DIÉGO SAURA (3).

Le Père Diégo Saura (qui a dernièrement rendu son âme à Dieu dans cette ville de Manille, aux Philippines) naquit à Majorque, et fut aussi un de ceux que le F. Alphonse aida à entrer en religion.

Ce père parle ainsi d'Alphonse, dans une lettre écrite de Mexico, le 26 février 1621 : « Pendant la vie du saint Frère, au risque d'être importun, je lui demandais, quand je le rencontrais, ou je lui faisais demander par d'autres, de me recommander à Dieu. J'étais poussé à cela par le grand désir que j'avais de connaître avec certitude, la volonté de Dieu. Un

1. Aujourd'hui Sopuerta ou Lapuerta est du diocèse de Vitoria. (*Note du Traducteur.*)
2. « Ya no es menester, pues tiengo á Diego en mi compañía, como tú lo ves. »
3. P. Colin, l. I, ch. XXIII.

jour que j'avais envoyé lui faire une pareille demande, le saint Frère répondit : « Dites à cet élève qu'il ne se mette pas en peine, que je me souviens de lui et ne l'oublierai pas. S'il désire faire la volonté de Dieu, qu'il entre en religion ». Plus tard, il était malade, j'allai le voir dans sa chambre, et il me dit que Dieu m'appelait à la Compagnie et qu'il me fallait y entrer sans retard. De ses paroles, je conclus qu'il voulait dire dans quelques mois ; et il en fut ainsi. Allant le voir un autre jour, je lui demandai de prier pour moi en cette vie et en l'autre, lorsqu'il jouirait de la présence de Dieu. Il me répondit par trois fois qu'il le ferait. Depuis, j'ai toujours senti qu'il intercédait pour moi et j'ai reconnu qu'il ne me trompa pas en me disant que, en entrant en religion, je ferais la volonté de Dieu. Mais lorsqu'il mourut, j'éprouvai encore davantage les effets de son intercession ; car pendant quinze ou vingt jours ou davantage, Dieu m'enflamma tellement à son souvenir que je fus tout ce temps embrasé d'une ferveur et d'un amour extraordinaires, comme si j'eusse été en oraison jour et nuit, sans que ses sentiments brûlants d'amour cessassent un moment. Je compris d'où cela me venait et je crus avec certitude, que le saint Frère était au ciel, quoique je n'eusse pas entendu dire que Dieu opérât des miracles par son entremise.

Dans d'autres papiers, où il est question de ce qui se passait dans son âme, le même Père fait plusieurs fois mention du Frère Alphonse Rodriguez, et il signale en particulier la ferveur que son doux souvenir lui allumait au cœur et les effets qu'il éprouvait de son intercession.

Le Père Diégo Saura fut une des âmes les plus pures que Dieu dut compter alors dans la Compagnie ; car il avait fait le vœu d'observer toutes les règles et de faire en toutes choses ce qu'il jugerait le plus parfait. Il écrivit ce vœu de son sang ; il dressa un autre tableau de toutes les vertus et des actes les plus parfaits de ces vertus et s'obligea à garder le tout, tel qu'il l'avait écrit, avec la grâce de Dieu, en suivant la direction de l'obéissance. La garde de ce vœu ne lui apporta aucun scrupule. Du reste, rien ne troublait la paix de son âme,

parce qu'il avait été enclin à la vertu dès son enfance et adonné aux exercices de piété et de pénitence.

Lorsqu'il était encore élève (je le connus alors, l'ayant eu quelques jours dans ma classe en rhétorique), sa modestie et son recueillement extérieur étaient tels qu'on voyait bien qu'il marchait toujours en la présence de Notre-Seigneur ; il eut ensuite ce don à un très haut degré dans la Compagnie. Le démon, ennemi de la pureté, le persécuta ; mais Dieu et ses saints le comblèrent de faveurs spirituelles.

Il passa de notre Province d'Aragon aux Indes et à la Province des Philippines, ayant au cœur un ardent désir du martyre. Au lieu du martyre, Dieu lui donna beaucoup d'infirmités, particulièrement la dernière, qui fut très grave et de longue durée. Elle eut pour cause la ferveur avec laquelle il se dépensa pendant le petit nombre d'années que Dieu lu accorda ; on en a envoyé le récit détaillé à Notre Père Général, pour être communiqué aux Provinces d'Espagne et des Indes; c'est pourquoi je ne m'arrêterai pas davantage sur ce sujet ».

SAINT PIERRE CLAVER (1).

Quelque indifférent que se montrât Pierre à l'égard de ce que les supérieurs pouvaient lui imposer, il ne put dissimuler le plaisir qu'il éprouva en se voyant destiné à faire ses études de philosophie à Majorque. Alphonse Rodriguez vivait encore ; il remplissait la charge de portier de notre collège et avait acquis une grande réputation de sainteté dans toute l'Espagne. Dans l'humble état de frère coadjuteur, il fut un religieux d'une mortification et d'une pénitence extraordinaires, de la plus haute contemplation, et d'une perfection consommée dans toutes sortes de vertus ; par suite, il fut favorisé par Dieu de dons surnaturels, d'extases, de prophéties et de miracles, de fréquentes apparitions de Jésus-Christ, de la Très Sainte Vierge et des Saints Anges, comme on le

1. Tiré de la vie du Bienheureux Claver, par le Père Longardo S. J. Liv. I, chap. III.

rapporte en l'histoire de sa vie et dans les procès authentiques dressés pour sa béatification.

Pour ne pas perdre une occasion si favorable, la première pensée de Pierre et son plus grand soin, pendant son séjour à Majorque, furent, après avoir obtenu une permission générale du Supérieur, de traiter avec ce saint homme des choses de son âme et, bien que l'humilité d'Alphonse fût très profonde, elle ne put se refuser à ce saint projet; car Notre-Seigneur lui avait manifesté intérieurement que c'était sa volonté. Il accueillit néanmoins le frere Claver, non comme un disciple à instruire, mais comme un intime ami avec lequel il pouvait partager les immenses trésors que la main libérale de Dieu versait dans son sein ; par là, en effet, ils s'enflammeraient mutuellement du saint amour, jusqu'à en devenir des foyers tout embrasés. A cette école de perfection et sous un tel maître, Pierre fit des progrès extraordinaires. Il n'avait qu'à imiter les saints exemples qu'il avait sous les yeux, et à suivre les sages conseils qui lui étaient donnés. Il ne pouvait se séparer d'Alphonse car il le considérait avec tout l'amour et le respect qu'un fils éprouve à l'égard de son père. « Ah ! mon cher Alphonse ! lui demandait-il souvent, comment parviendrai-je à aimer vraiment mon Seigneur Jésus-Christ ? Enseignez-le moi, c'est à vous de me l'apprendre. Que dois-je faire pour lui plaire ? Il me donne des désirs très véhéments d'être à lui sans réserve ; mais je ne sais comment y parvenir. » Au son de ces accents, le saint vieillard attendri le pressait avec amour sur son cœur et lui découvrait tous les trésors de son âme pour l'enrichir. Aussi bien, chaque parole de Rodriguez était un trait de feu, qui des oreilles allait au cœur de Pierre et l'enflammait de l'amour divin. Afin de maintenir toujours aussi vive une si précieuse flamme, ou de la raviver, s'il lui arrivait de se refroidir, le fervent jeune homme courait écrire toutes ces paroles sur un cahier ; et il garda ce cahier sur lui pendant toute sa vie.

Les prières du serviteur de Dieu ne contribuèrent pas moins à faire avancer Pierre dans la vertu. Alphonse, remarquant le fruit abondant que les dons de Dieu produisaient en cette

âme, s'adressa au ciel avec une extrême ferveur pour demander leur accroissement. Notre-Seigneur le consola à cet égard par une belle vision : Alphonse, étant un jour ravi en esprit, comme cela lui arrivait souvent ; son ange gardien le conduisit en un lieu d'où il contempla un très vaste horizon baigné de la plus brillante lumière ; sur cet horizon étaient disposés en ordre admirable, les trônes de gloire décrits par saint Jean dans l'Apocalypse. Chacun d'eux était occupé par un personnage royal : un seul restait vide, c'était le plus resplendissant et le plus majestueux de tous. Rodriguez désirant pénétrer ce mystère, reçut pour réponse que ce trône indiquait la gloire préparée au ciel à son bien-aimé disciple Pierre Claver, en récompense de ses grandes vertus et des âmes innombrables qu'il convertirait un jour aux Indes par ses travaux et ses sueurs. Cela dit, la vision disparut. Pour de justes motifs, Alphonse ne la fit pas alors connaître à Pierre Claver, mais il en fit part ensuite à son confesseur, par lequel elle est venue jusqu'à nous.

A partir de ce moment, quoique Rodriguez traitât encore son bien-aimé Père avec la même familiarité extérieurement, cependant, il commença à le voir avec d'autres yeux et à concevoir pour lui une sorte de vénération religieuse. Leurs entretiens étaient très longs, très ardents, lorsqu'ils traitaient de Dieu ; il n'y avait pas de sujet spirituel dans lequel, pour seconder les vues de la Providence, Rodriguez n'en vint à parler des Indes, et de l'extrême besoin que ces pays avaient d'ouvriers évangéliques. Dans l'excès de son zèle, il disait qu'il était honteux et insupportable, pour quiconque avait un peu d'amour, que Dieu ne fût pas connu d'une aussi grande partie du monde, et cela faute de quelqu'un qui allât y porter son nom.

« Combien d'oisifs en Europe pourraient être des apôtres en Amérique, s'écriait il en pleurant amèrement ! Quel sujet d'étonnement que l'amour de Dieu ne fasse pas sillonner ces mers que l'avarice des hommes a su traverser ! Mais ces âmes ne valent-elles pas aussi la vie d'un Dieu ? Ne serait-il donc pas mort pour elles ! Ah ! Pierre, mon fils bien-aimé ! pour-

quoi ne vas-tu pas aussi recueillir le sang de Jésus-Christ? Qui ne sait souffrir, ne sait aimer. Il t'attend là : Oh ! si tu savais le grand trésor qu'il t'a préparé ! »

Il n'en fallait pas plus pour embraser d'un saint zèle le cœur de Pierre, déjà prêt à s'enflammer et à embrasser n'importe quelle entreprise, concernant la gloire de Dieu. Il résolut donc d'aller aux Indes, décidé par tant de raisons corroborées de l'autorité de celui qui les lui inculquait ; il écrivit à ses Supérieurs et leur demanda ces missions avec les plus vives instances. Il n'obtint pour lors que de bonnes espérances ; on l'exhortait à terminer ses études qu'il avait commencées ; et lorsqu'elles seraient achevées, à son passage à Barcelone, on déterminerait d'un commun accord ce qui semblerait le plus avantageux, pour le service de Dieu. En effet, lorsqu'il eut achevé sa philosophie et défendu un acte public, avec une modestie égale à son talent, il reçut l'ordre de se rendre à Barcelone. Il est aisé de deviner ses sentiments, lorsqu'il fallut se séparer du père de son âme, de ce saint et si aimable vieillard Rodriguez ; on conçoit quelle fut la tendresse de leurs derniers et fraternels embrassements.

Mais si ces deux saints religieux se séparèrent de corps, jamais leurs grandes âmes ne se séparèrent de cœur : Claver conserva une telle vénération pour ce saint homme, qu'il ne pouvait parler d'autre chose ; il lui suffisait d'entendre son nom, pour être hors de ses sens et comme en extase. Il conserva toute sa vie et porta toujours sur lui, comme on porterait le plus cher trésor, un petit livre, contenant le résumé de la perfection que Rodriguez avait écrit de sa propre main et lui avait remis. Il l'eut jusqu'à la mort pour conseiller dans ses doutes, pour consolation dans ses peines, pour soulagement dans ses fatigues et même pour instrument dans ses miracles. Dans les dernières années de sa vie, alors que, étant tout paralysé, il approchait de sa dernière heure, en apprenant qu'on avait publié la vie et le portrait de Rodriguez, il s'écria surabondant de joie : « Que Dieu soit béni ! puisque je vois enfin accompli ce que je désirais depuis si longtemps. Maintenant, je meurs content. » Il voulut, déjà

moribond, qu'on lui lût cette vie plusieurs fois; et, comme un de ceux qui l'assistaient, ayant compassion de son état, la lui avait ôtée sans qu'il s'en fût aperçu, il se leva de son lit, se vêtit comme il put, et se traînant à grand peine, sortit de sa chambre pour la réclamer; tant il désirait ne pas être privé plus longtemps de ce secours spirituel, alors qu'il en avait le plus besoin. Le Père et c... de ses condisciples, avec leur maître allaient mettre à la voile, quand arriva une chose digne de remarque. Ayant payé le prix du voyage, ils s'aperçurent que le navire, qui devait les conduire, était si mal équipé qu'effrayés ils n'osèrent s'embarquer. Plus courageux et plus obéissant que les autres, Claver seul s'embarqua, plein de confiance dans cette Providence, à laquelle la mer et les vents obéissent. Qu'arriva-t-il? Soit à cause de son obéissance, soit en récompense de sa confiance, seul il parvint à Barcelone, après une rapide et heureuse navigation; les onze autres, qui s'étaient embarqués sur un navire mieux monté et mieux approvisionné, furent attqués en route par des corsaires et conduits en esclavage (1) (*a*).

1. Voir l'Histoire manuscrite de Montésion. Tome I, fol. 76.

a. Toutefois, cette histoire manuscrite, constate, contrairement à l'assertion du Père Odi, que le Père Claver s'embarqua avec le Frère scolastique Jean Humanes et trois novices. *(Note du Traducteur.)*



Note B (1).

LE PÈRE JEAN AGUIRRE.

Le Père Jean Aguirre naquit à Oropesa, dans le royaume de Tolède, enseigna la grammaire à Concentaina et en d'autres villes du royaume de Valence. Il entra dans la Compagnie vers le milieu de 1560, enseigna la grammaire dans les Collèges de Gandie et de Majorque et fut Préfet des études. Il eut un grand goût pour les missions. Allant seul un jour de Barcelone à Tarragone, il entra dans une maison, à Villafranca, pour demander l'aumône, et se mit à enseigner la doctrine chrétienne et à exhorter à la confession. Le jour suivant, il vint tant de monde qu'il demeura cinq jours à entendre les confessions. Il était très austère pour lui-même, extrêmement mélancolique et scrupuleux.

Pendant tout le temps qu'il fut au collège de Majorque, en compagnie du vénérable Frère, il traita familièrement avec lui des choses spirituelles. L'obéissance l'envoya ensuite en Catalogne et il alla s'embarquer au port de Soller, qui est à trois lieues de la ville. Le Frère Alphonse eut alors la révélation que, si le Père s'embarquait, il serait pris par les Maures et, à sa prière, un habitant de la ville écrivit au Père Coc, Supérieur de Majorque, le danger auquel il exposait le Père Aguirre Le Père Coc, au reçu de l'avis, doutant s'il devait le laisser partir, mit la chose à la majorité des voix ; à l'unanimité, on fut pour le retour du Père Aguirre.

Le Père Aguirre courut un autre danger, spiritnel cette fois et par suite plus grave, pendant qu'il résidait au collège de Gandie, dans le royaume de Valence.

Dominé par une humeur mélancolique, qui le tourmentait beaucoup, il entra comme en frénésie et risqua de mourir sans se reconnaître et sans recevoir les Sacrements; il mon-

1. Extrait de la note C du premier volume des *Œuvres spirituelles*.

trait même par certains signes qu'il avait des pensées de défiance relatives à son salut ; ce qui, venant d'un tel Père, causait à tous une extrême peine. Le Frère Alphonse, qui se trouvait alors à Majorque, se promenait dans un passage écarté du reste de la maison. L'endroit assez obscur confinait à de vieilles chambres, parmi lesquelles était alors sa cellule ; il était plongé dans une profonde contemplation, lorsqu'il entendit en l'air une voix claire qui disait : « *Prie pour ton ami le Père Aguirre, qui est en grand danger*. » Il se prosterna aussitôt devant Dieu et se mit à le supplier de remédier au mal. Il recourut à la Vierge Marie, qui avait sauvé le Père de l'autre danger, offrit pendant quelques jours toutes ses pénitences, communions et autres œuvres à cette intention, sans qu'il lui fut révélé autre chose. Quelques mois après, arriva le Père Jérôme Roca, Provincial d'Aragon ; et lorsque, à son compte de conscience, le Frère vint à parler de la voix qu'il avait entendue, le Provincial lui raconta qu'il se trouvait alors à Gandie, que le danger couru par le Père Aguirre avait été spirituel, comme nous l'avons dit, et que, en ces mêmes jours où le Frère avait entendu la voix, le Père avait été guéri. Depuis lors, il était en bonne santé, prêt à servir Dieu longtemps encore dans la Compagnie. Il travailla en effet beaucoup à instruire les gens de la classe pauvre et mourut au collège de Barcelone, le 31 octobre 1591.

(P. Colin. Liv. I, ch. xxiv, et P. Alvarez., Hist. manuscrite de la Province d'Aragon).

Note C (1).

SAINT ALPHONSE ET L'IMMACULÉE-CONCEPTION.

Un des faits les plus remarquables de la vie d'Alphonse et celui qui a été le plus universellement transmis à toute la Compagnie, est une importante révélation, concernant la Conception Immaculée de la Très Sainte Vierge. Il semble que le ciel ait voulu par cette révélation récompenser le saint Frère de la tendre dévotion qu'il avait toujours professée envers ce mystère, et du zèle ardent avec lequel il se dévoua à le propager.

Tous les biographes du Bienheureux insistent d'une manière spéciale sur cette dévotion d'Alphonse, et beaucoup d'autres l'ont signalée. Je citerai seulement deux autorités, chacune d'un grand poids : la première est celle d'un disciple insigne du Bienheureux, lequel, tout jeune encore, reçut de sa bouche une si douce dévotion ; la seconde est celle d'un témoin oculaire, qui vécut un grand nombre d'années dans la compagnie d'Alphonse.

Le premier est le Père Diégo Saura. Dans une lettre datée de Mexico, le 2 février 1621, il dit, en parlant des conseils qu'Alphonse lui donnait, avant son entrée dans la Compagnie : « Une autre fois, j'allai le voir avec une autre personne qui devait entrer avec moi et il nous dit : Soyez extrêmement dévots envers la Très Sainte Vierge, particulièrement envers son Immaculée-Conception ; récitez chaque jour en son honneur douze *Ave Maria* et douze *Salve,* en la suppliant de demander à son Fils que de même qu'elle fut préservée du péché originel, du péché actuel et de toute tache, elle vous garde à toute heure du péché et vous rende purs comme des anges pendant votre vie, afin que vous la voyiez et jouissiez

1. Extrait de la note N du premier volume des *Œuvres spirituelles.*

d'elle et de son Fils bien-aimé au ciel. Dans toutes vos peines, recourez aussitôt à la Sainte-Vierge : imitez un petit enfant, qui, lorsqu'on lui fait quelque chose, crie à sa mère : Mère, Mère! Il dit ces derniers mots avec tant de ferveur, en joignant les bras en forme de croix, qu'il me toucha profondément. »

Le témoin oculaire est le Père Jean Mathieu Marimon, qui, dans la vie du Bienheureux, liv. VII, § 49, s'exprime ainsi : « Par dessus tout, brillait en lui la dévotion à la très pure et immaculée Conception de la Mère de Dieu et Reine des Anges. En son honneur, il récita presque tous les jours de sa très sainte vie les Litanies de Notre-Dame, l'office de sa Sainte Conception, douze fois le *Salve Regina* et douze fois l'*Ave Maria ;* le nombre de ces dernières prières correspondait aux vingt-quatre heures du jour et de la nuit ; elles lui servaient à honorer à toute heure la Conception très pure de la Sainte Vierge, afin d'obtenir de son divin Fils Jésus-Christ d'être exempt de tout péché. Il conseillait la même pratique à tous ceux avec qui il traitait de vive voix ou par écrit. Il avait coutume de dire avec beaucoup de conviction, qu'il était incroyable combien Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu le Père et de la Vierge Mère, voyait avec plaisir les chrétiens croire et confesser cette vérité de la pureté plus que séraphique de sa Mère ; et que la Très Sainte Vierge se réjouissait aussi grandement de voir les hommes être très dévots envers sa Conception. Il ajoutait qu'on ne peut comprendre le grand fruit que cette dévotion cause dans une âme, les récompenses et les grâces que Notre-Seigneur, lui fait et la protection toute spéciale qui lui est assurée de la part de cette très pure Reine des Anges, sainte avant sa naissance et pleine de grâce dans l'instant même que son âme très sainte fut créée. Sa plus grande joie et sa consolation consistaient à entendre parler des grandeurs de ce mystère, ou bien à lire ou entendre lire les ouvrages qui en parlaient. »

Pour donner plus de champ à l'activité de son zèle, il ne se bornait pas à transcrire de sa propre main l'office de la Conception ; le Père Guillaume Custurer atteste qu'il engageait

encore les autres à l'aider dans cette pieuse entreprise (1) et il ajoute que le Frère Alphonse avait lui-même fait plusieurs copies de l'office. Aussitôt, le fervent et tout aimant disciple de la Sainte-Vierge allait les distribuer aux personnes dans le cœur desquelles il voulait exciter ou avait déjà fait naître la dévotion à l'Immaculée Conception. Pour le bonheur d'Alphonse, les pieux habitants de Majorque avaient le cœur tout disposé à recevoir ses salutaires conseils; car, bien que dans toute l'Espagne, on admît universellement la croyance à ce privilège singulier de la Mère de Dieu et que l'on pratiquât la dévotion à sa Conception sans tache, cependant à Majorque, pour des raisons spéciales, cette dévotion était encore plus grande qu'ailleurs, si c'est possible.

Le 8 décembre 1615 on célébra une fête très solennelle en l'honneur de la très pure Conception de la Sainte-Vierge. En voici la cause : Le 25 novembre précédent, à l'occasion de doctrines contraires, imprimées et affichées par des Religieux d'un autre ordre en vue d'une dispute publique, le peuple s'était soulevé. Se conformant aux édits du Roi, le Vice-Roi avait menacé de l'exil les religieux en question, s'ils osaient attaquer la pureté de la Conception de la Sainte-Vierge, et il avait voulu que la fête se fît dans la cour de son palais. Il est impossible de décrire en quelques pages les réjouissances publiques avec lesquelles la ville de Palma célébra, cette année là, la fête de sa Patrone Immaculée. Ce fut une explosion d'enthousiasme religieux, preuve non équivoque de la dévotion du peuple Majorquin envers le mystère de la Conception sans tache de la Sainte-Vierge.

Alphonse reçut assurément de ces témoignages d'amour envers sa Souveraine, la Vierge Marie, des consolations proportionnées à son tendre amour pour elle, et aussi à la douleur qu'il avait dû éprouver en apprenant que des personnes doctes et considérables voulaient l'attaquer dans son privilège le plus cher. Sa douleur peut se concevoir d'après le fait que nous allons raconter. Afin que le récit ne perde rien de son

1. *Boll.* 594.

intérêt, nous cédons la parole à un témoin oculaire, le Père Jean Marimon :

« Il lui arriva un jour, pendant qu'il était en récréation avec les autres, dit ce Père, d'entendre quelques voix s'élever contre ce privilège unique de sa Reine et Souveraine. Il s'émut si fort que ce fut une chose admirable de voir ce qu'il fit, et d'entendre ce qu'il dit. Avec quelle ferveur et quel zèle enflammé il défendit ce privilège ! Il se leva; et debout, la main élevée, les yeux au ciel, il dit d'une voix forte : « Qu'on ne s'attaque pas à la mère de Dieu ; car bien qu'elle soit la bénignité, la douceur et la suavité mêmes, elle a un Fils très jaloux de l'honneur de sa Mère et des anges innombrables, qui prendront sur eux de revendiquer l'honneur de leur Souveraine et de défendre sa pureté et sa noblesse. » Il dit sur ce même ton diverses autres choses ; et il ajouta « que, parmi les raisons pour lesquelles Dieu avait donné la Compagnie au monde, l'une des principales était d'enseigner et de défendre cette vérité dans la sainte Eglise. » Comme il parlait avec tant de conviction et de feu, un des Pères, qui étaient présents, lui dit : Frère Rodriguez, comment savez-vous que Dieu a envoyé la Compagnie pour défendre la doctrine de l'Immaculée-Conception de Notre-Dame ? Il répondit : « Moi, je le sais d'une manière certaine » ; et, élevant la main et les yeux au ciel, il ajouta : « De là-haut, on me l'a dit. »

Quelques mois après, le Frère Alphonse tomba gravement malade ; et, afin qu'il ne mourût pas sans expliquer davantage ce qu'il savait à ce sujet et ce qui s'était passé, le Père Julian, recteur, qui était alors malade lui-même, envoya le Frère Francisco Franco, avec lequel le Frère Alphonse s'entretenait souvent et à qui il s'ouvrait facilement sur ces questions. Il devait lui demander, au nom du Supérieur, ce qu'il en était du propos tenu par lui en récréation, quelques mois auparavant, qu'il savait d'en haut que l'une des principales missions données par Dieu à la Compagnie était celle d'enseigner et de défendre la doctrine de l'Immaculée-Conception de la Vierge Marie, notre Reine et Souveraine. Le Frère Alphonse répondit : « Très cher Frère, je me rappelle

bien ce qui se passa alors, et il est très vrai que je dis ce que vous rapportez ; alors, je n'eus pas de vision corporelle, ni de révélation extérieure d'aucune sorte ; mais il me vint une forte impulsion à parler comme je le fis ; je reconnus d'une manière certaine que cette impulsion venait du ciel et que ce que je disais était la vérité d'en haut ; en ce moment-ci, je tiens encore pour certain ce que je dis alors. »

Le Frère Alphonse ratifia ses paroles sur la demande du Supérieur ; tout le reste de sa vie, il persévéra dans le même sentiment et dans la même dévotion, la recommandant à tous ceux qu'il voyait dans quelque affliction ou dans quelque nécessité (1).

Deux choses produisirent une profonde impression sur tous ceux qui virent et entendirent Alphonse en ce moment. La première est la gravité avec laquelle il affirma le privilège de la Sainte-Vierge en représentant les saints Anges et Jésus-Christ lui-même, comme devant tirer vengeance de ceux qui l'attaqueraient ; la seconde fut son affirmation au sujet de la mission si honorable que la Compagnie avait reçue de défendre ce dogme et de propager ce culte. La chose en elle-même était importante ; le ton du vieux Frère, l'autorité avec laquelle, lui humble coadjuteur, parla en présence d'une réunion de prêtres, qui étaient des théologiens au-dessus du commun ; la preuve dont il appuya sa parole, en répondant à ceux qui l'interpellaient « qu'on lui avait dit cela d'en haut » ; en un mot, toutes les circonstances du fait présentèrent un caractère extraordinaire, qui ne se rencontre peut-être nulle part ailleurs dans la vie d'Alphonse. Bien que les personnes présentes, qui toutes savaient qu'Alphonse ne parlait et n'agissait jamais avec légèreté, ne doutassent pas que son assertion ne fût véritablement confirmée par quelque révélation, néanmoins, pour plus de certitude, le Supérieur lui demanda une nouvelle confirmation au moment solennel, où il allait comparaître au tribunal du souverain juge. Alphonse répéta la même chose, sans y rien changer, et se contenta d'expliquer

1. *Livre VII*, § 49 de la vie manuscrite du Bienheureux.

la nature de la communication surnaturelle qui éclaira alors son esprit, excita sa volonté et le fit parler.

Dès que l'on connut la révélation faite à l'humble Alphonse, avec toutes les circonstances que nous avons rapportées, et que l'on entendit que l'une des fins principales pour lesquelles Dieu avait envoyé la Compagnie au monde, était celle de défendre ce privilège et de propager le dogme de Marie Immaculée, non seulement les intelligences qui pouvaient chanceler un peu dans la foi relativement à ce dogme, furent tranquillisées, mais les enfants de saint Ignace s'enflammèrent d'un saint enthousiasme pour répondre fidèlement à la belle mission que le ciel leur confiait. La nouvelle de la révélation se propagea avec une rapidité étonnante, grâce à une circonstance providentielle. Le Bienheureux eut cette révélation dans les dernières années de sa vie, pendant le gouvernement du Père Michel Juan, qui était encore Recteur quand Alphonse mourut. Le jour même de sa mort, le 31 octobre 1617, le P. Recteur écrivit une longue lettre, dans laquelle il relatait succintement la vie et les vertus du défunt; et il représentait le fait en question avec toute la force que permettait la brieveté de la lettre. Voici les paroles du Pere, extraites de la version latine dont on se servit au proces de Béatification : *Annis plus quadraginta officium Immaculatæ Conceptionis quotidie recitavit, in quod mysterium præcipuo studio ferebatur. Et cultum illum Deiparæ acceptissimum esse quadam die ab ipsa audivit. Quum itaque ad eum amplectendum omnes ad hortaretur, mihi quondam et aliis collegii sodalibus, qui simul nobiscum erant, dixit unam ex causis, ob quas nostram religionem, scilicet Societatem Jesu, Christus Dominus instituerat, hanc fuisse, ut immaculatam Conceptionem notam faceret atque propugnaret. Hæc autem tanto fervore emisit, ut majorem nunquam aliquis in eo notaverit : et subjecit ea se non de suo protulisse sed accepisse divinitus.* »

LAUDETUR JESUS CHRISTUS,
ET BEATA VIRGO IMMACULATA.

Note D

EXHORTATION SPIRITUELLE DU SAINT FRÈRE, SUR SAINT IGNACE (1)

« *Vias tuas, Domine, demonstra mihi.* » (Ps. XXIV, 4).

La fille du roi Pharaon, raconte-t-on, se promenait un jour avec ses dames d'honneur, sur les rives du Nil, lorsqu'elle aperçut sur le fleuve une petite corbeille. Elle se la fit apporter et y trouva un très bel enfant qu'elle adopta et fit élever, en le comblant de témoignages d'affection. Cette fille du roi Pharaon est une figure de la Vierge Marie, Notre-Dame, fille du Père éternel, mère de Dieu et épouse du Saint-Esprit, laquelle allant avec ses dames d'honneur, les Vierges, considérer avec les yeux de son intelligence toute céleste, les rives du Nil, c'est-à-dire les rivages de ce bas-monde, et le regardant avec des yeux pleins de miséricorde et d'amour, y aperçut un enfant plein de beauté, qu'elle fit retirer de ce fleuve et élever dans son palais en lui témoignant un amour extrême. Cet enfant fut saint Ignace. Il était plongé dans les eaux du monde, et tant qu'il y vécut, il ne fut qu'un enfant dans la vertu. Mais lorsque Notre-Dame l'en eut retiré, en le convertissant à Dieu par ses prières, et qu'elle l'eut élevé elle-même, il cessa d'être un enfant et devint un homme. Ceux, en effet, qui sont dans le monde, peuvent s'appeler des enfants; et ceux qui l'ont quitté, des hommes. Grâce aux prières de cette Reine du ciel, Dieu opéra donc par Ignace deux grandes choses. Mais, afin que nous puissions en parler comme il convient, supplions cette même souveraine de nous en obtenir la grâce, et pour l'y obliger davantage, disons un *Ave Maria.*

Vias tuas, Domine, demonstra mihi.

Dans la Sainte Ecriture on raconte que Moïse, voyant un Egyptien frapper ceux du peuple de Dieu, fut emflammé d'un

1. Extraite du second volume des Œuvres spirituelles, pages 242 à 246.

tel zèle pour ses frères, qu'il tua cet homme et quitta alors les palais du roi et de sa fille pour se retirer dans le désert et y garder les troupeaux.

Ceci s'applique à saint Ignace, lequel, mû de Dieu comme un autre Moïse, vaillant et courageux comme lui, tua aussi, en y employant toutes ses forces avec la grâce de Dieu, un homme qui avait gravement affligé le peuple de Dieu et offensé Dieu lui-même, par ses péchés. Mais au lieu de tuer un autre homme comme fit Moïse, ce qui n'exige pas beaucoup de valeur, il se dompta et se donna la mort à lui-même, ce qui est le plus grand exploit qu'un homme puisse faire en cette vie (1). *Beati mortui, qui in Domino moriuntur* (2). Saint Ignace ne se borna pas d'ailleurs à se tuer en se mortifiant, mais il tua le démon et le monde, en les foulant aux pieds.

Cela doit aussi être l'objet de tous nos soins. C'est d'ailleurs ce que notre B. Père nous recommande si instamment dans les Règles, lorsqu'il nous dit de suivre Jésus-Christ, qui est « *la voie qui conduit à la vie* », en cherchant l'abnégation et la mortification continuelle de nous-mêmes. C'est là que doit se porter notre sollicitude ; nous devons nous y exercer jour et nuit, en prenant garde, non de rechercher les douceurs, mais de nous maltraiter comme de véritables humbles. Ce doit être le sujet de notre oraison ; car une oraison d'où l'on ne retire par le fruit de la mortification, est suspecte. Veillons donc sur ce point, que notre Bienheureux Père estimait tant ; de peur que, au moment de notre mort, nous ne nous trouvions avoir beaucoup de feuilles, mais peu de fruits.

1. David tua un lion et le géant Goliath ; mais il ne déploya pas en cela autant de courage que lorsqu'il se vainquit en dansant devant l'arche de Dieu, et s'exposant ainsi aux moqueries. Samson vainquit avec une mâchoire d'âne beaucoup de Philistins ; mais il remporta une plus grande victoire, en se vainquant lui-même, lorsqu'il trompa Dalila sa femme, et lui résista en ne lui faisant pas connaître d'où venait sa force. Salomon, ce roi si sage, fut vaincu par ses femmes, qui le firent adorer les idoles, tandis que, s'il s'était vaincu lui-même, il aurait plu à la divine Majesté et ne l'aurait pas irritée. (*Note du Saint.*)

2. Apoc., XIV, 13.

Moïse, lisons-nous encore, s'enfuit au désert en renonçant aux délices qu'il goûtait dans la maison du roi ; de même, ce nouveau Moïse se retira au désert de la solitude pour s'entretenir avec son Dieu ; il abandonna toutes les joies et tous les plaisirs de ce monde, en leur préférant une vie solitaire; et il commença une vie meilleure, en pleurant amèrement ses péchés, en se livrant à de longues oraisons, à la pénitence et à la mortification. *Vias tuas demonstra mihi.* C'est là qu'il apprit le chemin du ciel, c'est là aussi qu'il écrivit les Exercices, Dieu les lui ayant enseignés pour son profit et pour celui du prochain.

Moïse gardant son troupeau au désert, aperçut un jour un buisson d'épines qui brûlait sans se consumer ; et, comme il allait voir quel était ce mystère, Dieu lui dit de ne pas s'approcher sans avoir ôté ses chaussures. Ce buisson épineux qui brûlait sans se consumer, signifie le Dieu fait homme; et parce que Notre Père, comme un autre Moïse, se déchaussa aussi, non en ôtant ses chaussures, mais en se dépouillant de toutes ses affections désordonnées, il put bientôt s'approcher du buisson ardent de la prière, c'est-à-dire de Jésus-Christ et de sa très sainte divinité qui, faisant un avec lui, est pareille à la flamme qui sortait du buisson. Ainsi donc ce valeureux capitaine devint un homme de grande oraison, aussi bien à l'égard de la divinité de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qu'à l'égard de sa très sainte humanité ; car on sait quelle dévotion il eut, d'une part, envers la Très Sainte Trinité, qui se manifesta à lui d'une manière admirable; de l'autre, envers Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui lui apparut en lui disant qu'à Rome il lui serait favorable.

Dieu voyant dans cette rencontre que Moïse était un homme plein de courage, lui dit qu'il voulait le choisir pour chef et pour capitaine de son peuple ; il le fit malgré les refus de l'humilité de son serviteur. La même chose arriva à notre Père : Dieu voyant qu'il était capable de grandes choses, le choisit pour conduire son peuple et pour venger son honneur dans la lutte de l'Eglise contre les hérétiques ; et saint *Ignace exécuta l'ordre* divin.

Dieu dit à Moïse d'ôter ses chaussures, c'est-à-dire de se dépouiller de toute affection terrestre et charnelle pour converser avec lui ; parce qu'il est certain que pour un office aussi sublime que celui de s'entretenir avec Dieu, il est nécessaire de n'avoir en l'âme aucun arrière-goût du monde, et de vivre dans une extrême pureté à la manière des anges. C'est ce à quoi parvint Notre Père : il se dépouilla de toutes les affections de ce monde ; et en abandonnant tout pour Dieu, il reçut en retour un don extraordinaire d'oraison.

Moïse s'étant entretenu avec Dieu, le Seigneur l'envoya à la tête de son peuple pour combattre Pharaon. Avec l'aide de Dieu, il opéra des merveilles, ensevelit Pharaon avec toute son armée dans la mer rouge, et délivra ainsi le peuple hébreu de sa captivité. Se voyant sauvés, les Hébreux firent de grandes fêtes et se livrèrent à des réjouissances, en rendant grâces à Dieu et en le louant de les avoir délivrés de leurs ennemis. Ce même Dieu tira saint Ignace du monde pour en faire le capitaine, le défenseur et le libérateur de son peuple. Le peuple chrétien était, en effet, déjà en grande partie captif des hérétiques et de satan ; or, avec l'aide de Dieu, notre Père les délivra de ce joug par sa doctrine et sa sainte vie ; et, après sa délivrance, le peuple chanta les louanges de Dieu, son libérateur.

Enfin de même que, après avoir délivré son peuple, Dieu lui envoya la manne du ciel pour le nourrir ; de même, Dieu récréa divinement ceux qu'il avait tirés de la captivité des hérétiques par le moyen de Notre Père, en leur donnant pour manne céleste Dieu lui-même, c'est à-dire la nourriture excellente du Très Saint Sacrement de l'autel, jusqu'à ce qu'il les conduisit dans la terre promise de la gloire éternelle.

Note E

LETTRE DU SAINT FRÈRE A DES SERVANTES DE DIEU PERSÉCUTÉES (1).

O mes bien chères (2), je vous envie un peu vos souffrances et vos persécutions; surtout si ce sont de faux témoignages, sans qu'il y ait de votre faute, comme il est arrivé à quelques saints. Oh ! bienheureuse l'âme que Dieu conduit par cette voie si belle, mais qui n'est pas connue de tous ! Sachons connaître notre Dieu. Ce sont ces âmes ainsi persécutées qu'il honore à son heure au ciel et sur la terre, en les traitant comme d'innocentes servantes, qui marchent en sa présence dans la vérité. Il les visite d'une manière spéciale et leur fait de grandes faveurs sur la terre, lorsque, sans faire de retour sur elles-mêmes, elles souffrent volontiers et en silence, par amour pour lui, en lui abandonnant tout le soin de leur cause, comme à un juge qui la connaît parfaitement. Alors il défend l'innocent ; il prononce la sentence en sa faveur; et l'âme pieuse se dit à elle-même : « Maintenant mes affaires sont en bonne voie, parce que tout est entre les mains de mon Dieu. »

Donc, ce que je voudrais, c'est que en dépit de tout, vous recouriez aussitôt à Dieu sans murmurer en vous résignant et même en lui rendant grâces pour la faveur qu'il vous fait de vous donner quelque chose à souffrir pour son amour. Je voudrais vous voir considérer comme un grand bonheur d'être persécutées, parce que vous imitez en quelque chose le Fils de Dieu. Ainsi, dès qu'il vous arrive quelques-unes des souffrances qu'il endura, dites-lui aussitôt : « O doux Jésus, les amours de mon âme ! d'où me vient ce grand bienfait

1. Extraite du second volume des *Œuvres spirituelles*, pages 272 à 276.

2. On pense que ces servantes de Dieu sont ses deux sœurs, *Julienne et Antonie.*

que vous me fassiez votre imitateur ? » Réjouissez-vous en même temps intérieurement et appliquez-vous à l'imiter en ce point-là. Par exemple, si l'on vous a méprisées, réjouissez-vous en, parce que vous êtes méprisées comme Jésus ; si vous éprouvez des souffrances, réjouissez-vous encore intérieurement, parce qu'il les a aussi ressenties, et souffrez-les pour lui, comme il les a souffertes pour vous ; s'il s'agit de la pauvreté, de la faim, du froid, de la chaleur, comme il a souffert tout cela, réjouissez-vous encore de tout ce qui vous arrive de fâcheux. Dieu, en effet, nous envoie ces peines à dessein ; il veut que nous en profitions et que nous les embrassions avec joie, comme un don très précieux qu'il nous fait lui-même, afin de pouvoir nous couronner magnifiquement un jour.

Pour cela, il faut se taire et embrasser étroitement les épreuves en gardant un silence absolu, afin que Dieu ne nous les enlève pas par suite de notre indigne manière de les recevoir. Car il arrive quelquefois que Dieu donne à une âme des peines dans le but de l'enrichir ; et cette âme ingrate, ne les voulant pas endurer, les rejette, parfois même avec impatience. Alors voyant son peu de reconnaissance, Dieu les lui enlève. L'âme perd de nombreux mérites ; et en outre, elle est reprimandée intérieurement par Dieu, pour avoir mal usé de la faveur qu'il lui avait faite en lui donnant quelque chose à souffrir. Ce reproche la fait rentrer en elle-même ; elle supplie son Dieu avec larmes de lui donner quelque chose à souffrir pour son amour, et elle le fait avec de grandes instances, parce qu'elle reconnait sa faute. Mais Dieu ne l'exaucera pas ; et parfois elle entendra cette réponse intérieure de son Dieu : « Quand je voulais te donner des souffrances pour te faire mériter et que je t'en donnais en effet, tu n'en as pas voulu ; maintenant que tu en désires, je ne t'en donnerai pas ». Cette âme sera donc confondue, en se voyant privée d'un tel trésor de mérites. Apprenons par là à aimer les tribulations et les persécutions, et à les supporter pour l'amour d'un Dieu, qui les a tant aimées et qui en a tant embrassé par amour pour nous. C'est un grand châtiment de Dieu,

lorsqu'il les enlève à une âme par sa faute. Cette âme est toute honteuse et confuse en se voyant privée des mérites très grands qu'elle pouvait acquérir par leur moyen.

Ainsi, mes bien chères, laissez-vous fouler aux pieds et maltraiter sans rien dire et avec une grande résignation intérieure ; aimez à être tenues pour mauvaises, sans toutefois en donner occasion ; aimez qu'on vous rejette du monde, parce qu'on vous juge indignes d'y vivre et bien plutôt dignes de toute sorte de persécutions ; aimez qu'on vous foule aux pieds, qu'on dise du mal de vous, qu'on vous piétine comme la boue des places publiques, et essayez dans toutes ces épreuves, de conserver votre paix, comme si tout cela ne se passait pas pour vous, mais pour d'autres.

Nous devons craindre, non d'avoir des peines, mais de n'en pas avoir ; car celui qui en souffrira le plus et de plus grandes, sera le plus parfait imitateur de Jésus-Christ et le plus avant dans son amitié. Qui donc dès lors les fuirait et ne craindrait pas au contraire de n'en pas avoir ? Si nous en avons, gardons le silence avec les créatures et conversons avec Dieu ; disons-lui : « Continez, Seigneur, à exécuter les desseins de votre saint amour sur moi ; parce que, en tout, vous voule mon bien, et tout me vient de votre main ». Notre âme ressemble au morceau de bois qui est entre les mains d'un sculpteur. Celui-ci le travaille et le taille ; et le bois se laissant travailler sans murmurer, sans se plaindre, sans se dérober aux coups, des mains de l'artiste sort une statue, parfaitement belle et achevée, d'autant plus belle d'ailleurs que l'artiste est meilleur. Si donc le céleste artiste, notre Dieu, la sagesse infinie, nous taille par les coups tranchants de son amour et par les tribulations, de quelle beauté il revêtira nos âmes, si nous ne nous dérobons pas à ses coups, puisqu'il nous aime tant, qu'il est infiniment habile et, de plus, qu'il est tout puissant. Si le bois dont l'artiste veut faire une statue, évitait le ciseau, jamais la statue ne se ferait ; de même, si l'âme échappe à son Dieu quand il la travaille, jamais elle ne serait sainte, ni imitatrice de Jésus-Christ dans ses souffrances. Pourquoi cela ? Parce qu'elle ne se laisse pas tailler et embel-

lir par son Dieu. Oui, c'est parce que nous évitons ce travail de Dieu sur nous, qu'il y a si peu de parfaits et de saints. Nous nous recherchons, nous fuyons les coups de Dieu; et demeurant pleins de nous mêmes, nous vivons dans une extrême disette de vertus.

Que votre âme s'exerce donc à souffrir toutes les contrariétés avec joie, et considère la persécution comme un présent de Dieu. Laissez Dieu accomplir ses desseins sur vous, sans opposition, sans répugnance. Souhaitez qu'ils s'accomplissent; et cela par un motif d'amour, car il en résulte la gloire de Dieu et le bien des âmes. Si le Seigneur a commencé à remédier à vos peines, craignez que ce ne soit peut-être parce que vous fuyez la souffrance; craignez qu'il ne vous punisse en vous privant du mérite des souffrances. Prenez donc garde à vous et remettez toutes choses entre les mains de Dieu; s'il est de sa plus grande gloire de remédier à vos peines, il saura le faire sans vous et sans le secours d'aucun autre; abandonnez-lui donc le tout et confiez-vous en lui. Que l'amour propre ne vous trompe pas. Ne fuyez pas la croix sous prétexte de vertu, mais soyez mortes à tout, afin que Dieu vive en vous. Il convient dans tous les événements de se faire indifférent et semblable à un animal privé de raison, en laissant Dieu disposer de soi suivant son bon plaisir.

N'insistez pas pour que la vérité soit connue; il vous suffit que vous n'ayez pas commis de faute et que ce qu'on dit de vous soit faux. Dieu se chargera de vos intérêts. En attendant, embrassez la croix, en cherissant avec plus d'amour qu'auparavant et comme de grands bienfaiteurs ceux qui vous la donnent. Voilà ce que je désire que vous fassiez, et je désire aussi que vous vous laissiez toujours diriger par le Recteur de la maison[1].

Vous me demandez de vous expliquer pourquoi nous éprouvons de la crainte, non seulement dans la prospérité, mais aussi dans l'adversité. Je dis que dans la prosperité, la timi-

1. Le recteur du collège de Ségovie, confesseur des sœurs de saint Alphonse.

dité et la crainte, qui ne sont mêlées ni de trouble ni d'inquiétude, naissent de l'humilité et sont un don de Dieu; mais s'il s'y mêle du trouble et de l'inquiétude, il faut les fuir. Dans l'adversité, la paix intérieure est encore de l'humilité, quand elle n'affaiblit pas l'âme. L'adversité ne doit pas débiliter l'âme, mais lui faire voir sa faiblesse et son néant, par une connaissance expérimentale d'elle-même, qui la désillusionne au sujet de sa propre estime. D'où il suit que dans la prospérité, l'âme se connaît par la lumière que Dieu lui communique dans l'oraison; et dans l'adversité, par l'expérience propre qu'elle a acquise d'elle-même. Dieu lui donne donc deux lumières, celle de l'oraison et celle des épreuves; lumières qui se complètent mutuellement et font que l'âme s'humilie en vérité.

DECRETUM

MAJORICEN.

CANONIZATIONIS

BEATI ALPHONSI RODRIGUEZ

CONFESSORIS

COADJUTORIS TEMPORALIS FORMATI SOCIETATIS JESU

Super dubio: An, et de quibus miraculis constet in casu, et ad effectum de quo agitur?

Postquam sa. me. Leo Papa XII Beatorum fastis adscripsit Alphonsum Rodriguez, alterum insignis Societatis Jesu alumnum; voluit Deus novis prodigiorum signis declarare tanti viri virtutem, ut ea Sanctorum Cœlitum honoribus publice in militante Ecclesia consecretur. Hinc duo ex iis prodigiis selecta fuerunt, atque Apostolicæ Sedis approbationi proposita. Divinæ autem Providentiæ nutu evenit, ut eorum acta nonnisi postremis hisce temporibus ad examen vocari contigerit, dum scilicet similis ageretur Causa pro Beato Claver, cujus heroicos labores in evangelizandis infidelibus atque maximam penes Deum meritorum copiam fulgentemque in cœlesti regno coronam, Deo inspirante, Beatus ipse Alphonsus prænoverat. De iisdem itaque juxta præfinitas Canonicarum Constitutionum regulas ter in Sacrorum Rituum Congregatione disputatum fuit: primo nimirum in cœtu Antepræparatorio coacto VI Idus Februarii anni MDCCCLXXXVII in œdibus Rmi Cardinalis Caroli Laurenzi Causœ hujus Relatoris; secundo in Comitiis Præparatoriis eodem anno IV Idus *Julii in Palatio* Apostolico Vaticano celebratis, cum inter-

ventu Rmorum Cardinalium sacris tuendis Ritibus prœpositorum ; tertio tandem in Generali Congregatione habita præfato anno VIII Idus Septembris coram Sanctissimo Domino Nostro Leone Papa XIII in iisdem Vaticanis Pontificiis Ædibus : ubi cum Rmus Cardinalis Isidorus Verga, loco et vice præfati Cardinalis Relatoris Roma absentis, dubium proposuisset : *An, et de quibus miraculis constet in casu, et ad effectum de quo agitur ?* singuli quotquot aderant tum Rmi Cardinales, tum Patres Consultores suum ex ordine protulerunt suffragium. Verumtamen Sanctissimus Dominus noster decretoriam suam sententiam edere distulit, monendo adstantes in tam gravi negotio in antecessum oportere orando obsecrandoque voluntatem Dei exquirere.

Hac vero die Sanctorium Omnium Solemnitati sacra, litato prius divino Sacrificio, Sanctitas Sua ad se vocavit Rmos Cardinales Angelum Bianchi, Sacrorum Rituum Congregationi Præfectum, et Carolum Laurenzi, Causæ Relatorem, una cum R. P. Augustino Caprara S. Fidei Promotore, ac me infrascripto Secretario, et iis adstantibus rite pronunciavit : *Constare de duobus miraculis ad invocationem Beati Alphonsi Rodriguez patratis ;* nimirum de primo : *Instantaneæ perfectæque sanationis Joachimæ Rocha y Rayo a splenite, quam gastrilis ac diffusa peritonitis subrequutæ sunt ;* et de secundo : *Subitæ ac perfectæ sanationis Sororis Mariæ Alfonsæ Gallis monialis professæ in Antuerpiensi Monasterio S. Coletæ ab hæreditario atque inveterato cancro stomachi.*

Decretum hoc evulgari, et in Acta Congregationis Sacrorum Rituum referri mandavit Kalendis Novembris anni MDCCCLXXXVII.

A. CARDINALIS BIANCHI S. R. C. PRÆFECTUS.

L. ✝ S.

LAURENTIUS SALVATI S. R. C. SECRETARIUS.

DECRETUM

MAJORICEN.

CANONIZATIONIS

BEATI ALPHONSI RODRIGUEZ

CONFESSORIS

COADJUTORIS TEMPORALIS FORMATI SOCIETATIS JESU

Super dubio: An tuto procedi possit ad solemnem ejusdem Beati canonizationem?

De Beato Alphonso Rodriguez humili in Societatis Jesu in laicorum conditione alumno, merito dici potest : *Similem illum fecit* (Deus) *in gloria Sanctorum.* Evectus enim jamdiu a Summo Pontifice Leone XII sa. me. ad Beatorum cultum, ad summos in Ecclesia honores hodie pari gradu propinquat cum Beato Petro Claver, quem olim adolescentem ad sanctitatem instituit, et ad Apostolatum divino illustratus lumine præparavit, itemque cum Beato Joanne Berchmans coævo, cui in morum candore, et affectu filiali erga Deiparam Virginem sine labe originali conceptam simillimus fuit. Novis post indultam venerationem, eo invocato, editis miraculis, quorum duo rite probata sunt nuperrime Apostolico decreto, die solemni Sanctorum omnium lato, in successiva Generali Sacrorum Rituum Congregatione, XVII Kal. Decembris currentis anni habita in ædibus Vaticanis coram Sanctissimo Domino Nostro Leone Papa XIII, Rmus Cardinalis Carolus Laurenzi hujus Causæ Relator dubium proposuit : *An, stante approbatione duorum miraculorum post indultam Beato*

Rodriguez venerationem, tuto procedi possit ad solemnem ejus Canonizationem? Beatissimus vero Pater accepto unanimi Rmorum Cardinalium et Patrum Consultorum pro Canonizatione suffragio supremam sententiam dare protraxit, divini consilii gratiam ad hoc interim quæsiturus.

Tandem ut hac prima Dominica Sacri Adventus præclaræ Causæ finem imponeret, oblata prius salutari Hostia ad easdem Pontificales Ædes in nobiliori Aula solio assidens accersivit Rmos Cardinales Angelum Bianchi Sacræ Rituum Congregationi Præfectum, et Carolum Laurenzi Relatorem, cum R. P. Augustino Caprara S. Fidei Promotore, ac me infrascripto Secretario, et his adstantibus, decrevit : *Tuto procedi posse ad solemnem Beati Alphonsi Rodriguez Canonizationem*.

Hujusmodi decretum publici juris fieri, in Acta Sacræ Congregationis Rituum referri, Litterasque Apostolicas sub plumbo de Canonizatione quandocumque celebranda expediri mandavit, V Kalendas Decembris anni MDCCCLXXXVII.

A. Cardinalis Bianchi S. R. C. Præfectus

L. ✝ S.

Laurentius Salvati S. R. C. Secretarius

SANCTISSIMI IN CHRISTO PATRIS

ET DOMINI NOSTRI

LEONIS D. P. PP. XIII

LITTERAE APOSTOLICAE

QVIBVS

B. ALPHONSO RODRIGVEZ S. I.

COADIVTORI TEMPORALI FORMATO

SANCTORVM HONORES

DECERNVNTVR

22.

LEO EPISCOPVS

SERVVS SERVORVM DEI

AD PERPETVAM REI MEMORIAM

Prooemium.

Cum vitam ac vices intuemur hominum, qui sanctitate claruerunt, divinae sapientiae lege fieri videmus, ut qui impensius humilitatem coluerint, eos et uberiori gratiae suae copia Deus augeat, et gloriae magnitudine apud homines etiam illustret. *Nam quae stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat fortia... ut non glorietur omnis caro in conspectu eius... ut quemadmodum scriptum est, qui gloriatur, in Domino glorietur* (1). In quo ut hi magis proficiant, sapientissimo Deus consilio aerumnis eos adversisque rebus affligi sinit, quibus omne elatioris spiritus periculum absit et christiana humilitas altiores radices agat.

B. Alphonsi virtutes commendantur.

Atque haec quidem in beato Alphonso Rodriguez perfecta fuisse comperimus, sive inopinatam studiorum eius abruptionem, sive adversam deinde in mercatura fortunam, sive gravissimas quas usque pertulit tentationes, sive permolestas, quibus fuit obnoxius, corporis infirmitates recolamus. Quo factum est, ut qui ad suam gloriam cuncta creavit, humillimo ac fidelissimo servo admirabilem virtutum praestantiam, caelestium charismatum splendore fulgentium, contulerit, qua cum Sanctorum principibus merito comparetur.

1. *I Cor. 1, 27 et seq.*

Nec sua tantum laude Alphonsus insignis est, sed etiam aliorum, quibus aeternae salutis iter ostendit. Inter quos S. Petrus Claver primo loco censendus, cui ille olim adolescenti sanctimoniae sublimioris alacriter aggrediendae, capessendique ad Indias occidentales apostolatus auctor fuit. Quamobrem non sine manifesto Dei placito evenit, ut et magnus Nigritarum Apostolus, et humilis ianitor Collegii palmensis, communi gloria incliti, eodem die Sanctorum laurea donarentur.

Ortus Segoviae die 15 Iulii 1531 : pueritia describitur.

Itaque Alphonsus, magnum Hispaniae et Societatis Iesu ornamentum futurus, Segoviae natus est die vicesima quinta Iulii anno MDXXXI ex Didaco et Maria Gomez, honestis mercatoribus et catholicae religioni ad exemplum addictis.

Adhuc puerulus eximie se pium exhibuit, praesertim erga Deiparam, quam ita coluit dilexitque, ut ab ea non modo singulares gratias, sed etiam colloquia meruerit amantissima. Fertur enim Alphonsus, cum amoris aestu abreptus ita candide allocutus esset Virginem : *Te diligo Domina, ultinam tu tantopere diligeres me*, hoc ab ea accepisse responsum *Non ita, fili, plus enim ego diligo te.* Quod benigissima Sanctorum Regina clientulo suo praestitit ; nam mirum in modum, ut virtutis metam assequeretur, illum adiuvit, ac contra inferni draconis fraudes iniuriasque defendit.

Deinceps Complutum ad litteras addiscendas missus, haud multo post, ob patris obitum revocatus a matre, ut illi in mercatura exercenda succederet, hortatu eiusdem honestissimam puellam duxit uxorem.

Inito matrimonio et uxore amissa, perfectioris vitae statum animo agitat.

At paulo post, cum coniugem amisisset, et commercium minus prospere cederet, animo agitare coepit quodnam vitae genus sibi instituendum esset, ut illam, quam a puero adama-

verat virtutis perfectionem, Deo favente, consequeretur. Quamobrem mercatura relicta, ut nullum divinae vocationi inferret obstaculum, domesticis rebus summa erga propinquos caritate compositis, totum sese sanctiori atque austeriori vitae libentissime addixit. Itaque generali admissorum confessione apud P. Martinez Societatis Iesu magna animi contritione ac uberrimis lacrimis, quarum fons nunquam exhaustus est, peracta, singulis hebdomadis tum Poenitentiae, tum Eucharistiae sacramenta frequentare perrexit, quibus ingem precationem eamque ferventissimam, ieiunia atque acerbissimas cruentasque flagellationes adiecit. Narrant autem, Christum ipsum amantissimo famulo, nocte quadam dum hic vehementes inter gemitus illum quaerebat, ei magno illustrium Sanctorum choro stipatum, inter quos beatus Franciscus Asisiensis eminebat, adstitisse; ab eoque Franciscum quaesivisse: cur tantam lacrimarum vim effunderet. Cui Alphonsus : *Qui possum, inquit, tenere lacrimas, conscius Dei mei toties a me graviter offensi, cum etiam leves in eum noxae, ne producto quidem ad obitum luctu, satis expientur?*

Divinitus admonitus, Societatem Iesu ingreditur die 31 Ianuarii 1571, aetatis suae XL, et inter fratres Coadiutores adnumeratur.

Praeclara ac sancto viro prorsus digna sententia, quam Christus benignissimo in eum obtutu probavit. Hac caelesti visione ita recreatus est Alphonsus, tamque ad sublimiora spiritualis vitae mysteria erectus extitit, ut deinceps nihil in eo animadversum fuerit, quod terreni quidpiam saperet. Omnia in ipso composita et moderata in affectibus animi et cupiditatibus; nihil gravius in moribus, nihil sanctius et cum Deo coniunctius in omni officio pietatis; nihil in salutis cura et rerum aeternarum studio attentius. Quas virtutes supernorum charismatum cumulo Deus ornavit. Compertum est enim, Alphonsum pluries rerum futurarum praedixisse eventus, eidemque Deum ipsum, quod tantopere optaverat, *novae vitae ineundae* viam aperte demonstrasse. Etsi enim

Alphonsus, qui Societatem Iesu a puero apprime noverat, eam summo prosequeretur amore ; nihilominus illud Sodalitium tum ingredi deliberavit, cum per noctem quamdam sibi obiecta species id divinitus monere visa est. Nimirum illi in somnis pulcherrima obversata est imago columbae, cuius in pectore nomen Iesu fulgidissimis ex argento notis sculptum cernebatur. Ea nigrarum avium densissimas turmas, quae tumultu ac stridore horrendo aerem turbabant, impetu facto dissipare ac perdere satagebat. Illae autem acerrime resistebant, et quamquam tenuatae ac perculsae, iterum ac tertio certamen molitae fuerunt, donec columbae vi discerpta sunt earum corpora, atque ad terram allisa.

Quid visio eiusmodi portenderet, P. Ioannes Baptista Martinez, quo Alphonsus a confessionibus utebatur, diserte huic explanavit : nimirum proximum eius in Iesu Societatem ingressum, atque insignes, quas sub nomine ac tutela Sanctissimi Iesu Nominis victorias de satana relaturus esset.

Quare nullo iam caelestem vocationem praepediente officio (obierant enim post uxorem etiam suscepti ex ea liberi) soli Deo vacare statuit in Societate Iesu, cui adscriptus est Valentiae pridie kalendas Februarii anno MDLXXI, aetatis suae quadragesimo. Cum autem iam provectae esset aetatis, adeoque studiis aggrediendis impar, inter fratres coadiutores locum obtinuit. Id Alphonso, qui humillimus erat, mirifice placuit. Quare Deo maximas egit gratias, quod tandem aliquando, post saeculi aerumnas ac discrimina, tutissimum portum tenere potuerat. Ibi autem tanta edidit omnium virtutum, ac praesertim humilitatis, obedientiae et poenitentiae specimina, ut novum attonitis ac mirantibus sodalibus spectaculum praebuerit. Quo factum est, ut breve post tirocinium in Maioricam missus sit, ubi unanimi Patrum consensu vota simplicia nuncupavit die quinta Aprilis anno MDLXXIII in Collegio Societatis Iesu paullo ante instituto, quod nomen nactum erat a Sanctissima Virgine Montis Sion. Ibidem eadem die anno MDLXXXV ultima emisit vota, ac totum vitae curriculum ianitoris officio, quoad potuit, functus explevit.

Qui hactenus in perfectionis semita tam strenue progressus

erat, et matura propemodum vitae sanctitae inclitae Societati nomen dederat, in illa religiosa palaestra vix quidpiam novi notandum exhibuit, nisi quod virtutes altis iam innixae radicibus, accedente gratia divinae vocationis, luculentiores fructus ferre coeperunt.

Humilitas, castitas, paupertas, poenitentiae et orationis studium, divinarum veritatum contemplatio, tenerrimus erga Deiparam amor, iugis ac penitissima Domini nostri Iesu Christi passionis meditatio (unde caritas illa ferventissima erga proximum, unde sigularis ille mundi contemptus, atque implacabile odium sui, quod Antistitum prudentia saepe coerceri debuit) adeo in illo eminuerunt, ut paucos, fortasse etiam inter Sanctos, pares habuerit.

Cum paucis etiam comparari potest insignis supernorum charismatum copia, quibus tanti viri humilitatem nobilitavit Deus, eumque simul roborare ac recreare dignatus est in diuturnis illis teterrimisque insectationibus, quibus identidem a potestatibus tenebrarum vix credibilem in modum vexatus est. Quarum postrema quae paullo ante eius obitum accidit, etsi mitior specie tenus videri possit (diabolus enim Alphonsi corpori, quod alias ad necem afflixerat, pepercit) eiusmodi tamen fuit, quae illius animum funditus profligare, eumque, bonis longe pretiosissimis ereptis, ad salutis desperationem adigere potuisset.

Nimirum sanctissimo seni visum est sibi iam instare periculum divinam amittendi amicitiam, ex quo nullo pacto evadere posset : id praeteritis peccatis se meruisse, nec hominem tam indignum, tot tantisque abusum donis, Deum et Deiparam erepturos. Hinc Deum et Deiparam, ut sui misererentur, lacrimarum plenus dies noctesque ille inclamabat, et solitas fundere preces conabatur, At frustra : nam ipsius dominicae orationis, inferna fraude, oblitus erat, praeterita tantum peccata obversabantur animo, et sempiternus a Deo ad tartarum detrudente discessus. Unicum ei solatium, rogitare sodales ut preces, quarum ipse oblitus erat, coram se recitarent.

Ad cœlestem sedem evolat die 31 Octobris 1617, aetatis suae LXXXVII.

Quinque mensium spatio Alphonsi 'animum haec peredit anxietas, cum tandem Christus et Sancta eius Genitrix aegerrimo apparuere seni, cumque divinae caritatis dulcedine recreatum placidissima quiete donarunt. Nec semel aut iterum eorum conspectu atque colloquio gavisus est Alphonsus, cum morbus ad interitum vergeret, sed saepissime, ut vere dici possit illum inebriatum esse ab ubertate domus Dei, antequam in eam receptus esset. Evolavit autem ad caelestium sedem pridie kalendas Novembris ineunte pervigilio solemnitatis Sanctorum omnium anno MDCXVII, aetatis suæ agens octogesimum septimum, postquam, defixo in Crucifixum obtutu, dulcissima Iesu et Mariae nomina magna voce inclamaverat.

Vix sancti viri obitus per insulam innotuit, mirus ad venerandum cadaver ex omni ordine concursus civium. Clerus, religiosi coetus, nobiliores, magistratus, plebs, ad ecclesiam, ubi illud visebatur, frequentissimi et devoti confluxerunt; cunctique expleri videndo non poterant, et pia manibus oscula figebant, seque divino amore inflammari vel ipso eius aspectu praedicabant.

De eius fama sanctitatis et miraculis. Ordinarii Processus construuntur, Virtutes in gradu heroico declarantur die 5 Mai 1760. Miracula probantur die 31 Iulii 1829.

Mox plurium magnorumque miraculorum fama vulgata est. Quamobrem Maioricae et Segoviae Processus, quos ordinarios vocant, confecti sunt, iisque Decreto praedecessoris Nostri Urbani VIII die vicesima secunda Martii anno MDCXXVIII probatis, idem Pontifex causae Commissionem signavit die XX Decembris eodem anno. Decreta autem paullo post ab eodem Pontifice lata effecerunt ut Causam differre necesse fuerit, cui iterum opera data est exeunte anno MDCLXVII. Haud brevem vero eidem intulere moram tum necessarium scripto-

rum examen, tum alia quae ad tramites iuris peragi oportuit.

Tandem cunctis feliciter expletis, ac de virtutum gradu facto periculo, praedecessor Noster Clemens XIII solemni Decreto eas heroicas fuisse sanxit die quinta Maii anno MDCCLX.

Successit de miraculis quaestio, de quibus cum apud S. Rituum Congregationem fausto exitu quaesitum esset, antecessor Noster Leo XII ea solemni Decreto probavit edito pridie kalendas Augusti anno MDCCCXXIV.

Miracula porro eiusmodi fuerunt : primum, — *Sanatio Antoniae Blanquera ab enormi uteri haemorrhagia, gravissimis stipata symptomatibus, cum ocyssima virium restitutione;* alterum, — *Instantanae admirabilisque emissionis foetus mortui ita transversim in utero positi puerperae Margaritae Compagn, ut, uno exerto brachio, naturaliter educi omnino non posset.*

Inter Beatos Alphonsum accensuit Summ. Pont. Leo XII in Templo Vaticano, die 12 Iunii 1825.

Quibus positis, tuto Beatorum honoribus Alphonsum decorari posse S. Congregationi visum est; quod iudicium idem Pontifex ratum habuit eodem anno, die S. Michaeli Archangelo sacra. Beatificatio autem peracta est splendidissime in templo Vaticano pridie idus Iunii anno MDCCCXXV.

Brevi interiecto spatio, cum nova miracula nuntiarentur Beati Alphonsi intercessione patrata, de Canonizatione eiusdem cogitari coeptum est; cumque dubium *reassumptionis* Causae ad hunc effectum propositum esset, praedecessor Noster Gregorius XVI die decima octava Novembris anno MDCCCXXXI propria manu *reassumptionis* Commissionem signavit, eodemque die facultatem impertivit condenti Processum Apostolicum super miraculo, quod in Dioecesi Maioricensi per invocationem eiusdem Beati contigisse dicebatur ; Litteraeque *remissoriales* ad hunc effectum datae sunt.

Qui processus cum confectus esset, et rite resignatus, tandem auctoritate Apostolica probatus est die secunda Martii anno MDCCCXXXIX. Usque ad annum MDCCCLXVI causa siluit.

At die prima Februarii eodem anno aliae Litterae *remissoriales* datae sunt, ut Processus institueretur super novo asserto miraculo, quod Bruxellis in Dioecesi Mechliniensi fama ferebat evenisse. Cunctis autem rite peractis, huius processus validitas probata est die quarta Februarii anno MDCCCLXXI.

Itaque cum insequenti tempore multum sollerterque laboratum fuerit, quo facilior atque expeditior miraculorum disceptationi sterneretur via, ut de iis deliberaretur iusta indicta sunt comitia.

Duo miracula afferuntur ad effectum canonizationis B. Alphonsi a Sede Apostolica probata die I Novemb. 1887.

Primum autem miraculum in Maiorica accidit Dominaes Ioachimae Rocha y Rayo, quae ad septimum decimum aetati annum florenti usa valetudine, dein variis morbis tentari coepit, quorum indoles medicis suspecta visa est. Neque eos fefellit opinio : nam anno MDCCCXXXIX lienis obstructionis atque inflammationis manifesta sese prodidere symptomata. Tumor, ingravescente morbo, deprehensus est, isque duritie et magnitudine insignis. Nondum autem valetudinis spes abiecta.

At mense Iulio MDCCCXXX, cum ad potiora viscera sese diffudisset morbus, et vomitus cum febri ardenti, nec non insomnia cum delirio accessissent, medici censuerunt de sanatione desperandum. Inter haec cum Ioahima, susceptis Ecclesiae sacramentis, proxime moritura erat, visa sibi est videre ab effigie, quam manu tenebat, Beatum Alphonsum monentem et hortantem ut suos cineres in iusculo hauriret, inde sanitatem recuperatura. Hausit commodissime retinuitque Ioachima, quae extemplo non modo convaluit, sed etiam validior, quam antea fuerat, cunctis apparuit.

Nec minus memorabile est, quod Sorori Mariae Alphonsae Gallis obtigit, moniali professae in Antuerpiensi Monasterio S. Coletae. Illa usque a pueritia non modo incommodae, sed etiam pravae valetudinis indicia praebuit. Monasterium ingressa, aliquot annis se melius habuit : at sensim sin

sensu morbus, qui intimis visceribus latebat, erupit, eumque stomachi cancrum medici iudicarunt usque ab anno MDCCCLVIII. Hoc iudicium ex symptomatibus satis probatum, certius ex eo evadebat quod patrem monialis idem interemerat morbus.

Interim, etsi validiores adhiberentur medicinae, summa corporis macies, vires non modo debilitatae, sed etiam absumptae atque exhaustae, continuae cibi potusque vomitiones supremum iam instare diem praenunciabant. Quod ut averteretur, summa pietate tum Alphonsa tum Sorores novendialibus precibus Beati nostri patrocinium implorarunt, atque exauditae sunt. Nam die octava Decembris anno MDCCCLXIII, quae dies memoratae novendialis supplicationis postrema fuit, conclamata Soror, postquam Sacrosanctum Christi Corpus recepisset, ita bene se valere sensit, ut e lecto prosiliens suisque se induens vestibus, monasterium, mirantibus Sororibus, celeri gradu percucurrerit, maga voce miraculum quod sibi evenerat inclamans, quod hodieque durat : nam eamdem Sororem recte adhuc valere paullo ante Sacrae Congregationi relatum est.

De iis itaque miraculis cum feliciter disputatum esset apud Sacrorum Rituum Consultores VI idus Februarii anno MDCCCLXXXVII, IV idus Iulii eodem anno, coacta fuere coram Nobis praefato anno VIII idus Septembris Comitia generalia, in quibus quotquot aderant tum Consultores tum Cardinales sententiam super praedictis miraculis tulerunt.

Quae cum a Nobis, iuvante Divini Spiritus auxilio, multum diuque perpensa esset, tandem kalendis Novembris eodem anno, adstantibus dilectis Filiis Nostris Cardinalibus Angelo Bianchi Sacrorum Rituum Congregationi Praefecto, et Carolo Laurenzi causae Relatore, una cum dilectis Filiis Augustino Caprara S. Fidei Promotore, et Laurentio Salvati eiusdem S. Congretationis a Secretis, solemniter pronunciavimus. « *Constare de duobus miraculis ad invocationem Beati Alphonsi Rodriguez patratis :* nimirum primo : « *Instantaneae perfectaeque sanationis Ioachimae Rocha y Rayó a splenite, quam gastritis ac diffusa peritonitis subsequutae sunt ; et secundo*

« *Subitae ac perfectae sanationis Sororis Mariae Alphonsae Gallis monialis professae in Antuerpiensi monasterio S. Coletae ab haereditario atque inveterato cancro stomachi.* »

Quod Decretum eodem die in acta S. Congregationis relatum est.

Porro, cum xvii kalendas Decembris eodem anno iterum ex præscripto iuris generalia S. Ordinis Comitia indicta essent et disceptaretur Dubium. « *An stante approbatione duorum miraculorum post indultam venerationem, tuto procedi possi ad solemnem Beati Alphonsi Canonizationem* » quotquot aderant tum Consultores tum Cardinales tuto procedi posse responderunt.

Quae eorundem suffragia, et libêntissimo accepimus animo, et suprema auctoritate Nostra confirmanda censuimus, paucos post dies, nempe v kalendas eiusdem mensis.

Quocirca, post oblatum Sacrificium, in Nostri Pontificii Palatii Aula, praesentibus dilectis Filiis Nostris Cardinalibus Angelo Bianchi S. Rituum Congregationi Praefecto, et Carolo Laurenzi causae Relatore, una cum dilectis Filiis Augustino Caprara S. Fidei Promotore et Laurentio Salvati eiusdem sacrae Congregationis a Secretis, solemniter pronunciavimus « *Tuto procedi posse ad solemnem Beati Alphonsi Canonizationem.* »

Consistoria, secretum, publicum et semipublicum, ante Canonizationem habita. Preces publicae indictae. Dies et locus Canonizationis praefiniuntur.

Deinceps, cum iam maturaret tempus humilem Dei Servum supremis Caelitum honoribus decorandi. Praedecessorum Nostrorum exemplis inhaerentes, Consistoria indiximus. Secretum coactum est nonis Decembris proxime superiori anno MDCCCLXXXVII ibique dilectus Filius Noster Card. Angelus Bianchi S. Rituum Congregationi Praefectus novensilium Sanctorum acta et miracula singillatim ac diserte coram Nobis et Cardinalibus exposuit.

Alterum Consistorium, nempe publicum celebratum est

x kalendas Januarii eodem anno MDCCCLXXXVII, in quod cum magna frequentia convenissent Cardinales, audito prius dilecto Filio Philippo Gioazzini Consistorialis Aulae Advocato, solemni Beati Alphonsi Canonizationi nullam interponendam esse moram censuerunt. Adeo eius tum virtutes, tum miracula fulgebant!

Paucos post dies, nempe v idus Ianuarii vertente anno MDCCCLXXXVIII *semipublicum* Consistorium habitum est, in quod non modo S. R. E. Cardinales, sed etiam Patriarchae, Archiepiscopi, Episcopi ad hoc de mandato Nostro vocati per litteras Sacrae Concilii Congregationis, Nobis adfuerunt, qui tum ex iis, quae in Consistorio publico gesta fuerant, tum ex authenticis documentis Sacri Consilii Ritibus cognoscendis praepositi, quorum exemplar typis editum unicuique eorum exhiberi iussimus, singuli unanimiter votis iam prolatis in publico Consistorio accesserunt. Cuius rei instrumenta a dilectis Filiis Sedis Apostolicae Notariis confecta in tabulario Sanctae Romanae Ecclesiae asservari mandavimus.

Ad solemnem autem Canonizationem celebrandam praestituimus diem decimam quintam mensis Ianuarii hoc anno MDCCCLXXXVIII, nempe Dominicam a festo Epiphaniae secundam, quae est Domini nostri Iesu Christi Nomini sacra, locum autem Aulam super Vaticanae Basilicae Pronao magnificenter exstructam.

Interim fideles omnes hortati sumus ut ieiunio assiduaque prece ad tantam solemnitatem devote compararent animos, eisque ecclesias designavimus in quibus indulgentiarum thesauros lucrari possent.

Canonizatio solemniter celebratur in Aula Basilicae Vaticanae super Pronao exstructa. Benedictio Apostolica cum indulgentiis a Summo Pontifice largitur.

Cum autem faustissima dies illuxit, Nos cum magno tum Praesulum, tum omnium romanae Curiae Procerum atque Officialium comitatu, subsequentibus Episcopis, Archiepiscopis, Patriarchis ac S. Romanae Ecclesiae Cardinalibus, prae-

dictam Aulam cultu, ornatuque illustrem, ac pictis tabulis novensilium Caelitum imagines et miracula referentibus insignem, solemnis supplicationis ritu ingressi sumus. Ibi enim dilectus Filius Noster Card. Angelus Bianchi Canonizationi huic procurandae praepositus, per dilectum Filium Philippum Gioazzini Consistorialis Aulae Advocatum, tum Virorum dignitate insignium, tum universae Societatis Iesu vota ad Nos detulit, ut tandem praeclarissimi huius Beati memoria solemniori religionis ritu consecraretur. Quod cum iterum ac tertio ab ipso postulatum esset, Nos Paracliti Spiritus lumine, et Beatae Mariae Virginis, et Angelorum et Sanctorum omnium patrocinio implorato, ad honorem Sanctae et Individuae Trinitatis, ad exaltationem catholicae fidei, et christiani nominis incrementum, Auctoritate Domini nostri Iesu Christi, Beatorum Apostolorum Petri et Pauli ac Nostra, matura deliberatione praehabita, Venerabilium Fratrum Nostrorum S. Romanae Ecclesiae Cardinalium atque Episcoporum in Urbe existentium suffragio, Beatum Alphonsum Rodriguez Coadiutorem temporalem formatum Societatis Iesu, una cum Septem Beatis Fundatoribus Ordinis Servorum Beatae Mariae Virginis, nec non Beatis Petro Claver Nigritarum Apostolo Sacerdote professo et Beato Ioanne Berchmans Scholastico praedictae Societatis, Sanctorum numero adscripsimus; statuentes Sancti Alphonsi memoriam, quolibet anno die trigesima Octobris esse recolendam.

Deinde solitas indulgentias largiti, non modo Venerabiles Fratres Nostros, sed etiam frequentissimos fideles allocuti sumus, eos hortantes in Domino ut tantum gaudium Nobiscum participarent, ac novensilium Caelitum exempla imitati, cum iis tandem, Deo iuvante, perpetua beatitate fruerentur in caelis. Denique de hisce omnibus Litteras Apostolicas sub plumbo expediri mandavimus.

Christi fideles hortantur ut exemplo S. Alphonsi excitati Iesum Christum fidei et caritatis affectu vehementiori imitentur.

Quae cum vobis nunciata fuerint, Fideles, primum Deo optimo maximo gratias agite, qui mirabilis est in Sanctis

suis : deinde tanti viri exemplo excitati atque erecti, vividiore fidei luce ac vehementiori caritatis affectu novensilem Sanctum in Domini nostri Iesu Christi imitatione aemulari satagite. Utinam qui dixit de tenebris lucem splendescere, ipse illucescat in cordibus vestris, quemadmodum illuxit in Sancto Alphonso, et cuncti abdicantes occulta dedecoris, non ambulemus in astutiis, neque adulteremus verbum Dei, sed in simplicitate cordis et in caritate, non in sapientia carnali, conversemur in hoc mundo, ut divinae consortes naturæ per Dominum nostrum Iesum Christum effici mereamur.

Denunciatio Ecclesiae universae. Fides transumptis habenda.

Omnibus itaque quae inspicienda erant, bene perpensis, ex certa scientia et Apostolicae auctoritatis Nostrae plenitudine, omnia et singula praedicta confirmamus, roboramus, atque iterum statuimus, decernimus, universae Ecclesiae catholicae denunciamus, mandantes, ut earumdem praesentium transumptis sive exemplis, etiam impressis, manu alicuius Notarii subscriptis, et sigillo viri in ecclesiastica dignitate constituti munitis, eadem prorsus fides habeatur, quae hisce Nostris Litteris praesentibus haberetur, si exhibitae atque ostensae essent.

Sanctio poenalis.

Si quis autem paginam hanc Nostrae definitionis decreti, mandati, relaxationis et voluntatis infringere, vel ei temerario ausu contraire aut attentare praesumpserit, indignationem omnipotentis Dei et Sanctorum Petri et Pauli Apostolorum eius se noverit incursurum.

Datum Romae apud S. Petrum Anno Incarnationis Dominicae Millesimo octingentesimo octogesimo septimo, * undecimo kalendas Februarii, Pontificatus Nostri anno decimo.

* Ex quo Curia Apost. utitur an. ab Incarnat. div. Verbi, qui suum habet initium die 25 Martii, idcirco dicitur 87. ad dictam diem.

EGO LEO CATHOLICAE ECCLESIAE EPISCOPVS

L. † S.

† Ego C. Episcopus Ostiensis et Veliternus Card. Sacconi Sac. Collegii Decanus Pro-Datarius.

† Ego Ioan. Bapt. Episcopus Portuensis et S. Rufinae Card. Pitra O. S. B.

† Ego R. Episcopus Albanensis Card. Monaco La Valetta maior Poenitentiarius.

† Ego A. Episcopus Praenestinus Card. Oreglia S. R. E. Camerarius.

† Ego A. Episcopus Sabinensis Card. Serafini.

† Ego G. tit. S. Callixti Protopresbyter Card. Hohenlohe.

† Ego L. tit. S. Laurentii in Lucina Presb. Card. Bonaparte.

† Ego M. tit. S. Maria in Ara-Coeli Presb. Card. Ledochowski.

† Ego Joan. tit. S. Petri in Vinculis Presb. Card. Simeoni.

† Ego L. tit. S. Crucis in Ierusalem Presb. Card. Parocchi.

† Ego C. tit. S. Anastasiae Presb. Card. Laurenzi.

† Ego A. tit. S. Praxedis Presb. Card. Bianchi.

† Ego G. tit. S. Clementis Presb. Card. Sanfelice. O. S. B.

† Ego Fr. G. tit. SS. Vitalis Gervasii et Protasii Presb. Card. Massaia Ord. Cap.

† Ego P. tit. S. Stephani in Monte Caelio Presb. Card. Melchers.

† Ego Plac. M.ª tit. SS. Ioannis et Pauli Presb. Card. Schiaffino.

† Ego S. tit. S. Sabinae Presb. Card. Vannutelli.

† Ego C. tit. S. Thomae in Parione Presb. Card. Aloisi-Masella.

† Ego M. tit. S. Caeciliae Presb. Card. Rampolla del Tindaro.

† Ego Th. S. Laurentii in Damaso Protodiaconis Card. Mertel Vice-Cancellarius.

† Ego Ios. S. Agathae ad Suburram Diac. Card. Pecci. S. I.

† Ego Ios. S. Nicolai in Carcere Diac. Card. Hergenroether.
† Ego Fr. Th. SS. Cosmae et Damiani Diac. Card. Zigliara. O. P.
† Ego F. S. Mariae in Porticu Diac. Card. Ricci Paracciani.
† Eo I. S. Caesarei Diac. Card. Masotti.
† Ego I. S. Angeli in foro piscium Diac. Card. Verga.
† Ego C. SS. Viti et Modesti Diac. Card. Cristofori.
† Ego A. S. Mariae de Scala Card. Theodoli.
† Ego C. S. Adriani Diac. Card. Mazzella S. I.
† Ego A. S. Mariae ad Martyres Diac. Card. Pallotti.
† Ego Tr. Aug. S. Mariae in Domnica Diac. Card. Bausa. O. P.

C. Card. SACCONI Pro-Dat. — M. Card. LEDOCHOWSKI

VISA

De Cvria I. De Aqvila e Vicecomitibvs

Loco † Plumbi

Reg. in Secret. Brevium I. Cvgnonivs.

23.

Dévotions :
- a) Prières : 60.
- b) Dévotion au crucifix, aux images : 71, 114, 125.
- c) diverses : 128, 170.

Epreuves : 3, 24, 27, 51, 70, 79, 81, 89, 95, 117, 127, **128**, 142, 167, 176, 216, 217, 223, 234, 235, 256 ; Mémoire de 1617, par le P. Torrens, n° VII. (Voir Souffrances, Désolations, Tentations.)

Faveurs spirituelles :

- a) *Grâces obtenues par les prières d'Alphonse :*
  - Conversion des cœurs : 14, 29, 33, 42, 45, 48, 66, 151, 152.
  - Guérisons : 13, 41, 136 ; Mémoire de 1617, par le P. Torrens, nos VII et VIII.
  - Grâces diverses : 11, 16, 29, 30, 58, 94, 103, 153, 183, 184 ; Appendice au Mémoire de juin 1613, n° I.
  - Ravissements : 5, 6, **17**, 67 ; Appendice au Mémoire de juin 1616, n° V ; et Mémoire de 1617, par le P. Torrens, n° IX.
  - Vision de l'essence divine : Appendice au Mémoire de juin 1616, n° V.
- b) *Ravissements, visions et visites de Notre-Seigneur et de Notre-Dame :*
  - Vision de Notre-Seigneur
    - sur l'autel, pendant la messe : 8.
    - dans l'hostie, pendant la communion des fidèles : 9.
    - embrassant le P. Aguirre : 11.
    - dans ceux qui ont communié : 209.
    - dépouillé de ses vêtements : 236.
  - Visite :
    - de Notre-Seigneur : 2, 143.
    - de N.-S. et de Notre-Dame : 7, 135 ; Mémoire de 1617, n° IV.
    - de Notre-Dame : 31, 207.

c) *Révélations :*
- sur la persévérance dans la Compagnie : 34.
- sur le Saint-Sacrement : 53.
- sur la révolte des Maures : 59.
- sur la grandeur et l'éclat de la Compagnie : 193 ; Appendice au Mémoire de juin 1614, nº I.
- sur la sainteté du frère Franco Colin : 258.
- sur les miracles qu'il ferait après sa mort : Appendice au Mémoire de juin 1616, nºˢ III et V.

d) *Autres faveurs* (*Voir Paroles.*)
- Trait de l'amour divin : 25, 206.
- Vision d'une armée céleste : 49.
- Apparition du P. Rico après sa mort : 86.
- Il est présenté à la Sainte Trinité, par la Très Sainte Vierge : Mémoire de 1617, nº IX.

Fins dernières (Mort, Jugement, Ciel, Enfer) : 51, 80, 109.

Humilité : 52, 111, 118, 224. (Voir Connaissance de soi-même.)

Immaculée-Conception : 264, 271 ; **Note C.**

Impatiences : 83.

Maladies : 65; Appendice au Mémoire de juin 1611, première question. (Voir Obéissance.)

Manière de marcher en vérité devant Dieu, 115.

Messe (*Sainte*) *:* 92, 203, 240.

Modestie des yeux : 35, 219.

Mortification : 21, **46.** 60, 111, **130, 131,** 159, 199.

Obéissance : 22, **43,** 47, 63, **65, 85,** 140, 157, 158, 166, 179, 180, **193, 194, 195, 196,** 239, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 251.

Oraison pendant le sommeil : 87, 96, 101, 144, **145.**

Oubli de soi : 100. (Voir Abandon, Conformité.)

Ouverture de conscience : 69.

Paix de l'âme : 115, 121, 172, 228.

Paroles :

a) de Notre-Seigneur.

32. Mira qué quieres tú que haga; que yo haré todo lo que tú querrás; pero sábete, que nunca estará mejor aparejada que ahora.	Considère ce que tu veux que je fasse; car je ferai tout ce que tu voudras; mais sache qu'elle ne sera jamais mieux préparée que maintenant.
50, 70, 89. Basta que lo quiera yo.	Il suffit que je le veuille, moi.
90. Sí, que lo quiero yo; y esta es mi voluntad.	Oui, je le veux ainsi, c'est ma volonté.
121 Ya lo estás (en mi gracia) y estarás para siempre.	Tu es déjà dans ma grâce et tu y seras toujours.

b) de Notre-Dame.

35. Vete, hijo, al exámen, que yo te enseñaré.	Va-t-en, mon fils, à l'examen; et je t'instruirai.
54. ¿Porqué no crees á mi Hijo?	Pourquoi ne crois-tu pas mon Fils?
66. Con esta son tres veces las que te he dicho que no se irá.	Avec celle-ci, voilà trois fois que je t'ai dit qu'il ne s'en ira pas.
88. Donde estoy no hay que temer.	Là où je suis, il n'y a pas lieu de craindre..
102. Eso no; que mas te amo yo á tí.	Non pas; mais c'est moi qui t'aime le plus.
120. O hijo, como te quiero con encarecimiento de amor!	Oh! mon fils, combien je t'aime! quel tendre amour j'ai pour toi!
122. Por tu vida, hijo, que yo lo haré.	Tiens-toi pour assuré, mon fils que je le ferai.
147. Ya me veras (en el cielo).	Oui, tu me verras (au ciel).
160,163. Donde yo estoy no hay que temer; que tengo cuidado de tí y haz loque te ha dicho.	Là où je suis, il n'y a pas lieu de craindre; j'ai soin de toi; fait ce qu'Il t'a dit.

b) de Notre-Dame	161. ¿ No quieres que te ame, amándome tú tanto?	Et tu ne veux pas que je t'aime, alors que tu m'aimes tant ?
	205. Tu me eres fiel, y no lo seré yo á ti ?	Tu m'es fidèle et je ne te serais pas fidèle ?
c) du Ciel	23. Tus pecados te son perdonados.	Tes péchés te sont pardonnés.
	54. No tienes que porfiar, porque hoy ha de morir.	Il est inutile que tu insistes ; il doit mourir aujourd'hui.
d) du démon	68 ¿ Adónde está tu María ?	Où est ta Marie ?

Perfections divines : 99.
Présence de Dieu : 39, 40, 75, 132. (Voir Oraison.)
Prix de la grâce : 116.
Prudence dans ses actions ou paroles: 115, **172** (V. Paix de l'âme.)
Pureté de cœur : 36, **73**, 78, 98, 108, 115, **121**. (Voir Crainte de Dieu ; Modestie des yeux ; Paix de l'âme.)
Reconnaissance : 125. (Voir Amour de Dieu.)
Recours à Jésus et à Marie : 226, 238, 244, 249, **262**, 263, 264; Mémoire de 1617, par le P. Torrens, n° VII.
Repas : 155. (Voir Mortification.)
Respect envers les Supérieurs : 93.
Scrupules, inquiétudes sur la vie passée : 64, 123, 139, 143, 185, 201, 253; Mémoire de 1617, par le P. Torrens, n° IV.
Silence : 78.
Souffrances : **128**, 167. (Voir Épreuves.)
Tentations :
- contre la foi : 61, 127, 160, 202.
- de désespoir : Appendice au Mémoire de juin 1616, n° II; et Mémoire de 1617, par le P. Torrens, n° II.
- contre la pureté : 18, 169, 173, 174, 218, 237.
- diverses : 88, 91, 117, 134, 175, 264 ; Appendice au Mémoire de juin 1613.

Troisième degré d'humilité : 44, 62, 118, 126, 231. (Voir Connaissance de soi-même.)
Union avec Dieu : 12. (Voir Amour de Dieu.)

TABLE DES MATIÈRES.

	Numéros	Pages
Note du traducteur		V
Lettre Apostolique du Souverain Pontife pour la Canonisation du Bienheureux Alphonse		VII
Prologue		XXXI
Mémoire écrit en mai 1604	1 à 43	1
— en 1606	44 à 59	61
— en 1607	60 à 85	81
— en janvier 1608	86 à 98	104
— en juillet 1608	99 à 117	117
— en janvier 1609	118 à 122	142
— en juin 1609	123 à 135	151
— en janvier 1610	136 à 152	164
— en juin 1610	153 à 159	176
— en janvier 1611	160 à 170	182
— en juin 1611	171 à 175	194
Appendice		200
Mémoire écrit en janvier 1612	177 à 184	204
— en juin 1612	185 à 192	212
— en janvier 1613	193 à 204	217
— en juin 1613	205 à 221	231
Appendice	I à VIII	243
Mémoire écrit en janvier 1614	222 à 236	247
— en juin 1614	237 à 251	261
Appendice	I à II	271
Mémoire écrit en janvier 1615	252 à 254	273
— en juin 1615	254 à 265	278
Appendice		284
Mémoire écrit en janvier 1616	266 à 270	285
— en juin 1616	271 à 275	288
Appendice	I à V	291

